



AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10

http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php

<http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm>

UNIVERSITE NANCY 2

UFR DE LETTRES

Ecole Doctorale – « Langages, Temps, Sociétés »

**Julien Green : Le Nom du Père dans la Trilogie du Sud :
Une quête d'identité sous le signe de l'ambiguïté**

THESE DE DOCTORAT NOUVEAU REGIME

Présentée par Teresa SWEENEY GESLIN

Jury

Monsieur Gilles ERNST, Professeur Émérite à l'Université de Nancy 2, Directeur de thèse ;

Monsieur, Jacques POIRIER, Professeur à l'Université de Bourgogne ;

Madame, Françoise SUSINI-ANASTOPOULOS, Professeur à l'Université de Nancy 2.

Monsieur, Jean-Michel WITTMANN, Professeur à l'Université de Metz ;

à la mémoire de

Dr. W. Cade

Remerciements

Je souhaiterais exprimer ma profonde gratitude à mon directeur de thèse, Mr. le Professeur G. Ernst pour son dévouement, sa patience, sa ténacité et ses compétences.

Je remercie également mon mari, mon fils, mes parents et mes sœurs pour leurs encouragements. Ils ont toujours cru en moi ! Merci à eux pour leur soutien moral.

Merci tout particulièrement à Yvette, sans qui ce travail n'aurait pu aboutir. Elle se reconnaîtra. Merci aussi à Fr. C. O'Donnell O'Carm ainsi qu'à tous les membres de la Société Internationale d'Etudes Greeniennes.

SOMMAIRE

AVIS SUR LES CITATIONS DES ŒUVRES DU CORPUS	6
---	---

INTRODUCTION GENERALE	7
-----------------------------	---

PARTIE 1.....	28
HÉRITAGE DES PÈRES.....	28
Chapitre 1 : Les origines de l’auteur.....	29
1.1.1. La question de l’héritage tout au long d’une vie	30
1.1.2. Devoir de mémoire de Green.....	42
1.1.3. Les origines celtes	47
Chapitre 2 : La place du Sud.....	63
1.2.1. Green et le Sud	64
1.2.2. Le Sud dans la Trilogie	87
1.2.3. Le problème des esclaves	99
Conclusion Partie 1.....	112

PARTIE 2.....	114
À LA RECHERCHE DE DIEU LE PÈRE	114
Chapitre 1 : Catholicisme ou Protestantisme ?	115
2.1.1. Dieu le Père.....	116
2.1.2. Julien Green écrivain catholique.	119
L’Église Apostolique	123
L’Église Catholique	123
Les Églises Protestantes	123
Chapitre 2 : Les Eglises dans la Trilogie	136
2.2.1. Les Églises Protestantes dans la Trilogie.....	137
2.2.2. L’Église Catholique dans la Trilogie	157
Conclusion partie 2.....	174

PARTIE 3.....	177
UNE FIGURE AMBIGUË DU PÈRE	177
3.1.1. Green et son rapport à la psychanalyse.....	178
Chapitre 1 : Pères et mères normaux.....	193
3.1.2. Père en psychanalyse	194
3.1.3. Portrait des personnages	202
3.1.4. Rapports avec Elizabeth	220
Chapitre 2 : Le père et l'inceste	233
3.2.1. Naissance et représentation de l'inceste chez W. Hargrove.....	234
3.2.2. Effets de ce phénomène dans la structure familiale	249
3.2.3. Châtiments de l'inceste	254
Conclusion Partie 3.....	264
 CONCLUSION GÉNÉRALE.....	 266
 BIBLIOGRAPHIE.....	 271
 ANNEXES.....	 307
Annexe 1 : Historique des personnages célèbres cités dans la Trilogie du Sud.....	308
Annexe 2 : Grandes Batailles.....	321
Annexe 3 : La culture de l'époque.....	323
Annexe 4 : Catéchisme de l'Église Catholique	326
Annexe 5 : Textes originaux et traductions proposées.....	331

AVIS SUR LES CITATIONS DES ŒUVRES DU CORPUS

Toutes les citations des œuvres du corpus étudié dans cette thèse, *Les Pays Lointains*, *Les Étoiles du Sud*, et *Dixie*, se font dans l'édition des *Œuvres Complètes* de Julien Green, « Bibliothèque de la Pléiade », [textes présentés, établis et annotés par Michèle Raclot et Giovanni Lucera, tome vii *Les Pays Lointains* p.1 à p. 892 et *Les Étoiles du Sud* p.893 à p.1639 et tome viii *Dixie* p.4 à p.249].

Ces œuvres sont représentées par les sigles suivants : *Les Pays Lointains* : Pl. ; *Les Étoiles du Sud* : Ets. ; *Dixie* : Di. ;

Les pages relatives aux citations sont directement portées dans notre texte, où elles figurent entre parenthèses, après le sigle de l'œuvre.

Exemple : (Di., 76).

Les références concernant les citations des autres œuvres de Green figurent normalement dans les notes de bas de page.

INTRODUCTION GENERALE

Un personnage de roman, est-ce un être fictif ? Un père dans un livre : est-il sorti du néant par les mots qu'emploie son créateur ? La vie, la vie quotidienne en chair et en os s'efface dans la mort sauf si un écrivain la saisit et parvient à la réécrire, à la transmuier dans un livre. Dans *Le Langage et son double*, Julien Green nous explique tout cela.

Alors, cette recherche d'identité s'annonce périlleuse et captivante à la fois : qui est qui ? Pourquoi agissons-nous ainsi ? Quelles sont les forces obscures – libidinales ou sataniques ou divines qui accablent ou soutiennent l'être humain ? Identité rime avec ambiguïté.

Julien Green fut baptisé Julian Hartridge Green en mémoire de son grand-père maternel. Julien avait donc un double héritage. Il portait non seulement le nom du père mais aussi celui de sa mère ! Ce grand-père, Julian Hartridge, membre du Congrès de Géorgie et de l'église épiscopaliennne, avait épousé Mary Charlton de Derry (Irlande du Nord). Il était sensible à la cause des Sudistes lors de la guerre de Sécession. Au moment de son décès en 1879, il devait être nommé Secrétaire d'État au Département des Affaires Etrangères. Depuis 1925, Green utilisait le prénom de « Julien » en tant qu'auteur français. Cependant, il gardait l'orthographe originelle de son prénom pour ses travaux en langue anglaise ou pour ses traductions.

Le grand-père paternel, Charles Green, arriva à Savannah en 1830. Il venait de Shropshire sur la frontière anglo-galloise. Il trouva du travail dans l'industrie d'exportation du coton et fit fortune. Juste avant la guerre de Sécession, il fit construire une magnifique maison de style Tudor, à Savannah, connue pour être la plus belle et la plus spacieuse de son époque. Il avait été obligé d'offrir cette maison à Sherman¹, pour épargner à ses amis sudistes l'humiliation d'avoir à héberger leur ennemi. En effet, le grand-père de Green, bien que sujet britannique, avait des sympathies « résolument sudistes ² ». Selon Julien Green, son grand-père était fort apprécié de Sherman mais tous les deux s'entendirent en réalité très mal. Au moment de la guerre de Sécession, Charles Green fut emprisonné à Fort Warren, dans le port de Boston. Il fallut l'intervention de Lord Lyons, ambassadeur d'Angleterre, auprès de Lincoln pour qu'il fût libéré après plusieurs mois de détention.

Son père Édouard naquit en 1853 en Virginie. Il fut éduqué à Paris et aurait voulu participer à la guerre franco-prussienne, mais son père le convainquit de retourner aux États-Unis en 1870. Il épousa Mary Adelaide Hartridge en 1880. Cependant Édouard Green risquait la faillite à cause de son addiction au jeu. Il arriva en France, au Havre, en avril 1893 pour travailler dans l'industrie du coton. Si, pour le père de Green, ce déménagement dans un nouveau pays de résidence ne fut pas source de soucis, la mère de Green le vécut, quant à elle, très mal : exilée, n'oubliant jamais ses origines, elle végétait dans la nostalgie du Sud. La

¹ William Tecumseh Sherman, né à Lancaster, dans l'Ohio en 1820 – décédé à New York en 1891, est un général américain, diplômé de l'école militaire de West Point. Il est l'un des meilleurs chefs nordistes de la guerre de Sécession, resté célèbre pour sa « Grande Marche vers la mer ». En décembre 1864, il traverse la Géorgie, du centre ferroviaire d'Atlanta jusqu'à la ville portuaire de Savannah, soit 410 kilomètres de marche forcée. Après des bombardements violents, Atlanta tombe aux mains des troupes nordistes. Sherman ordonne à ses troupes d'incendier la ville rebelle pour lui donner une leçon. Son armée, forte de 60 000 soldats, brûle et pille les fermes et villages environnants, jusqu'aux alentours de Savannah. Les citoyens de cette ville n'opposant aucune résistance, Savannah est épargnée. Dans un fameux télégramme envoyé au Président Abraham Lincoln, le général ironise en lui offrant cette ville « en cadeau de Noël ». Les troupes de Sherman poursuivent leur marche destructrice en traversant les États de Caroline du Sud et Caroline du Nord. War is hell (La guerre, c'est l'enfer), déclare-t-il un jour, se taillant ainsi une féroce réputation. Appliquant ses méthodes violentes, il réduit les dernières poches de résistance en Caroline du Sud et en Caroline du Nord. En 1868, suite à l'élection de Grant à la présidence des États-Unis, il devient commandant en chef de l'armée des États-Unis. (http://fr.wikipedia.org/wiki/William_Tecumseh_Sherman).

² *Souvenirs des jours heureux* (Paris : Flammarion, 2007), p. 211

famille déménagea à Paris en 1887 et Édouard travailla en tant que contrôleur de l'importation en Europe, du coton provenant des états du Sud des États-Unis.

Le père de Green s'absentait souvent pour voyages d'affaires et même quand il était présent, Green n'entretenait pas avec lui des relations très rapprochées. Nous pourrions nous demander si ce manque de communication avec un père plus âgé n'a pas influencé le vécu personnel de Green. En effet, quand Julien naquit, son père était alors âgé de quarante-sept ans. Pourtant d'après Françoise Dolto, l'âge des parents n'a pas d'importance quand l'enfant arrive dans un foyer où vivent déjà de nombreux enfants.

Se poser la question du meilleur âge possible pour des parents en fonction de l'état civil n'a plus de sens. J'ai d'ailleurs vu des enfants de parents extrêmement jeunes se développer dans un épanouissement total de leur personnalité, comme j'ai vu aussi des enfants de parents âgés s'épanouir d'une façon très satisfaisante. Cependant, je dois reconnaître que lorsqu'un premier enfant vient au monde dans un ménage âgé, cet enfant, généralement unique, risque d'être gêné dans son développement. Le problème est totalement différent de celui du énième enfant d'une famille nombreuse, dont les parents sont déjà âgés au moment de cette dernière naissance : le dernier est plus ou moins l'enfant des aînés. Comme le disait un jeune garçon d'une famille nombreuse : « Je suis le fils unique de sept parents ! »³

Nous verrons plus loin dans ce chapitre que Green était comme le petit garçon que connaissait Françoise Dolto, un fils unique de six mères. Le père de Green était donc un homme taciturne, réservé, qui ressemblait plus à un grand-père qu'à un père. Ses silences et ses lenteurs impatientaient beaucoup Green qui comparait son père à un grand chêne. Cet arbre représentait la stabilité et la sécurité pour son fils. Plus tard, Éric Jourdan Green, le fils adoptif de Green, écrit : « ...Julien était fort comme un chêne. Il m'avait raconté que, petit garçon, il voyait son père comme un

³ Dolto, Françoise, *Les chemins de l'éducation*, Textes recueillis, annotés et présentés par Claude Halmos, (Paris : Gallimard, 1994), p.163

arbre sous lequel la famille s'abritait, rien alors ne pouvait survenir de mal ⁴». Green l'admirait beaucoup comme en témoignent ces quelques lignes relatives à son apparence physique et à son caractère :

C'était un bel homme, grand, au teint bronzé, avec de beaux yeux bruns et doux. Ses sourcils broussailleux et sa grosse moustache lui donnaient un air quelque peu farouche et ma mère prétendait qu'il aurait fait un fameux bandit, s'il ne s'était pas habillé avec un soin plus grand qu'il n'est d'usage dans cette profession : jamais une tache sur ses vêtements, le pli de son pantalon toujours parfait. D'une humeur inébranlable, toujours égale avec les autres, il y avait cependant quelques rares choses en ce monde qui le mettaient en rage et je l'ai vu taper des pieds rien que d'y penser : l'affaire Dreyfus, par exemple.⁵

Green jugeait son père honnête et capable de juger impartialement les autres. Il donne l'exemple de sa réaction après un sermon que le recteur de l'église américaine fit un jour, annonçant qu'il espérait que le Tout-Puissant punirait éternellement les Turcs. La mère de Green approuvait le recteur, mais pas son père qui : « connaissant Constantinople, avait eu des relations amicales avec des Turcs et ne partageait pas cette haine. ⁶ » Green explique ensuite que son père était toujours prêt à se lier d'amitié avec autrui.

Il parlait avec aménité à son fils et lui faisait des suggestions. Il voulait l'encourager à trouver une profession mais ne voulait pas le bousculer. Même si parfois Green nous dit : « Mon père me conseilla fortement ⁷ », cette formule ne nous empêche pas de ressentir la même sympathie envers ce père. Les bombes à Paris ne l'effrayent pas : Julien observe son père ainsi au salon à cinq heures, montre à la main, disant simplement et avec humour : « Ces gars-là sont remarquables. Toujours à l'heure⁸ ». Cela peut sans doute expliquer cette intime conviction que Green avait de se sentir protégé. Voir son père insouciant devant

⁴ *Le Grand Large du soir*, Journal 1997-1998, Last Days, Éric Green (Paris : Flammarion, 2006), p.279

⁵ *Souvenirs des jours heureux* (Paris : Flammarion, 2007), p.72

⁶ *Souvenirs des jours heureux*, op.cit., p. 118

⁷ *Ibid.*, p. 118

⁸ *Ibid.*, p. 184

des bombes sur Paris l'a certainement aidé à se croire destiné à une vie privilégiée. Le père avait aussi « estimé normal ⁹ » que son fils s'engageât dans les ambulances des États-Unis afin de prouver ainsi son utilité. Bien que Julien n'eût pas encore l'âge de s'engager, ceci fut réglé par son père qui connaissait Mr Stephen Gallati, alors à la tête du service américain des ambulances.

Son père ne lui faisait aucun reproche sur sa vie et ses choix. Cependant, un jour il prit une décision très importante pour son fils. Quand son Oncle Walter, afin de remercier la famille Green d'avoir accueilli sa fille Sarah Elliott, invita Julien aux États-Unis pour y faire des études, le père de Green accepta sur-le-champ. Green sentait qu'il n'avait pas le choix. « Moi », écrit-il, « je reçus en silence cette offre. Quitter la France et, par-dessus tout, quitter Paris, je considérais que c'était la fin de tout. Mes sentiments à ce sujet ne prêtèrent pas à discussion ¹⁰ ». Quand Julien revint sans diplôme des États-Unis, son père ne lui en voulut pas.

- Vers la fin de l'été, mon père me demanda de sa voix paisible et douce si j'avais une idée de ce que je voulais faire.
- Tu as vingt-deux ans maintenant », ajouta-t-il comme s'il se parlait à lui-même. Mais il ne dit pas comme beaucoup de pères l'auraient fait : « À ton âge, je travaillais déjà ! » ou : « Que comptes-tu faire pour gagner ta vie ? Quand vas-tu commencer à travailler ? ». ¹¹

Les deux épithètes « paisible et douce » suggèrent à elles seules l'affabilité de M. Green, laquelle est soulignée aussi par la comparaison déplaisante avec les autres pères ! De même, quand Julien sortait la nuit dans les rues de Paris, son père ne s'insurgeait pas, lui rappelant simplement de faire bien attention à lui. « *Be careful*¹² », lui disait-il. Green interprétait ce conseil comme une permission tacite de mal se conduire, mais en restant tout de même prudent. Cependant Green se souvient d'une anecdote de sa vie de petit garçon et nous en relate les détails avec

⁹ *Ibid.*, p. 163

¹⁰ *Souvenirs des jours heureux, op.cit.*, p. 199

¹¹ *Ibid.*, p. 226

¹² Traduction : « sois prudent ».

un humour évident. Julien, se rendit à l'église avec son père accompagné de ses sœurs. Par inadvertance, le jeune garçon s'assit sur le chapeau haut de forme de son père. Julien fut terrifié et alors que ses sœurs furent prises d'un fou rire communicatif, lui, resta « plongé dans une horrible tristesse, pareil à un homme à qui l'on va couper la tête ¹³ ». En rentrant à la maison, Julien courut dans la chambre où se trouvait sa mère et se cacha sous le lit. Son père le suivit, une canne à la main. Julien n'avait pas besoin de voir son visage pour savoir qu'il était menaçant. La mère de Julien essaya de le défendre mais en vain. Green termine son histoire : « Cette scène monta jusqu'à un climax douloureux sur lequel il me soit permis de jeter un voile. ¹⁴ »

A la mort de ce père, Julien éprouva longtemps une immense tristesse. Le père de Green meurt mais sautons les décennies de cette biographie succincte et faisons le point. Green connaîtra-t-il la paternité à son tour ? Oui, il y a Éric, son fils adoptif. L'ambiguïté de l'identité atteint un paroxysme dans la liaison entre Julien Green et son fils adoptif Éric Jourdan Green. Quelle était la vraie relation entre ces deux hommes ? Rappelons qu'Éric Jourdan ¹⁵ est un écrivain réputé pour des scènes explicites entre homosexuels. Trente-six ans séparaient les deux hommes mais l'amour qu'ils partageaient se lisait dans les lignes des écrits de Julien Green. Éric respectait totalement la volonté de son père. Le 2 juillet 1998, Julien Green demande à Éric de déchirer la page qu'il venait d'écrire. Éric nous confie : « J'ai obéi. Sans la regarder, j'ai déchiré la page, et l'ai brûlée devant lui dans un cendrier. Je ne posai aucune question, ce n'est pas dans mes façons et mon père m'en savait gré. ¹⁶ ». À la fin de sa vie, Julien est resté plusieurs jours dans un

¹³ *Souvenirs des jours heureux*, op.cit., p. 75

¹⁴ *Ibid.*, p. 76

¹⁵ Principaux ouvrages de Éric Jourdan ou Jean-Éric Green : *Les Mauvais Anges*, préface de Robert Margerit, édition de la Pensée moderne, 1955 ; éditions de la Musardine, 2001. *Les Penchants obscurs*, Plon, 1958. *Charité*, éditions de la Différence, 1985 ; éditions du Seuil, "Points romans", 2001. *Révolte*, Seuil, 1991. *Sang*, Seuil, 1992. *L'Amour Brut*, Flammarion, 1993 ; La Musardine, 2006. *Le Garçon de joie*, Stock, 1993 ; La Musardine, 2006. *Sexuellement incorrect*, L'Atelier contemporain, 1995. *Pour Jamais*, Joëlle Losfeld, 2001 ; éditions H&O, 2006. *Saccage*, La Musardine, 2005 ; France Loisirs, 2006. *Le Songe d'Alcibiade*, H&O, 2006. *Le Jour de Gloire est arrivé* (pièce de théâtre en collaboration avec Franz-Olivier Giesbert), J'ai lu humour, 2006. *Aux Gémonies*, H&O, 2007. *Anthologie de la peur, entre chien et loup*, éditions du Seuil, 1989.

¹⁶ Julien Green, *Le Grand Large du Soir, Last Days* par Jean-Éric Green (Paris : Flammarion, 2006), p. 275

état semi-comateux et c'est une infirmière qui explique à Éric que cet homme restait en vie parce qu'il ne voulait pas le quitter. « C'est vous qui le retenez ¹⁷ », lui dit l'infirmière quand l'écrivain était sur son lit de mort. Un jeune kinésithérapeute le lui confirme aussi : « Tu le retiens [...] c'est *toi*¹⁸ qui le retiens. ¹⁹ ». C'est Éric, lui-même qui raconte les derniers jours de Julien Green avec sensibilité et pudeur²⁰. Il avait tout compris de son père : en parlant de son écriture, il explique « son écriture redevenait la belle écriture qu'il avait toujours eue et qui ressemblait à celle de son père, de son grand-père et du père de celui-ci.²¹ » ; de toute évidence, le fils a bien appris la leçon. Rappelons aussi ce geste tendre et touchant qui pose la photo de Madame Green sur la poitrine de son fils, preuve ultime des sentiments du défunt pour sa mère. Nous avons abordé précédemment la question de l'image du père : Green comparait son père à un chêne sous lequel s'abritait toute la famille. Éric Jourdan avoue avoir repris cette image et considérait son père comme fort et protecteur.

Un travail de recherche sur la vraie relation et l'influence de l'un sur l'autre de ces deux écrivains serait intéressant à mener. Cependant, Green dit bien à son fils qu'il pourrait disposer de tous ses documents car il savait que celui-ci prendrait garde et se méfierait des journalistes indiscrets. Il est, en effet, paradoxal de lire le *Journal intime* d'un homme, écrit sur plus de trois-quarts d'un siècle, et de l'imaginer ensuite aux mains de « parasites » qui gagnent leur vie en tant que critiques littéraires.

J'ai personnellement essayé de rencontrer Éric Jourdan mais il refuse tout entretien. Sa vie passée avec Julien Green reste pour le moment un secret de famille. À dix-neuf ans, Green se découvre homosexuel et ne voulant pas révéler ce fait, il devait vivre avec un secret. À quatre-vingt-dix-sept ans est-il mort avec un autre secret, un secret justement lié étroitement à son homosexualité ?

¹⁷ *Le Grand Large du Soir, Last Days* par Jean-Éric Green, *op. cit.*, p. 285

¹⁸ Italiques de l'auteur

¹⁹ *Le Grand Large du Soir, Last Days* par Jean-Éric Green, *op. cit.*, p. 289

²⁰ Voir *Le Grand Large du Soir, Last Days* par Jean-Éric Green, *op. cit.*, pp. 275-295

²¹ *Le Grand Large du Soir, Last Days* par Jean-Éric Green, *op. cit.*, p. 276

Éric Jourdan a certainement joué un rôle ambigu dans la vie du romancier, mais ce que nous retiendrons est le fait que Julien Green a trouvé en lui son héritier. Il a partagé avec lui tout ce qu'il pouvait. Ainsi, sa mémoire, son nom et le nom de son père sont préservés.

Si le père de Green fut absent et taciturne, la mère de Green fut omniprésente et eut une très grande influence sur son fils et sur l'homme qu'il deviendrait plus tard. Michael O'Dwyer remarque dans son ouvrage *Julien Green A Critical Study* : « Ses jeunes années furent marquées par un profond sentiment d'exil, aux sens géographique, linguistique, culturel et spirituel du terme ²². » En effet, sa mère a pu l'influencer d'un point de vue spirituel, par sa lecture quotidienne de la Bible. Elle réprouvait la sexualité probablement à cause de son éducation très puritaine. Elle parlait toujours en anglais avec son fils Julien et lui racontait quotidiennement des histoires de la guerre de Sécession. Souvent triste, elle avait l'impression de vivre dans un pays ignorant tout de cette guerre, et sa nostalgie du Sud a beaucoup marqué Green, comme le suggère cette scène toute empreinte de tendresse et d'amour filial :

Les soirées d'hiver, nous posions sur le tapis un coussin où ma mère s'asseyait face au feu, un long châle de laine grise autour des épaules, pour nous raconter des histoires sur l'Amérique. Nous nous disputons pour nous asseoir le plus près possible d'elle, mais comme j'étais le plus petit, j'arrivais toujours à me glisser tout contre ses genoux et, bien que je ne pusse comprendre ce qu'elle disait, j'aimais écouter le son de sa voix. [...] Inlassablement elle me parlait de Savannah où elle est née et de la grande maison Tudor que notre grand-père paternel avait fait construire sur une des places [...] ce qui est réellement important, ce sont toutes les années où nous avons vécu heureux dans une maison imaginaire construite dans les airs avec les briques et le mortier des paroles maternelles.²³

²² Dublin: Four Courts Press, 1997, p. 14 (traduit par moi-même).

²³ *Souvenirs des jours heureux*, op.cit., pp. 19-20

Une citation très explicite de la mélancolie maternelle mais de plus, révélatrice de l'affection quasi charnelle de l'enfant envers sa mère : il est « contre » ses genoux, il la touche. De même, il ne comprend pas ce qu'elle dit mais c'est la tonalité de sa voix qui le charme. Sa mère aimait le Sud et ne voulait pas que l'on oubliât ses origines ni celles de ses enfants. Green se rappelle qu'elle aimait les Français presque autant qu'elle aimait ses compatriotes ; mais elle voulait que Julian soit Américain et uniquement Américain. Elle ne supportait pas d'entendre ses enfants parlant avec un accent étranger et insistait pour qu'ils perfectionnent la prononciation anglaise.

- Je suis un Gaulois, déclarai-je farouchement.
- Tu es un pur et simple Américain, dit ma mère après avoir écouté la réponse. Ce qu'il faut entendre ! Un de mes enfants qui se dit Gaulois ! Gaulois, vraiment !²⁴

Green avait de grandes difficultés, justement, avec la prononciation de la langue anglaise. Mais l'on remarque que sa mère, malgré ses ambitions pour ses enfants, était indulgente envers son fils. Green raconte qu'elle le « reprenait avec douceur ²⁵ ». Elle était « trop humaine », dit-il, pour lui gâcher ses vacances en le faisant travailler, comme devaient le faire beaucoup de petits Français. Cependant, elle lisait à haute voix en anglais chaque jour pour lui enseigner la langue. Elle, en revanche, parlait un français bien médiocre. « On ne pouvait dire que la grammaire l'eût jamais embarrassée, elle dédaignait les genres avec une superbe indifférence, parlait aussi vite que n'importe quelle Française de son temps et se faisait toujours clairement comprendre. ²⁶ », explique Green. Il écrit que son accent amusait ses amies et même tout un tribunal un jour où elle fut appelée à témoigner.

²⁴ *Ibid.*, p. 38

²⁵ *Souvenirs des jours heureux, op. cit.*, p. 87

²⁶ *Ibid.*, p. 88

Sa mère était d'un tempérament nerveux. Elle souffrait de ce que nous appelons de nos jours les TOC, les troubles obsessionnels compulsifs. Des pensées torturantes la traversaient et elle se demandait à voix haute avec les accents du désespoir : « Est-ce que je n'ai pas laissé le gaz allumé ? Ne suis-je pas partie sans donner à la concierge les clés de l'appartement ? Ai-je bien fermé l'eau dans la salle de bains après m'être lavé les mains ? Est-ce que vous vous rappelez si j'ai emballé les sous-vêtements des enfants ? Leurs sandales ! Ça y est, j'ai oublié ces maudites sandales ! ²⁷ » Sa santé était fragile et Green reconnaît que les enfants dans la maison ne s'en rendaient pas bien compte. Pour lui, la gaîté de cette mère, pleine de dynamisme et d'humour, cachait en réalité une femme pourtant bien malade :

Sa nature heureuse, optimiste, nous donnait à tous un sentiment de bien-être et sa présence me semblait aussi indispensable que la lumière. Rien au monde ne pouvait me rendre plus heureux que de marcher près d'elle en la tenant par la main ou de m'asseoir à ses côtés quand nous traversions la campagne...²⁸

Et, à nouveau, nous retrouvons ce bonheur du contact physique « près d'elle, par la main... ».

Nous ressentons bien, dans les confidences de Green, qu'il fut heureux, très heureux, dans son enfance, dans cet univers clos, dans la bienheureuse intimité familiale avec pas ou peu de visiteurs, de relations de bon voisinage, heureux grâce notamment à la douceur de cette mère si aimante :

Ma mère me réveillait simplement en se tenant debout au pied de mon lit et elle m'appelait doucement ; même quand je dormais, quelque chose en moi réagissait à sa présence et je répondais toujours. [...]

- Allons, disait ma mère debout.

Elle chuchotait à peine ces mots ; il n'y avait rien de rude, ni dans sa voix ni dans son visage, tandis qu'elle se tenait là près de moi, une bougie à la main éclairant ses magnifiques yeux gris.²⁹

²⁷ *Ibid.*, p. 84

²⁸ *Souvenirs des jours heureux*, op. cit., p. 89

²⁹ *Ibid.*, p. 135

Protestante puritaine, la mère de Green eut une influence indéniable sur son fils. Ses tendances nerveuses et dépressives étaient sans doute engendrées par un épisode familial tragique. En effet, son frère, « Uncle Willie », était mort de syphilis, maladie contractée lors d'une relation avec une servante, et qui n'avait cessé de l'affaiblir. Ceci eut un effet dévastateur sur la très sensible mère de Green à qui l'acte sexuel hors mariage répugnait. Aussi éleva-t-elle son fils dans la crainte et le dégoût du corps :

J'étais étendu dans l'eau tiède et ma mère, à trois pas de moi, se séchait les mains d'un air soucieux, quand tout à coup son regard s'abaissa sur une partie très précise de ma personne. Sur le ton de quelqu'un qui parle tout seul, elle murmura : 'Oh ! que c'est donc laid !' Et elle détourna la tête avec une sorte de frisson. Je ne dis rien, mais je me sentis rougir sans savoir pourquoi. Quelque chose en moi était atteint d'une manière incompréhensible. Je pouvais avoir onze ans et mon innocence était profonde.³⁰

Green est né en 1900, huitième et dernier enfant du couple. Un premier garçon, Édouard est mort à l'âge de deux ans. Un autre frère, Charles fut envoyé aux États-Unis très jeune. Julien fut donc élevé, comme il avait l'habitude de dire, par « six mères ». Dans son ouvrage autobiographique, *Partir avant le Jour*, il nous relate un incident très révélateur concernant cette mère adorable mais castratrice :

Il arriva qu'un soir, ma sœur Mary se trouva tout à coup près de mon lit. Je ne l'avais pas entendue venir, mais du reste, pourquoi me serais-je caché, ne me sentant pas coupable ? D'un geste énergique, elle rabattit la couverture jusqu'à mes pieds et avec un grand cri appela ma mère qui accourut, le bougeoir au poing. Dans la lumière, j'apparus tel que j'étais, ne comprenant rien, souriant peut-être, les mains dans la région défendue.... 'I'll cut it off !' s'écria ma mère en brandissant le couteau à pain.... Selon toute vraisemblance, j'aurais complètement oublié cette scène si l'on ne m'en avait fait souvenir un peu plus tard. Quant aux traces qu'elle laissa en moi, je ne puis m'empêcher de croire qu'elles furent profondes.³¹

³⁰ *Partir avant le jour* (Paris : Grasset, 1963), p. 85

³¹ *Ibid.*, pp. 20-21. Italiques de Green.

Une scène apparemment « oubliée » mais une scène qui laisse des « traces profondes » : Green en proie aux ambivalences de la mémoire et à l'infamie de la chair!

Dans son étude *One in Twenty*³² Bryan Mc Gee avance l'hypothèse que cette scène, peut expliquer l'homosexualité de Green. Entouré de six femmes et en l'absence du père, sa relation avec la mère devenait trop forte et installait un déséquilibre. Quand l'enfant lui posait des questions d'ordre sexuel un peu embarrassantes, elle l'adressait à son père qui le repoussait en répliquant qu'il comprendrait plus tard. Certains mots étaient bannis du foyer. Ainsi quand le jeune Julien prenait son bain le soir, sa mère lui disait de se laver le cou, les oreilles, et les aisselles, mais elle ne prononçait jamais le mot corps « de telle sorte que jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans j'hésitais à m'en servir, comme s'il eût désigné une chose honteuse. ³³»

Françoise Dolto³⁴ nous souligne l'importance du vocabulaire, des mots justement, enseignés aux enfants qui peuvent éviter la confusion dans leurs esprits et en psychogénéalogie, Anne Ancelin Schützenberger explique les conséquences de la mort de l'oncle, mort de syphilis et les non-dits dans la famille Green.

Ce qui traverse les générations sans être digéré, « la patate chaude que l'on se repasse », reste sur l'estomac, actif et douloureux comme une colique.

L'importance de la prise de conscience de l'influence des liens transgénérationnels sur nous est fondée sur la constatation que les traumatismes et les « tâches inachevées » auxquels on n'a pas donné sens ou fin par une clôture, même symbolique, ressurgissent souvent et pendant des générations, sous forme de mal-être, de maladie (de mal-à-dit : de « mal-à-dire), de morts tragiques ou prématurées, de prises de risques finissant tragiquement, ou d'accidents.

Chocs, souffrances, douleurs, drames, traumatismes non réglés, deuils non faits, « mal morts », « mal-à-dit », secrets personnels ou de famille, tout ce qui reste inachevé, parfois depuis des siècles,

³² Bryan Magee, *One in Twenty* (London: Secker and Werburg, 1966), p. 30-31.

³³ *Partir avant le jour*, op. cit., p. 85

³⁴ Dolto, Françoise, op. cit.,

non réglé par les générations précédentes, peut se transmettre et marquer les générations suivantes de façons diverses, variées, profondes, et parfois tragiques³⁵.

La tragédie a bien surgi dans la vie de Madame Green qui mourut soudainement en décembre 1914. Certains dirent qu'elle n'aurait pas supporté la guerre se préparant à Paris. Ce décès causa énormément de chagrin à son fils, Julien. Il connut par la suite une période de profonde solitude. Frustré par l'absence de sa mère, il ne pouvait se « défaire de l'idée bizarre que (sa) mère était encore à la maison, assise près d'une croisée, un livre à la main, ou étendue somnolente dans son grand fauteuil, son long châle gris autour des épaules.³⁶ ». À l'âge de 97 ans, il se remémore la tragédie qu'est de perdre sa mère si jeune, quand il parle des enfants de la princesse Diana, morte laissant derrière elle, ses deux fils, jeunes adolescents :

Je pense aux deux jeunes garçons qui se trouvent brutalement coupés de leur mère. Princes ou non, à quinze ans et treize ans, c'est un choc que personne ne peut comprendre s'il n'a pas vécu cette même tragédie. J'ai perdu maman à quatorze ans, je me sens proche de ces enfants, le chagrin de cet âge se garde intact jusqu'au mien, c'est-à-dire toujours. Ce n'est pas un souvenir qui s'estompe, ce n'est pas une image que l'on cacherait dans son cœur, c'est une réalité, une présence qui vous accompagne et que l'on invoque toujours aux moments d'inquiétude³⁷.

Green raconte aussi l'histoire d'un autre petit garçon qui, le 23 octobre de cette même année, avait également perdu sa mère. Sa maîtresse d'école avait aussi perdu la sienne et avait dû s'absenter de l'école. À son retour, l'enfant s'efforça de la consoler. La tendresse et la sympathie de Green vont vers tous ces petits et jeunes enfants ayant subi la même épreuve. Il est évident que l'écrivain resta marqué toute sa vie par cette disparition et ne put jamais s'en remettre totalement, s'en libérer. Dans son bureau, à la fin de sa vie, il gardait encore une photo de sa mère. Le 18 novembre il écrit :

³⁵ *Psychogénéalogie, Guérir les blessures familiales et se retrouver soi* (Paris : Payot et Rivages, 2007) p. 25

³⁶ *Souvenirs des jours heureux, op. cit.*, p. 137

³⁷ Julien Green, *Le Grand Large du soir*, Journal 1997-1998, *op.cit.*, p. 92 entrée du 5 septembre 1997

Paroles de ma mère : « Quand quelque chose ne va pas, demande tout à Dieu le Père. » Et ça marche toujours, si j'ose dire.³⁸

Ce vieil homme applique encore les sages conseils de sa mère. Le 20 février 1998, il dit entendre sans cesse à l'oreille les paroles maternelles : « Tu es protégé ³⁹ ». Il est ému quand le père Pollestad lui recite, « Quand je parlerais toutes les langues des hommes et le langage des anges, si je n'ai point la charité... », un passage dans Saint Paul que la mère de Green lui avait fait apprendre par cœur quatre-vingts ans plus tôt. Le terme « apprendre *par cœur*⁴⁰ » le ravit tout particulièrement.

Toujours à 97 ans, il se souvient de la mort de sa mère, décédée le 27 décembre 1914. Il fait dire une messe pour elle. « Vous êtes le fils de votre mère chaque jour », lui dit un jour Mgr Pezeril. « Ce qu'elle a été pour moi, je renonce à l'exprimer », nous avoue Green. Cet homme si habile avec le langage ne peut mettre les mots sur les sentiments qu'il éprouve à l'égard de sa mère. Peut-être n'a-t-il pas les mots adéquats? Ce serait l'indicible. Une autre hypothèse : nous citerons plus loin quelques lignes sur le moi de l'auteur et celui de ses personnages : ils ne font qu'un mais le personnage inventé dira le moi de son double avec des métaphores, des noms d'emprunt, tout ce que le trésor linguistique met à sa disposition : Julian parlant de sa mère, Mrs. Green ne veut pas, ne peut pas recourir à ce bric-à-brac des mots. C'est trop intime : ce serait son « cœur mis à nu », comme disait Baudelaire. Sur son lit de mort, son fils adoptif, Éric, lui pose un portrait de sa mère sur la poitrine.

Green voulait conserver en mémoire le récit de la vie de ses ancêtres et craignait la perte de ce capital émotionnel et documentaire. Sinon comment

³⁸ *Ibid.*, p. 136 entrée du 18 novembre 1997

³⁹ *Ibid.*, p. 202 entrée du 20 février 1998

⁴⁰ Julien Green, *Le Grand Large du soir*, Journal 1997-1998 (Paris : Flammarion, 2006), p. 138 entrée du 21 novembre 1997

expliquer un journal qui recouvre soixante-quinze ans d'une vie ? Le 5 février 1934, Green y consigne les phrases :

J'aurais dû mieux écouter mon père lorsqu'il nous parlait de son enfance, car il avait grandi dans une atmosphère de batailles. Mais les générations disparaissent l'une après l'autre et l'écho de ces grands événements s'affaiblit. ⁴¹

Il repense aux histoires racontées par son père. Le lecteur ressent et partage l'angoisse de l'enfant. À dix ans, le père de Julien fut témoin d'une scène dans laquelle un soldat blessé dit au médecin « *Doctor, please don't let me die* ⁴² ». Ce dernier lui répondit « *Mon ami, il faut mourir* ». Il raconte de nouveau cette même histoire dans son Journal le 3 août 1997. Green aurait voulu une fin moins tragique à ce récit :

J'aurais accepté que mon père nous dît, à ce moment : 'Mes enfants, jusqu'ici je vous ai caché la vérité pour le plaisir de vous attrister. Sachez que le volontaire anglais n'est pas mort. Il est rentré chez lui, à la fin de la guerre, avec un petit éclat d'obus dans l'épaule et la moitié du sourcil gauche en moins ! ⁴³

Même si la vérité est difficile à entendre, Julien a tout de même soif de connaître les détails de la vie de ses ancêtres. Il ne supporte pas l'idée que l'on puisse démolir des maisons et détruire l'histoire. L'Amérique, si attachée au passé, a laissé démolir « The Grove », où le père de Green naquit et a vendu le grand parc par morceaux, pour y construire de petites propriétés. Que cette « maison de bois gris avec un porche à colonnes et de grandes cheminées de briques roses » soit démolie attriste Green. Son père lui avait décrit ces lieux comme un paradis, mais surtout, c'était l'endroit même où son arrière-arrière-grand-père avait réuni ceux qui signèrent l'acte d'Indépendance. Quand il pense à sa grand-mère paternelle quittant la Virginie pour traverser les deux Caroline et la Géorgie jusqu'à Macon,

⁴¹ Julien Green *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », IV (Paris : Gallimard, 1975), p. 294 entrée du 5 février 1934

⁴² Traduction « Docteur, je vous en supplie, ne me laissez pas mourir ! »

⁴³ Julien Green *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », IV (Paris : Gallimard, 1975), p. 295 entrée 5 février 1934

d'où le chemin de fer la mena à sa destination finale, il écrit : « Que n'a-t-elle tenu son journal ! »

Affligé par la fugacité inexorable de la vie humaine, il voulait pérenniser les instants du quotidien, les imprégner dans les mémoires pour que les générations à venir puissent tout savoir de leurs ancêtres :

C'est triste de penser que le bruit des rues d'une ville, si important qu'il puisse être parfois, s'éteint avec les changements de la vie courante et disparaît pour toujours, ne laissant de souvenir dans aucune mémoire. Comment imaginer réellement l'ambiance sonore de la rue principale d'Athènes sous le gouvernement de Périclès, ou celle du Forum sous le règne de Tibère, ou encore celle de la place de Grève dans le Paris médiéval. [...] Les moyens qui sont à notre disposition aujourd'hui inspireront peut-être à quelqu'un le désir d'enregistrer la voix de Times Square ou de Piccadilly Circus, afin que les générations futures puissent avoir une idée exacte de ce que nous entendons aujourd'hui même.⁴⁴

La mère de Green elle-même, se souciait des détails. Elle non plus, ne voulait pas oublier les événements et, même si quelques années plus tard, elle ne se rappelait plus pourquoi c'était si important à l'époque, elle se moquait d'elle-même.

La Bible de ma mère était pleine d'inscriptions marginales qui me plongeaient dans la perplexité autant que le contenu du livre lui-même. On lui avait donné ce livre alors qu'elle était jeune fille et elle avait marqué d'une croix un grand nombre de versets, ajoutant des annotations du genre : « N'oublie jamais le matin du 17 juillet 1876 » ou « Souviens-toi du 12 octobre 1875 ». Une ou deux de ces dates évoquaient à coup sûr quelque chose d'émouvant, mais il y en avait tant que ma mère elle-même était forcée d'en rire.⁴⁵

⁴⁴ *Souvenirs des jours heureux, op.cit.*, pp. 41-42

⁴⁵ *Souvenirs des jours heureux, op.cit.*, p. 28

Green a donc hérité ce trait de sa mère. Héritage : sa préoccupation majeure. Même petit, il s'interrogeait sur ses ancêtres et ses origines. Quand il n'avait encore que huit ans, il apprenait à l'école les origines gauloises dans l'histoire de la France. Green avouait que si sa mère le voyait Américain, lui, se sentait Français une fois à l'école. Il était intrigué par la description des Gaulois aux yeux bleus et aux cheveux longs, qui redoutaient que le ciel ne leur tombe sur la tête. Un jour, son maître Monsieur Lesellier, un homme brillant et élégant, lui confirme qu'en tant qu'Américain, il a peut-être du sang indien dans les veines, mais certainement pas gaulois. Les Indiens n'intéressent pas Green. Sa mère lui expliquait que ses ancêtres étaient en fait anglais, écossais et gallois. Sa sœur Eleanor annonce qu'ils vivaient à la frontière des Lowlands et volaient le bétail des Anglais. Green ressentait de la gêne et ne voulait pas avouer tout cela à ses camarades de classe. Il aurait préféré avoir eu des guerriers dans la famille. Ainsi, l'univers clos, replié sur lui-même que nous avons évoqué précédemment s'ouvrait sur l'extérieur, sur l'Amérique, par la parole maternelle.

Le 22 juillet 1997, alors âgé de 97, ans il se souvient de ses parents dans son Journal :

Il faut que je m'efforce d'écrire lisiblement, je viens d'une famille où, de père en fils, nous étions fiers de notre écriture ; et de mon trisaïeul à moi, il y a ce lien, une écriture qu'on peut croire indifféremment de l'un ou de l'autre. Hérité. De même, je dois à mon père l'amour de la musique et de l'art, à ma mère celui des livres. J'y retrouve mes contradictions : voyageur avide de tout connaître et homme solitude dans mon bureau, parmi les livres et mes songes⁴⁶.

Quelques jours seulement avant sa mort, Green repense avec gratitude à tout ce qu'il a reçu :

Je le dois à mes parents qui m'ont donné un corps fort et solide, je leur dois tout ce que je suis, c'est le mystère de chaque être de tenir

⁴⁶ Julien Green, *Le Grand Large du soir, Journal 1997-1998* (Paris : Flammarion, 2006), p. 63 entrée du 22 juillet 1997

tout ce qu'il est de ces inconnus qui l'ont mis au monde et qui restent des inconnus, sauf dans l'affection et l'amour⁴⁷.

Cette dette envers son passé nous amène à examiner la question de l'héritage, question constante tout au long de son œuvre. On ne naît pas *ex nihilo*. Savoir d'où l'on vient, de qui l'on descend, c'est la quête acharnée – la nôtre aussi ! à laquelle se livre Green. Ces parents proches, ces aïeux : comment ils vivaient, ce qu'ils disaient, ce qu'ils croyaient. Cette incursion – voire cette intrusion – nous permet de saisir certains ferments porteurs d'identité dans ce « tout ce que je suis » : nous voici renseignés sur l'homme Green. Mais un romancier ne se contente pas de cet héritage de souvenirs et d'archives : il va le transporter, le transposer, le transmuier en récits tout au cours de son œuvre. A nous de décrypter les analogies, les inventions, les mensonges.

Par le biais de la biographie, nous cernerons le père de la Trilogie, mais dans un premier temps nous proposons d'aborder la question des ancêtres et des racines ; le père au pluriel, *les pères*. La psychogénéalogie⁴⁸ nous aidera à mieux comprendre Green. Comme nous l'explique Christine Ulivucci dans son ouvrage, *Psychogénéalogie des lieux de vie. Ces lieux qui nous habitent* :

Dès que l'on commence à s'intéresser aux lieux de l'histoire familiale, on s'aperçoit rapidement qu'ils sont tous en connexion et se répandent à travers les générations. Les différents lieux qui jalonnent notre histoire et celle de nos ancêtres ne sont pas isolés les uns des autres. Tout comme chaque membre d'une famille, ils sont reliés et constituent un vaste réseau, à l'image de notre arbre familial.⁴⁹

Green retourne sur les lieux de son enfance et retrouve les traces de ses ancêtres. Enfant choyé dans une famille aimante, les premières années de sa vie furent très heureuses. Il a su savourer chaque instant avec sa mère, morte pourtant très jeune. Green a alors compris la succulence du moment présent et a voulu saisir des

⁴⁷ *Ibid.*, p. 265 entrée du 9 juin 1998

⁴⁸ Ce terme a été inventé par Anne Ancelin Schützenberger, psychothérapeute, groupe-analyste et psychodramatiste de renommée internationale, professeur émérite à l'université de Nice.

⁴⁹ Paris : Payot et Rivages, 2008, p. 16

instants afin de les pérenniser. Obsédé par cette idée, il a écrit son célèbre *Journal* qui parcourt plus de trois quarts de siècle, en essayant de capturer des traces pour les générations futures. Lui-même a détaillé les pas de ses parents et grands-parents, retrouvant ainsi l'histoire de ses pères, pères de la nation des États-Unis d'Amérique.

La deuxième partie traitera encore du père mais dans le sens spirituel du terme. La religion a toujours joué un rôle primordial dans la vie de Green, depuis sa plus jeune enfance jusqu'à ses derniers jours. Le plus célèbre des catholiques, ayant quitté le protestantisme a, en effet, joui d'une grande notoriété ; on estimait qu'il était l'un des plus illustres écrivains catholiques du vingtième siècle. Nous verrons dans cette partie que Green a toujours été tiraillé entre les doctrines divergentes de ces deux églises. Cependant, dans la Trilogie du Sud, il semble avoir réussi à juxtaposer des protagonistes protestants et catholiques et il a démontré que, malgré tout ce qui les sépare, ils prient tous le même Dieu. Il intervient en tant que narrateur omniscient qui connaît les sentiments intimes de chacun de ses personnages et se permet d'expliquer leurs convictions profondes, les montrant ainsi avant tout, comme des chrétiens.

Le thème du père est à nouveau abordé dans la troisième partie, mais cette fois, nous traiterons ce thème en nous référant aux études psychanalytiques faites depuis Freud jusqu'aux événements de mai 1968, quand l'image et le rôle du père ont été bouleversés. Nous regarderons aussi les études récentes en psychogénéalogie. Cette nouvelle discipline nous apprend à nous réapproprier notre histoire personnelle et familiale et à mieux nous inscrire dans une lignée et une légende. Il est bien évident que nous ne proposons pas pour autant un travail analytique de Green ni de ses personnages fictifs, mais plutôt de nous appuyer sur ses œuvres pour analyser la figure du père, l'homme et ses faiblesses, son rôle et son importance. Nous verrons le père aimant dans les familles et le déséquilibre

qui s'installe quand ce père est défaillant. Nous soulignerons le fait que souvent dans l'œuvre greenienne, le père le plus stable est celui qui adopte les enfants ; le père biologique étant tyrannique, parfois même dangereux, voire incestueux.

Cette démarche reflète bien la question du père telle qu'elle aurait pu être considérée par Green. En effet, nous réfléchissons sur le père et, par extension, la mère. Ces premières personnes dans sa vie l'ont énormément influencé, et dans ses romans, il met en évidence, les conséquences dramatiques pour les enfants n'ayant pas de parents comme les siens l'ont été : des parents stables. Mais ce père, « terrestre », si l'on peut dire, reste humain et il a ses défauts. Arrive ensuite, dans le parcours de Green le père céleste, Dieu le Père, omniprésent dans sa vie et dans son œuvre. Le père, terme choisi par Jésus-Christ, donne de l'importance aux pères de familles. L'église catholique a toujours voulu assurer sa continuité. Nous verrons que s'imposait un ordre voulu par Dieu qui plaçait le père en tête de la famille, et la femme et les enfants devaient lui obéir. Survint mai 1968 mouvement de rébellion et d'idéologie libertaire qui voulut une révision fondamentale des valeurs traditionnelles. La structure catholique sur laquelle reposait la vie familiale perdit de son équilibre : le clergé de l'église catholique avait demandé que l'on étudiât le rôle du père au sein du foyer. Quand Green se trouvait dans une église, il ressentait la présence de ses ancêtres, pour la plupart justement catholiques. Il ressentait une certaine sécurité dans cet édifice et songeait brusquement à ses aïeux. Ceci nous emmènera alors en Amérique, après un passage en Angleterre, au Pays de Galles, en Écosse et en Irlande.

Sur les dix-sept romans de Julien Green, six sont situés aux États-Unis ; la Trilogie du Sud dont *Les Pays Lointains*, *Les Étoiles du Sud*, *Dixie* ainsi que *Mont Cinère* 1926, *Moïra* 1950, et *Chaque Homme dans sa Nuit* 1960.

PARTIE 1

HÉRITAGE DES PÈRES

Chapitre 1 : Les origines de l'auteur

1.1.1. La question de l'héritage tout au long d'une vie

Nous avons vu dans l'introduction que les thèmes de l'hérédité et du Sud étaient importantes pour Green. Ces thèmes apparaissent tout au long de son œuvre. En effet, nous pouvons prendre pour preuve les trois autres romans que ceux de la trilogie, situés aux États-Unis : *Mont Cinère* qu'il a écrit en 1926, *Moïra* en 1950 et *Chaque homme dans sa nuit* en 1960. Ces dates démontrent son intérêt pour le sujet, depuis son plus jeune âge et tout au long de son siècle de vie.

Dans *Moïra*, Joseph – personnage principal – est le fils d'un aveugle. Ce père pouvait se comporter violemment et avait, en fait, perdu la vue lors d'une rixe avec un homme qui se montrait trop intéressé par Madame Day, son épouse. Joseph avait été élevé dans une famille puritaine très stricte et craignait la réaction de ses parents s'ils savaient que leur fils habitait chez Madame Dare, celle qu'il appelait secrètement Jézabel.⁵⁰ Joseph venait des « collines », de la campagne arriérée. Ses racines l'empêchaient de comprendre la vie et les habitudes des gens de la ville. Il ne s'y était jamais intégré. Il se cachait souvent les yeux ou posait ses mains sur ses oreilles pour ne pas voir ou entendre ce qui se passait autour de lui. Nous pourrions même dire qu'il a hérité de la cécité de son père car, l'auteur utilise souvent un terme équivalent dans le champ lexical qui concerne ce jeune homme.

⁵⁰ *Moïra* (Paris: Fayard, 1997) p. 16 : Rappelons que dans le *Dictionnaire de la Bible* (Éditions Robert Laffont, Paris, 1989) p. 662 Jézabel est la mère d'Athalie, qui régnera sur le royaume de Juda et l'épouse phénicienne d'Achab, roi d'Israël. Son nom évoquera à jamais les pires dépravations, symbolisées ici par les cigarettes et par le maquillage de Mrs. Dare qui scandalisent Joseph.

A cette seule pensée, Joseph ressentait de nouveau ce vertige de colère qui si souvent l'aveuglait.⁵¹

Puis le même adjectif « aveugle » sert à qualifier deux termes rigoureusement antithétiques : la foi en Dieu, la force brutale et haineuse. Il avait une confiance aveugle⁵² dans le Christ et c'était une force aveugle⁵³ qui s'empara de lui lors de son combat avec Praileau, un étudiant qu'il prit en aversion dès leur première rencontre. Dans ses relations avec autrui, il était gêné et n'osait pas regarder les autres dans les yeux.⁵⁴ C'est bien son éducation, trop puritaine et son aveuglement qui le conduiront à assassiner Moïra. Celle-ci représentait à ses yeux, le mal, c'est-à-dire la sexualité et il fallait la tuer pour en être libéré.

Dans le cas de *Chaque homme dans sa nuit*, Green crée le personnage de Wilfred. Rappelons que dans la préface de l'édition 1973, le romancier éclaire et confirme ce que le lecteur, déjà, avait pressenti : le créateur continue à vivre dans ses créatures livresques :

Tous mes personnages n'en formaient qu'un seul qui était tellement moi-même que je ne le reconnaissais pas. [...] Nombreux sont les détails fournis par le réel, si nombreux même que l'invention semble parfois n'être plus que l'assemblage de ces éléments, alors qu'en fait l'invention recrée et vivifie tout un monde de souvenirs. Suivi pas à pas par lui-même, l'auteur de *Chaque homme dans sa nuit* donne à son héros la valise de son père, en l'occurrence, celle de mon père. Lourde valise d'autrefois, semblable à ce que Chateaubriand appelait sa « vache ». Ma vache à moi avait beaucoup voyagé avec mon père, en des temps où certaines villes n'avaient pas encore leurs noms d'aujourd'hui. [...] Je la trainais plutôt que je ne la portais quand j'arrivai en Amérique pour me rendre à l'Université. Vide elle pesait plusieurs kilos. [...] Quoi qu'il en soit, je fis cadeau de cette valise à Wilfred. Il me récompensa en laissant tomber un gant sur la route, hommage tout à fait inconscient au Docteur Freud, puisqu'il paraît que la psychanalyse se promène comme chez elle dans mes livres. Et le gant aussi était vrai, comme la vache. Il voulait dire, m'assure-t-on,

⁵¹ *Moïra*, *Op. cit.*, p. 39

⁵² *Ibid.*, p. 57

⁵³ *Ibid.*, p. 39

⁵⁴ Voir en exemple *Moïra*, *Op. cit.*, pp. 210, 213, 227

toutes sortes de choses plus ou moins convenables que je renonce à décrire.⁵⁵

La valise de Mr. Green père comme la valise de Julien, est celle de Wilfred : troublante similitude ! Nous verrons plus loin le rapport de Green avec la psychanalyse, mais nous pouvons noter, dès à présent, le lourd héritage du jeune homme qui partait aux États-Unis. En permanence, il se sentait étranger, son accent très français le gênait. Il se trompait dans l'orthographe et bien évidemment il se trompait dans le langage oral du quotidien. À l'image de cette valise qu'il a placée dans les mains de Wilfred, son histoire, son incapacité à communiquer et à s'adapter étaient trop envahissantes pour lui. Cependant Green la défendait, et quand dans son roman *Chaque homme dans sa nuit*, le cocher qui vient chercher le protagoniste à la gare, « plante ses deux talons sur la valise⁵⁶ », Wilfred a l'impression que c'est lui-même qu'on foule aux pieds. Wilfred, tout comme Julien Green, ne voulait pas, par respect pour son défunt père, gratter les étiquettes des différentes villes collées sur la valise. Green comme Wilfred ; ce « comme » est récurrent car l'auteur et ses personnages sont des frères jumeaux. Le lieu, l'habit, les livres, etc. qu'on trouve dans *Moïra* sont directement issus du lieu où vivait Green lequel n'invente pas mais utilise ce qu'il a vécu. Le sens du devoir et d'obéissance filiale l'empêchait de lui révéler ses sentiments et de libérer ses frustrations. S'il avait autant de mal à s'intégrer dans sa nouvelle ville, le responsable était son père. Wilfred se dit que si on le méprisait « c'était à la cause de la médiocrité de sa situation et surtout à cause de son père. Celui-ci avait fait faillite, était mort dans la gêne.⁵⁷ » Cette situation est bien celle vécue par Green, obligé de vivre en France à cause de la faillite de son père. Ecrire tout ceci sous forme de roman lui permettait par un alter ego d'exprimer ses pensées, sans devoir pour autant affronter son propre père et par conséquence lui manquer de respect.

⁵⁵ *Chaque homme dans sa nuit*, préface 1973 et réédition de 1997 chez Fayard (Paris : Fayard, 1997)

⁵⁶ *Chaque homme dans sa nuit*, op.cit., p. 17

⁵⁷ *Ibid.*, p. 39

Un deuxième problème gêne Wilfred dans sa vie au quotidien : sa religion. Il s'en explique lors d'une discussion avec sa tante, Mrs. Howard laquelle affirme :

Je n'allais rien dire contre ton père. Il a vécu comme bon lui semblait, mais ce n'est pas à lui que tu dois ce que tu as de meilleur, c'est à ta mère, mon garçon. Elle est restée protestante jusqu'au bout. Ce n'est pas sa faute si ton père a voulu que tu sois élevé dans la religion romaine. Elle croyait que tu serais sauvé malgré tout. Tu l'as perdue trop tôt.⁵⁸

Le père de Green s'était converti au catholicisme mais n'avait pas voulu influencer son fils. Il l'a tout de même aidé à se convertir : il l'a présenté au père Crété qui s'est occupé de l'éducation spirituelle de Julien. N'avons-nous pas vu déjà que la mère de Green a toujours cru en son Salut, cet état de Félicité éternelle. Ce roman relève bien de l'autofiction⁵⁹. Si Green a mis tant d'années à le reconnaître, c'est peut-être par pudeur, mais il admettait bien que c'était son inconscient qui travaillait.

Le roman qui révèle le plus de haine et de honte envers ses parents, mais aussi envers sa progéniture, est bien celui de *Mont- Cinère*. En effet, la protagoniste Emily est élevée dans le froid, au sens propre du mot et dans une atmosphère d'hostilité et d'aversion. Aucune tendresse n'existe entre les membres de cette famille, avares de sentiments et avides de biens matériels. Même la grand-mère qui paraît plus généreuse au premier abord, est en réalité une égoïste qui finira par faire souffrir sa petite-fille.

Dès sa naissance, Emily déplut à sa mère car elle fut un enfant chétif ce qui faisait craindre le pire.

⁵⁸ *Chaque homme dans sa nuit*, op. cit., p. 68

⁵⁹ Ce terme a été inventé par Serge Doubrovsky en 1977 qui exprime un croisement entre un récit réel de la vie de l'auteur et d'un récit fictif.

Elle paraissait si faible et si petite que les domestiques, invités à venir la contempler dans son berceau, ne trouvèrent rien à dire sur son compte, mais on lisait sur leur visage tout ce qu'ils n'osaient exprimer autrement : la pitié et la crainte de voir mourir leur jeune maîtresse avant la fin du mois.⁶⁰

S'agit-il d'une naissance non souhaitée, d'un fardeau à assumer ? Notre interrogation restera sans réponse. En dépit des liens de parenté évidents, en dépit des ressemblances physiques entre la fille et le père, celui-ci la néglige : aucune conversation, aucun dialogue entre eux. Les pages de *Moïra* sont pleines de cris et de fureur, *Mont-Cinère* est un roman silencieux. A la mort de son père, Emily n'éprouve aucune tristesse si ce n'est un choc devant le spectacle macabre.

Vivant dans l'aisance, Mrs. Fletcher est dominée par la cupidité et l'avarice comme sa mère et le luxe suscite en elle culpabilité et honte.

Dans tout autre magasin, au contraire, elle maniait et palpait avec volupté ce qui lui paraissait avantageux ; elle s'attardait, parlait aux employés, discutait avec eux jusqu'à les excéder lorsqu'elle croyait pouvoir rabattre quelque chose sur le prix de ce qu'elle voulait acquérir. C'est ainsi qu'elle ne pouvait se défaire de sa première éducation qui l'emportait sur les circonstances de sa vie présente et la dominait au sein même de la prospérité.⁶¹

Très consciente de la situation, elle prend en haine les principes d'économie que sa mère lui a inculqués mais l'éducation reçue dans sa jeunesse l'emporte sur son désir de changement.

Mrs. Elliot et Mrs. Fletcher, la mère et la fille se détestaient. C'est ce qu'atteste l'extrait suivant avec la violence des termes, avec ce mot « haine » repris deux fois, avec la perfide litote finale, avec ce sentiment de haine assimilée à une maladie du corps.

⁶⁰ *Mont Cinère* (Paris : Éditions du Seuil, 1984), p. 32

⁶¹ *Ibid.*, p. 29

Mrs. Elliot nourrissait à l'égard de sa fille une de ces haines féroces de malade, haines d'autant plus vives et persistantes, semble-t-il, qu'elles ne se raisonnent pas et qu'elles finissent par devenir, en quelque sorte, une partie de la maladie, un des phénomènes qui l'accompagnent, comme les accès de fièvre, les malaises, les douleurs.[...] De son côté, il y avait longtemps que Mrs. Fletcher n'entretenait plus aucun sentiment d'affection naturelle pour sa mère ; le moins qu'on pût dire était qu'elle ne l'aimait pas.⁶²

De même qu'on ne peut – selon Green – faire une exégèse sérieuse d'un texte hébraïque si on ne connaît pas l'hébreu, on a l'impression, en lisant ce roman, qu'il observe systématiquement au tour de lui et dans son imagination, tous les liens possibles entre parents et enfants : ce n'est pas un penchant doloriste mais une enquête nuancée de sociologie.

Emily prend plaisir à voir sa mère souffrir et ne communique plus avec elle. Elle lui tourne le dos, l'ignore à table et ne fait rien pour réchauffer l'atmosphère glaciale de Mont Cinère. Et même, elle rêve de matricide.

Emily se coucha aussitôt [...] mais des rêves pénibles l'éveillèrent en sursaut plusieurs fois dans le courant de la nuit. [...] tout à coup elle vit sa mère étendue à ses pieds ; son visage était tourné contre le sol, ses petites mains grasses à moitié fermées semblaient faire le geste de saisir. [...] Enfin, comme on se rappelle les événements lointains, avec lenteur et difficulté, elle se rappela qu'elle l'avait tuée à coups de serpe.⁶³

Nous remarquons que matricide et parricide ne sont pas rares dans l'œuvre greenienne. Adrienne Mesurat tue son père après une scène particulièrement violente. Son père exerçait sur elle une pression trop forte et la dominait depuis la mort de sa mère. Les similitudes avec la vie de Green ne manquent pas : Quand Julien est né, son père avait alors quarante-sept ans et dans *Adrienne Mesurat* le père avait quarante-deux ans de plus que sa fille. Nous notons aussi que les pères disparaissent souvent précocement. Pourrait-on y voir la fonction cathartique de la

⁶² *Mont Cinère, op. cit.*, p. 61

⁶³ *Ibid.*, pp. 86-87

littérature ? Green se libérerait-il de ses propres passions en les transmettant à des personnages fictifs ?

Les protagonistes ont parfois un héritage tellement lourd qu'ils ont du mal à se définir et à se distinguer. Le Moi, écrit Freud, se forme par « la représentance de notre relation aux parents. Petits enfants, nous avons connu, admiré, redouté ces êtres supérieurs, plus tard nous les avons pris en nous-mêmes ⁶⁴ ». Omniprésents dans sa maison, les ancêtres d'Adrienne Mesurat s'exhibent et s'imposent dans les portraits :

Debout, les mains derrière le dos, Adrienne regardait le *cimetière*. Chez les Mesurat on appelait ainsi un groupe de douze portraits accrochés dans la salle à manger, au dessus d'une desserte, les uns près des autres, de façon à couvrir toute une paroi.⁶⁵

La difficulté de se libérer de ses parents et de leur image mène à de nombreuses scènes d'autoscopie. Elizabeth, l'héroïne de la Trilogie, se regarde sans cesse dans la glace. Elle cherche son identité, se voit Anglaise par sa peau et ses cheveux mais ne se reconnaît pas par moments. Cette question d'identité est bien celle posée dans cette thèse : une quête sous le signe de l'ambiguïté dans la Trilogie du Sud.

Elizabeth, alors mariée avec Ned Jones, tombe dans les bras d'un amant, Jonathan. Dans l'épilogue des *Pays Lointains*, on apprend qu'elle a donné naissance à un fils qui s'appelle Charles Édouard. Cependant dans les toutes dernières lignes, elle chuchote à son fils « Alors dors bien, mon Jonathan, bonne nuit, mon Jonathan. » (*Pl.*, 892). Quelle ambiguïté ! Qui est le véritable père du petit garçon ? Quel est son nom ? Quel est son prénom, Charles Édouard ou Jonathan ? À seulement seize ans, Elizabeth a dû quitter ses racines anglaises pour venir aux États-Unis. S'établir sur un autre continent, tout en gardant sa propre identité n'était pas chose facile. Elle s'est trouvée dans cette situation car son père, défunt,

⁶⁴ Freud S. *Essais de psychanalyse* (Paris : Payot, 1920) Traduction française, par le Dr S. Jankélévitch p. 276

⁶⁵ *Adrienne Mesurat* (Paris : Fayard, 1994), p. 29

avait accumulé des dettes et les a laissées, elle et sa mère, ruinées. Plus tard dans la trilogie, on apprend que cette famille était en fait victime d'un complot entre avocats et qu'en réalité ils auraient dû hériter d'une fortune. Ayant déjà examiné la vie de Green, nous pouvons aisément faire le lien entre l'histoire d'Elizabeth et sa quête d'identité dans le Sud, avec celle de l'histoire de Julien Green lui-même. Dans le Sud, et presque grâce au Sud, elle trouvera sa place, la sérénité mais seulement après de nombreux échecs et maladresses.

Si dans les autres œuvres, les enfants sont malheureux, dans la Trilogie du Sud, Green redonne de la joie aux enfants. Les orphelins des œuvres précédentes étaient soumis et souvent en danger. Dans la Trilogie du Sud, au contraire ils rient, jouent, chantent, nous rappelant ainsi le bonheur dans l'enfance de Green. Ici également, la divergence entre catholicisme et protestantisme s'efface : le terme commun de christianisme permet la conciliation, voire la réconciliation.

L'homosexualité reste tout de même l'aveu manqué de la vie de Green. La question est abordée dans nombre de ses œuvres. Cependant, les sentiments de l'homosexuel sont souvent implicites, jamais explicites. Tout est suggestion et souvent les protagonistes restent ignorants et ne comprennent pas les avances de l' amoureux. Dans son chef-d'œuvre *Moïra*, Simon est en effet, amoureux de Joseph Day qui, à son tour, est très attiré par Praileau. C'est en proie à la plus grande confusion que Joseph se rend chez Praileau. Il ressent un mélange de haine et d'amour. L'auteur a lui-même décrit cette scène comme une scène d'amour. Joseph envie chez Praileau tout ce qui lui manque à lui-même :

Et malgré lui Joseph admira cette maîtrise de soi si différente de sa propre agitation⁶⁶.

Nous sommes dans le domaine de la fascination et de la répulsion.

⁶⁶ *Moïra*, op.cit., p. 37

C'est une « scène d'amour » assez ambiguë puisqu'il s'y révèle l'idée de l'homosexualité non développée dans l'œuvre, mais toujours sous-jacente. En effet Joseph Day, tout comme Julien Green, est encore inconscient de sa singularité. Dans *Terre Lointaine*, l'auteur résume la situation en quelques lignes. À l'époque, il ne pouvait admettre son homosexualité.

Je l'aime, pensais-je. Il faudrait mourir. » Or, mourir, pourquoi ? Parce qu'il n'y avait pas de place, dans le monde actuel, pour un jeune homme amoureux d'un autre. Personne ne comprendrait. On me croirait fou [...] J'étais maintenant un homme avec un secret [...] Désormais, j'avais quelque chose à cacher comme on cache une action honteuse.⁶⁷

Cependant, le besoin de châtier Praileau vient annihiler le besoin d'aimer, et Joseph se sent de plus en plus troublé.

Deux ou trois fois, il lui prit une envie soudaine de frapper cette tête orgueilleuse [...] mais à d'autres moments cette violence intérieure faisait place à une douceur subite et grisante, un étrange besoin d'aimer tous les êtres et qui se confondait chez lui avec l'instinct religieux.⁶⁸

La violence l'aveugle, une « force aveugle⁶⁹ » qui compromet tout équilibre psychique.

Tout à coup un vertige le prit⁷⁰.

Seule une voix sourde lui parvient. Il s'attache à des détails futiles, comme la cravate de Praileau, mais manque d'une vision globale de la situation. Praileau, quant à lui, beaucoup plus lucide - veut voir : « Otez votre veston, commanda Praileau, je vous verrai mieux⁷¹ ». Mais Joseph détourne le regard et regrette d'avoir vu les mains tremblantes de Praileau quand ils quittaient la chambre. Quand Praileau enlève sa chemise, Joseph instinctivement détourne encore les yeux. Au paroxysme du trouble, il ne peut plus réfléchir.

⁶⁷ *Terre Lointaine, Jeunes Années I & II* (Paris : Éd. Seuil, 1984), p. 67

⁶⁸ *Moïra, op.cit.*, p. 38

⁶⁹ *Ibid.*, p. 39

⁷⁰ *Ibid.*, p. 44

⁷¹ *Ibid.*, p. 39

La mort est omniprésente dans cette scène. Ainsi, après avoir suivi un chemin labyrinthique, arrivent-ils ensemble au cimetière. Joseph voit les « trous des orbites ⁷²» de Praileau. Un terme médical qui rappelle ceux des médecins légistes. On sent la mort sous les pieds de Joseph lorsqu'il quitte Praileau et se rend dans le bois.

A ses pieds, les feuilles sèches des étés précédents bruissaient comme de l'eau courante et il sentit monter jusqu'à ses narines l'odeur amère de la pourriture végétale.⁷³

A la fin de cette scène, Joseph tombe dans un sommeil profond qui n'est pas sans rappeler le coma - prélude de la mort de la conscience. Lucide, Praileau affirme : « Tu es un assassin ⁷⁴» et pressent la fin tragique de Joseph qui, toutefois, ne sera pas la victime mais le meurtrier.

La religion tient ici un rôle primordial, comme dans tout le roman *Moïra*: vingt-quatre occurrences du mot « Bible », quarante-six occurrences du mot « Dieu », sans compter l'Évangile, les Écritures, les psaumes... L'image de la crucifixion du Christ est évoquée. En effet, Joseph s'affaisse «les mains encore rivées au bois ⁷⁵», pousse un «petit cri de douleur ⁷⁶» puis il tombe dans un « sommeil profond ⁷⁷». Cette scène ambiguë peut, en effet, être interprétée comme une scène d'amour. Les deux jeunes gens roulent par terre, « soufflant dans l'ombre comme deux animaux furieux⁷⁸ ». Joseph ressent ensuite «une joie folle ⁷⁹» l'envahir et il a « l'impression d'assouvir une faim mystérieuse⁸⁰ ». Mystérieuse à cause de l'homosexualité inavouée et parce qu'il éprouve un orgasme pour la première fois.

⁷² *Moïra*, op.cit., p. 38

⁷³ *Ibid.*, p. 43

⁷⁴ *Ibid.*, p. 42

⁷⁵ *Ibid.*, p. 44

⁷⁶ *Ibid.*, p. 44

⁷⁷ *Ibid.*, p. 44

⁷⁸ *Ibid.*, p. 39

⁷⁹ *Ibid.*, p. 40

⁸⁰ *Moïra*, Op. cit., p. 40

Dès son berceau, deux mondes se penchaient sur Julien Green. Il côtoyait l'Amérique d'un côté et la France de l'autre. La langue du pays où il naquit est le français, par contre sa langue maternelle, voire « ombilicale » pourrait-on dire, était l'anglais. Cette double identité fut, de toute évidence, source d'ambiguïté chez Julien Green qui se décrivait comme étranger sur terre. La quête, de toute sa vie, était de trouver sa place, son chez lui, où toutes les facettes de sa personnalité pouvaient s'exprimer. S'il criait haut et fort qu'il était américain et catholique, il lui restait un aveu manqué : son homosexualité. Et pourtant ceci faisait partie de sa personnalité. Mais, dès qu'il s'en rendit compte, il se dit qu'il vivrait avec un secret.

Dans la Trilogie du Sud on trouve aussi le thème de l'homosexualité, qui cette fois aussi, reste caché. Selon Michèle Raclot, « Susanna, dans l'ombre, incarne le véritable interdit, l'amour dont l'aveu est impossible⁸¹ ». Elle fait la comparaison entre Susanna et Julien Green lui-même amoureux de Mark, le grand amour et aveu manqué de sa vie. L'histoire de Mark « se dissimule dans maints épisodes en apparence secondaires de l'œuvre romanesque, et qui se trouve ici cachée en Susanna, à l'arrière-plan du tableau, voilée par sa féminisation, telle une signature du peintre⁸² ». Le romancier caché, masqué, survenant en filigrane comme à la dérobée parmi ses « enfants spirituels » à savoir ses personnages : un thème sur lequel Green revient à plusieurs reprises. En 1925, lors de sa première rencontre avec François Mauriac, il perçoit un certain air de famille entre l'écrivain et les créatures imaginées par celui-ci. Il n'aurait pas été étonné de le voir en compagnie de Thérèse Desqueyroux ! La ressemblance est si flagrante que parfois les personnages assassinent leur créateur. Cependant, si Michèle Raclot met en exergue une phrase de Green, « La clé de mon roman se trouve cachée un peu

⁸¹ Julien Green *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », VII (Paris : Gallimard, 1975), introduction par Michèle RACLOT, p. XLIV

⁸² *Ibid.*, p. XLIV

partout [...] un lecteur attentif peut seul la découvrir ⁸³», elle n'analyse pas la relation entre Susanna et le grand-père paternel. Cette thèse tentera de démontrer la tentation incestueuse entre ces deux protagonistes.

Voici un premier parcours parfois sinueux, parfois accidenté qui nous a guidés vers l'homme Green gorgé de souvenirs consignés dans son Journal : un père si compréhensif, une mère si affectueuse, une enfance bilingue, l'ubiquité d'un écrivain dans ses personnages livresques doubles de lui-même, une autofiction comme disait Genette. Tout est là dans la diversité de ces approches d'où devraient se dégager fermement notre cible et notre enjeu : le nom du père.

⁸³ *L'Expatrié, Journal {XIV}*, 1984-90 (Paris : Éd. du Seuil, 1958) entrée du 29 mars 1987, p. 280

1.1.2. Devoir de mémoire de Green

J'ai toujours pensé qu'au Paradis notre joie sera faite de ceci, que nous verrons Dieu éternellement pour la première fois ; il n'y aura qu'une fois qui ne cessera jamais, il n'y aura pas cette triste chose liée au temps : la répétition⁸⁴.

Avec cette redite du mot « fois », Julien Green souhaitait saisir un moment unique du bonheur, l'instant ultime où tout s'arrête et ne se répétera jamais. Mais en réalité, pour lui, le bonheur se trouvait dans son passé. Entouré de sa mère, de sa nourrice, il vécut une enfance heureuse. Marie-Françoise Canérot écrit que Green avait besoin de « noter le présent, mais peut-être surtout de retrouver le passé. ⁸⁵ ». Il a écrit son Journal avec un plaisir constant, c'est le livre qui lui a procuré le plus de joie.

Notre auteur craignait de tout perdre et il craignait aussi le néant, l'oubli et la mort. Aussi, écrire le présent le faisait survivre. Le Journal n'a jamais cessé de faire triompher la réalité de la vie sur la mort, « d'abord en l'arrachant au moins partiellement à l'oubli surtout en répercutant au fil des jours par l'écriture, les émotions de son auteur devant ce que produisent les forces jaillissantes de la vie⁸⁶ ».

⁸⁴ Julien Green *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », IV (Paris : Gallimard, 1975), p. 1090 entrée *Journal*, 19 juillet 1949

⁸⁵ « Le Devoir de mémoire dans le Journal de Julien Green (1926-1971) » in *Le Travail de la mémoire*, Actes du colloque international de Savannah Presses universitaires de Lille IIIp. 121

⁸⁶ Canérot, Marie-Françoise, article cité, *op. cit.*, p. 125

Green aimait la vie et pensait que, s'il nous est impossible de conjurer la mort, nous pouvons « augmenter en nous la conscience de la vie ⁸⁷ ». Son Journal était l'écho incessant de son bonheur d'exister, et ses souvenirs, une clé de ce bonheur. L'angoisse se mêle aux défaillances quand on perd la mémoire.

Ne pas pouvoir se souvenir de ce que nous faisons à tel moment de notre vie est désagréable ; nous avons l'impression que ces jours ou ces semaines dont nous ne pouvons pas rendre compte sont comme une part de temps qui nous a été dérobée. Notre mémoire n'a pas su retenir toute la masse de souvenirs, il y a un trou dans le sac, et nous voilà anxieux comme un avare qui perd son bien.⁸⁸

Dans le cadre de cette thèse, la question de l'hérédité est primordiale. Pour lui, les réminiscences et les souvenirs de nos ancêtres sont notre héritage; nos « souvenirs immémoriaux ». Il sentait donc qu'il avait le devoir de se cultiver, de se souvenir des événements et cette tâche envahissait toute sa vie et son écriture. Ecrire un journal ne suffisait pas. Il fallait aussi raconter l'histoire de son pays d'origine, l'Amérique, pays de sa mère, de son père, de tous ses ancêtres puis écrire et récrire son histoire. Il le devait comme un devoir éthique à ses parents. Il eut une enfance si heureuse « qu'elle allait nécessairement devenir l'aune à laquelle se mesureraient ensuite tous ses bonheurs. Pour lui, le bonheur, même renouvelé dans le présent, appartenait comme un bien à tout jamais possédé, à l'enfance, au passé⁸⁹ ». Green a écrit lui-même en 1948 qu'il n'aime que son passé.⁹⁰ Tout au long de son Journal, il se souvient de son enfance et attire notre attention par cette confidence succincte : « Il ne se passe de jour que je ne songe à mon enfance. » Dans la Trilogie du Sud, Green a rédigé plus de 2500 pages de l'histoire des États-Unis. Nous y trouverons aussi des Irlandais, des Gallois et des Ecossais. Nous

⁸⁷ Julien Green, « Tenir un journal », *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », III (Paris : Gallimard, 1973), p. 1400

⁸⁸ « Tenir un journal », *op.cit.*, p. 1400

⁸⁹ Canérot, Marie-Françoise, article cité, *op.cit.*, p.126

⁹⁰ Julien Green *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », IV (Paris : Gallimard, 1975), p. 1022
entrée du 13 juillet 1948

pouvons noter que pour la première fois dans l'œuvre greenienne, les enfants sont heureux.

Les enfants ont toujours eu une place considérable dans son œuvre. Il leur accorde en effet une position privilégiée; leurs rêves, leurs espoirs, leurs craintes, leurs déceptions. Son enfance fut si heureuse qu'elle allait forcément devenir l'aune à laquelle toute autre expérience serait comparée. C'est cette image de l'enfance, avec ses bonheurs et ses malheurs, qu'il projette dans son œuvre. On y trouve tous ses souvenirs : l'enfant souffre des décisions ou de l'absence des parents. Les pères sont souvent tyranniques, dogmatiques, et parfois violents, voire incestueux. Les mères sont, quant à elles, porteuses de l'interdit. Elles évoquent la sexualité mais sont petites, chétives et méprisables. Les parents le plus stables sont les parents adoptifs. Ce schéma familial est récurrent dans l'œuvre greenienne et démontre une absence de communication, une incapacité de se comprendre, qui prend sa source dans la différence d'âge importante entre les générations.

C'est dans l'enfance que Green a découvert le mystère de l'église catholique. En effet, les cérémonies, les rituels tels que l'encensoir agité devant l'autel, la présence de cierges ainsi que de statues furent pour lui des sources d'émerveillement et de fascination. Green n'était qu'un adolescent quand il se convertit du protestantisme au catholicisme, à l'âge de seize ans seulement. Toute sa vie, il a cherché la sérénité dans la religion. Or, souvent, c'est bien la religion qui exacerbait ses conflits intérieurs et ses conflits avec Dieu : chasteté, péché, rédemption, châtement...

Giovanni Lucera écrit qu'à la phrase de Wordsworth : « L'enfant est le père de l'homme », Green répond : « L'enfant dicte et l'homme écrit »⁹¹. Ce sont, en effet, les idées de l'enfant Julian qui se trouvent dans toute l'œuvre de Julien et plus particulièrement dans la Trilogie du Sud. Nous en avons pour preuve le fait qu'il écrit en français. Pour Beckett, le français facilitait une neutralité stylistique, un

⁹¹ Julien Green *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », VI (Paris : Gallimard, 1990), Préface de Giovanni Lucera, « Le Langage et son double » p. 1301

appauvrissement de l'écriture bien nécessaire à la pauvreté, à l'insignifiance, à la viduité voulue par ses personnages vagabonds. Pourquoi ne pas avoir écrit cette trilogie en anglais ? Si Green a choisi le français, c'était justement pour s'exprimer dans la langue du pays dans lequel il a passé son enfance, lui accordant ainsi une valeur ajoutée. Rappelons tout de même que Green était un des rares vrais écrivains bilingues. Tout comme Beckett, il pouvait écrire indifféremment en anglais ou en français. Cependant, il affirmait que spontanément, on utilise une langue plutôt que l'autre :

Moi-même, selon les circonstances, je pense dans l'une ou l'autre langue, mais autant que je puisse m'en rendre compte, dans des moments dramatiques mes pensées profondes se manifestent en anglais. Ma langue maternelle, j'allais écrire naturelle, ressurgit.⁹²

Mais il faut signaler ici que ce texte était en fait une traduction de l'anglais en français d'un article qu'il avait écrit des années plus tôt. Et dans la version anglaise ces phrases ne figuraient pas. Il les a ajoutées pour le lecteur français. Or il se contredit puisqu'il disait précédemment qu'il était beaucoup plus à l'aise en français qu'en anglais. Nous pouvons simplement en déduire qu'en faisant son travail de traduction des années plus tard, il a compris tout cela et a choisi alors de l'ajouter et de le préciser. Il le fait ainsi sans s'expliquer et sans émotion. Éric Jourdan confie dans *Last Days* que son père lui parlait en anglais depuis quelques années quand ils étaient seuls et précisait que « c'était sa langue maternelle, sa langue lorsque quelque chose le touchait ou quand il voulait communiquer ce qui était le plus personnel, le plus important. ⁹³»

A la différence de toutes les autres œuvres de Green, les enfants sont heureux dans la Trilogie du Sud. Ils jouent, crient de joie et remplissent les maisons de leur bonheur. Les maisons sont celles que ses ancêtres ont bâties et dans lesquelles ses parents ont grandi. Chapitre par chapitre de la trilogie, nous découvrons chaque pièce et comprenons l'importance de ces bâtisses et même des meubles dans la vie de Julien

⁹² « Le Langage et son double », *op. cit.*, p. 1351

⁹³ Julien Green, *Le Grand Large du Soir*, *Last Days* par Jean-Éric Green (Paris : Flammarion, 2006), p. 281

Green. Chaque meuble était plein d'histoires et Green était fier de les avoir avec lui à Paris. Rappelons, par exemple le boulet de canon qui se trouvait dans le salon chez ses parents. Ce canon était utilisé pendant la guerre de Sécession et avait, par conséquent, une importance vitale pour ce *sudiste corps et âme*.

Pour conclure ce « Devoir de mémoire » un bilan contrasté : des enfants heureux, des relations parfois ambiguës avec les parents, un patriarce tyrannique aux penchants assez troubles.

1.1.3. Les origines celtes

Nous allons traiter la question de l'identité américaine et voir comment Green a voulu rendre hommage à ses ancêtres, et surtout, pérenniser leur mémoire. Mais avant cela nous étudierons les origines celtes si importantes pour Julien Green qui le 22 août 1996, écrivait à Michael O'Dwyer :

Sans doute est-ce à mon sang irlandais que je dois d'être plus proche de vous que des critiques français. J'ajouterai que c'est un sang auquel je tiens, comme à mon sang écossais et gallois. Ces trois quarts ajoutés à un peu d'Anglais de Kent font de moi un parfait Américain, mais l'élément celte est le plus fort.⁹⁴

Si Julien Green parle ici de ses racines avec un certain humour, il n'en reste pas moins attaché à ses origines et nous constaterons dans ce chapitre l'importance qu'il leur accorde tout au long de sa vie, dans son œuvre et tout particulièrement dans la trilogie.

Nous verrons plus tard dans ce chapitre, l'importance que Green accordait aux demeures dans son œuvre. La maison de Dimwood, dans la trilogie, ne fait pas exception. Un soir, au dîner, Tante Emma raconte l'histoire de la plantation à la famille Hargrove⁹⁵. Elle rappelle que la plantation appartenait à la famille Armstrong depuis le dix-huitième siècle. La maison avait été rénovée et faisait l'admiration de tous. Bien évidemment, la construction fut réalisée par des architectes anglais ! Un soir, au printemps de 1823, Armstrong et son fils dînaient quand, au milieu du repas, un serviteur vint chercher le jeune homme. Un

⁹⁴ Lettre personnelle adressée au Dr O'Dwyer, imprimée dans la préface de l'ouvrage *Julien Green, A Critical Study* (Dublin : Four Courts Press, 1997)

⁹⁵ Voir chapitre XIII *Pl*

monsieur drapé dans une cape noire, le visage caché, l'attendait au vestibule. Le jeune Armstrong, sans poser de question, suivit cet homme. « On ne les a jamais revus. » (*Pl.*, 95). À côté de la maison de Dimwood se trouve un bois. Ce bois inquiète ses visiteurs à cause de la lumière particulière et du silence qui y règne. Elizabeth déclare sentir « quelque chose » entre les murs de la maison et Josh réplique à demi-mot :

- Je ne suis pas assez écossais pour voir ou sentir la présence de « quelque chose » dans notre maison, mais, chère Elizabeth, le pays a été un champ de bataille depuis des siècles. Nous vivons sur un cimetière. (*Pl.*, 123).

Tout cela correspond à une atmosphère fantasmatique typique de la culture celte qui privilégie les fantômes, les esprits et les apparitions. Souligou explique à Elizabeth :

- Cette maison, voyez vous, est mal placée. On l'a bâtie sur un coin de terre où trop de Séminoles ont été massacrés [...] Il y a dans les bois tout près d'ici un endroit où on peut les entendre à certaines heures de la nuit. Un bruit sourd qui monte de la terre, des cris. (*Pl.*, 309).

Souligou, elle-même, est mystérieuse. Elle se dit « devineresse » (*Pl.*, 45). Hilda affirme qu'il suffit à Elizabeth de demander à Souligou toute la vérité sur Dimwood, mais qu'ensuite elle n'y dormira plus. (*Pl.*, 125). C'est une femme qui parle de malheur (*Pl.*, 306) et prédit l'avenir (*Pl.*, 316 et 872).

Dans cette maison à Dimwood se trouve aussi la galloise Maisie Llewelyn. Avant même de l'avoir vue, nous entendons son accent gallois (*Pl.*, 39). Elle avoue : « Nous autres Galloises, nous avons des dons particuliers, prémonitions, double vue, etc. » (*Pl.*, 389).

Pour compléter ce thème celtique, Green a également créé les personnages écossais. La famille de la femme de Charlie Jones est d'origine écossaise. Amelia a des visions. (*Pl.*, 719). Elle voit l'avenir et plus particulièrement la guerre à venir. Le jeune pasteur qui se trouve chez Charlie Jones explique que ces

visions montrent « l'avenir comme une chose du présent, à la manière des prophètes de l'Ancien Testament. » (*Pl.*, 720). Il confirme que ce qu'elle vient d'entendre est « d'une haute valeur spirituelle. » (*Pl.*, 720). Cette femme, est en effet décrite comme une « sainte personne » (*Pl.*, 768) et qui sait tenir « une conversation avec Dieu » (*Pl.*, 768). Sa sœur Charlotte est une vieille demoiselle bavarde. « La conversation de celle-ci surabondait en épisodes sanglants de l'histoire d'Écosse et aussi en passionnantes histoires de revenants dont Elizabeth raffolait. » (*Pl.*, 736).

On rencontre les Gallois et les Ecossais à plusieurs reprises dans la trilogie mais ce que nous pouvons noter c'est que Green a écrit une véritable apologie de l'Irlande.

Si l'identité américaine est difficile à définir, il n'en est pas de même pour l'identité celte, et en particulier irlandaise. Qu'il s'agisse des passions humaines vécues ou observées, il s'impose un devoir de transparence. Green est en Irlande non pas comme un voyageur – touriste mais comme l'un des membres d'une famille dispersée. Ce qu'il veut, c'est archiver ses souvenirs et ses découvertes : pour lui, pour ses successeurs. Un grand nombre d'anecdotes, de rencontres, de réflexions nous permettent d'organiser ces pérégrinations (on pense parfois à un pèlerinage) en deux approches complémentaires.

L'Irlande rêvée et redécouverte

La grand-mère maternelle de Green venait de Londonderry, en Irlande du Nord, et Green parlait ouvertement de ses racines. L'Irlande est connue pour ses légendes, ses histoires de fantômes et de géants et, paradoxalement en ce lieu, la superstition côtoie la religion. N'oublions pas que l'Irlande du Nord a connu aussi la guerre entre catholiques et protestants. Le feu des bombes symbolise la bataille psychologique et affective de Green, partagé entre les deux églises.

Green est allé en Irlande deux fois dans sa vie, en 1974 et en 1975. Il s'est toujours intéressé aux dissensions entre les catholiques et les protestants de cette région. Lors de son séjour en 1974, il se produisit un événement très sanglant, et Green n'hésita pas à le décrire :

Hier une boucherie⁹⁶ à Dublin. Des hommes, des femmes, des enfants massacrés par des bombes au carbone, horrible nouvelle qui nous trouve à Athlone, dans un hôtel au milieu des arbres, exactement au cœur de l'Irlande.⁹⁷

Cette catastrophe a évidemment choqué les Irlandais et dans le récit de ce dramatique épisode, le lecteur ne peut que ressentir le dégoût de Green pour cette « boucherie ». Il est très instructif de noter l'impression qu'il a eue de l'Irlande lors de ses voyages et comment il en rend compte jusque dans la Trilogie du Sud. Fier de ses racines irlandaises, il se sentait l'âme celte et, dans cette trilogie, ces traits resurgissent, confirmant le vif intérêt que l'auteur leur portait.

Dans son *Journal du Voyageur*, Green parle de la « géographie du rêve » et son voyage en Irlande en 1974 fut un véritable voyage onirique. Dans les six pages consacrées au compte rendu de son bref séjour de Dublin à Athlone, le terme « rêve » apparaît huit fois. En Irlande, Green a, en effet, l'impression de rêver, et c'est le surnaturel qui règne.

Le paysage qu'on aperçoit m'a produit une émotion assez troublante à cause de la certitude de l'avoir déjà vu⁹⁸.

Ainsi les « souvenirs immémoriaux » refont surface quand il visite le pays de ses ancêtres. Cette impression de déjà-vu revient souvent dans les écrits de Green. Des lieux comme Clonmacnois⁹⁹ lui suggèrent dans une sorte de métempsychose les réflexions suivantes :

⁹⁶ Green fait référence ici aux bombes qui ont explosé à Dublin et à Monaghan faisant 33 morts.

⁹⁷ Julien Green *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », VI (Paris : Gallimard, 1990), p. 166 entrée du 18 mai 1974

⁹⁸ *Ibid.*, p. 166 entrée Journal, 18 mai 1974

⁹⁹ Le Monastère de Clonmacnois, situé dans le comté d'Offally, fut fondé au 6^{ème} siècle par Saint Ciaran. Il devint un important centre d'érudition où furent rédigés de célèbres manuscrits, comme le *Book of Dun Cow* /

C'est ce qu'ont vu et entendu les hommes d'il y a mille ans, rien n'a changé, les ruines d'une abbaye romane à ciel ouvert, les nuages gris passant dans de grandes déchirures de ciel bleu, il n'y a pas de mot pour décrire la tristesse et la joie que cela donne dans une complète abolition du temps¹⁰⁰.

Il se plaît dans ce lieu chargé d'histoire, envahi par les Vikings et où se dressent des croix celtiques ainsi que de grandes tours « droites et minces comme des cierges¹⁰¹ ». Green regrette de quitter cet endroit et voudrait être « enseveli dans les songes¹⁰² ». Il est conscient du temps qui passe – cette idée est exprimée par la nature, mais son désir serait que le temps s'arrête et le fige pour l'éternité dans ce qu'il appelle « une complète abolition du temps¹⁰³ ». La tranquillité et le silence en Irlande provoquent chez lui le sentiment de pérennité :

C'est très particulier à l'Irlande où l'immobilité est comme un élément essentiel du pays. On regarde ces paysages irréels et on n'a pas envie de bouger, on demeure sous l'empire d'un enchantement.¹⁰⁴

La frontière entre le réel et l'imaginaire tend à s'effacer dans ses récits. Dans ce cimetière rôdent des esprits :

Nous allons d'une croix à l'autre, dans l'herbe haute ; les années ont effacé un peu les entrelacs de pierre où se lisent encore des scènes de la Passion et où les personnages ont le contour indécis des fantômes¹⁰⁵.

Il aime le silence et la paix qu'il découvre dans l'Irlande sauvage. « Cette immense étendue est d'une mélancolie indicible, le silence y est énorme, troublé parfois par

(*Livre de la Vache Brune*), daté du 12^{ème} siècle. Parmi les nombreuses reliques de Clonmacnois figurent deux Croix celtiques intactes et les vestiges d'une troisième. La plus célèbre est la fameuse Croix des Écritures, également connue sous le nom de *King Flann's Cross*/(*Croix du Roi Flann*), sur laquelle sont sculptées différentes scènes bibliques, telles la tombe du Christ gardée par des soldats, l'arrestation et la flagellation du Christ, et au centre de l'anneau, la crucifixion.

¹⁰⁰ Julien Green *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », VI (Paris : Gallimard, 1990), p. 166 entrée du 18 mai 1974

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 166

¹⁰² *Ibid.*, p. 167

¹⁰³ *Ibid.*, p. 166

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 169 entrée du 23 mai 1974

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 166 entrée du 18 mai 1974

le grand murmure du vent ¹⁰⁶». Ce silence a un pouvoir d'enchantement. Pour Michèle Raclot, le silence « n'est pas un vide, une absence, mais quelque chose de presque tangible ayant un poids, une épaisseur »¹⁰⁷. La nature alentour n'est pas une nature morte mais, tout comme le silence, semble personnifiée. Elle est omniprésente. Les arbres représentent les hommes – Green lui-même ne comparait-il pas son père à un chêne ? Dans *Les Pays Lointains*, c'est sous un sycomore devant sa maison de Savannah que Charlie Jones promet de s'occuper du bonheur d'Elizabeth. À Rockingham Park, au cours d'un voyage, Green découvre un marronnier immense, évidemment tout proche d'un « lac de rêve ». Ici aussi, comme dans le Sud de son passé, les maisons toutes de grâce et d'élégance sont d'une beauté rare et il déplore que la demeure de Lady Gregory¹⁰⁸ soit démolie : cette maison où « se réunissaient les poètes du crépuscule celtique, a été stupidement démolie vers 1950 ¹⁰⁹», note-t-il. Il se donne la peine de décrire encore une fois le style de Maynooth :

Hier au grand séminaire de Maynooth¹¹⁰. Ce sont d'immenses bâtiments dus à Pugin¹¹¹ vers 1810 avec une façade grise aux croisées encadrées de blanc. L'effet est assez beau dans le style gothique victorien qu'il faut aimer. A l'intérieur longs et majestueux couloirs formant cloître. Dans les salles de travail et le réfectoire de lourds meubles en poirier recouverts de drap rouge, partout de hautes fenêtres et aux murs d'innombrables évêques¹¹².

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 166 entrée du 18 mai 1974

¹⁰⁷ Raclot, Michèle, *Le Sens du mystère dans l'œuvre romanesque de Julien Green* (Paris : Aux Amateurs de Livres, 1988), p. 46

¹⁰⁸ Lady Augusta Gregory est née en 1859 dans le comté de Galway, en Irlande. C'est, avec Yeats, l'une des principales figures du renouveau de la littérature et des traditions irlandaises et de la création d'une dramaturgie nationale. Aux côtés de Yeats et d'autres artistes, elle contribua à la fondation de l'Irish National Theater Society, et dirigea l'Abbey Theater de Dublin. Lady Gregory fut l'une des grandes dramaturges de son époque : sa réécriture de légendes irlandaises immémoriales (*Cuchulain of Muirthemne*, *Gods and Fighting Men*, *The Book of Saints and Wonders*), ses pièces, ses conférences, sa participation à de nombreuses sociétés oeuvrant pour le développement politique et social du pays, en font avec Yeats une figure majeure du nationalisme culturel irlandais.

¹⁰⁹ Julien Green, *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », VI (Paris : Gallimard, 1990), p. 168 entrée du 18 mai 1974

¹¹⁰ Le plus grand séminaire de l'Irlande, St. Patrick's College, fondé en 1795. Dr. Michael O'Dwyer, critique renommé de Julien Green est ancien Doyen de la Faculté de lettres.

¹¹¹ August Pugin (1812-1852), architecte anglais du mouvement néo-gothique : on lui doit, entre autres monuments, le Parlement de Londres. Durant son adolescence il conçut les meubles pour le château de Windsor.

¹¹² Julien Green, *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », VI (Paris : Gallimard, 1990), p. 165 entrée du 15 mai 1974

Cette passion du détail et l'amour de l'architecture se lisent partout dans son œuvre. Cependant, il s'étonne de retrouver ici, la même technique architecturale qu'en Virginie :

À Dublin. J'ai une chambre au Royal Hibernian Hotel, Dawson Street. Ce que je vois par la fenêtre me fait beaucoup penser à la Virginie : maisons de brique assez basses, un étage ou deux parfois¹¹³.

Green s'est plu dans le « merveilleux désordre » chez un bouquiniste à Galway¹¹⁴. Il y a trouvé des livres qu'il cherchait depuis toujours. À l'image de cette librairie, l'Irlande était pour lui ce joyeux mélange où rien n'est comme on le pensait, où l'imaginaire à toute sa place et où les frontières n'existent pas. « J'ai vu sur votre visage combien elle était belle¹¹⁵ », lui dit M. Mardikian, quand Green lui parlait avec « une sorte de ferveur » de l'Irlande. Il était très ému d'avoir été compris, alors que les mots semblaient lui manquer pour exprimer la joie éprouvée à la découverte du pays de ses racines.

Les Irlandais

La présence de fantômes est courante dans tous ses écrits. Pour rédiger sa Trilogie du Sud, n'avait-il pas déclaré avoir envie de se « glisser comme un fantôme dans le passé » ? Cette passion pour les spectres remonte à son enfance quand il croyait sa maison hantée et avait peur des esprits, toutes les nuits. Il se sentait rassuré de dormir près de la chambre de ses parents¹¹⁶. Bien évidemment dans un pays où l'on voit des fantômes et des fées, il y a aussi l'alcool ! Le pub, endroit très fréquenté où les Irlandais racontent des histoires autour d'un verre, fait peur à Green. Lors de sa première soirée en Irlande, il refuse d'accompagner son ami Broderick et son fils Éric. Un Irlandais, « poète étique, ivre et presque

¹¹³ *Ibid.*, p. 164 entrée du 15 mai 1974

¹¹⁴ Ville à l'ouest de l'Irlande. Aussi le nom du « county » où se situe le Connemara.

¹¹⁵ *Œuvres Complètes, op. cit.*, p. 169 entrée du 24 mai 1974

¹¹⁶ Julien Green, *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », V (Paris : Gallimard, 1977), p. 653 et note 1589

muet¹¹⁷» sort et reconnaît Green. Suivent alors les compliments d'usage. De nouveau, en 1975, il observe un Irlandais qui, lui aussi, semble ivre :

Le soir après dîner, dans la grand-rue, un petit homme nous dépasse, coiffé d'une casquette enfoncée jusqu'à la nuque et chantant à tue-tête, ivre peut-être, mais marchant droit et vite, et la voix juste et puissante, avec de brusques effets d'opéra. C'est l'Irlande, qui va vers elle ne sait quoi, en chantant, les mains dans les poches, la nuit ...¹¹⁸

Green se sert de l'image de cet homme pour transmettre toute l'insouciance des Irlandais. Ils boivent, racontent des histoires farfelues et se dirigent vers un destin inconnu, insouciant, avec les « mains dans les poches » !

Green reste sous le charme des Irlandais qu'il a rencontrés lors de ses visites. Toujours sensible à la beauté physique, il voit à l'hôtel « une jeune fille aux yeux verts, pleine de cet indescriptible charme gaélique sans lequel rien ne va.¹¹⁹ » Il remarque les habitudes et les rituels. Dans la Trilogie du Sud, nous avons entendu Billy donner la recette exacte du bon *julep*. En Irlande, la boisson est le thé. Il rencontre aussi des personnes pleines de spontanéité, tel le Père Stanley qui, lors d'une ballade en voiture, a chanté des chansons en gaélique¹²⁰. Green, l'éternel amoureux de la musique, a apprécié la voix juste du prêtre. On sent qu'il était heureux en Irlande où il côtoyait dans la rue « des gens insouciant, rieurs, aimables, blagueurs, toujours polis¹²¹ » et où « tout le monde se parle ». Il raconte une anecdote : lors de sa visite du Musée national, le gardien du vestiaire rendant son manteau à Éric lui dit que c'est un beau vêtement. « Tout cela avec bonhomie et familiarité », remarque Green. Cette ambiance chaleureuse ne le laissait pas indifférent puisqu'il choisit d'écrire cette histoire plutôt que de nous rendre compte de sa visite.

¹¹⁷ Julien Green, *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », VI (Paris : Gallimard, 1990), p. 164 entrée du 15 mai 1974,

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 239 entrée Journal, 12 juillet 1975

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 240 entrée du 14 juillet 1975

¹²⁰ *Ibid.*, p. 168 entrée du 20 mai 1974

¹²¹ *Ibid.*, p. 165 entrée du 15 mai 1974

Son profond sens de l'humour lui permet de comprendre l'ironie du Père Connelly évoquant De Valera¹²². En effet, Green avait entendu parler de cet ancien président de l'Irlande qui s'était battu contre les Anglais :

On me parle de De Valera, Quatre-vingt-quatorze ans et aveugle.
Son rêve de jadis : à chaque Irlandais sa maison, son jardin et sa
vache, porridge, messe quotidienne, gaélique parlé par tous, on
dansera au croisement des routes, tous séparés du monde
industriel moderne dans un paradis celtique¹²³.

Green ajoute que l'on cachait les nouvelles à De Valera pour qu'il ne sût pas ce qui se passait en Irlande dans les années 1970. Dans le récit de la vie du président vieillissant, Green découvre le romantisme des Irlandais. L'humour du Père Connelly à propos de l'innocence de De Valera - « Il a un coin d'innocence peut-être, avec pas mal de politique tout autour !¹²⁴ », - lui permet d'entrevoir sa propre naïveté.

Il faut se rappeler aussi que Green se trouve dans un pays très catholique. Lors de ses visites en Irlande, il a notamment visité des sites monastiques et des universités. Ces « écoles » sont dirigées par l'Église et par des directeurs qui sont souvent des ecclésiastiques. Le 6 juillet 1975, il note dans son *Journal* :

Un peu souffrant, j'ai dû me contenter ce matin de la messe dite à
la radio. Ce sont les pauvres clarisses à qui l'on a demandé de
chanter une musique, sans art, sans âme, sans rien, laide et plate.

¹²² Éamon de Valera (14 octobre 1882 – 29 août 1975) : né à New York de mère irlandaise, rejoint l'Irlande à l'âge de 2 ans. Personnage politique majeur de l'Irlande contemporaine. Co-propriétaire d'un journal irlandais *Irish Press*, il occupa diverses fonctions officielles de 1917 à 1973, comme chef de gouvernement et chef d'état. Leader de la lutte pour l'indépendance opposant l'Irlande au Royaume-Uni au début du 20^{ème} siècle, opposant républicain au traité anglo-irlandais dans la guerre civile déclenchée par la partition de l'Irlande, de Valera est souvent considéré comme le principal auteur de la Constitution irlandaise. Professeur de mathématiques, homme d'état, il fut à trois reprises chef du gouvernement irlandais, mais aussi président du parlement Dáil Éireann, deuxième président du Conseil exécutif, et premier Taoiseach (Premier ministre). Il termina sa carrière politique au poste de Président de la République irlandaise, accomplissant deux mandats de 1959 à 1973. Il fut également président de l'Université Nationale Irlandaise de 1922 à 1975. Tout comme Green, il envisagea à plusieurs reprises d'entrer dans les ordres, à l'instar du père Thomas Wheelwright. Mais il y renonça, n'ayant apparemment pas été encouragé en ce sens par les prêtres qu'il avait sollicités. Éamon de Valera fut toute sa vie considéré comme un fervent catholique qui demanda à être enterré en tenue religieuse.

¹²³ Entrée Journal, 15 mai 1974, in Julien Green *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », VI (Paris : Gallimard, 1990), p. 165

¹²⁴ *Ibid.*, p. 167 entrée du 19 mai 1974

Quant aux prières : « ...Accordez-nous un resurgissement de l'Esprit... » Sans commentaires. Le Père Bro, de sa belle voix chaude et cordiale, nous donne le résultat de l'enquête sur les catholiques pratiquants dans la France d'aujourd'hui : 14% de la population. On prévoit que dans quatre ans, ils ne seront plus que 7%. Il se demande pourquoi. La réponse est simple. L'Église d'hier s'est retirée, c'est tout¹²⁵.

Green, déçu, reproche à l'église catholique le manque d'implication des prêtres. Depuis son célèbre *Pamphlet contre les catholiques de France*, rien ne s'est amélioré, rien n'a changé. Quelques jours après avoir écrit ce commentaire dans son *Journal*, il se trouvait en Irlande. À l'époque on estimait le nombre de catholiques pratiquants à 97% de la population. Il y avait rencontré, chez son ami John Brokerick, Mary, la gouvernante de celui-ci, laquelle revient toute remuée de la messe :

A peine suis-je arrivé que sa gouvernante, la fidèle Mary, qui n'entend pas moins de trois messes par jour, s'en revient de l'église toute remuée parce qu'elle vient d'apprendre que désormais il ne faudra plus dire « je crois en Dieu... », mais « nous croyons en Dieu... », cette formule étant plus communautaire. Le clergé, paraît-il, garde le silence sur ces innovations fantaisistes. La jeunesse, jadis fidèle, boude la nouvelle Église¹²⁶.

Dans un pays où les citoyens sont très pratiquants, Green a rencontré des interlocuteurs dont il partage les valeurs. Les catholiques irlandais ont dû se battre pour avoir le droit de pratiquer leur religion lors des *Penal Laws*. En 1695 furent adoptées les Lois pénales, ensemble de mesures très strictes également connues sous le nom de « Code papiste » : il était désormais interdit aux catholiques d'acheter de la terre, d'élever leurs enfants dans la foi catholique, d'entrer dans l'armée et les professions juridiques, de se faire élire ou de posséder des biens (tels que des chevaux) d'une valeur supérieure à 5 livres. Au début du 18^{ème} siècle, les protestants au pouvoir en Irlande appliquèrent ces lois destinées à dépouiller la population catholique « arriérée » des terres, des pouvoirs et des droits civiques qui lui restaient.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 238 entrée du 6 juillet 1975

¹²⁶ *Ibid.*, p. 238 entrée du 9 juillet 1975

En 1778, la population catholique irlandaise ne possédait plus que 5% des terres du pays. Le système éducatif catholique avait été banni, et les prêtres refusant d'obéir aux lois pouvaient être marqués au fer rouge ou castrés. Les services religieux, l'instruction et la tenue des registres sombrèrent alors largement dans la clandestinité, et ne furent maintenus que dans le plus grand secret : religion et culture ne durent leur survie qu'aux messes clandestines organisées en plein air et aux écoles à ciel ouvert (les « écoles des champs »). Toute manifestation de la culture, de la musique et de l'éducation irlandaises était frappée d'interdiction. Le recensement de 1841 révéla une population irlandaise appauvrie, sans terre et sans leader à l'aube de la Grande Famine.¹²⁷

John Broderick raconta à Green son voyage à Rome où il était question de la « modernisation » de la messe :

Un ecclésiastique anglais lui a demandé : « Aimez-vous la messe en guitare ? » Réponse : « Pas du tout ! » Immédiatement il y a eu prise de bec à ce sujet et au sujet de toutes les réformes actuelles de l'Église, mais tout cela est lassant. « Où est l'Église ? » est la question qu'il se pose, comme moi, comme beaucoup¹²⁸.

Lors de son voyage à Maynooth College, Green note aussi des changements dans les églises chez les Irlandais. Il y avait « entre quatorze et quinze cents élèves, presque tous séminaristes » et la soutane se portait ou non, « suivant les opinions traditionalistes ou avancées ¹²⁹».

Le paradoxe irlandais ne lui a pas échappé. L'ambiguïté règne chez le prêtre : le père Stanley, par exemple, veut se rendre à toute vitesse à Paris car toutes les prophéties prédisent l'explosion de Paris ! Green rend compte de cette crédulité, cette superstition incompatible avec la foi chez le prêtre mais il ne l'explique ni ne l'analyse et ne porte pas de jugement. On retrouve aussi ces oppositions dans ses récits : « Il n'y a pas de mot pour décrire la tristesse et la joie

¹²⁷ voir: MacManus " *the story of the Irish Race*" (New York: Devin-Adair Publishing Co., 1921) traduit par moi-même.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 238 entrée du 9 juillet 1975

¹²⁹ *Ibid.*, p. 166 entrée du 17 mai 1974

que cela donne ¹³⁰», ou : « La solitude et ce sentiment de pérennité que donne l'Irlande si ancienne et si jeune¹³¹ ». Ces adjectifs, ces oxymores sont simplement juxtaposés, sans explication malgré tout ce qui les oppose, un peu à l'image de ces Irlandais si croyants et si superstitieux à la fois !

Nous voici avec un acquis de plus dans cette recherche irréductible de l'identité : l'Irlande révèle ses aïeux, ses fantômes, son passé d'enfant ; ce pays et lui-même ne font qu'un. Nous venons de l'observer marchant sur la terre et les traces de quelques-uns de ses aïeux. Mais il est aussi dans ses êtres fictifs partout avec eux, en même temps qu'eux : suivons-le dans cette transposition.

Dans la Trilogie du Sud, Green présente différents personnages irlandais mais le plus important est certainement Pat, le jardinier d'Elizabeth dans *Les Étoiles du Sud*. Sa description n'est pas sans rappeler celle du Père Stanley, rencontré en Irlande en 1974. Celui-ci était alors décrit comme « un jeune prêtre roux, [...], un enfant sous les dehors d'un Hercule¹³² ». Pat, lui, est un colosse, jurant, bousculant les meubles mais avec une immense sourire.

De l'intérieur de la maison se fit entendre alors un remue-ménage de meubles renversés accompagné de jurons qu'on étouffait assez mal, puis la grande porte s'ouvrit et parut un colosse à chevelure de cuivre, mais on avait d'abord l'impression de voir un immense sourire, et derrière ce sourire il y avait l'Irlande. L'Irlande avec son visage semé de taches de rousseur et des yeux où triomphait une gaieté irrésistible dans un bleu céleste plein de malice. (*Ets.*, 980)

Tout de suite, le lecteur ne peut qu'éprouver de la sympathie pour cet homme qui se voit chargé d'une mission, celle de « parler aux populations ». Bien évidemment, il fait appel au Ciel, au saint patron de l'Irlande et à tous les saints comme ses témoins ! Green utilise ces épisodes amusants pour briser la monotonie de la vie d'Elizabeth. Le jardinier parle franchement, sans ménager la sensibilité de

¹³⁰ *Ibid.*, p. 166 entrée du 18 mai 1974

¹³¹ *Ibid.*, p. 169 entrée du 23 mai 1974

¹³² *Ibid.*, p. 165 entrée du 20 mai 1974

la jeune femme. Tel un enfant, il ne voit pas de mal à se battre, et est même fier de ses coups de poings et de sa force. Il se vante de ne jamais porter de coups bas. Il croit qu'« un homme ça ne pleure pas, ça cogne ». (*Ets.*, 1102). C'est malgré tout, cet Irlandais qui procure à Elizabeth le sentiment de sécurité. Il protège la maison et fait régner un certain ordre. Quand, par exemple, un des domestiques, Joe, écoute aux portes, Elizabeth avertit : « Je vais d'abord l'envoyer dès demain matin s'expliquer avec mon jardinier, c'est lui qui assure l'ordre chez moi ». (*Ets.*, 1023). En quelques phrases, elle résume tous les sentiments qu'elle éprouve envers ce colosse :

Il boxe et met à mal les livreurs pour le plaisir, c'est sa manie, il adore se battre, alors on ne nous livre plus rien. D'autre part, je tiens à le garder parce qu'il veille sur la maison comme un molosse. Et puis, je l'aime bien, malgré tout. (*Ets.*, 1062).

Nous retrouvons ici le paradoxe irlandais : un homme physiquement très fort, violent, mais protecteur.

Les histoires surnaturelles, de sorcellerie et de fantômes abondent dans la trilogie, et le mystérieux est omniprésent surtout dans le personnage du petit Ned. Rappelons qu'il y a ambiguïté sur l'identité du père de l'enfant. Sa mère l'appelle par le prénom de son amant mort, Jonathan. Le petit garçon entretient avec sa mère une étroite relation qui parfois devient oppressante. Mais on entend très peu l'enfant s'exprimer. Il semble vivre dans un monde mystérieux et irréel. C'est alors le personnage de Pat qui sert à exacerber ce côté paranormal :

- Tu rêves ? dit l'enfant.
- Je suis en Irlande, l'Irlande est plus du rêve qu'un pays, mais ça tu ne peux pas savoir.
- Tu vois des choses qui font peur aussi ?
- Splendides, mon petit lad, Là, c'est vraiment le plus merveilleux. [...]
- Ne dis jamais tout ça à personne !
- C'est juré, Massa Ned, parole d'Irlandais.
Ce serment, proféré d'une voix dramatique, fit perdre la tête à l'enfant qui ne résista plus au vertige de la confidence. (*Ets.*, 1085-86).

Pat vient du « pays du rêve », terme que Green avait utilisé si souvent pour décrire l'Irlande. Pat parle très souvent à l'enfant et l'encourage à venir avec lui :

- Viens en Irlande. On t'apprendra tout. Tout le monde se bat avec tout le monde, pour rien, pour le plaisir.
Le nom de l'Irlande agit sur Ned comme une parole magique. Grâce à Patrick, il avait la tête déjà pleine de fées, de géants, de sorcières et de fantômes. (*Ets.*, 1101).

C'est à Pat que le petit garçon se confie et donne des détails concernant ses rêves :

- Ze sais pas. Ze vois un cavalier sur un cheval noir [...] Il arrivait du fond de ma chambre, là-haut, sur un grand cheval noir, noir...
- Tu avais peur ?
- Oui, quelquefois, mais pas toujours, et puis le cavalier, c'était moi. Mom' me l'a dit. (*Ets.*, 1085-86).

L'Irlandais, grâce à ses origines, est capable de comprendre cet enfant. « Quelqu'un de chez nous t'a fait un cadeau, petit, dans le monde qu'on ne voit pas » (*Ets.*, 1086), lui explique-t-il.

Le fameux sens de l'humour irlandais qu'avait remarqué Green, est évoqué quand le jeune Ned pose la question de savoir si lui aussi irait au paradis. En effet, lors d'une conversation entre Miss Llewelyn et Pat, la question religieuse fait surface :

- Madame, fit-il, quand vous irez au Ciel – mais vous êtes peut-être protestante ?
- Non, catholique.
- Alors, fit-il rassuré, quand vous irez au Ciel, vous regarderez autour de vous et vous direz : « Tiens, mais c'est l'Irlande... »
- Et moi ? s'écria Ned. Je ne vais pas au Ciel ?
Miss Llewelyn fit un clin d'œil à Patrick.
- Anglican, dit-elle entre ses dents.
La réponse vint aussitôt :
- Bien sûr que tu iras au Ciel, dit-il à Ned. Mais d'abord dans la salle d'attente. (*Ets.*, 1130-31).

Ce paragraphe d'une telle finesse d'esprit montre le talent de Green, capable d'écrire ces subtilités sur un sujet grave mais intelligible à un enfant. Plein d'humour, il peut aussi retenir et transmettre à ses lecteurs, les finesses du quotidien irlandais.

Le petit Ned mûrit en mettant en pratique les conseils de l'Irlandais qui l'a certes encouragé « à délirer à l'irlandaise » (*Ets.*, 1315) mais lui a aussi appris à se défendre. Nous constatons que Green est capable d'écrire des histoires espiègles et même puériles comme dans cet extrait - chez Charlie Jones, une bagarre éclate entre Ned et Emmanuel, petit roux assez violent qui envie le poney de Ned et menace de le prendre. Ned ne cède pas, et il se défend :

Fou de colère, Ned, d'un coup de reins subit, roula sur le côté et envoya son genou au hasard dans son adversaire. Il n'avait pas oublié les conseils du jardinier, et, profitant du désarroi d'Emmanuel, il l'empoigna par sa tignasse violente et lui cogna le crâne à plusieurs reprises sur le plancher. Le garçon hurla. (*Ets.*, 1494).

C'est en effet l'Irlandais qui a remplacé le père de Ned pendant quelques années. Devenue veuve, Elizabeth avait épousé Billy. Mais, à cause de la guerre, celui-ci fut absent à son tour. Elizabeth, qui ne sait pas vivre sans soutien, avait avec son fils, une relation passionnée. Ce fut donc à Pat de jouer le rôle du père, pour aider Ned à grandir. Plus tard, Elizabeth comprit que Ned n'avait plus besoin de Pat. Charlie Jones l'interroge sur la relation entre le garçon et l'Irlandais. Elizabeth répond de façon évasive, qu'ils bavardaient autrefois mais que Ned ne va plus aussi souvent le retrouver¹³³. Notons tout de même que, lors de leur première rencontre Charlie Jones impressionna vivement l'Irlandais.

C'est alors que l'Irlandais s'éclipse et Charlie Jones reprend son rôle. Mais Pat part avec les honneurs : « Parti me battre » (*Ets.*, 1599) a-t-il écrit. En homme indépendant et fier, il a tout quitté sans prévenir ses patrons. Elizabeth trouva son

¹³³ Voir *Ets* p. 1552

mot et elle « éclata de rire et, malgré elle, admira ». (*Ets.*, 1599). Quand Charlie Jones apprit la nouvelle ce fut un écho de félicitations qui résonna : « Bravo l'Irlande » (*Ets.*, 1600), s'exclame-t-il et c'est l'Irlande entière qui s'en va la tête haute.

Il n'y a pas de fin, pas d'achèvement pour ce voyage en Irlande. Il se poursuivra, comme un univers en expansion, à travers le pays des Galles et l'Ecosse sous le regard ému d'un pérégrin à la mémoire indéfectible.

Chapitre 2 : La place du Sud

1.2.1. Green et le Sud

Julien Green a eu une vision mythique du Sud, et donc son lecteur doit s'attendre à une présentation très personnelle du Sud. Pour mieux comprendre cette vision utopique, rappelons que Green n'a visité les États-Unis pour la première fois qu'à dix-neuf ans alors qu'il rêvait du pays lointain depuis son plus jeune âge. La voix mélodieuse de sa mère lui racontait en détail ce pays qui devint un pays situé dans un monde perdu, qui n'existe plus. Quand Green a visité le Sud, il n'a pas trouvé le pays tel qu'il l'avait imaginé en écoutant les récits et en se créant une géographie de l'imaginaire avec les images de son enfance.

Plus tard, nous évoquerons la présence du Sud dans toute l'œuvre greenienne, mais notons dès à présent quelques-uns de ses traits marquants. Green décrit sans cesse la nature américaine, mais, en plus de ses souvenirs personnels, il utilise les souvenirs maternels. L'imaginaire se mélange avec la réalité. Le lecteur ne découvre pas le vrai paysage américain mais la nature américaine selon Julien Green. Les arbres, par exemple, y sont géants.

Là le regard se perdait entre deux rangées de chênes gigantesques dont les plus hautes branches se rejoignaient en voûte » (*Pl.*, 18).

Les platanes dépassent deux fois la hauteur de la maison de Dimwood (*Pl.*, 20). Michèle Raclot et Giovanni Lucera nous signalent que ces platanes nous font penser au décor de *Mont-Cinère* : « Des arbres gigantesques, plantés un peu au hasard devant la maison, lui donnent un air de magnificence et s'élèvent par-dessus le toit en caressant

les murs de leurs branches puissantes¹³⁴ ». Dans *Chaque homme dans sa nuit* : « Des sapins et quelques érables l'entouraient de si près que les branches frôlaient doucement les murs comme des mains ¹³⁵ ». Ces deux œuvres sont également situées aux États-Unis. Ces arbres représentent la stabilité, les relations et le développement entre la nature et les êtres humains. Le Sud et les personnages ne font qu'un.

Elle s'arrêta un instant près du grand magnolia dont les lourdes fleurs blanches répandaient un parfum délicieux comme pour retenir au passage la jolie fille {...} Du bout des doigts elle toucha les larges feuilles luisantes et par un mouvement instinctif frôla des lèvres une des corolles. Entre elle et cet arbre odorant, elle avait senti dès les premières minutes à Dimwood une inexplicable affinité. Le magnolia devenait une personne. (*Pl.*, 79).

Sa mère parlait aussi très souvent des roses qui fleurissaient en hiver et de toutes les fleurs et les couleurs du Sud. Tous les sens étaient en éveil : l'odorat, l'ouïe, ... Les oiseaux typiques du Sud chantaient. On entendait le bruit des rainettes et des cigales... Les oiseaux sont des « symboles ascensionnels et lumineux ¹³⁶ » qui représentent les moments de bonheur et de joie. Mais leur absence indique le malheur et le calme est pesant dans le Bois Maudit, alors que la chouette est considérée de mauvais augure.

Nous lirons plus tard que les maisons ont beaucoup d'importance dans l'œuvre greenienne et, tout comme les arbres, elles prennent vie. Green, encore une fois, se délecte à nous décrire en détail ces maisons aux colonnes blanches de style Tudor. Mais on comprend son désarroi de trouver le Sud qui a changé et qui est entré dans le vingtième siècle. Le Sud ne correspond plus du tout à la description qu'évoquait sa mère pendant des années de jeunesse de Julien. Lui, il avait idéalisé ce pays mais la réalité était tout autre.

¹³⁴ Green, *Mont-Cinère, Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », I (Paris : Gallimard, 1972), p. 77

¹³⁵ Green, *Chaque homme dans sa nuit, Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », III (Paris : Gallimard, 1973), p. 418

¹³⁶ Michèle Raclot, *Le sens du mystère dans l'œuvre romanesque de Julien Green*, Paris, Aux Amateurs des Livres. t. II, 1988. p.899-902.

Car il y a des banques à Savannah, des magasins, des usines, enfin l'horreur moderne dans toute sa complication assommante¹³⁷.

Cette idée est exposée dans *Les Pays Lointains*, quand Josh explique à Elizabeth : « Ce que tu vois, c'est ce qu'on appelle le monde moderne dans toute sa vulgarité. » (*Pl.*, 167). On imagine la tristesse de Green :

Une grosse rumeur annonçait un monde d'une réalité agressive. Broughton Street, {...} manquait tristement de cette poésie qui paraît les beaux quartiers de la ville. Avec ses maisons à trois étages et ses magasins d'alimentation, ses quincailleries, marchands de couleurs, pharmacies et ses petites banques, elle donna un choc à la jeune fille perdue dans des songeries heureuses. (*Pl.*, 166).

Le lecteur ne peut que faire le parallèle entre « la jeune fille » et le jeune Julien Green qui découvre la triste réalité en visitant lui-même Savannah.

Green était conscient d'avoir des idées d'une génération plus âgée que lui. Lors de son voyage aux États-Unis, il avoue dans son *Journal* le 15 décembre 1933, en réfléchissant sur les années de guerre :

Jim me dit que je les prends trop à cœur, que mon point de vue est celui de la première génération d'après la guerre. Cela tient à ce que mes parents, qui n'avaient pas vécu en Amérique depuis trente ans, en étaient restés aux opinions de leur jeunesse et me les ont transmises¹³⁸.

Lui, n'avait entendu parler que du Sud aristocratique, avec des gens qui avaient du goût, des personnes très différentes de celles du Nord, considérées, encore une fois par la famille Green, comme vulgaires et bruyantes. Green nous donne la description suivante de l'homme du Sud : « le regard magnifique de ses yeux clairs sous les sourcils charbonneux et le front encadré de boucles noires. La bouche moqueuse devait parler un anglais admirable, et si j'en croyais le rose des joues, la digestion était

¹³⁷ Julien Green, *Savannah, Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », II (Paris : Gallimard, 1972), p. 1152

¹³⁸ Julien Green, *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », IV (Paris : Gallimard, 1975), p. 279

bonne.» La digestion est, en effet facile, après des repas somptueux et raffinés dans des décors décrits en détail par Adelaïde Green, sa mère.

Que dire de la guerre de Sécession et de la question de l'esclavage ? Sujet très délicat et épineux pour Julien Green ! Il a dédié le premier des ouvrages de la trilogie à sa mère, « fille du Sud ». Il aimait sa mère et tous les critiques s'accordent pour dire qu'il ne s'est jamais vraiment remis de la mort de celle-ci. Mais Green n'était encore qu'un enfant quand elle est partie et, même à l'âge adulte, il la voyait et la décrivait avec ses yeux et ses mots d'enfant. Alors comment concilier cette image maternelle parfaite, tendre et douce avec celle d'une esclavagiste ? En effet, n'oublions pas qu'Adelaïde Green a eu en cadeau de naissance deux cents esclaves ! Elle refusa ce cadeau plus tard et Green nous rappelle son grand père qui libérait ses esclaves :

Regardé des photos de la guerre de Sécession. Je me suis souvenu de Mr. Brooks, vieux nègre de Virginie, le dernier esclave de mon grand-père qui l'avait libéré longtemps avant la guerre et lui avait donné un champ et une petite maison au bord d'une route. {...} Quand on lui a dit que j'étais le petit-fils de son maître, il m'a pris les mains en souriant. Cela ne ressemblait pas du tout à La Case de l'oncle Tom ! Tous les malentendus de l'histoire viennent de ceci, que c'est toujours la thèse du vainqueur qui prévaut.¹³⁹

Il concluait de la même façon en janvier 1943¹⁴⁰. Les années passent mais son comportement et ses sentiments restent identiques à eux-mêmes. Le romancier, dans son rôle de romancier, préfère utiliser ses sentiments personnels. Nous remarquons dans la citation que le grand-père avait libéré son esclave « longtemps » avant la guerre. Green, en toute innocence enfantine ne voit que de bonnes intentions, chez les esclaves comme chez leurs maîtres. Pour Julien Green le paternalisme dont ont fait preuve les esclavagistes fut nécessaire car l'esclave était incapable de se prendre en charge. Était-ce réellement de la naïveté ? Préférait-il voir les esclavagistes, comme l'ont été ses aïeux, tels des chefs d'entreprise et têtes de familles plutôt que des personnes cruelles qui réduisaient le noir à ce statut d'enfant ? Comment Julien Green pouvait-il faire autrement ? Sa mère disait à ses enfants : « Nous ne nous sommes pas

¹³⁹ Julien Green, *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », IV (Paris : Gallimard, 1975), p. 1140

¹⁴⁰ cf *Ibid.*, p. 706

battus pour l'esclavage.{...} La libération des noirs se serait faite d'elle-même... Vos grands-parents n'en avaient plus, sauf à la maison, et encore, ceux-là voulaient rester à tout prix ¹⁴¹» Quand on lui demandait alors pourquoi il y a avait eu la guerre elle répondait : « Notre prospérité...La jalousie des autres...Et puis, nous étions fiers...¹⁴² » Green a hérité l'ombre d'une tragédie qui endeuillait ses années de jeunesse. « De ses fils et de ses filles, elle avait fait les enfants d'une patrie qui n'existe plus, mais qui vivait dans son cœur. ¹⁴³» Sa mère, fille du Sud, il la fait revivre dans son Sud, et nous comprenons tout le sens de cette dédicace. *Les Pays Lointains* et toute la trilogie sont écrits pour rendre le vieux Sud à une fille du Sud, la mère de Julien Green. Nous aborderons plus loin la question de l'esclavage et comment elle est traitée dans la trilogie du Sud. Revenons à présent, à Green et sa vision du Sud.

Charles Green, le grand-père de Julien, naquit à Halesowen, Shropshire, sur la frontière gallo-anglaise en 1809. Il quitta la Grande-Bretagne pour Savannah, âgé alors de vingt-trois ans et couvert de dettes. « Il arriva en Amérique avec deux dollars en poche, et près de Savannah, un pauvre lui demande l'aumône ; mon grand-père lui donne la moitié de sa fortune, soit un dollar ¹⁴⁴». Green précise quand même que ces dettes furent remboursées plus tard et souligne sa générosité. Nous pouvons lire de longues descriptions très détaillées de la maison que cet aïeul fit construire et qui fut achevée le jour où le colonel Beauregard¹⁴⁵ bombarda Fort Sumter, le 12 avril 1861¹⁴⁶, date qui marqua le début de la guerre de Sécession. « C'est une vaste maison de style Tudor, peinte en ocre.¹⁴⁷» Des sycomores bordaient un côté et des bananiers cachaient à moitié la véranda

¹⁴¹ Julien Green, *Jeunes Années* (Paris : Seuil, 1984), p. 33

¹⁴² *Ibid.*, p. 34

¹⁴³ *Ibid.*, p. 31

¹⁴⁴ Julien Green *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », V (Paris : Gallimard, 1977), pp. 558-9 entrée du 17 mars 1970

¹⁴⁵ Officier de l'armée, né le 28 mai 1818, mort le 20 février 1893, général confédéré durant la guerre de Sécession.

¹⁴⁶ Julien Green *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », IV (Paris : Gallimard, 1975), pp. 283-4 entrée du 12 janvier 1934

¹⁴⁷ *Ibid.*,

gothique. Green qui affectionne les oxymores, dit en 1934 avoir trouvé cette maison « affreuse et magnifique à la fois¹⁴⁸ ». Mais il est intéressant de noter que dans cette même maison, on trouve encore en 1934, des portraits de deux célèbres Sudistes, Lee et Stonewall Jackson. Green rappelle que Sherman a couché à l'étage et « c'est de là sans doute, qu'il a écrit au Président Lincoln, le 24 décembre 1864, pour lui offrir Savannah en cadeau de Noël ¹⁴⁹ ». Il explique également la raison pour laquelle ce Nordiste se trouvait chez les Green : Charles Green fut obligé de donner la maison au général du Nord car à l'époque elle était considérée comme « la plus belle et la plus spacieuse de la ville¹⁵⁰ ». Dans la préface de l'édition de la Pléiade, Giovanni Lucera affirme que le grand-père « avait la folie de bâtir » et donnait de fastueuses réceptions dont on parlait jusqu'en Angleterre. Un journaliste du *Times*, William Russel, en fut ébloui comme le furent à leur passage Thackeray, Dickens et de nombreux voyageurs européens.¹⁵¹ ». Charles Green vécut une progression sociale remarquable : arrivé sans ressources il devint le propriétaire d'une entreprise de coton et fit fortune. La maison de Savannah fut déclarée monument national et Julien Green nous rappelle que chaque brique fut enveloppée et transportée par bateau de l'Angleterre jusqu'aux États-Unis. L'architecte John Norris la conçut et les esclaves la construisirent.

Green parle souvent dans son *Journal* de cette maison, mais nous n'allons pas énumérer ici chaque détail. Pour comprendre l'importance qu'il lui accordait, il suffit de relire les extraits suivants :

Je reçois toute une collection de livres publiés par Abbeville Press sur les maisons des États du Sud. Il y a celles de mon grand-père et de mes cousins. Je suis parfois tenté de m'écrier devant certaines magnificences : trop de colonnes. Mais les demeures à l'échelle humaine, enfouies dans les arbres, me donnent la nostalgie de là-bas. J'aurai vécu de là-bas¹⁵². Est-ce l'éternel dédoublement, la

¹⁴⁸ *Ibid.*,

¹⁴⁹ *Ibid.*,

¹⁵⁰ *Ibid.*,

¹⁵¹ Julien Green *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », VII (Paris : Gallimard, 1975), préface de Giovanni Lucera p. xvii

¹⁵² Italiques de Green

nostalgie d'un paradis ? Cependant, je me suis toujours senti heureux là où j'étais, voilà une des contradictions de mon cœur.¹⁵³

La charmante directrice d'Abbeville Press m'a envoyé à plusieurs reprises des ouvrages qui me passionnent sur les maisons du Sud dans les États de la Sécession. Mon grand-père y figure pour deux de ses maisons en Géorgie. Seules des villas italiennes peuvent rivaliser avec l'art de vivre des maisons anglaises, car mon Amérique est anglaise et les architectes anglais inspirés par l'Italie.¹⁵⁴

Ce qui importe ici, ce ne sont pas simplement les détails descriptifs d'une ou plusieurs maisons des ancêtres de Green, mais plutôt, l'importance qu'il accordait à ces résidences, dans ses récits et dans son œuvre en général. Dans un article *Souvenirs et transformation romanesque de la maison chez Julien Green*, Jean-François Guérard analyse la part entière que jouait l'habitat dans l'œuvre greenienne.

Si le lecteur qui découvre l'œuvre de Julien Green peut d'abord avoir l'impression que les lieux décrits se réduisent à des toiles de fond, des décors en arrière-plan de l'intrigue, il se rend vite compte que les maisons qui apparaissent au fil des récits acquièrent une autonomie, et qu'elles prennent une part à l'action beaucoup plus importante qu'il ne pouvait tout d'abord imaginer. Tantôt lieu de repli où l'individu se coupe des autres et du monde, et s'isole pour se protéger ou se retrouver, tantôt lieu d'enfermement sur les parois duquel s'épuise en vain une exigence de liberté, la maison entretient toujours avec les personnages un rapport étroit qui semble parfois les conditionner au point d'accélérer la marche vers leur destin¹⁵⁵.

En effet, dans l'œuvre greenienne, à la fois sujet, objet, adjuvant, opposant, protagoniste de l'action, véritable actant, la maison prend vie, est aimée, quasiment personnifiée. Prenons en exemple celle que voit Elizabeth en arrivant en Virginie.

Elizabeth regarda. Elle s'attendait à une vénérable demeure de brique sombre à moitié cachée par le lierre comme celles de son pays. Elle vit une maison de bois gris clair et un toit de tuiles rouges, mais cette maison était une personne. Il ne fallut qu'une seconde

¹⁵³ Julien Green *Le Grand Large du soir, Journal 1997-1998* (Paris : Flammarion, 2006), pp. 56-7 entrée du 10 juillet 1997

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 104 entrée du 2 octobre 1997

¹⁵⁵ Guérard, Jean-François, « Souvenirs et transformation romanesque de la maison chez Julien Green » *Julien Green, Le Travail de la Mémoire*, Textes réunis par Marie-Françoise Canérot et Michèle Raclot, SIEG (Paris : SIEG, 2000), p. 53

pour qu'elle le sentît dans le plus profond de son cœur, et elle l'aima comme on aime une personne. (*Pl.*, 569)

« Voir », « sentir », « aimer » : en « une seconde » le visuel se métamorphose en affectif. Le lecteur ne peut qu'être touché par Green, vieil homme, encore passionné des maisons de ses aïeux et qui déplore la destruction de celle où son père naquit :

The Grove, {...} a été démoli au début de 1980, et le grand parc vendu par morceaux pour construire sans doute de petites propriétés. J'ai sous les yeux une photo des dernières années avant sa disparition. Une cousine Washington l'habitait jusqu'en 1970 et, après elle, la maison fut laissée à l'abandon. C'était une maison de bois gris avec un porche à colonnes et de grandes cheminées de briques roses. Mon père m'en parlait comme d'un paradis. C'était là que mon arrière-arrière-grand-père avait réuni ceux qui ont signé l'acte d'Indépendance, et je suis étonné qu'en Amérique on n'ait pas sauvé cette demeure, si avide est-on du passé. Maintenant, on le déplore, mais c'est trop tard. Me restent ces photos que la Société pour la sauvegarde de l'architecture en Virginie m'a envoyées comme au descendant de toute la famille¹⁵⁶.

Il semble que pour Green ces preuves visibles soient indispensables et viennent en quelque sorte, après le départ de l'être cher, le remplacer, ou tout au moins, consoler la famille endeuillée. Dans la Trilogie du Sud, Green a « ressuscité » son grand-père dans le personnage d'Oncle Charlie, revivant plusieurs anecdotes relatives à sa vie et à son caractère. Charles Green « sujet anglais, s'engagea totalement pour ses amis confédérés. Il achetait des bateaux et des armes à Liverpool et fut arrêté par les gens du Nord en revenant d'un de ses voyages en Europe¹⁵⁷ ». Enfermé à Fort Warren pendant plusieurs mois, il fut relâché sur les instances de l'ambassadeur d'Angleterre, Lord Lyons. Ces aventures sont racontées dans la Trilogie du Sud.¹⁵⁸

¹⁵⁶ Julien Green *Le Grand Large du soir*, Journal 1997-1998 (Paris : Flammarion, 2006), pp. 139-40 entrée du 23 novembre 1997

¹⁵⁷ Julien Green *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », VII (Paris : Gallimard, 1975), préface par Giovanni Lucera, p. xvii

¹⁵⁸ *Étoiles du Sud*, voir les pages suivantes : 594, 727, 747, 752, 836

Lors de son voyage aux États-Unis en 1934, sa tante Catherine¹⁵⁹ parla à Julien de son grand-père maternel. Il se nommait Julian Hartridge et l'auteur reçut son prénom. Son nom de famille, Hartridge, fut donné à Julien comme deuxième prénom lors de son baptême. « Il était membre de la chambre des représentants sudistes et sa tête fut mise à prix en 1865 par le gouvernement du Nord, ce qui n'empêche pas qu'il mourut membre du Congrès, en 1879, à l'âge de quarante-sept ans. Il avait le goût des fêtes, de l'activité politique, et de l'éloquence ! ¹⁶⁰ ». Sa femme, Mary Charlton, originaire de Derry en Irlande « était ce qu'on appelle un personnage de roman. Elle passait le plus clair de son temps au lit, se croyant malade, et dévorait un livre par jour ¹⁶¹ ».

Le père de Julien, Edward Green naquit en Virginie en 1853 et n'avait pas huit ans lors de la première bataille de Manassas.

Beaucoup de ses souvenirs d'enfant, notamment ceux de la guerre, furent racontés à ses propres enfants, et le jeune Julien les retrouva naturellement tout au long de son œuvre, mais plus encore les souvenirs de sa mère sur l'enchantement du Sud¹⁶².

Si le père de Green était un homme taciturne, il partageait tout de même ses souvenirs d'enfance et de jeunesse avec son fils. En janvier, quelques mois seulement avant sa mort, le fils aimait se retrouver dans un lieu tout imprégné des souvenirs de son père et de son grand-père.

Déjeuné au Meurice, un des endroits de Paris où je me sens toujours bien. Voilà quatre-vingt-dix ans ou presque que j'y suis venu avec mon père pour la première fois, j'avais huit ans. Mon grand-père y descendait lorsqu'il venait en Europe et passait par Paris. C'est là, en 1870, qu'il arracha mon père à son engagement

¹⁵⁹ Catherine femme de Walter Hartridge.

¹⁶⁰ Julien Green *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », IV (Paris : Gallimard, 1975), p. 284 entrée du 12 janvier 1934

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 284

¹⁶² Julien Green *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », VII (Paris : Gallimard, 1975), préface par Giovanni Lucera, p. xvii

volontaire dans l'armée de Chanzy. Mon père avait seize ans et l'enthousiasme d'un jeune Sudiste. Après cela, après ses études à Hampton-Sidney, heureusement continuées à Feldkirch, puis à Vevey, il passa des années amusantes à Barcelone qui resta sa ville favorite. Tout cela me revient en foule sous les lustres de la rue Rivoli. Les grands registres où les voyageurs signaient ont hélas disparu. Il eût été amusant de voir qui était descendu là, en même temps que mon fastueux grand-père, Bismarck, le prince héritier d'Allemagne et plus tard l'impératrice française déchuée...¹⁶³

Comme nous venons de le constater, Green reste obsédé par ses origines. Mais on peut dire que sa famille, côtés paternel et maternel, eut des liens très proches, non seulement avec le Sud mais avec les grands personnages qui le défendirent. Green s'amuse en 1934 quand il dit de Savannah : « J'ai fait le calcul que près de deux cents personnes m'étaient apparentées dans cette ville¹⁶⁴ ». Selon Giovanni Lucera déclare il serait inutile d'énumérer tous les officiers confédérés, sur terre et sur mer : cousins, beaux-frères ou fils, mais il rappelle qu'aucune alliance entre sa famille et les gens des États du Nord ne fut remarquée. « Des soldats éminents firent partie de la famille et laissèrent un nom dans les armées du Sud, les généraux Beauregard, Sorrel des Rivières, Eppa Hunton parmi d'autres : Robert E. Lee était étroitement apparenté au grand-oncle de Julien Green, dont la demeure, Kinloch, dans les monts de Virginie, devait devenir le décor de *Mont-Cinère*.¹⁶⁵ » Green évoque tout au long de son Journal et de la Trilogie du Sud ces personnages « recréant un monde d'autant plus émouvant que les épisodes de la réalité y sont transformés sous l'éclairage de l'imaginaire, transformés, mais non déformés.¹⁶⁶ » Avant de continuer cette étude sur la trilogie, il est opportun de voir succinctement l'importance que Green accordait au Sud dans ses œuvres antérieures.

¹⁶³ Julien Green *Le Grand Large du soir, Journal 1997-1998* (Paris : Flammarion, 2006), pp. 174-5 entrée du 16 janvier 1998

¹⁶⁴ Julien Green *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », IV (Paris : Gallimard, 1975), p. 291 entrée du 28 janvier 1934

¹⁶⁵ Julien Green *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », VII (Paris : Gallimard, 1975), préface par Giovanni Lucera, p. xviii

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. xviii

Les origines et la vie du Sud le préoccupèrent toute sa vie et justifiaient en lui la recherche de son identité. La trilogie représente donc l'apogée de son exploration qui débutera dans les années 1930.

En 1933, au cours d'un de mes voyages en Géorgie, l'idée d'écrire un livre sur le Sud s'empara de mon imagination. Je revoyais comme chaque fois Savannah par les yeux de ma mère et, chaque fois, j'étais de nouveau à ses genoux, un soir d'hiver, rue de Passy, à l'écouter au coin du feu décrire les roses et les camélias qu'on cueillait là-bas à Noël. Sa voix, cette voix du Sud aux intonations si particulièrement douces, chantait encore dans mon souvenir et c'était cette voix que je voulais entendre dans un livre. ¹⁶⁷

Malgré le temps qui passe, il n'oublie pas cette idée car, explique-t-il, « à plusieurs reprises en 38 et en 39, j'en parlai comme du livre que je voulais écrire ¹⁶⁸ ». À la même période, Margaret Mitchell écrit *Autant en emporte le vent*. Green craignait que ce livre fût complaisant et ménageât la susceptibilité des gens du Nord. Lui « sudiste corps et âme ¹⁶⁹ » ne supporte pas de lire des détails non conformes à ses sentiments. En 1985, Green voit le film d'*Autant en emporte le vent* et, dès le lendemain achète le livre. « Je découvris en Margaret Mitchell une Sudiste aussi convaincue que moi et tout aussi convaincue de l'inutilité de la guerre. [...] J'admirai surtout chez Margaret Mitchell les pages magistrales sur la destruction d'Atlanta, mais, en effet, nous n'avions rien en commun hors notre amour du Sud ¹⁷⁰ ». Éric, le fils adoptif de Green, ayant retrouvé les *Ruines* ¹⁷¹ demande alors à son père de continuer son histoire qui, elle, débutait dix ans avant la guerre et était donc sans rapport avec l'œuvre de la romancière.

¹⁶⁷ Julien Green, *D'où viennent mes pays lointains, Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », VII (Paris : Gallimard, 1975), p. 1689

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 1690

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 1690

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 1692

¹⁷¹ Un classeur, dans lequel Green renfermait des « débuts de romans, des premières versions oubliées, des projets de nouvelles... » *Ibid.*, p.1692

Nous allons suivre une étude menée par Michael O'Dwyer dans son ouvrage *Julien Green, A Critical Study*¹⁷², *Une étude critique*, qui permet de retracer l'œuvre de Green à travers les années et de noter la place qu'il accordait au Sud. La nouvelle *Léviathan* qui date de 1926 est la description d'un voyage entre la France et Savannah. Le héros, qui meurt pendant le voyage, est dépourvu d'identité. Il s'appelle simplement *l'homme*, *le passager* ou alors *le voyageur*. Ce voyage maritime est aussi significatif car il représente le voyage psychologique du voyageur dans un monde cruel et sans pitié. Une deuxième nouvelle, *Le Voyageur sur terre*, date de 1927 et traite la notion de dédoublement, un thème récurrent aussi dans l'œuvre de Green et qui trouve peut-être ses origines dans l'expérience de l'auteur à l'université de Virginie en 1919-22. En effet, à cette époque, il se découvre plusieurs facettes, notamment sa double origine : française et américaine, catholique et homosexuel. Comme nous le rappelle si justement Michael O'Dwyer « L'ancrage de ces nouvelles dans le Sud est associé à la quête des racines, de la connaissance de soi, de l'identité qui aboutit à une mort empreinte de mystère. La crise à cet instant ultime demeure intacte.¹⁷³ »

Le roman *Mont-Cinère*, se situe en Virginie et plus précisément dans la propriété de *Kinloch* laquelle appartenait jadis à Oncle Turner, le mari de sa tante, la sœur du père de Green. Ce monsieur, parent du Général Lee venait y passer ses vacances. L'histoire se déroule vingt-trois ans après la fin de la guerre et nombreuses sont les références à ce sujet¹⁷⁴. Dans l'édition de la Pléiade, nous découvrons un passage que Green choisit d'omettre mais qui contenait la description de l'entrée des troupes de Sherman le 26 juin 1864¹⁷⁵. À cette époque, le Sud et la guerre restent omniprésents dans son esprit mais il opte à ce moment-là pour la discrétion.

¹⁷² O'Dwyer, Michael, *Julien Green, A Critical Study* (Dublin: Four Courts Press, 1997)

¹⁷³ *Op. cit.*, p. 89 (traduit par moi-même)

¹⁷⁴ À savoir Bataille d'Atlanta avec le Général Sherman et les dégâts provoqués par les soldats du Nord.

¹⁷⁵ Julien Green *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », vol I (Paris : Gallimard, 1972), pp. 1060-82

Dans les années trente, abondent des références à la guerre de Sécession. Juin 1932 peut être cité en exemple, quand sa mère lui raconte l'histoire de sa grand-mère qui avait « bravé les baïonnettes de soldats fédéraux plutôt que de s'incliner devant la bannière du Nord¹⁷⁶ » Il n'avait jamais oublié ce récit et le répète à plusieurs reprises dans son *Journal*.

Que de fois on m'avait raconté cette histoire ! Les soldats en bleu sombre autour de la crinoline indignée, le drapeau tendu en travers de la rue, l'officier à barbe discutant avec la dame rebelle, cette scène était pour moi une des plus importantes de toute la guerre de Sécession¹⁷⁷.

Effectivement, l'anecdote de la vieille dame en crinoline face aux militaires en armes est bien plus croustillante et évocatrice qu'un récit d'historien !

Le 13 octobre 1934 Green travaillait à un roman qu'il voulait intituler *Les Pays Lointains*. Il a abandonné ce projet car il craignait de réécrire la même histoire que Margaret Mitchell et il ne voulait pas se contenter de faits historiques. Il voulait, à tout prix, donner une forme littéraire à sa quête. La citation suivante révèle les tracasseries et les obstacles auxquels il fut confronté :

J'ai recommencé six fois mon nouveau roman. Ces débuts qui avortent, Jaloux¹⁷⁸ les appelle des ruines. J'aurais voulu situer mon livre dans l'Amérique de 1850, mais je crains de tomber dans je ne sais quelle infâme reconstitution historique. Et puis, je serais gêné tôt ou tard par cette idée qu'après tout *je n'y étais pas*¹⁷⁹ et que trop de choses m'échappent. Tous les mémoires de l'époque ne nous informent pas aussi bien que ne le feraient trois brèves minutes *revécues*¹⁸⁰ dans le coin d'un salon à Charleston. Les faits historiques ne suffisent pas. Il y a les longues heures d'ennui, les vaines inquiétudes, tout ce qui tombe à l'oubli, à tout jamais, parce que personne ne croit que cela vaille la peine d'être noté¹⁸¹.

¹⁷⁶ Entrée Journal, sans date juin 1932, in Julien Green *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », IV (Paris : Gallimard, 1975), p. 178

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 178

¹⁷⁸ Il s'agit d'Edmond Jaloux, romancier et critique littéraire français.

¹⁷⁹ Italiques de Green

¹⁸⁰ Italiques de Green

¹⁸¹ Julien Green *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », IV (Paris : Gallimard, 1975), p. 336 entrée du 13 octobre 1934

De nouveau en 1934, Green parle du Sud et plus particulièrement du général Lee. O'Dwyer explique que Green a lu la correspondance du général décrivant la maison de *Kinloch*¹⁸². Dans les années quarante, Green traite davantage de questions d'identités, métaphysiques et théologiques, mais ses idées trouvent leurs origines dans son expérience américaine. À son retour des États-Unis, il publie *Varouna* en même temps qu'il ébauche les *Pays Lointains*. De nouveau, Michael O'Dwyer conclut que dans *Varouna*, Green pose la question de la relation entre les générations passées et présentes, et il explore la doctrine catholique de la communion des saints et du purgatoire. La troisième partie de cette œuvre est en forme de Journal et Jeanne, le double romanesque de Green, est en quête de son salut. Dans cet ouvrage, l'auteur de fiction et l'auteur du Journal se rejoignent. Le roman *Si j'étais vous*, que Green commence lors de ses années d'études en Virginie, sera terminé seulement vingt ans plus tard, en Amérique, pendant la deuxième guerre mondiale. Le héros, Fabien, lui aussi en quête d'identité, rencontre des difficultés tout comme l'auteur de l'œuvre. O'Dwyer écrit : « Green a retrouvé en Fabien adulte tous les problèmes auxquels il avait été lui-même confronté, durant son adolescence.¹⁸³ »

Pour soutenir cette thèse, O'Dwyer s'appuie sur l'entrée du 21 juillet 1940 provenant du *Journal* de Green, déclarant qu'à l'approche de la quarantaine il « se retrouve à peu près dans les mêmes circonstances qu'à vingt ans – moins les illusions et moins l'enthousiasme.¹⁸⁴ »

¹⁸² *Ibid.*, p. 437 Entrée du 26 juin 1934,

¹⁸³ O'Dwyer, Michael, *Julien Green, A Critical Study*, op.cit., p. 90 traduit par moi-même

¹⁸⁴ Julien Green *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », IV (Paris : Gallimard, 1975), p. 519 entrée du 21 juillet 1940 à Baltimore.

L'année 1950 voit la publication de *Moïra*, certainement le plus autobiographique de tous ses romans. Dans *Moïra*, Julien Green sert, en quelque sorte, de modèle au personnage de Joseph Day. L'histoire évoque ses années d'université en Virginie. C'est aussi à cette période de sa vie qu'il fait référence, dans le troisième volume de son autobiographie *Terre Lointaine*. Joseph Day, le héros de *Moïra*, malgré ses intentions, ne parvient pas à s'intégrer à la vie de l'université. Au fur et à mesure que les difficultés se présentent à lui, Joseph Day s'enferme dans ses idées. Comme Julien Green, ses différences linguistiques, culturelles, éducatives le placent en décalage par rapport à son entourage, situation que Julien Green connut tantôt à Paris, tantôt aux États-Unis. Parmi tous les personnages greeniens, Joseph Day est celui qui ressemble le plus à son auteur. Préoccupé, pour ne pas dire obsédé par la religion, homosexuel refoulé, il reste à l'écart de la société, sans jamais s'intégrer véritablement. « Dans sa quête d'identité Green tente d'exorciser les aspects du puritanisme sudiste hérités de son éducation¹⁸⁵ ». La pièce de théâtre *Sud* suit en 1953 et marque un retour vers sa préoccupation concernant la guerre de Sécession. La question de l'esclavage est abordée puisque la pièce se déroule la veille de la guerre. En 1950, il écrit dans son journal : « Je me suis souvenu de Mr. Brooks, vieux nègre de Virginie, le dernier esclave de mon grand-père qui l'avait libéré longtemps avant la guerre et lui avait donné un champ et une petite maison au bord d'une route¹⁸⁶ ». N'oublions pas que Julien Green croyait que l'esclavage « serait mort de sa belle mort ; on le disait ouvertement dans le Sud, car ce fléau coûtait cher¹⁸⁷ ». Tout comme *Moïra*, la pièce *Sud* contient beaucoup d'éléments autobiographiques et traite le problème de la difficulté à accepter l'homosexualité. Le roman *Chaque homme dans sa nuit* publié en 1960 porte un jugement sévère sur le puritanisme américain et on y retrouve la maison *The Lawn* de Virginie. Ici encore, Green essaye d'exorciser certains démons de son passé. Wilfred – encore l'un de ses doubles ! – vit dans le péché mortel car,

¹⁸⁵ O'Dwyer, Michael, *Julien Green, A Critical Study*, op. cit., p. 91 traduit par moi-même

¹⁸⁶ Julien Green *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », IV (Paris : Gallimard, 1975), p. 1140 entrée du 17 mars 1950

¹⁸⁷ Julien Green, *D'où viennent mes pays lointains*, *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », VII (Paris : Gallimard, 1975), p. 1692

après chaque confession, ivre de désir, il ne peut résister à la chair des femmes. Il aspire au châtimement : il trouve enfin le bonheur dans la mort après avoir reçu l'extrême-onction.

Partir avant le jour montre le lien direct entre les préoccupations de Green au sujet du Sud et la voix de sa mère, femme sudiste expatriée. Les détails qui provoqueront l'écriture de la Trilogie du Sud apparaîtront plus loin. Pour l'instant, précisons simplement que ce travail autobiographique est écrit dans les années soixante. L'autre œuvre autobiographique, *Terre Lointaine*, qui témoigne aussi de son intérêt pour le Sud, est écrite en 1966. Cette œuvre raconte le vécu de Green à l'université et comme nous l'avons constaté plus haut, est très comparable à l'œuvre fictive *Moïra*.

Ce bref rappel des œuvres de Green confirme que le Sud fut bien présent dans son esprit tout au long de sa vie. Quoique né à Paris, il ne prit jamais la nationalité française. Il devient alors plus aisé de comprendre la mentalité du Sud et les vraies raisons qui l'ont incité à écrire sa trilogie. La complexité de sa situation franco-américaine, son expatriation d'un pays, le Sud d'avant-guerre qui n'existe plus, peuvent expliquer pourquoi plus de quatre-vingts ans furent nécessaires à l'achèvement de cette œuvre.

Dans sa lettre de « démission » de l'Académie française en octobre 1976, Julien Green écrit qu'il était « exclusivement américain ». En effet, nous l'avons déjà constaté, il n'a pas sollicité la nationalité française et s'en explique en 1922 :

En Amérique, en 1922, j'avais le choix : rester là-bas, y faire ma vie, ou bien regagner l'Europe. J'ai hésité. J'ai choisi la France, à cause de la musique de la langue française. La langue anglaise avec sa brutalité et sa couleur était mienne, certes, mais elle m'aurait attaché à un pays où il fallait, pour se faire accepter, faire comme

tout le monde. J'ai la faiblesse de n'être comme tout le monde en rien, ni politique, ni goûts ni rien. Aussi, je choisis la terre la plus libre alors¹⁸⁸.

Il éprouvait, en effet, un grand amour pour la langue française mais déplorait sa dégradation. Il n'acceptait pas les remarques de ceux qui se plaignaient de la difficulté de l'orthographe, et des règles grammaticales. Le 21 octobre 1997, il exprime sa crainte de voir disparaître « la musique et le charme de notre langue ¹⁸⁹ ». Il craint « la simplification à outrance » et il donne ainsi l'exemple du *é* qui peut s'écrire *ais, et, ès, aie, est*, etc. Il demande alors aux lecteurs d'imaginer « les merveilles de notre littérature » réécrites sans les richesses de la langue. Il supplie son auditoire « Vous aimez le français, parlez français et parlez-le bien¹⁹⁰ ». Sa plaidoirie pour la langue française se fait entendre et on ne peut que noter ici l'utilisation du possessif, « *notre* » langue et « *notre* » littérature. Green aimait vraiment son pays d'adoption mais sans pour autant oublier son pays lointain et ses origines.

C'est avec un recul surprenant qu'il arrive à rendre compte des particularités de chaque pays dont il est question dans son *Journal*. Il y commente des événements internationaux dans les domaines de l'économie, de la politique et s'exprime avec objectivité, impartialement, sur certaines questions épineuses :

La mainmise de l'Angleterre sur le nord de l'Irlande m'exaspère, les Irlandais font un marché de dupes, comme les Gallois, comme les Ecossais. Ils devraient se confédérer et renvoyer la Reine et sa joyeuse famille à sa collection de timbres et à ses chevaux.¹⁹¹

Il s'intéresse aux procès et à l'Histoire et s'autorise à exprimer des points de vue tout en se préparant aux répliques de ses interlocuteurs. Ainsi pendant le procès de Maurice Papon, c'est un vrai cri de révolte qu'il lance :

¹⁸⁸ Julien Green *Le Grand Large du soir, Journal 1997-1998* (Paris : Flammarion, 2006), p. 113 entrée du 13 octobre 1997

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 117 entrée du 21 octobre 1997

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 136 entrée du 18 novembre 1997

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 239 entrée Journal, 13 avril 1998

Procès Papon. Il tourne à la farce. Les dindons, ce sont les pauvres morts dans les camps du froid et de la peur [...] On me jettera : « Vous êtes américain, vous le dites bien, alors ça ne vous regarde pas. » Eh bien, on ne m'aurait pas dit cela en décembre 1945. En tant qu'américain, je suis venu comme les Américains, deux fois à votre secours, bonnes gens ! Et j'ai parfaitement le droit de douter d'un tas de témoignages de ces heures troubles de la conscience. Entre exécuteurs et exécutants, quelle différence ? L'Histoire la plus récente est amnésique quand il le faut pour ces braves gens qui s'auto-défendent les uns les autres, héros d'un courage invérifiable. Que la France était médiocre sous Pétain !...¹⁹²

Souvent dans son *Journal*, il revendique sa nationalité américaine mais connaît intimement les Français lesquels ont, dit-il « deux travers, mais de taille : ils sont xénophobes et avarés¹⁹³ ». Lui, se dit américain dans « un pays fort xénophobe¹⁹⁴ ». Il défend son pays d'origine face au monde et aux Français.

Un homme de droite déclare « la guerre à l'Amérique et à son hégémonie ». Que ferait la France si l'Amérique n'était pas toujours prête, au nom de la liberté, à agir, même si parfois elle le fait de façon malhabile ?¹⁹⁵

Notons que ces citations sont de 1997 et 1998, les dernières années de sa vie. Malgré son regard critique sur la France, il aime profondément ce pays. Les lecteurs de Green peuvent le noter dans l'expression « la beauté de mon Paris¹⁹⁶ », ville qu'il a faite sienne. Il fait preuve de connaissances très détaillées de la ville de Paris, de la Seine et de ses ruelles. Il dit que ses « compatriotes sont incroyables¹⁹⁷ » mais il précise : « Jamais, je n'ai entendu parler si bien de ce pays que par mes compatriotes¹⁹⁸ ».

¹⁹² *Ibid.*, pp. 208-9 entrée du 27 février 1998

¹⁹³ *Ibid.*, p. 120 entrée du 26 octobre 1997

¹⁹⁴ *Ibid.*, p.219 entrée du 21 mars 1998

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 27 entrée du 30 mai 1997

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 27 entrée du 30 mai 1997

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 110 entrée du 10 octobre 1997

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 97 entrée du 20 septembre 1997

Tout lecteur du vieux continent et en particulier de la France pourrait très justement poser la question de l'identité de Green. Il se dit de nationalité américaine : quelle signification accorder à cette assertion ? Dans un article de *Queen's Quarterly*, Richard Van Alstyne déclare en 1958 : « Nul n'a encore fait toute la lumière sur le nationalisme américain¹⁹⁹ », et Wilbur Zelinsky²⁰⁰ commentant cette déclaration affirme que, dans les trente ou quarante ans suivant cette publication, rien n'a évolué²⁰¹. Zelinski cite une étude réalisée par Piaget qui précise :

Bien qu'aujourd'hui il puisse sembler spontané et naturel, le sentiment d'appartenir à une nation n'est pas du tout un trait de caractère instinctif. Des expériences psychologiques sérieuses menées sur de jeunes enfants ont révélé que « le sentiment et le concept même de patrie ne se développaient que relativement tard chez un enfant normal dont il apparaît qu'il n'est pas inévitablement conduit au patriotisme²⁰². ». Ainsi, loin d'être une entité génétiquement déterminée, le nationalisme est une doctrine qui nécessite qu'elle soit martelée dans l'esprit et le cœur de ses partisans²⁰³.

Souvenons-nous des parents de Green, en particulier de sa mère. Ils ont reçu une éducation aux États-Unis et ont répété tout au long de leur vie, - en les valorisant- les dates et les anecdotes de l'histoire de leur pays, surtout celles des États du Sud. Dans une thèse sur l'enseignement du nationalisme aux États-Unis, Rachel Hutchins précise :

L'enseignement en Amérique, et particulièrement celui de l'histoire, est un terrain sensible, sujet à de nombreux affrontements entre des courants divergents qui tentent tous de s'assurer que leur vision des États-Unis sera légitimée et incorporée aux connaissances que la société juge dignes d'être transmises aux

¹⁹⁹ Richard W. Van Alstyne [1958] « American Nationalism and Its Mythology » *Queens Quarterly* 65 :423-36 p. 426

²⁰⁰ Zelinsky Wilbur, professeur émérite de l'université de l'état de Pennsylvanie est géographe culturel et auteur de nombreux ouvrages sur les États-Unis.

²⁰¹ Zelinsky Wilbur, *Nation into State, The Shifting Symbolic Foundations of American Nationalism* (Chapel Hill and London University of North Carolina Press, 1988).

²⁰² Piaget J. et Weil Anne Marie, [1951] *The Development in Children of the Idea of the Homeland and of Relations with Other Countries* » *International Social Science Bulletin* 3 : 561-78(traduit par moi-même)

²⁰³ Zelinsky Wilbur, *Nation into State, op. cit.*, p.6 (traduit par moi-même)

futurs citoyens²⁰⁴. Ce processus est hautement politique et reflète les jeux de pouvoirs tels qu'ils se déroulent plus généralement sur la scène américaine.²⁰⁵

Rachel Hutchins cite également Frances Fitzgerald afin d'exposer l'idée que l'enseignement de l'histoire des États-Unis comporte des détails véridiques ou non. La vérité importe peu, l'essentiel étant que les enfants se souviennent de ce qu'auraient choisi les politiciens. Mais, le fait le plus marquant reste le sentiment d'appartenance qui constitue l'élément clé de la définition de la nation. Rachel Hutchins pense que ce sentiment est peut être le seul élément susceptible de faire l'unanimité parmi les différents théoriciens, et démontre l'importance de la tâche qui incombe à l'enseignement : propager ce sentiment d'appartenance. Le sentiment de Green de n'appartenir à aucun de ses pays d'origine devient plus compréhensible. N'avait-il pas l'impression d'être ce fameux étranger sur terre ? Mais il voulait, lui, à tout prix raconter la vérité, sa vérité. Dans un article intitulé *Le Rêve et la Vérité*, il écrit :

J'étais donc livré à l'imagination pure. Or, celle-ci ne peut pas *inventer*²⁰⁶ de toutes pièces les faits historiques, pas plus que les habitudes de la vie quotidienne. Holà ! me crieraient les historiens, qui cependant la plupart du temps ne font que reconstruire notre passé avec des lambeaux et des débris.²⁰⁷

Les chapitres suivants vont démontrer l'importance qu'accordait Green à la religion et l'influence de sa mère à ce sujet. Alors quelle satisfaction à la lecture des comparaisons faites par les théoriciens entre la « dévotion pour l'État ²⁰⁸ » et la religion ! Zelinsky affirme que les citoyens révèrent l'État tel un dieu tout-puissant et bienveillant.

²⁰⁴ Michel. W. Apple, *Official Knowledge : Democratic Education in a Conservative Age*. 2^o éd. (New York, London: Routledge, 2000), pp. 16-17

²⁰⁵ Rachel Hutchins, Thèse sous la direction de Monsieur le Professeur André Kaenel, Université de Nancy 2, décembre 2005

²⁰⁶ Italiques de Green.

²⁰⁷ Julien Green, *Le Rêve et la Vérité, Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », VII (Paris : Gallimard, 1975), p. 1644

²⁰⁸ Traduit par moi-même de « statefulness »

L'avènement de la nation et du nationalisme fut à l'évidence corrélé aux soulèvements sociaux et intellectuels qui marquèrent l'aube de l'ère moderne et peut-être, de manière plus directe, à la crise spirituelle qui suivit le relâchement de l'emprise de la tradition chrétienne sur les cœurs et les esprits.²⁰⁹

Pour Boyd C. Shafer, la nation offrait alors ce que la religion ne pouvait plus proposer – la population entrevoyait un paradis terrestre et l'espoir de mener une vie créative et pleine de sens²¹⁰. Anthony Smith, célèbre théoricien du nationalisme aux États-Unis, utilise même l'expression de « religion de l'histoire²¹¹ ». Il annonce ainsi une théorie d'Emile Durkheim qui démontre que « l'opinion publique transforme des objets de caractère laïque, tels que la patrie, la liberté et la raison, en objets sacrés qui constituent les dogmes, symboles, autels et fêtes de la religion civile ».

Pendant les années 1830, l'enseignement de l'histoire fut décrété obligatoire aux États-Unis. À partir de ce moment, un très large public devint sensible aux idées du nationalisme. Selon C. O'Leary²¹², ce mouvement atteignit son apogée dans les années 1890, époque à laquelle il prit son essor pour légitimer l'enseignement du patriotisme. Le patriotisme devint la matière principale de l'enseignement. Le Serment d'allégeance date de cette époque et une vaste campagne d'achats de drapeaux pour chaque établissement scolaire fut lancée, afin que les élèves puissent participer quotidiennement à de nombreuses cérémonies et autres rituels. Toujours selon O'Leary, l'enseignement de la

²⁰⁹ Zelinsky Wilbur, *Nation into State, The Shifting Symbolic Foundations of American Nationalism* (Chapel Hill and London University of North Carolina Press, 1988), traduit par moi-même

²¹⁰ voir Shafer, Boyd C., *Faces of Nationalism : New Realities and Old Myths* (New York : Harcourt Brace Jovanovich, 1972), p. 224 traduit par moi-même.

²¹¹ Smith, *Nationalism and Modernism* (London & New York: Routledge, 1998), p. 115

²¹² cf Cecilia Elizabeth O'Leary, *To Die For : The Paradox of American Patriotism* (Princeton, NJ : Princeton UP, 1999), pp. 150-193

citoyenneté devint également obligatoire à la fin du dix-neuvième siècle. Les enseignants demandaient alors à leurs élèves de rédiger des dissertations et d'apprendre des poésies sur les thèmes patriotiques et les héros de la nation.

Si Julien Green ne fut pas lui-même éduqué aux États-Unis à cette époque, il est important de rappeler que ses parents et ses sœurs le furent. De sa famille, seul Julien naquit à Paris. Il dut, de toute évidence, suivre les mêmes repères que son entourage.

Dans son œuvre, nous rencontrons des personnages célèbres d'Amérique, dont les héros de la guerre de Sécession. Green, nous le savons, ne se sentait pas français et il écrit à plusieurs reprises dans son *Journal*, que l'histoire de France n'est pas la sienne. De ce fait il restait américain et présentait *ses* héros. D'après les spécialistes du patriotisme en Amérique, les héros nationaux n'existaient pas en tant que tels avant 1775. Christophe Colomb a toujours été considéré comme le père fondateur, mais c'est surtout au moment de la Révolution que les Américains ont trouvé leur premier grand héros : George Washington. Ensuite, selon Merrill Peterson, « les Américains, dit-on, vénèrent Washington, aiment Lincoln et se souviennent de Jefferson²¹³ ».

Après la période de Lincoln, Zelinsky souligne les louanges accordées aux officiers de la guerre civile, renommée glorieuse « qui survécut après les hostilités ²¹⁴ ». Dans son ouvrage, il nomme en particulier Robert E. Lee et dissèque les arcanes de la mémoire :

Mais il est des figures importantes de martyrs américains qui échappent aux caractéristiques communément conférées aux héros nationaux. Parmi elles Robert E. Lee and George Armstrong

²¹³ Merrill D. Peterson, *The Jefferson Image in the American Mind* (New York : Oxford University Press, 1960), p. 457, traduit par moi-même

²¹⁴ Traduit par moi-même de l'anglais "whose glory outlasted the conflict".

Custer. Etant donné ses qualités personnelles et son palmarès militaire, il n'est pas surprenant que Lee devienne, pendant et plus particulièrement après la guerre civile, le principal héros national de la nation sudiste qui ne vit jamais le jour. Ce qui est inattendu mais révélateur de nos pulsions intérieures c'est la façon dont Lee finit par prendre le statut de héros à l'échelle nationale après 1900. Chef militaire d'une cause sécessionniste, Lee n'avait aucune légitimité pour figurer au Panthéon nationaliste aux côtés de Washington, Franklin et consorts. Cependant, il gagna dans nos cœurs la place d'un martyr archétypal : l'exceptionnel chef de file mélancolique, chevaleresque et résolu d'une cause perdue d'avance²¹⁵.

C'est aussi ce que révèlent les écrits de Julien Green, autre amateur de « pulsions intérieures ». N'oublions pas que ce même Robert Lee était parent de sa famille. Pour nous qui nous efforçons de cerner son identité, nous voici à nouveau dans l'incertitude, dans le flou ! Certes, il est de nationalité américaine mais une carte d'identité – document administratif – ne correspond pas forcément avec l'identité d'une personne. Notre quête et enquête se poursuit dans le Sud.

²¹⁵ Zelinsky Wilbur, *Nation into State, The Shifting Symbolic Foundations of American Nationalism*, op. cit., p.67, traduit par moi-même

1.2.2. Le Sud dans la Trilogie

Les notions temporelles : ce qui fut autrefois, ce qui est aujourd'hui, le passé, le présent se confondent aussi dans *Les Pays Lointains*. Charlie Jones exprime cette idée comme s'il s'agissait d'un trait de caractère propre au Sud. « Le Nord se transforme et se modernise. Le Sud ne bouge pas. Le passé dont il fait son présent lui convient. » (*Pl.*, 254). Green avait besoin de retrouver les histoires de jeunesse que sa mère lui racontait lorsqu'il était enfant. Dans son *Journal*, il dit au sujet de *Dixie*, troisième tome de la trilogie :

Je l'ai porté en moi depuis mes premières vacances dans la propriété de mon grand-père en Virginie. C'est très loin dans l'espace des souvenirs et des émotions. On souffre encore beaucoup dans ce livre, mais dans un décor d'une beauté insidieuse qui triomphe là où pleurent les victimes. Ce sont les souvenirs de jeunesse qui en sont cause²¹⁶.

Et voici encore un paradoxe ou un oxymoron : la beauté dans les pleurs.

Dans son article « Notre Chant du Sud », il explique qu'il ne luttait plus contre l'idée de continuer l'histoire d'Elizabeth après *Les Pays Lointains*. Mais cette fois, il n'y avait pas qu'Elizabeth, ses rêves et désirs : son petit garçon s'y trouvait aussi ; celui-ci « passait à travers tout le livre comme l'avenir passe sans qu'on le sache

²¹⁶ Julien Green *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », VIII (Paris : Gallimard, 1998), p. LII
entrée du 5 janvier,

dans la trame de notre vie, tissé aussi de tout notre passé, et l'Histoire se mêlait à tous les épisodes, de plus en plus vite, de plus en plus fort. ²¹⁷».

En examinant de plus près la trilogie, on découvre page après page l'histoire du Sud, sa façon d'être et de faire. À Dimwood, William Hargrove reçoit Elizabeth en lui disant : « Ma petite violette d'Angleterre, vous allez aimer notre Sud. » (*Pl.*, 3). Dans cet ouvrage, Julien Green déploie tous ses talents de conteur pour magnifier le Sud, le faire aimer à la jeune fille ... et aussi à ses lecteurs. Il est certes heureux de revivre ou faire revivre ses ancêtres et de mettre en scène les histoires passionnées de sa mère, mais il veut aussi compenser le manque de connaissances sur la guerre de Sécession, en France. Giovanni Lucera le dit bien dans le préface du septième volume de la Pléiade : « On a parlé à tort et à travers en Europe de la guerre de Sécession, et presque toujours de travers. ²¹⁸» Dans ses divers articles, entretiens, et aussi dans son *Journal*, Julien Green précise qu'il avait accès aux documents de l'époque. Les journaux, les journaux intimes, les photos abondaient chez ses grands-parents. Ce Sudiste, « corps et âme », n'aimant que le Sud, a ainsi mené à bien des récits très précis des batailles et sur la façon de vivre, de manger, de s'habiller de cette époque. « Green avait à la fois les sentiments et les informations qu'il fallait pour être imprégné de la vision du Sud avant, et pendant la guerre de Sécession. ²¹⁹». Rappelons qu'il avait aussi en sa possession les mémoires de Sherman et de Grant, lui apportant ainsi les témoignages des Nordistes. Ainsi Green, avec objectivité, a pu présenter les idées de ses adversaires. Lucera souligne aussi très justement que Green a pu prendre du recul et condamner, non seulement John Brown²²⁰, dont nous présenterons l'identité ultérieurement, mais aussi la façon dont il fut jugé par la suite.

²¹⁷ Julien Green, *Notre Chant du Sud, Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », VII (Paris : Gallimard, 1975), p. 1693

²¹⁸ Préface de Giovanni Lucera - Julien Green *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », VII (Paris : Gallimard, 1975), p. XII

²¹⁹ Giovanni Lucera, *Op.cit.*, p. XVIII

²²⁰ John Brown, ce homme énigmatique, né le 9 mai 1800 dans l'état du Connecticut aux États-Unis, fut pendu le 2 décembre 1859 en Virginie.

Michèle Raclot commente *Les Pays Lointains* et *Les Étoiles du Sud* dans une perspective d'historien :

Historiques, ces deux romans ne le sont pas seulement parce qu'ils restituent avec minutie l'enchaînement des événements, l'ignition des esprits, et les maladresses politiques qui ont conduit à la guerre de Sécession, mais aussi parce qu'ils constituent un tableau pittoresque de la vie quotidienne dans le Sud durant la décennie considérée. Une étude sérieuse de la gastronomie au XIX^e siècle en Amérique à partir des romans du Sud ne serait pas impensable !²²¹

Comment ne pas aimer ce décor qui faisait des lieux de « rafraîchissement de l'âme et des sens. » (*Pl.*, 580). Des chênes centenaires, des sycomores entourés de rhododendrons, des hortensias et d'autres petits jardins et bouquets de fleurs formant l'image d'un Sud fastueux avec de belles maisons aux façades et aux fines colonnes blanches. Elizabeth déclare en arrivant à Savannah « - Je voudrais y vivre et ne jamais en partir. » (*Pl.*, 163). Un souhait qui comble Oncle Josh lequel poursuit l'apologie de la ville, belle par ses fleurs et par l'atmosphère édénique qui s'en dégage :

Elizabeth nous n'avancerions jamais si les roses et les jasmins nous renaient à chaque tour de roue. Savannah est faite presque tout entière de grandes places carrées qui sont comme autant de paradis. Elles se succèdent en ligne droite et c'est par des avenues toujours ombragées qu'on passe de l'une à l'autre. Des arbres, des arbres, tu en verras partout. On appelle Savannah la ville-forêt. Et les fleurs...(*Pl.*, 163).

Elizabeth fera la même déclaration en arrivant en Virginie « Oncle Charlie, je veux vivre ici jusqu'à la fin de mes jours. » (*Pl.*, 570). Ned prédit qu'Elizabeth ne pourrait plus partir : « Là-bas, tu souffriras parce que tu es à nous. Notre Sud sera le rêve qui te suivra jusqu'à la mort, le rêve des pays lointains où tu as connu l'amour, et tu pleureras. » (*Pl.*, 887).

²²¹ Julien Green *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », VII (Paris : Gallimard, 1975), p. xxxv introduction par Michèle Raclot

Plus tard, elle confirmera à Annabel qu'elle aime le Sud. Son enfant à naître sera aussi du Sud. C'est l'écho de l'histoire vraie des parents de Green. Comme ses parents, les gens peuvent quitter le Sud, mais le Sud ne les quittera pas !

Le Sud produisait le tabac et la canne à sucre sur les grandes étendues de terre mais ce Sud était, disait-on, « riche en terre et pauvre en dollars ». C'est alors que l'on importa du coton de l'Inde. Cette plante a enrichi le Sud qui avait le climat nécessaire à sa production laquelle ouvrait sur un marché universel. En effet, les commandes pour l'exportation provenaient d'Angleterre, de France, d'Allemagne, d'Italie, de Russie et d'Espagne. Cependant, la séparation de la graine et de la fleur de coton se faisait trop lentement faute de moyens techniques. On estimait qu'un homme pouvait cueillir deux cents livres de coton par jour mais ne pouvait en préparer que la moitié pour exploitation. C'est alors, en avril 1793, qu'Eli Whitney inventa la machine à égrener le coton. Alors que le Sud exportait deux cent mille livres de coton par an en 1791, les planteurs ont multiplié ce chiffre pour arriver à quarante millions de livres en 1803. Les Sudistes se sont enrichis ! Les maisons étaient alors dessinées par des architectes anglais. On importait des produits de luxe : s'ouvrit une ère de bien-être et de grand confort.

Dans la trilogie, le Sud est présenté par Green, comme un endroit où les *gentlemen* et les *ladies* vivent dans un état de semi-somnolence. Ils ont la passion de discourir, « de faire des déclarations fracassantes » (*Pl.*, 192) mais, entourés d'esclaves, ils vivent une vie paisible voire nonchalante. La sieste est de rigueur, et le seul vrai souci est de chercher de l'ombre. La frénésie s'empare de toute la plantation quand ils partent faire des courses, mais les projets changent souvent et l'organisation semble parfois inefficace. Vision enchantée de la vie des Blancs aisés ? L'homme Green – on le sait en lisant son *Journal* – éprouvait une certaine gêne devant cet état des choses, mais l'écrivain, ici, relate ce que tout le monde pensait à cette époque.

L'insouciance peut paraître dominer la plantation. Cependant, dans cette société bourgeoise règne une étiquette avec des règles de comportement très strictes. Les « dames brunes » (*Pl.*, 797) aux « peaux d'une blancheur de bougie » (*Pl.*, 63) « écoutent silencieusement » (*Pl.*, 526) quand les hommes parlent de la guerre. Elles sont censées être ignorantes des faits politiques et ne doivent en aucun cas émettre une opinion. D'ailleurs, les hommes, les vrais *gentlemen*, n'inquiètent pas les femmes avec ce genre de conversation et s'écartent régulièrement pour discuter de la guerre en fumant des cigares.

Bien que l'accueil soit chaleureux dans le Sud, les « règles sévères de politesse » (*Pl.*, 263) font partie de la tradition et, paradoxalement, le Sud est aussi réputé « sourcilieux » (*Pl.*, 263). La haute société est très perspicace. Les yeux du Sud reconnaissent vite la plus petite goutte de « sang mêlé » (*Pl.*, 466) et rejettent toute personne métissée. Malgré tous les efforts d'Annabel dans *Les Pays Lointains*, ses mains la trahissent. Elle est donc rejetée par la haute société et, après son mariage, ne reçoit aucune visite de courtoisie, coutume de l'époque. Il est très difficile d'intégrer, en effet, cette société bourgeoise, très exigeante et même pointilleuse sur la bienséance, le protocole, la pureté de la race, la loi morale, les devoirs religieux, la hiérarchie sociale. Une société conformiste caractérisée par les attraits de la vie mondaine et le triomphe de l'argent. Pourtant, ces êtres superficiels parfois agaçants ont – mais la dissimulent – une vie intérieure. L'oisiveté du quotidien est étouffante, alors on met de belles robes de bal et l'on va au temple qui ouvre sur un autre monde.

- Etrangère ? fit Douglas. Chez nous, en Géorgie, une Anglaise n'est pas une étrangère. Tu oublies à quel point Savannah a été marquée par l'Angleterre. Il lui en reste encore quelque chose.

Josh eut un geste d'impatience.

- Je sais tout cela. Malgré tout, Elizabeth n'est pas d'ici. Elle vient d'ailleurs.

- Comme Papa, alors. Et jusqu'à un certain point comme nous qui sommes nés aux Antilles. Et puis, où veux-tu en venir ? Nous a-t-on acceptés, oui ou non ?

- Acceptés, si tu veux. Pour Papa, ça n'a pas été très facile. Acceptés, oui. Adoptés, pas tout à fait. Ne le sens-tu pas ?
- C'est sans importance, s'écria Douglas. En tout cas, pour la petite, un mariage arrangera tout. (*Pl.*, 77).

A cause de ou grâce à ses doubles origines, Green se sentait étranger sur terre. À travers la trilogie, le lecteur comprend que la personne venue d'ailleurs attire l'attention. Elle alimente les conversations et provoque la curiosité. Pour l'Anglaise, l'homme qui venait d'ailleurs venait du Sud. Pour les gens du Sud, évidemment, l'étrangère, c'était elle. Mais quelles que soient ses origines, Green nous montre qu'il y a toujours chez l'autre une part incompréhensible, inaccessible et tous ceux qui nous entourent, sont en quelque sorte, des étrangers. Green lui-même a accepté l'ambiguïté dans ses origines et, à travers la lecture de la trilogie, il unifie les différents aspects de lui-même.

La Trilogie du Sud lui sert d'exutoire et même de catharsis : il récrit le cours de l'histoire des États-Unis, y insère des anecdotes familiales et règle ses comptes avec les lecteurs mal informés ou partiaux qui croient que les Nordistes se battaient contre l'esclavage au nom des droits de l'homme. À l'histoire de son pays sont mêlés des personnages romanesques. Elizabeth qui arrive aux États-Unis doit apprendre les raisons de la guerre civile. Ses protagonistes, tout en expliquant l'histoire, expriment leurs points de vue. Le narrateur intervient très régulièrement pour exprimer son dégoût et dénoncer les injustices. Signalons au passage combien cette technique du récit est pertinente et astucieuse : la conversation de salon au profit de la didactique ! Green démontre que l'ambiguïté, tout comme dans ses propres racines, était présente dès le début de la civilisation américaine. Dans *Les Pays Lointains* Douglas affirme à Josh :

- Nous allons vers un désastre depuis que la Constitution a été faite et mal faite par les Pères fondateurs. Le germe de la guerre s'y

trouvait et ils le savaient, mais c'est encore à longue échéance. (*Pl.*, 508).

Si le germe du désaccord fut semé par les pères de la Nation, l'ambiguïté demeura quant à l'efficacité de la récolte. Charlie Jones rappelle les antagonismes historiques :

Ecoutez plutôt ceci que vous ignorez peut-être. Quand les pères de la patrie eurent à discuter la question de l'esclavage et le principe de cette institution, un des auteurs de la Constitution se déclara contre l'esclavage. Il était du Sud et s'appelait Thomas Jefferson. Un autre membre de cette assemblée soutint avec force que l'esclavage devait rester permis. Il était du Nord, son nom : Benjamin Franklin. (*Ets.*, 1097).

Le narrateur intervient lui-même dans ses romans. Non seulement il explique en détail les faits réels des États-Unis, les faits vrais mais il rend également compte des événements survenus en Europe et dans le monde.²²² Certes, ces événements se rapportent surtout à l'Amérique pendant la guerre de Sécession, mais ils reflètent aussi les préoccupations permanentes de Green et sa soif de détails des conditions géopolitiques, sociales, etc. dans le monde. Les batailles de la guerre de Sécession sont décrites dans la Trilogie du Sud avec beaucoup de minutie. Green a même ajouté un tableau intitulé les « Principaux événements aux États-Unis pendant *Les Étoiles du Sud* ». Rappelons qu'un tableau généalogique récapitule la vie des personnages dans *Les Pays Lointains*. S'y trouvent également le chant *Dixie* (*Ets.*, 1586) dont les paroles sont anglaises, ainsi qu'un extrait du *Charleston Mercury* annonçant la dissolution de l'union. Green donne une traduction en français, mais y insère l'original en anglais, tout comme l'aurait fait l'éditeur d'un manuel d'histoire. C'est donc Green, romancier et historien averti, qui rend compte de la progression de la guerre.

Tour à tour, les interventions de Green tentent d'expliquer l'état d'esprit des protagonistes de la guerre de Sécession. Buchanan, Calhoun, Clay, Davis,

²²² Nous pourrions prendre en exemple *Les Étoiles du Sud*, pp. 1407-1409.

Fillmore, Franklin, Jefferson, Lee, Lincoln, Taylor, Toombs : tous ces grands noms y figurent²²³. Les lieux historiques des grandes batailles sont cités ; Fort Sumter, Harper's Ferry, Stone Bridge²²⁴. On apprend aussi la culture littéraire de l'époque : *Wide Awakes*, *Poor White Trash*, *National Era* et *Uncle Tom's Cabin*²²⁵.

L'objectif ici n'est pas de réécrire la trilogie et encore moins l'histoire des États-Unis, mais de démontrer par quelques exemples, le travail de Green et sa capacité d'analyse. Dans la trilogie, le rôle de l'historien revient à Charlie Jones, personnage qui, en réalité, exprime les points de vue de Green et son analyse des événements. Certes, Jones était originaire du Shropshire au Pays de Galles, mais il fut nommé aussi citoyen d'honneur de la ville de Savannah. Le lecteur de la trilogie peut remarquer l'ingéniosité de Green : il a créé un personnage venu d'ailleurs pour raconter l'histoire du Sud. On peut donc en déduire qu'il est indépendant, et par conséquent, capable de juger sans prendre parti.

Charlie Jones commence son cours d'histoire un soir de bal. Tel un grand orateur, il s'adresse, non seulement à Elizabeth, mais à toute une assemblée. Il évoque l'histoire de Mason et Dixon, deux arpenteurs anglais, qui en 1730 « tracèrent sur la carte du pays une longue ligne d'ouest en est marquant la limite entre le Nord et le Sud. Cela leur prit trente ans et, comme ils connaissaient imparfaitement la géographie, la ligne était droite là où elle eût mieux fait d'aller en zigzag. » (*Pl.*, 197). Ici, Charlie Jones, bien qu'Anglais, juge les Anglais et leur travail de recherche insuffisant, car ils se sont fourvoyés dans l'établissement de la frontière. Elizabeth, quant à elle, reste parfois indifférente et ce rôle de professeur que joue Charlie Jones l'agace : « Elle ne suivait pas du tout ce cours d'histoire de Charlie Jones, elle avait l'impression de se trouver dans une classe indisciplinée et s'amusait des chuchotements autour d'elle. » (*Pl.*, 196). À d'autres moments, elle

²²³ Un récapitulatif des ces personnages figure dans l'annexe 1

²²⁴ Un récapitulatif de ces grandes batailles figure dans l'annexe 2

²²⁵ Un récapitulatif de la culture de l'époque figure dans l'annexe 3

fait preuve de naïveté voire d'ignorance, demande des explications à Charlie, l'invite à continuer son monologue sur les détails historiques. Mais la foule intervient « Nous savons tout cela, Charlie Jones » (*Pl.*, 210) ou encore « Bien, mais au nom du Ciel, abrège, abrège. » (*Pl.*, 210). Double objectif : dans un premier temps, le lecteur entend la foule admettre que Charlie Jones a les bonnes informations concernant l'histoire des États-Unis. Green démontre en même temps ici que les Sudistes étaient plus pressés de danser et boire et manger de bonnes choses que de voir la réalité de la guerre civile à venir. Charlie Jones continue sa dialectique malgré les interpellations de la foule – ainsi le lecteur français ou étranger qui ne serait pas familier avec l'histoire du Sud en apprend les principaux événements. L'assemblée intervient souvent afin d'exprimer un point de vue différent de celui de Charlie. Ceci permet justement de démontrer la capacité du « professeur » Charlie Jones à prendre du recul, ce que les Sudistes ne savaient pas faire.

- Qu'avons-nous en commun avec le Nord ? s'écrièrent des invités.
- Pas grande chose peut-être, s'écria Charlie Jones avec force, mais vous rendez-vous compte à quel point nous dépendons de lui ?
- Que dites-vous là, Charlie ? hurla l'orateur ébouriffé. Nous sommes une des nations les plus riches du monde. Notre coton nous assure des ressources inépuisables. Tous les grands pays nous achètent du coton.
- Attention. Le stock de l'Angleterre n'est pas loin d'être plein. D'autre part, réfléchissez à ce détail pittoresque : depuis le hochet que reçoit le petit enfant du Sud jusqu'au linceul qui l'enveloppera à la fin de ses jours, tout, vous m'entendez, tout nous est fourni par le Nord. (*Pl.*, 212)

L'entretien se poursuit en caquetages sur les modes vestimentaires ! Mais cette conversation réinventée par Green réussit à démontrer l'innocence et la naïveté des gens du Sud. Dans la trilogie, les dialogues et la correspondance entre protagonistes informent sur l'avancement de la guerre et sur l'état d'esprit des soldats. La lettre de Fred à son frère Billy qui date du 1er novembre 1859 (*Ets.*, 1421) peut servir d'exemple. Dans cette lettre, Green relate l'histoire de John Brown²²⁶.

²²⁶ Un des premiers Blancs abolitionnistes de l'histoire des États-Unis.

John Brown, ce personnage énigmatique, né le 9 mai 1800 dans l'état du Connecticut aux États-Unis, fut pendu le 2 décembre 1859 en Virginie. Il travaillait comme tanneur, comme son père et était reconnu pour son talent et son expérience dans l'élevage des moutons. Il fut marié deux fois et eut vingt enfants. Pendant sa jeunesse il fut témoin des violences subies par les esclaves noirs et finit par se révolter. Dans sa liste des « Principaux événements aux États-Unis pendant *Les Étoiles du Sud* » (*Ets.*, 1637-1639). Green précise que le 25 mai 1856 à Pottawatomie, Kansas, « l'assassin John Brown tue de sang-froid cinq colons et quatre Indiens. ». John Brown ne cachait pas ses convictions et fut alors menacé. Il s'était rendu avec ses fils à Kansas et ils ne portaient pas d'armes. Mais, à leur arrivée, ils furent accusés d'avoir enlevé et tué à coups de hache les victimes de Pottawatomie. Alors que la plupart des Nordistes croyaient combattre l'esclavage par des moyens pacifiques, John Brown, lui, voulait se battre avec les armes. Le 16 octobre 1859, il attaqua l'arsenal de Harper's Ferry en Virginie. Lors de cette attaque, l'arsenal fut saisi, sept personnes tuées et une dizaine d'autres blessées. Son intention était de distribuer ces armes aux Noirs mais son plan échoua. En effet, c'était le Colonel Robert Lee, membre de la famille de Green, qui défendait le Sud. Brown fut blessé de plusieurs balles et deux de ses fils furent tués. Le 27 octobre 1859, le procès de John Brown commença. Il était accusé du meurtre de quatre blancs et d'un noir, de conspirer avec des esclaves en vue d'organiser une rébellion, et de trahison contre l'État de Virginie. Miriam Griwold, un de ses avocats, le défendit en avançant tout d'abord que Brown n'avait tué personne lui-même ; qu'ensuite il ne pouvait y avoir conspiration avec les esclaves puisqu'ils n'étaient pas très nombreux – il n'y avait lors des faits que 21 hommes dont seulement 5 noirs, et enfin qu'il ne pouvait être condamné pour trahison contre un État envers lequel il n'avait aucune allégeance. Le 2 novembre, après une semaine de procès et quarante-cinq minutes de délibération, il fut déclaré coupable des trois chefs d'accusation et fut condamné à la peine de mort par pendaison en public le 2 décembre.

Dans la trilogie, Fred écrit à Billy que, en tant que Capitaine de la cavalerie dans le Colorado, à une dizaine de miles de Harper's Ferry, il faisait partie des troupes chargées de veiller à l'ordre dans la ville pendant la loi martiale. Il ajoute qu'en sa qualité d'aide de camp du Colonel Lee, il a pu assister au procès. Fred commence sa lettre en informant Billy que les journaux rapportaient des récits « à peu près exacts » (*Ets.*, 1422). Il donne la description suivante de John Brown :

Ce n'est pas un vieil homme comme disent les journaux. Il a cinquante-sept ans et le visage le plus dur que j'aie jamais eu l'occasion de voir, soit dans l'armée, soit dans la vie courante. Les traits sont aigus, le regard d'une cruauté saisissante. La première et la plus durable impression qu'il fait est celle d'un fou, ni plus ni moins. (*Ets.*, 1422)

En effet, pour certains, John Brown était un « fou » (*Ets.*, 1422) mais pour d'autres, notamment pour les Nordistes, c'était un héros. Dans son « Tableau d'événements », Green explique que John Brown était soutenu par les agitateurs du Nord – Gerrit Smith et Wendell Philips. Quand Fred écrit à Billy, il évoque ce sujet, affirmant que pendant la fouille de la maison de John Brown dans le Maryland, « des papiers indiquant que le fou avait dû être commissionné par des gens du Nord » (*Ets.*, 1423), furent découverts. « On soupçonnait surtout Wendell Philips » (*Ets.*, 1423). Cette question fut la source d'une grande polémique aux États-Unis à cette époque et la question n'a toujours pas trouvé de réponse. Les Nordistes furent très embarrassés mais firent de John Brown un martyr.

À travers cette lettre de Fred, Green exprimait le point de vue d'un Sudiste. Certes, il condamnait la violence de John Brown et l'hypocrisie des Nordistes, mais il exprimait aussi ses idées contre la peine de mort. Voici les arguments de Fred qui pèse rationnellement le pour et le contre et devine de façon prémonitoire le dénouement de cette arrestation.

Il est hors de doute qu'il a conspiré contre l'État, qu'il a tué ou plutôt massacré pas mal de monde et que, si l'on est pour la peine de mort, il l'eût sans doute méritée, eût-il été normalement

équilibré. Or ce n'est pas le cas. Je regrette pour lui, comme pour nous, qu'il n'ait pas été abattu dans les combats à Harper's Ferry, car c'est un fou atteint de la manie meurtrière qu'on va exécuter [...] Je regrette aussi que l'État fédéral qui l'accuse et l'a fait arrêter n'ait pas stipulé qu'il soit jugé à Washington.[...] je vois avec consternation qu'en pendant ce malheureux énergumène la Virginie va fournir aux anti-esclavagistes du Nord l'occasion de faire de lui un héros et, bien plus encore, un martyr.[...] je maintiens qu'il faut mettre cet homme dans un asile et que le pendre est une erreur irréparable dont nous aurons à souffrir. (Ets., 1422-23)

On peut constater ici la faculté du Sudiste de comprendre, à sa façon, un ennemi du Sud, tout en gardant ses convictions personnelles et la maestria du romancier présentant, l'un après l'autre, le document historique, sa prise en charge dans la fiction.

Cette guerre de Sécession, atroce guerre civile pendant quatre ans, des milliers de morts. Un seul motif : l'opposition entre les esclavagistes ou confédérés du Sud et les abolitionnistes ou fédéraux du Nord. Qu'est-ce qu'un esclave ? Qu'est-ce que l'esclavage ?

1.2.3. Le problème des esclaves

L'esclavage a toujours été une question épineuse pour Julien Green. Le fait que les étrangers, et plus particulièrement les Français, puissent penser que les Nordistes se sont battus contre les Sudistes pour libérer les Noirs lui était insupportable. À de nombreuses reprises dans la trilogie, les protagonistes du Sud expriment leur point de vue sur l'esclavagisme. Se développent alors des plaidoiries qui justifient l'attitude des Sudistes souvent pris pour des bourreaux.

Hargrove est présenté comme maître de la plantation à Dimwood. C'est un homme juste et respecté par ses serviteurs. Au sein de nombreuses discussions avec ses fils, ou encore, avec Elizabeth, le lecteur entend en réalité le point de vue de Green qui, selon son habitude, récapitule les événements, et en bon pédagogue, donne son cours d'histoire. Hargrove, à son époque, reconnaît que l'esclavage est un fléau mais rappelle que celui-ci est venu de l'Europe et plus particulièrement par les compagnies françaises et anglaises. Selon lui, ce fléau a débuté lorsqu'il devint indispensable de recruter à la place des Blancs, des ouvriers plus résistants au climat du Sud et à la pénibilité de travail dans les champs de coton. Hargrove fait très judicieusement remarquer que les gens du Nord, eux aussi, avaient acheté des esclaves, mais que, les Noirs ne supportant pas le climat, avaient alors été revendus au Sud. Mais dit Hargrove, « Le Nord l'a oublié. » (*Pl.*, 68).

Elizabeth s'oppose ouvertement à l'esclavage et se montre indignée quand Betty lui apprend qu'elle a été achetée. « C'était ce mot « acheté »²²⁷ qui la troublait. » (*Pl.*, 127). On sait aussi que Nora avait été vendue, séparée de sa mère et n'avait jamais vu son père²²⁸. Elizabeth, avec toute l'ignorance d'une Européenne, demande ce qui se passait quand les Noirs refusaient de venir en Amérique. Alors Hargrove répond « On ne leur demandait pas. On les prenait de force. Il n'y avait pas d'autre moyen. » (*Pl.*, 68). Elle trouve cela « honteux » et à ce moment une chose surprenante se produit : Hargrove, ému, admet que lui aussi trouve tout cela « honteux » !

Green alors ne nie pas la vérité. En laissant Betty ou Nora s'exprimer en toute simplicité et présenter respectivement leur histoire, aussi triste soit-elle, il risque de faire passer les Sudistes pour des tyrans, et par la même occasion, s'attirer la sympathie des Noirs voire des Nordistes. Mais Green reste fidèle à ses convictions et, de manière objective, rend compte de cette tragique page d'histoire. Il n'essaie pas de romancer le passé. Il n'essaie ni de justifier ou légitimer ni de discuter. Cependant il présente Hargrove comme un homme esclavagiste certes, mais bon et honnête, qui sait reconnaître la condition humaine des Noirs et les traite avec clémence.

D'Après James Oakes²²⁹, les Sudistes propriétaires d'esclaves se sentaient terriblement coupables. Il fallait avoir des esclaves pour être considéré comme un gentleman, mais rappelons tout de même qu'une personne sur onze seulement possédait des esclaves. Cependant ces personnes étaient des gens d'influence : docteurs, politiciens, enseignants et prêcheurs ! Cela peut paraître surprenant mais, en effet, quarante pour cent de prêcheurs baptistes possédaient des esclaves ! Dans son chapitre « The Convenient Sin », Oakes examine les journaux et autres écrits personnels des Sudistes et découvre que beaucoup d'entre eux étaient

²²⁷ Guillemets de Green

²²⁸ Voir *Pl* chapitre XXII p. 181

²²⁹ Oakes James, *The Ruling Race: A History of American Slaveholders* (Paperback – 1998) - La Race qui dirige : L'histoire des esclavagistes américains. Traduit par moi-même.

profondément troublés par leur implication dans l'esclavage. Nombre furent convaincus qu'ils iraient en enfer. Mais il y avait trop d'argent en jeu. Ils ne pouvaient sacrifier autant de biens matériels. C'est pourquoi la question de la foi dans les églises du Sud se rapportait à des affaires morales personnelles pour condamner, non pas l'esclavage, mais plutôt l'abus d'alcool, le sexe et les jeux de cartes.

La condamnation des biens matériels fait partie de la tradition chrétienne, bien qu'en principe les églises de la Reforme ne réfutent pas la richesse. Dans le Sud, il aurait été honteux de ne pas réussir dans la société. La preuve de la réussite était d'avoir des esclaves à sa disposition. C'était aussi une preuve de virilité. Mais réussir dans cette société c'était risquer son âme ! Terrifiés d'aller en enfer, certains esclavagistes ont libéré leurs esclaves, mais alors ruinés ils vivaient dans des taudis et portaient des haillons. D'autres profitaient du moment présent. Une anecdote racontée à l'époque nous informe qu'un esclavagiste aurait déclaré qu'un gentleman avait le droit de bien profiter de cette vie puisqu'il ne pouvait attendre à autre chose que de rôti dans la prochaine !

Polémiques, altercations se succèdent sans fin : on argumentait à l'aide de Dieu, de l'éthique, du futur économique de l'Amérique. Certains Sudistes voulaient croire que non seulement l'esclavage n'était pas un mal mais un bien positif. Que certains religieux du Nord puissent condamner les esclavagistes a heurté la fierté des Méthodistes, par exemple dans le Sud, à tel point que les évêques ont ordonné à leurs prêcheurs de s'abstenir de tout mouvement abolitionniste. Certains prêcheurs ont même empêché des pratiquants qui vociféraient trop leurs convictions anti-esclavagistes de s'exprimer. Pour les dirigeants des églises du Sud, l'esclavage faisait partie d'un plan divin. Pour eux, la Parole divine ne condamnait pas l'esclavage et établissait un ordre voulu par Dieu. Par la même occasion ils défendaient la Bible, car à cette époque, la question se posait de son authenticité. Alors, les Sudistes se sentaient responsables de la défense de la Bible puisque c'était dans ce livre qu'ils trouvaient leur meilleure

défense en faveur de l'esclavagisme. S'ils pouvaient prouver que les Nordistes attaquaient non seulement l'esclavagisme mais aussi la Parole de Dieu, ceci les aiderait à mieux se défendre.

Nous avons évoqué l'esclavagisme dans sa dimension historique : la lutte entre le Nord et le Sud. Une approche anecdotique – les Noirs dans la vie quotidienne – complète le panorama voulu par Green. Dans la trilogie, Betty et Nora sont les deux esclaves noires au service d'Elizabeth. Le visage de Betty respire « une bonté désarmante » (*Pl.*, 81) avec « le regard chargé de tendresse » (*Pl.*, 81). C'est une femme forte « son corps s'appuie sur deux jambes solides » (*Pl.*, 81). Cela contraste avec la faiblesse d'Elizabeth qui s'évanouit souvent et éprouve régulièrement des sensations de vertige. Betty a une voix « flûtée » (*Pl.*, 81) et « caressante » (*Pl.*, 325). Son sourire dévoile de grandes dents blanches et son visage humain inspire la paix à Elizabeth. Cette lourde personne est d'une grande douceur avec « un cœur énorme » (*Pl.*, 334). Elle joue le rôle de mère envers Elizabeth et le lecteur remarque qu'elle lui parle avec une « autorité de mère de famille ». (*Pl.*, 127). Petit à petit, cette Noire exerce davantage de pouvoir sur Elizabeth laquelle

vainquit son émotion et se contenta de sourire, mais au fond d'elle-même elle pressentit que désormais ce ne serait plus elle qui commanderait. Elle pourrait faire semblant, peut-être, c'était tout. (*Pl.*, 351)

Au fond des yeux de Nora, se reconnaît « la bonté du Noir et ce tragique désir d'aimer ». (*Pl.*, 177). Toutes les deux sont des esclaves loyales. Quand, par exemple, Elizabeth s'apprête à se rendre chez Charlie Jones, Betty a une réaction très violente :

Ici Betty se mit à crier sans retenue et tout à coup elle s'effondra aux pieds de la jeune fille stupéfaite en la suppliant :
-Mam'zelle Lisbeth, demandez à Massa Josh et Massa Douglas de me vend' à Massa' Cha'lie. [...] je veux 'ester avec vous...(*Pl.*, 506)

Betty se trouve alors avec Elizabeth chez Charlie Jones où travaille la deuxième servante, Nora. Toutes les deux sont tellement dévouées qu'elles se battent pour avoir le droit de s'occuper de l'Anglaise. L'auteur en profite pour écrire un dialogue avec l'accent des Noirs. Il choisit un style réaliste qui peut-être un rappel des intonations dans les histoires contées par sa mère.

Dans sa chambre, Elizabeth trouva Betty et Nora bataillant autour de sa malle grande ouverte, toutes deux revendiquant la jeune Anglaise comme leur propriété personnelle.

- Là-bas elle est peut-être ta maîtresse, ici elle est à moi ! clamait Nora d'une voix suraiguë, les bras étendus sur la malle.
- Mais, maintenant elle est à moi pour toujours, répliquait Betty sur le même ton, alors va-t'en ! G'and-mère !
- Ici c'est chez moi, alors toi tu t'en vas !

La contestation s'accompagnait de cris de perruches et devenait si vive qu'elles ne s'aperçurent pas de la présence d'Elizabeth qui les observait en silence. Prêtes à en venir aux mains, déjà se touchaient leurs petits nez noirs aux narines dilatées par la rage. (*Pl.*, 524)

Ici les deux femmes noires se battent sans se rendre compte de la présence d'Elizabeth. Cependant, beaucoup plus souvent dans la trilogie, c'est Elizabeth qui ne s'aperçoit pas de la présence de ces femmes protectrices. Betty en particulier, veille sur elle et la voulant heureuse²³⁰ lui apportant dévouement et affection; en focalisation externe, se cache, peut-être un observateur qui veut réhabiliter ces esclaves dotées de sentiments analogues à ceux des blancs.

Deux traits marquants sont à souligner chez les Noirs tels que les voit Green. Le premier est leur superstition. Ils croient aux fantômes et sont terrifiés quand la famille Hargrove discute d'histoires surnaturelles. Les visages normalement de couleur ébène pâlisent avec la peur et leurs mains se mettent à trembler. (*Pl.*, 94). Oncle Douglas, un soir, à table, dit à sa famille : « Je vous prends tous à témoin qu'il y a des sujets dont on ne doit souffler mot devant les Noirs » (*Pl.*, 98), et aussi : « Je vous rappelle que nous ne devons jamais parler du diable ni de diableries devant eux ». (*Pl.*, 97). Et, en effet, dès que la famille aborde

²³⁰ Voir en exemple *Pl* pp. 781 et 821

ces sujets, les Noirs se sauvent comme des animaux pourchassés. Le deuxième trait que l'on observe est le profond respect du Noir envers l'autorité paternelle. Curieux par nature, Barnabé écoute aux portes. Ned, pour le réprimer, menace de l'emmener chez le père de Barnabé pour recevoir une « raclée » (*Pl.*, 743). « Oh ! oh ! oh ! oh ! faisait Barnabé comme si les premiers coups tombaient déjà » (*Pl.*, 743). Le lendemain Charlotte nous apprend :

- Ce pauvre Barnabé est venu ce matin se jeter à mes pieds pour intervenir en sa faveur auprès de notre cher Ned. La peur que lui inspire son père, le pasteur, est proprement inimaginable. (*Pl.*, 747)

Revenons un instant sur la crédulité chez les Noirs. Ces pratiques de sorcellerie et de la superstition effrayaient les maîtres des plantations. Les Noirs ont eu du mal à oublier ces rituels. Cependant on remarque dans le monde africain l'animisme, une croyance en plusieurs pouvoirs qui comprennent les forces de la nature et beaucoup d'esprits magiques ; mais, la plupart des tribus croient quand-même dans un Être Suprême un créateur, donneur de pluie et de soleil, celui qui existe par lui-même. De plus, la religion traditionnelle d'Afrique ne faisait pas de différence entre le profane et le sacré. Toute vie était sacrée. Il n'y avait pas non plus de division entre cette vie et la vie à venir ; la vie consistait en un continuum auquel participent les vivants et les morts. Bien avant leur contact avec les Blancs, les Africains étaient très religieux et profondément spiritualistes. On peut constater des similarités dans les croyances africaines : l'existence d'un être suprême, le manichéisme comme dualité entre le bien et le mal, la création de l'univers comme le travail de Dieu – toutes ces analogies ont permis aux Africains de s'adapter aux idées chrétiennes.

Hargrove rappelle à Elizabeth que les Noirs travaillant au Sud y sont nourris et soignés en cas de maladie. Il prend le rôle, non pas du « méchant esclavagiste », mais du père d'une très grande famille. Les Noirs finissent même par l'aimer grâce à sa gentillesse et à son attention. Il traite ses esclaves avec

humanité et les décrit comme des enfants. Son fils, Josh, lui dit : « Vos Noirs vous aiment et vous le savez, tout le monde le sait. Vous faites tout ce que vous pouvez pour adoucir leur condition. C'est une énorme famille que vous avez sur les bras. » (Pl., 37). Dès le premier chapitre des *Pays Lointains*, les esclaves sont considérés comme des enfants. Cette idée est répétée à plusieurs reprises dans la trilogie²³¹. Si compréhensif envers ses esclaves, Hargrove est même accusé de faiblesse. Certes, les lecteurs y ont vu un certain paternalisme, une certaine infantilisation mais il s'agit d'une observation qui se veut authentique.

Hargrove décrit l'esclavage comme « le cauchemar du Sud ». (Pl., 68). C'est en effet difficile, car si ces maîtres de plantation veulent libérer les Noirs qui « rêvent à la liberté » (Pl., 69), cela signifie la ruine pour les plantations. Mais il explique à ses fils que de toute manière même sans l'intervention des Nordistes, l'esclavage disparaîtra peu à peu. Alors que la trilogie commence en 1850, Hargrove déclare qu'avant 1870 il n'y aura plus d'esclaves au Sud.

Dans son ouvrage *Pensées sur l'esclavagisme dans le vieux Sud*²³² Jenkins a répertorié les arguments avancés pour la défense de l'esclavage. Six thèmes principaux s'y dégagent : la justification biblique, l'argument historico-juridique, le déterminisme économique, l'éthique sociale et enfin, plus voilée l'infériorité du Noir. La question de la justification biblique nous intéresse plus particulièrement étant donné l'omniprésence de la religion dans cette famille. En effet, dans la Bible on trouve la preuve que Dieu permettait l'esclavagisme en Israël²³³.

Thomas Bacon, pasteur et auteur²³⁴, explique que les pasteurs prêchaient la patience à leurs auditoires noirs. On leur disait que leur corps ne leur appartenait pas, c'est seulement leur âme qu'il fallait sauver à tout prix. Il fallait aussi accepter

²³¹ Voir par exemple Pl pp. 7 et 36

²³² Titre traduit par moi-même : Jenkins, Williams S. *Pro-slavery thought in the Old South* (Chapel Hill, North Carolina, 1935)

²³³ Voir par exemple La Bible, Exode XX.

²³⁴ Bacon, Thomas, *Four Sermons preached at the Parish Church of St. Peter's in Talbot County, in the Province of Maryland, Quatre sermons prêchés dans la paroisse de St. Peter dans le Talbot County en Maryland.* (traduit par moi-même)

la cruauté de certains maîtres des plantations car Dieu voulait éprouver les esclaves et leur apporter cette expiation, thèse défendue par Saint Augustin et Saint Thomas.

Avec la peur de tout perdre, les maîtres des plantations ont même créé des maisons de prières avec des prêcheurs noirs qui devaient porter la bonne parole. Ils espéraient ainsi apprendre aux noirs qu'il fallait tendre l'autre joue et accepter leur situation. Certaines églises avaient des places réservées pour des personnes d'honneur – les Noirs. Ces prêcheurs Noirs n'étaient pas très instruits mais connaissaient bien la Bible et faisaient preuve d'une très grande foi. Notons, tout de même, qu'ils ne pouvaient prêcher qu'en présence d'un Blanc qui veillait au bon déroulement des cérémonies !

Il faut en effet reconnaître que Green situe l'histoire de sa trilogie en 1850, avant la guerre de Sécession. Avant cette date, les esclaves n'étaient pas traités par les maîtres comme dans la fiction de notre auteur, lequel rappelle ce fait à la suite des paroles très dures de Tante Emma qui, étouffée par la chaleur, se met en colère contre un Noir qui s'est endormi, au lieu de faire marcher le pankas pour lui donner de l'air. Alors, elle suggère que Charlie Jones lui jette un verre d'eau à la figure. « À votre place [...] je vendrais ce paresseux, je lui ferais descendre le Mississippi, il trouverait acquéreur » (*Pl.*, 261), dit-elle. Charlie Jones et Oncle Josh lui demandent de se calmer et tentent d'expliquer à Elizabeth que « Tante Emma parle comme on parlait dans sa jeunesse ». Rappelons que celle-ci est née en 1813. Charlie Jones précise que « depuis, on ne tiendrait pas chez nous un langage aussi inhumain. » (*Pl.*, 262).

Les églises protestantes du Sud ont toléré l'esclavage et ont essayé de se donner bonne conscience en s'appuyant sur le texte biblique. Mais à partir de 1845, on peut constater que les membres de l'église baptiste, surtout fréquentée par les Noirs, ont commencé à se révolter. Peu de temps après, suivirent les églises

méthodiste et presbytérienne. Les catholiques, quant à eux, n'ont manifesté aucun sentiment et se sont montrés surtout indifférents. On ne peut pas dire qu'ils aient été pour l'esclavagisme, mais il n'existe dans le catholicisme aucune doctrine contre l'esclavagisme. Cependant, un point commun réunit toutes ces églises : il y a incompatibilité entre le fait d'être à la fois esclave et chrétien. Un chrétien ne peut être un esclave. Alors il fallait, pour éviter les risques d'insurrection, que les esclaves restent païens. Dans la Trilogie du Sud, les Noirs sont devenus chrétiens et plus particulièrement catholiques grâce à Laura. Dans le Sud, en général si beaucoup de Noirs sont devenus chrétiens ils ont surtout été attirés par les églises méthodistes et baptistes, (on les estimait à plusieurs milliers en 1850). Ces églises attiraient les Noirs par le faste et le rythme endiablé des chants ; les fidèles exprimaient leur bonheur de vivre lors des cérémonies alors que les églises épiscopaliennes et presbytériennes leur paraissaient trop strictes, trop austères.

Hargrove reconnaît « Notre religion leur est enseignée et elle leur est chère. Dans bien des cas, ils l'ajoutent à la leur, celle de leurs ancêtres. » (*Pl.*, 69). Certains maîtres restaient toutefois dubitatifs devant les conversions des esclaves, car leur enseigner la religion impliquait l'idée que ces hommes étaient leurs égaux – et alors justifier l'esclavage était difficile. Ces esclaves vivaient dans la peur de mourir et ne pouvaient que constater que le Noir comme le Blanc est égal devant la mort. L'un et l'autre ont un désir de vivre et une hantise du trépas. Rappelons que le Sud était un endroit propice pour la contagion de certaines maladies. Beaucoup vivaient dans des maisons délabrées et mangeaient mal. Régulièrement, des épidémies de choléra, de malaria, et de fièvre jaune semaient la terreur. La fièvre jaune, par exemple tua mille personnes par semaine pendant le mois d'août en 1853 à la Nouvelle Orléans. Cette menace perpétuelle rappelle la mauvaise conscience des maîtres des plantations qui craignaient le jugement de Dieu et la condamnation à l'enfer pour l'éternité.

Dès le début de la trilogie, nous comprenons plus aisément pourquoi l'esclavage arrivait à sa fin. Les maîtres de plantations au Sud ne sont pas des

bourreaux, mais des hommes qui fournissent du travail aux Noirs, tout en leur prodiguant les soins nécessaires, et en prêchant la bonne parole. Ils sont éduqués, tels des enfants par leurs parents. Rappelons que pour les maîtres, les Noirs sont des enfants. Cependant Green nous montre les effets de la « griserie du pouvoir ». (Pl., 524). En effet, même Elizabeth qui, nous le savons, est contre l'esclavage, se manifeste ouvertement pour défendre Betty. Cependant, elle comprend cette « satisfaction de voir plier [...] des êtres humains terrorisés » (Pl., 524). Même si après cet épisode, elle ressent de la honte, nous comprenons la faiblesse humaine devant la soif du pouvoir.

Les gens « moralisateurs » (Pl., 165) du Nord n'ont trouvé dans l'esclavagisme qu'un prétexte pour envahir le Sud. Le chapitre CXIII des *Pays Lointains* critique sévèrement Harriett Beecher-Stowe²³⁵. C'est le commodore qui parle de cette femme à Charlie Jones. Il fallait bien que Green créât le personnage masculin pour discuter avec Charlie Jones de la guerre civile. En effet, ces discussions étaient à l'époque réservées aux hommes. Green, encore une fois, trouve l'inspiration dans son passé généalogique et recrée sa famille dans la Maison du Tumulte où réside le commodore lequel arrive précipitamment, très en colère, pour voir Charlie afin de lui montrer un extrait du *National Era*, rédigé par Harriett Beecher-Stowe. Il traite cette femme de « petite dinde » (Pl., 823). Elle serait assez vulgaire pour atteindre le grand public et provoquer des rebellions par son roman sur l'esclavage du Sud, publié en feuilleton. Dans son journal, elle s'apitoie sur le sort des Noirs et accuse le Sud de les traiter comme du bétail. Rappelons que, dans le roman *Les Pays Lointains*, la famille de Charlie Jones et celle du commodore ne se parlent pas. Une prairie les sépare et le seul fait que le voisin traverse cette prairie pour évoquer le sujet de ce feuilleton prouve l'intensité de sa colère. Charlie Jones l'apaise :

²³⁵ Harriet Beecher-Stowe (14 juin 1811-1 juillet 1896) fut auteur américaine et abolitionniste. Elle écrivit *Uncle Tom's Cabin*, *La Case de l'Oncle Tom* en 1852 pour dénoncer la cruauté de l'esclavage. Ce roman fut connu par des millions de lecteurs dans le monde, même en Grande Bretagne. Grâce à elle, la question de l'esclavage n'était plus une question politique, mais un véritable fléau. Mais ce roman a beaucoup gêné le Sud. Son influence était si forte que – dit-on – Abraham Lincoln aurait déclaré en voyant son auteur : « Alors c'est vous la petite dame qui a déclenché cette grande guerre ! »

- C'est sans valeur. Je connais la dame... Elle n'a jamais mis les pieds dans le vrai Sud et n'a vu que le Kentucky. Documentation nulle. (Pl., 823)

Son interlocuteur s'en va alors, laissant « ces saletés » (Pl., 823) à Charlie Jones. Ainsi, Green règle leurs comptes à tous ceux qui connaissaient mal l'histoire du Sud.

Le message le plus important que nous transmet Green, message pragmatique, est peut-être que l'esclavage doit mourir lentement. Nous l'avons vu : les maîtres de plantations veulent rester humains, les esclaves veulent la liberté mais ne savent pas où aller. Les églises non plus n'ont pas de solution pour résoudre cette épineuse question. Tout le monde prétend faire des efforts, mais, souvenons-nous de la réponse d'Oncle Josh à Elizabeth lorsqu'elle réclame le droit d'emmener Betty chez Charlie Jones, avec elle, dans la même calèche : « - Nous n'en sommes pas encore là » (Pl., 510), dit-il. En effet, en Amérique, au cours des années 1850, les choses changent et évoluent, mais, comme pour tout grand changement de ce genre, les étapes sont lentes, très lentes : certes, les Sudistes souhaitaient par pure éthique, l'émancipation des Noirs mais pour leur économie, c'eût été la ruine.

Avec la montée du puritanisme qui met l'accent sur l'austérité, sur la rigidité morale, les Américains veulent respecter plus fortement les préceptes bibliques. Ils ont ressenti, Nordistes comme Sudistes, que la guerre de Sécession fut une punition de Dieu. Certains faisaient la comparaison avec les enfants d'Israël qui ont été punis dans l'Ancien Testament. Ils pensaient avoir subi ce que l'on appelé à l'époque un « baptême de sang ». Les Sudistes croyaient mener une guerre sainte car plusieurs églises telles que les Mormons étaient devenues corrompues dans le Nord. Alors ils se voyaient comme des soldats chrétiens et ne se doutaient pas un instant de l'aide que Dieu leur apporterait. Les Nordistes, quant à eux, se battaient contre l'esclavagisme et le mal fait aux Noirs. De même

que les prêcheurs Sudistes, les prêcheurs au Nord soutenaient qu'ils allaient gagner pour la bonne cause.

Le fait que le Nord ait gagné a provoqué une crise de foi chez les Sudistes après 1863. Avant la guerre, les péchés concernaient surtout l'abus d'alcool, le fait de fumer ou de jurer. Ils estimaient que l'Église n'avait pas l'autorité ni la vocation de s'occuper des affaires politiques ou économiques. Par conséquent, l'esclavagisme ne relevait pas de sa responsabilité. Le Général Lee - nous l'avons vu plus haut - était un imminent leader des Sudistes. Lui-même a déclaré que si le Sud a perdu, ce n'était pas dû à la stratégie ni au nombre trop conséquent d'ennemis, mais parce que les soldats buvaient trop d'alcool, dansaient trop avec les jolies brunes et jouaient trop souvent aux cartes.

L'affrontement se poursuit alors dans un conflit intense et inextricable et même insoluble entre le Nord et le Sud. Les Sudistes vaincus oublient momentanément que le sujet préoccupant est l'esclavagisme : ils expliquent leur défaite par leur comportement corrompu et immoral : Dieu les a punis, le « baptême du sang » était un châtiment divin : il suggérait peut-être une expiation par le retour à une morale chrétienne, vertueuse.

Même après la défaite, ils estimaient que les Nordistes donnaient trop de pouvoir politique et économique aux Noirs. C'est l'une des raisons principales expliquant la création du Ku Klux Klan. La loi pouvait obliger les Confédérés à retourner dans l'Union mais elle ne pouvait régler les conflits entre les églises : le Sud se devait de sauver la nation de l'immoralité du Nord. On appelait cela « la religion de la cause perdue ». Certains disaient que leur nouveau Christ était le Général Lee. Celui-ci souffrit de sa défaite à Appomattox autant que Jésus dans sa crucifixion. Il perdit la guerre parce qu'il fut trahi par le Général Longstreet que l'on compara à Judas. Le nom de Lee resta auréolé de gloire dans la mémoire de ses contemporains, des historiens et dans celle des personnages de Green. Ce fut

sa résurrection. Cette métaphore christique n'oublie pas les saints à savoir les soldats et officiers morts au combat pour la cause du Sud.

Le soleil du Sud, les ancêtres, l'hérédité, les Noirs, le regard neutre et le regard visionnaire, les remous de l'âme : le nom du père trouve ses profondes racines dans le Sud.

Conclusion Partie 1

Éternel étranger sur terre, quelque chose chez Green reste insaisissable pour nous, ses lecteurs. C'était un homme complexe avec plusieurs facettes. Sa différence, il la cultivait en déclarant haut et fort sa nationalité américaine. Mais rappelons la description amusante qu'il donnait de lui-même : un quart de sang irlandais, un quart écossais, un quart gallois et un quart anglais faisaient de lui le parfait Américain ! Quelle ambiguïté ! Qui était-il, d'où venait-il ? Le savait-il justement ? La quête de Julien Green était de chercher sa stabilité. Il venait d'ailleurs et il voulait toujours être ailleurs. Dans la trilogie du Sud, Green nous a présenté des Anglais et des Gallois, il nous a raconté les histoires de fantômes d'Ecosse mais a situé ses romans dans le vieux Sud. Ce Sud, nous l'avons constaté, lui était très cher : il n'a pas oublié les histoires de sa mère, fille du Sud, et a voulu rendre hommage et justice à ce pays dans chaque page de son œuvre.

Le présent devenait trop vite le passé. Green a besoin de retourner dans le passé pour mieux vivre le temps présent. Il trouve dans les lieux et les maisons de ses ascendants une certaine sérénité. À travers ce chapitre : « L'héritage des pères », nous comprenons la volonté d'un homme conscient du temps qui passe et conscient d'être

redevable à ses parents aimés. Héritier d'un capital culturel, social et intellectuel transmis par la parole de ses ancêtres, il s'oblige à tout écrire afin d'en garantir la véracité et en assurer la pérennité. Rédigeant son *Journal* et ses œuvres fictives, il assume son devoir de mémoire. Fier de ses racines, il partage avec nous son patrimoine en contant ses voyages et ses réflexions à travers l'Histoire.

PARTIE 2

À LA RECHERCHE DE DIEU LE PÈRE

Chapitre 1 : Catholicisme ou Protestantisme ?

2.1.1. Dieu le Père

A plus de quatre-vingts ans, Green écrit trois romans qui traitent du catholicisme et du protestantisme et qui mettent en scène des protagonistes des deux églises. Quoique peu bienveillantes et même parfois hostiles l'une envers l'autre, elles ont un fond commun, à savoir : le même Dieu, le Père, et son fils Jésus. Celui-ci vint leur enseigner le *Notre Père* qui reste la prière commune récitée à plusieurs reprises dans la trilogie. Successivement, Green présente les différences fondamentales entre ces deux églises. Lui qui les a fréquentées comprend justement « l'incompréhensible » qui les désunit et ne prend la défense ni de l'une ni de l'autre. En tant que narrateur, il intervient cependant à des moments clés des romans pour souligner que, malgré des théories et des doctrines divergentes, la souffrance humaine ramène à la prière, et que, quelle que soit la façon de prier, cette prière conduit toujours au même Dieu.

Puisque les idées et les opinions se présentent sous forme romanesque et que ce sont des personnages fictifs qui s'expriment, Green donne libre cours à leurs discours et à leur autonomie. Contrairement aux railleries et aux diatribes qui accueillirent son ouvrage *Pamphlet contre les catholiques de France*, il n'y eut pas de polémique chez les critiques sur ses écrits. Green était-il devenu plus pédagogue, plus neutre et tout simplement plus serein au fil des années ? C'est, en effet, avec sérénité qu'il aborde la question d'une Bible omniprésente pour les protestants, ainsi que cette réputation d'idolâtrie qu'ont les catholiques.

Charlie Jones joue le rôle de véritable père et de beau-père pour Elizabeth. Il est aussi le médiateur entre des protagonistes de confessions différentes. Lui-même est protestant, mais il explique néanmoins à Elizabeth les rites catholiques. Il aurait pu lui rappeler – ou lui apprendre – l’origine du schisme dans les années 1520 : la volonté d’Henri VIII de rompre avec Rome, car le Pape refusa son divorce ; ce vaste mouvement religieux conduit par un excommunié : Luther, qui revendique le salut par la foi, la liberté de chacun dans l’étude et l’interprétation de la Bible ; les efforts d’intellectuels humanistes tel Erasme qui prône une attitude de conciliation sur des points considérés comme mineurs : la communion sous les deux espèces par exemple. C’est ce que fait Charlie Jones en enseignant à Elizabeth la tolérance et le respect d’autrui. Très généreux, d’un esprit très ouvert, il va même jusqu’à financer la construction de couvents en Géorgie puis dans le Maryland.

Grâce à Mr. Charlie Jones, elle (Laura) et sa fille, ainsi que toute leur communauté, sont allées s’établir dans un couvent qu’il leur a fait construire au cœur du Maryland, [...] Il a pensé, non sans raison, qu’elles seraient plus heureuses en pays catholique. [...] Là où se trouvent ces religieuses, le paysage n’a rien d’austère. Ce ne sont que prairies et collines verdoyantes. Le couvent lui-même fait l’admiration de tous. Mr Charlie Jones fait grandement les choses. (*Ets.*, 1478)

Il semblerait donc qu’un père au caractère énergique soit indispensable à Elizabeth pour mieux comprendre le père céleste ou le père spirituel. C’est bien nécessaire car la jeune fille semble vivre une religion plus opprimante qu’épanouissante. Lorsqu’elle a le privilège, une fois, d’un entretien avec un évêque anglican, ce qui la charme, ce sont les yeux bleus de son interlocuteur ! Néanmoins sa mère lui rappelle sans cesse ses origines protestantes et lui conseille de se méfier des catholiques. Charlie Jones l’aide à relativiser les paroles de cette mère en deuil, dépressive et émotionnellement instable : « Ta chère maman a les idées de sa génération, un peu rigoristes » (*Pl.*, 245), lui permettant ainsi de se confier à une catholique, Tante Laura. Dans la trilogie, tous les catholiques sont présentés comme des personnages qui veulent le bien d’Elizabeth et veillent sur

elle. En revanche les protestants se montrent plus froids envers elle, la Bible toujours à la main et lui en recommandent la lecture quotidienne

Dans ce monde mystérieux de la religion se côtoient des croyances magiques et des superstitions grâce auxquelles l'auteur revit ses émotions d'enfant, les fondements de sa formation spirituelle. En quoi consistent ces bases, ces assises à partir desquelles il étaiera sa propre foi, souffrira de certains interdits moraux, s'appuiera tout au long de sa vie ?

2.1.2. Julien Green écrivain catholique.

Tout et son contraire, fut écrit à propos de Julien Green et de sa spiritualité. Décrit comme l'un des plus grands écrivains catholiques de son époque, Green naquit cependant protestant. Il se convertit au catholicisme à l'âge de quatorze ans et ne cessa d'exprimer ses convictions avec la plus grande ferveur. Son *Pamphlet contre les catholiques de France* est probablement le plus célèbre cri du cœur poussé par un ancien protestant contre l'indifférence des prêtres et des catholiques envers leur religion. Ce texte fut publié sous le pseudonyme de Théophile Delaporte. Green en eut l'idée quand son ami Pierre Morhange lui demanda de rédiger un texte lors de la première édition de la *Revue des Pamphlétaires*. L'adjectif 'puritain' ne l'a jamais quitté. Il pratiquait, disait-on, son catholicisme comme un vrai protestant !

Les idées, les espérances, les craintes qu'éprouvait Green au sujet sa religion sont présentes dans la Trilogie du Sud, ainsi que dans toute son œuvre.

De mère épiscopaliennne et de père presbytérien, il se convertit au catholicisme en 1915. Son père interprétait l'Évangile au pied de la lettre et priait Dieu avec la candeur d'un enfant. Sa mère, quant à elle, lisait la Bible en anglais tous les jours dans sa version préférée, celle du Roi Jacques appelée en anglais le *Saint James*²³⁶. Petit, Green accompagnait sa mère à l'église anglicane mais

²³⁶ Bible version du roi Jacques porte aussi le nom « Authorised Version » « version autorisée ». Elle porte le nom de Roi Jacques car celui-ci a levé la peine de mort applicable aux traducteurs des textes sacrés. Elle fut publiée pour la première fois en 1611. Le Nouveau Testament est une traduction depuis « Textus Receptus », c'est-à-dire, en accord avec la majorité des textes bibliques de l'époque. L'Ancien Testament est traduit de l'hébreu.

fréquentait aussi l'église catholique avec des voisins. D'après Samuel Stokes, dans l'ouvrage *Julian Green and the Thorn of Puritanism*²³⁷, Green recherchait dans la religion, la sécurité, la joie et surtout le mystère qu'il retrouvait, enfant, à l'intérieur de l'église, grâce aux odeurs, aux rituels et aux cierges.

Pour Green, l'essence du mystère entourant toute notion de spiritualité réside en partie dans les liens héréditaires qu'il noue en imagination avec ses ancêtres, mais aussi avec l'ensemble du genre humain. Il sait pertinemment que ses ancêtres, tout comme ceux de la plupart des Protestants, étaient catholiques. Surtout, la branche anglaise de la famille Green était restée catholique jusqu'au milieu du 18^{ème} siècle. Green est persuadé que son intérêt pour le catholicisme s'est nourri de mystérieux liens entretenus avec cette tradition familiale d'appartenance à l'Église.²³⁸

L'Évangile lui apportait la sécurité. Combattant au front pendant la guerre en 1914, il ne craignait rien, certain de la protection de Dieu. Il se sentait rassuré. Il éprouva une joie intense après sa conversion. « Ma quinzième année a été une des plus heureuses de ma vie. Je ne me sentais pas sur terre. »²³⁹

La mère de Green mourut en 1914 alors qu'il n'avait que quatorze ans, et ce fut une tragédie dont Green ne se remit jamais. Il apprit quelque temps après son décès, qu'elle avait eu de nombreuses discussions avec des sœurs et des prêtres catholiques car elle se posait des questions spirituelles, ce dont elle ne fit jamais part à son fils. Elle ne se convertit pas pour autant au catholicisme mais elle chercha des réponses à certaines de ses questions. Son père, quant à lui, franchit le pas de la conversion mais n'en informa pas son fils afin de ne pas l'influencer.

²³⁷ (New York: King's Crown Press, 1955). *Julian Green et l'épine du puritanisme*, titre traduit par moi-même

²³⁸ Stokes S., *Julian Green and the Thorn of Puritanism*, op. cit., traduit par moi-même

²³⁹ Julien Green *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », I (Paris : Gallimard, 1972)

C'est à cette époque que Julien Green, trouva par hasard, un livre intitulé *The Faith of our Fathers*²⁴⁰. Écrit par le Cardinal Gibbons en 1876, il fut très populaire aux États-Unis à une époque où l'anticatholicisme commençait à se développer. Un million quatre exemplaires furent vendus en moins de quarante ans. Dans ce livre plusieurs fois réédité depuis cette date, l'auteur tente de manière très simple de répondre aux questions qu'un protestant peut se poser au sujet du catholicisme : le célibat des prêtres, les statues et l'interprétation de la Bible. Rédigé en anglais très populaire, sans recours aux termes savants, cet ouvrage est aisément compréhensible. Green dit avoir trouvé réponse à toutes ses interrogations dans ce livre qui l'a influencé jusqu'à sa mort. Nous allons accorder beaucoup d'importance à ce livre qui est à la genèse de la conversion de Green.

Tout d'abord, regardons le contexte dans lequel il a trouvé ce livre. Il nous explique dans son œuvre autobiographique *Partir avant le Jour*, qu'en septembre 1915, il s'est produit « un de ces événements les plus singuliers de [sa] vie. » Un jeudi après-midi alors qu'il travaillait dans la chambre de son père, subitement, d'une façon inexplicable, il a senti la présence spirituelle de sa mère. Il a eu l'idée de se diriger vers la salle de bains sans pouvoir s'expliquer pourquoi. Il se trouvait seul et par une inspiration il a tiré un rideau pour découvrir dissimulé un livre. Il s'agissait bien de celui de Cardinal Gibbons. Green nous explique :

C'était un abrégé de toute la doctrine catholique à l'usage des nouveaux convertis, par le cardinal Gibbons, de Baltimore. Je commençai à le lire. {...} ce que je puis affirmer, c'est que dans l'espace de dix ou quinze jours, j'avais dévoré le livre entier. Depuis le premier mot jusqu'au dernier, je crus tout ce qui était contenu dans ces pages, je le crus avec force et avec joie. Il me sembla qu'alors que je mourais de soif, une eau fraîche m'était versée d'une source intarissable, une eau délicieuse qui répandait la joie. Ce que je voulais savoir, je le savais enfin, ce que je voulais croire m'était prodigué, je regrettais seulement qu'il n'y en eût plus. Cette eau plus enivrante que le vin me

²⁴⁰ *La foi de nos pères*. Titre traduit par moi-même. Gibbons, James, Cardinal, *The Faith of Our Fathers* (US: R. Washbourne, 1905).

transforma d'un seul coup, je devins catholique de désir, sans
hésitation aucune, dans un immense élan vers Dieu.²⁴¹

Green a l'impression de tout savoir grâce au livre de Gibbons. Nous donnons dans les pages suivantes un extrait des tableaux récapitulant les différences entre les églises protestantes et catholiques ainsi que leurs commencements : L'auteur explique l'origine de ces églises et Green, en quête de vérité sur ses ancêtres, dut être sensible aux renseignements sur la fondation de l'église catholique.

²⁴¹ Julien Green *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », V (Paris : Gallimard, 1977), p. 809, autobiographie, *Partir avant le jour*.

Tableau comparatif historique

L'Église Apostolique	L'Église Catholique	Les Églises Protestantes
1 Notre Sauveur a distingué Pierre parmi les apôtres	L'Église catholique confie à Pierre et à ses successeurs la primauté de l'honneur et de la juridiction.	Toutes les autres obédiences chrétiennes rejettent la suprématie de Pierre sur les autres apôtres
2 L'Église apostolique affirme l'infailibilité de son enseignement. La parole des apôtres fait donc autorité et est reçue non comme une opinion personnelle mais comme une vérité d'essence divine.	De toutes les confessions chrétiennes, l'Église catholique est la seule qui fasse valoir une prérogative d'infailibilité dans son enseignement. De leur chaire, ses ministres délivrent avec autorité l'enseignement religieux que les fidèles reçoivent avec confiance, sans jamais remettre en question sa véracité.	Toutes les Églises protestantes réfutent le principe d'infailibilité et dénie aux ministres de la religion la possession d'un tel don
3 Notre Sauveur édicte et impose les règles du jeûne.	L'Église recommande aux fidèles de jeûner à certaines périodes de l'année, notamment pendant le Carême. À l'autel, un prêtre catholique officie toujours à jeun.	Les protestants n'ont aucune loi qui leur impose de jeûner mais il arrive que certains le fassent par dévotion, à titre privé. Les protestants essaient même de ridiculiser le jeûne qu'ils assimilent à une surérogation portant atteinte aux mérites du Christ.

4 L'apôtre énonce que « les femmes doivent garder le silence à l'église car il leur est interdit de prendre la parole...Il est honteux qu'une femme prenne la parole dans une église »I.Cor.xiv, 34,35 Citation exacte des deux versets : « Que les femmes se taisent dans les assemblées, car il ne leur est pas permis de prendre la parole ; qu'elles se tiennent dans la soumission selon que la Loi même le dit. Si elles veulent s'instruire sur quelque point, qu'elles interrogent leur mari à la maison ; car il est inconvenant pour une femme de parler dans une assemblée »	L'église catholique dénie toujours aux femmes le droit de prêcher dans la maison de Dieu.	Les femmes, notamment ici, aux États-Unis, prêchent en public dans les églises méthodistes et autres avec le consentement de leur hiérarchie.
5 Saint Pierre et Saint Jean ont confirmé les nouveaux baptisés en Samarie.	Tous les évêques catholiques, en tant que successeurs des apôtres, imposent les mains, lors de la confirmation, sur les fidèles qui ont reçu le baptême et qui reçoivent ainsi le Saint Esprit.	À l'exception des Épiscopaliens, aucune confession ne sacrifie à la cérémonie d'imposition des mains dans ce pays, et aucune ne reconnaît même le sacrement de la confirmation.
6 Notre Sauveur et ses apôtres nous enseignent que l'eucharistie est le	Par les apôtres, et au nom de notre Seigneur, l'église catholique enseigne que	Les églises protestantes (sauf quelques églises ritualistes peut-être),

corps et le sang du Christ.	l'eucharistie est réellement et de fait le corps et le sang de Jésus Christ sous l'espèce du pain et du vin.	condamnent la doctrine de la présence réelle du Christ qu'elles considèrent comme une manifestation idolâtre. Selon elles, lors de la communion, nous ne recevons qu'une commémoration du Christ.
7 Le Sauveur a donné aux apôtres le pouvoir de pardonner les péchés.	Les évêques et les prêtres catholiques, en tant qu'héritiers des prérogatives apostoliques, prêchent la réconciliation et le pardon des péchés au nom du Christ.	À l'inverse, les protestants affirment que nul n'a reçu de Dieu l'autorisation d'accorder le pardon.
8 En ce qui concerne les malades, Saint Jean: « S'il y a parmi vous un malade, faites venir les prêtres de l'église et laissez-les prier à son chevet et l'oindre d'huile au nom de Notre Seigneur » James v, 14. James il ne s'appelle pas James en Français mais Jacques verset 13-14 : ... Quelqu'un parmi vous est il malade ? Qu'il appelle les presbytres de l'église et qu'ils prient sur lui après l'avoir oint d'huile au nom du Seigneur »	L'un des devoirs les plus communs d'un prêtre catholique est de donner le sacrement de l'extrême-onction. (aujourd'hui, on dit généralement « sacrement des malades ») Si l'un d'entre nous est souffrant, il doit faire appeler un prêtre de l'église afin que ce dernier fasse l'onction au nom de Dieu.	Aucune église protestante ne pratique une cérémonie d'extrême-onction malgré l'injonction de l'apôtre.

9 Du mariage Notre sauveur dit: « Quiconque reniera sa femme pour en épouser une autre commettra l'adultère. Et si une femme rejette son mari pour épouser un autre homme, elle commettra l'adultère » Marc, X, 11-12. Citation de la Bible de Jérusalem : « Et il leur dit : « Quiconque répudie sa femme et en épouse une autre commet l'adultère à son égard ; et si une femme répudie son mari et en épouse un autre, elle commet un adultère.»	Suivant à la lettre l'injonction de l'apôtre, l'église catholique interdit au mari et à la femme de se séparer ; ou, s'ils se séparent, le remariage de l'un sera impossible tant que l'autre sera en vie.	Comme chacun le sait, les églises protestantes, ont considérablement assoupli cette loi de l'évangile pour permettre aux divorcés de se remarier. Et elles autorisent le divorce <i>a vinculo</i> sous des prétextes divers et parfois mêmes insignifiants.
10 Non seulement par la parole mais aussi par l'exemple qu'il donne, notre Seigneur recommande l'état de virginité éternelle aux âmes soucieuses d'atteindre la perfection,	À l'instar de l'apôtre et du maître, le clergé catholique s'astreint à une vie de chasteté. Les religieux de nos couvents, femmes et hommes, consacrent volontairement leur virginité à Dieu.	À de très rares exceptions près, les ministres de toutes les autres confessions peuvent se marier. Et loin d'inculquer aux fidèles la recommandation apostolique concernant le célibat, ils vont jusqu'à insinuer que la chasteté éternelle, recommandée par Saint Paul, est peu réaliste.

Différentes doctrines au sein des églises chrétiennes.

Nom	Pays d'origine	Fondateur	Année	Références citées
Anabaptists	Allemagne	Nicolas Stork	1521	Vincent L. Milner, "Religious Denominations."
Baptists	Rhode Island	Roger Williams	1639	"The Book of Religions," by John Hayward.
Free-Will Baptists	New Hampshire	Benj. Randall	1780	Ibid.
Free Communion Baptists	New York	Benijah Corp	Close to 18 th century	Rev. A.D. Williamsin "History of All Denominations."
Seventh-Day Baptists	US	General Conference	1833	W.B. Gillet, Ibid.
Campbellites, or Christians	Virginia	Alex. Campbell	1813	"Book of Religions."
Methodists Episcopal	Angleterre	John Wesley	1739	Rev. Nathan Bangs in "History of All Denominations."
Reformed Methodist	Vermont	Branch of Meth. Episcopal Church	1814	Ibid.
Methodist Society	New York	Do.	1820	Rev. W. M. Stilwell, Ibid.
Methodist Protestant	Baltimore	Do.	1830	James. R. Williams, Ibid.

True Wesleyan Methodist	New York	Delegates from Methodist denominations	1843	J. Timberman, Ibid.
Presbyterian (Old School)	Ecosse	General Assembly	1560	John M. Krebs, Ibid.
Presbyterian (New School)	Philadelphia	General Assembly	1840	Joel Parker, D.D., Ibid.
Episcopalian	Angleterre	Henry VIII	1534	Macaulay and other English historians.
Lutheran	Allemagne	Martin Luther	1524	S.S. Schmucker in "History of All Denominations."
Unita'n Congregations	Allemagne	Celarius	About 1540	Alvan Lamson, Ibid.
Congregationalists	Angleterre	Robert Browne	1583	E.W. Andrews, Ibid.
Quakers	Angleterre	George Fox	1647	English Historians.
Do.	America	William Penn	1681	American Historians.
Catholic Church	Jerusalem	Jesus Christ	33	New Testament

D'après le professeur Christopher O'Donnell²⁴², ce type de tableau, provenant du livre de Gibbons, était courant à l'époque de ce dernier, mais il précise que le lecteur d'aujourd'hui pourrait rejeter la présentation très limitée et réductrice de Gibbons.²⁴³ Notre objectif n'est pas de porter, ici, un jugement sur

²⁴² Auteur et professeur de théologie, au Terenure College de Dublin, Irlande

²⁴³ Entretien privé 23 décembre 2007, « The modern reader may not find attractive the harsh polemic of the shallow presentation of Gibbons which was certainly normal at the time. » traduit par moi-même.

l'œuvre de Gibbons mais seulement de montrer les convictions de Green à la suite de cette lecture.

Après lecture du livre *The Faith of our Fathers*, Green annonça à son père son désir de se convertir. Celui-ci le mit alors en contact avec le Père Crété, prêtre jésuite qui se chargea de la formation spirituelle du jeune Julien. Il lui apprit le latin et crut innocemment à la « sainteté » de Green. Il lui prédisait un avenir de moine bénédictin sur l'île de Wight. Green, très flatté par la haute opinion du prêtre se voyait dans « une charmante petite pièce aux murs blanchis à la chaux²⁴⁴ ». Plus tard, il aura l'impression de ne pas avoir répondu à l'appel du Seigneur. À la grande déception du prêtre, Green ne deviendra pas moine et s'interrogera toute sa vie sur les conséquences de son choix.

Suivent alors les années d'adolescence. Le jeune Green grandit en toute innocence. Entre 1917 et 1918, il rejoint *l'American Field Service* et *l'American Red Cross*, puis part à la guerre avec l'armée française. Le face à face avec la mort qu'il rencontre pour la première fois restera à jamais dans sa mémoire. Pendant cette période, il commence à fréquenter d'autres jeunes hommes et plus particulièrement des soldats. Tout au long de sa vie, il reste sensible au charme des militaires en uniforme. Il se souvient plus précisément d'un soldat qu'il croise à l'ambassade des États-Unis en 1919. Sa beauté marque Green, et dans la Trilogie du Sud, nous avons de nombreuses descriptions de beaux hommes en uniforme que Green décrit avec délectation²⁴⁵.

Dans *Mille Chemins Ouverts*, il raconte une anecdote de sa vie à cette époque : il se trouve en Italie chez sa sœur et décide de séduire la secrétaire de la

²⁴⁴ *Partir avant le jour* (Paris : Grasset, 1963), p. 258

²⁴⁵ Voici « un jeune militaire dans un sévère uniforme bleu sombre que relevait une double rangée de boutons de cuivre. Le col rigide le forçait à porter la tête haute et il en résultait une expression fière et résolue dans toute sa physionomie. » « Elizabeth [...] sentit un frisson de plaisir lui parcourir la nuque... » On sent une jeune fille tout remplie de désir piquée par les six voyelles aiguës en i et u, frémissante dans quatre vibrantes. (*Pl.*, p. 190)

maison. Un soir quand la maison est vide à l'exception des deux protagonistes, Green se rend dans la chambre de la jeune fille, Lola. Portant l'uniforme, convaincu de sa beauté, il ne se doute pas un instant que la jeune fille puisse repousser ses avances. Julien demande à la voir nue mais au moment où elle commence à se déshabiller, le beau-frère de Julien rentre à la maison. Julien retourne avec empressement dans sa chambre promettant à son « amoureuse » de revenir plus tard. Mais le jeune soldat s'endort et ne revint jamais !

Même dans ces périodes où il fut entouré de jeunes hommes, Green demeura très chaste en matière de sexualité.

L'expérience charnelle me manquait. Ainsi fut préservée en grande partie une sorte d'enfance intellectuelle qui dura jusqu'à ma vingt-deuxième année.²⁴⁶

On croirait entendre Denis, le narrateur dans *L'autre sommeil* : c'est en frôlant une main à l'âge de dix-huit ans qu'il prend conscience de son anormalité. Nous avons plusieurs fois signalé ce parallélisme voire cette mise en abyme : l'auteur est dans ses personnages. Par association d'idées, on pense à son aîné de trente ans André Gide qui, lui aussi, naquit dans une famille chrétienne « les tutoyeurs de Dieu » c'est-à-dire les protestants, resta vierge jusqu'à vingt-trois ans, révéla son homosexualité dans son Journal tenu depuis son adolescence dans une écriture quasi-quotidienne et surtout dans *Corydon* publié en 1911 où il justifie et légitime ce qu'on appelait alors une déviance, et qui suscitait une réprobation horrifiée. Jouhandeau, Cocteau, Montherlant, ne cacheraient pas leurs tendances homosexuelles, mais il faut être habitué à Green, pour deviner, pour lire entre les lignes ce qu'il refuse d'énoncer clairement.

En 1919, il partit pour la première fois aux États-Unis. Dans son ouvrage autobiographique, *Terre Lointaine*, Green raconte les expériences vécues à cette époque. En 1919, il prit conscience de son homosexualité lors d'un cours sur Virgile, quand le professeur parla de « l'amour des garçons » ou « boy-love ».

²⁴⁶ *Mille chemins ouverts* (Paris: Grasset, 1964), p. 180

Abasourdi par la découverte de ce qui lui arrivait, il se réfugia de plus en plus dans la religion. Il avait honte de lui et commençait à se sentir « étranger sur terre ». En effet, il se trouvait dans un pays où son accent suscitait la curiosité; de plus, il ne reconnaissait pas le pays, ce Sud tel qu'il lui avait été décrit ; et enfin, il se voyait différent des autres garçons à cause de son refus des filles. Il nous dit : « Mais telles que je voyais les choses, ma place était dans le monde d'avant le Christ²⁴⁷ ». Il rencontra à ce moment Mark, un homme qui laissa une empreinte ineffaçable sur sa vie. Green ne put jamais avouer son amour à Mark et ceci restera son grand aveu manqué. Avidé d'amour charnel, il se réfugia de plus en plus dans la religion. Il eut des relations sexuelles mais continua de recevoir les sacrements. Trop déçu par la vie en Amérique, il revint en France sans diplôme.

On constate l'influence de son enfance sur sa vie d'adulte quand Green raconte l'histoire de son amitié avec Ted à Paris, à son retour des États-Unis. Ted était un homme parlant ouvertement de sa vie sexuelle, et Green éprouvait une attirance envers lui. Mais le souvenir de son oncle Willie lui revint en mémoire quand Ted contracta une maladie vénérienne. Rappelons qu'avant la découverte de la pénicilline, la syphilis suscitait la terreur dans le monde. Cette maladie était traitée par le mercure, seul remède de l'époque, mais en réalité le mercure était responsable de plus de morts que la maladie en elle-même.

Ce que Ted vient de me dire, je le trouve intéressant, mais je suis inquiet, comme si je voyais de la fumée monter de sous une porte, et qu'y a-t-il derrière la porte ? Tout à coup, mes oreilles se mettent à bourdonner, parce que j'ai peur. La maladie, celle dont parlait ma mère en se couvrant le visage de son drap quand elle me raconta l'histoire de mon oncle Willie, c'est elle... Mon effroi se change tout à coup en quelque chose de gigantesque, j'ai peur de Ted, j'ai peur de respirer le même air que lui, je me demande si d'avoir touché sa main par mégarde ne m'a pas communiqué le mal dont il est atteint. Tous ces hommes autour de moi sont punis d'avoir fait l'amour. La mort est le salaire du péché. C'est Saint Paul qui a dit cela^{248, 249}

²⁴⁷ *Terre Lointaine, Jeunes Années I & II* (Paris : Éd. Seuil, 1984), p. 54

²⁴⁸ Voir la Bible : Rom. 6 : 23 ; 5 : 12

²⁴⁹ *Jeunes années I & II* (Paris : Éd. Seuil, 1984), p. 331

L'acte sexuel entraîne une sanction, entraîne la mort : une équation qui, à elle seule, résume tout Green ou du moins la plupart de ses angoisses.

Ce début de conflit entre le corps et l'âme continua à hanter Green jusqu'à ses derniers jours. Il voulait garder son intégrité et se préserver du péché mais l'appel du corps était trop fort. Il succomba à la tentation une nuit de mars 1923 et partit dans les rues de Paris. Une période de débauche s'ensuivit, pendant laquelle il rejoignait des prostitués, la nuit.

L'horreur vint plus tard. Je renonce à donner une idée de l'inconnu qui s'approcha de moi sous la pluie et dans l'éclairage inquiétant des réverbères. Son visage eût pu me faire peur. D'une laideur saisissante, il exerçait le monstrueux attrait du vice et je ne pouvais que céder, pareil à une bête subjuguée par un chasseur.²⁵⁰

Des êtres interlopes, la saleté à tous les sens du mot, la déchéance, le sexe – vocable banni dans la trilogie –, aucun érotisme. Ici, comme dans d'autres circonstances analogues, l'écrivain reste pudique, on pourrait même dire, raffiné.

L'orgueil de Green en souffrit beaucoup. Il se voyait commettre ce que l'on appelait « le mal ». Le corps et l'âme se livraient une bataille et c'était le corps qui gagnait. Le lendemain de ses soirées parisiennes, il osait à peine se remémorer ses actions de la veille. Il occupait ses journées à écrire. Newbury appelle cette période une « existence à la Jekyll et Hyde ²⁵¹ ». La religion prenait de moins en moins de place dans ses pensées. Il essayait d'oublier ses « rendez-vous avec le diable ²⁵² » mais il lui était difficile de se regarder en face :

La journée du lendemain fut difficile...Il fallait maintenant me réconcilier avec le nouveau personnage que j'étais devenu, accepter d'être aussi celui-là. Je ne le pouvais pas, l'ivresse du désir et de l'assouvissement n'agissait plus. Restait ce que me

²⁵⁰ *Jeunes années I & II* (Paris : Éd. Seuil, 1984), p. 338

²⁵¹ Newbury, Anthony H., *Julien Green: Religion and Sensuality* (Amsterdam, Rodopi, 1986).

²⁵² *Jeunes années I & II*, op. cit., p.338

montrait une mémoire intraitable jusque dans les détails qui pouvaient le mieux faire souffrir mon orgueil et ce que je prenais pour ma conscience...Je pris de fortes résolutions, mais le soir même – et ceci me parut comique, car l'ironie de la situation ne m'échappait pas – un peu avant neuf heures, j'étais dehors.²⁵³

Un pitoyable « je » narrateur écartelé entre les contradictions et les antithèses :
« assouvissement – souffrir ; ivresse – conscience ; il fallait – je ne pouvais »

C'est pourtant à cette période qu'il rédigea le *Pamphlet contre les catholiques de France*. Dans cet essai, il reprochait aux catholiques leur indifférence et leurs pratiques routinières. Il en voulait aux prêtres de ne pas être à la hauteur du défi. Il voulait qu'ils sachent argumenter, élucider, convaincre. Or, il trouvait leurs discours médiocres. Quelqu'un d'autre, également de foi chrétienne, connut douloureusement l'ébauche d'un amour adultère, s'insurgea contre l'insupportable idée de damnation éternelle, mourut d'une balle au front à la bataille de la Marne, en 1914 : il s'agit de Péguy que Green traduisit en anglais. Peut-être y avait-il là, pour lui, une planche de salut dans ce Christ incarné que vénère Péguy, ce Dieu qui par la Rédemption pardonne les interdits charnels, ce Dieu familier, accessible qui s'exprime avec mansuétude et bonhomie comme dans cet extrait du *Mystère des saints innocents* :

Demandez à ce père s'il ne sait pas que rien ne vaut
Un regard d'homme qui se croise avec un regard d'homme.
Or je suis leur père, dit Dieu, et je connais la condition de
l'homme.
C'est moi qui l'ai faite.
Je ne leur en demande pas trop. Je ne demande que leur cœur.
Quand j'ai le cœur, je trouve que c'est bien. Je ne suis pas
difficile²⁵⁴.

« Je ne suis pas difficile, » dit Dieu. Sous son apparente indulgence, ce verset contient un point théologique capital, opposant Catholiques et Réformés : le problème de la grâce. Jésuites et Jansénistes se sont affrontés notamment au XVII^e siècle, les uns se référant au Jésuite espagnol Molina, les autres à Jansénius, évêque

²⁵³ *ibid*, p. 338

²⁵⁴ Péguy, Charles, *Le Mystère des saints Innocents* (Paris : Gallimard, 1929), pp. 98-99

d'Ypres. On pense immédiatement à Pascal raillant la casuistique des Jésuites lesquels ne pouvant empêcher une chose défendue en purifient l'intention. Ainsi, Tartuffe, par exemple, concilie aisément sensualité et dévotion car il connaît la science qui consiste à rectifier le mal de l'action par la pureté de l'intention. Il peut alors convoiter Elmire la femme de son protecteur et ami car il voit en elle la beauté c'est-à-dire l'auteur de la nature !

Selon les jansénistes, le Salut n'est pas donné à des croyants, pratiquant leur religion, honnêtes, généreux, mais seulement à ceux que Dieu aura choisis en leur donnant la grâce : c'est un don divin qui ne tient pas compte des qualités humaines de l'individu.

De nombreuses analyses ont déjà été effectuées sur les idées catholiques et protestantes de Green à cette période. Dans l'intérêt de cette étude, nous ne nous attarderons pas sur ce sujet. Il suffira de noter la difficulté pour Green d'accepter sa situation d'homme. Il ne sera ni le saint ni le dieu grec qu'il s'imaginait. On peut toutefois ajouter que Green a pu se convertir au catholicisme pour pallier l'absence du père toujours absent pendant la jeunesse du Julien. Ce père fut remplacé par le Père Crété. Le terme « père » devait le captiver. En ce qui concerne la mère, notons que Marie, la mère de Jésus, conçut celui-ci par le Saint-Esprit. Elle ne fut pas salie par « l'acte de démente ²⁵⁵ ». Selon un dogme de l'église catholique romaine, défini en 1854 par Pie IX, Marie, dès sa conception, a été la seule de toutes les créatures depuis Adam et Eve, préservée de la tache du péché originel. De plus, elle ne mourut pas : dans son dernier sommeil, eut lieu son assomption. Green dit bien dans le *Journal Le Grand Large du soir*, le 15 août 1997 – « L'Assomption, une fête qui nous touche en plein cœur. La foi qui nous est donnée, les théologies n'y apportent pas grand-chose. Ainsi, pour Marie, non pas ressuscitée, mais passant d'un évanouissement mortel à la gloire. ²⁵⁶ ». Peut-être s'agit-il là de coïncidences ? La question mérite d'être posée. Green aurait-il trouvé

²⁵⁵ Voir *Moïra* (Paris: Fayard, 1997), p. 97

²⁵⁶ Julien Green, *Le Grand Large du soir*, Journal 1997-1998 (Paris : Flammarion, 2006), entrée du 15 août 1997, p. 77

dans l'église catholique le soulagement et la compensation à l'absence de son père ? De plus, l'image sublimée qu'il avait en esprit se superposait à sa mère réelle.

L'Église Catholique enseigne l'importance du rôle du père. Citons en exemple une lettre de saint Paul Apôtre aux Ephésiens :

Frères par respect pour le Christ, soyez soumis les uns aux autres ; les femmes, à leur mari, comme au Seigneur Jésus ; car, pour la femme, le mari est la tête, tout comme, pour l'Église, le Christ est la tête, lui qui est le Sauveur de son corps. Eh bien ! Si l'Église se soumet au Christ, qu'il en soit toujours de même pour les femmes à l'égard de leur mari. [...] chacun doit aimer sa propre femme comme lui-même, et la femme doit avoir du respect pour son mari. Vous les enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur, c'est cela qui est juste : « Honore ton père et ta mère », c'est le premier commandement assorti d'une promesse : « ainsi tu seras heureux et tu auras longue vie sur la terre. » Et vous les parents, ne poussez pas à bout vos enfants, mais élevez-les en leur donnant une éducation et des avertissements inspirés par le Seigneur.²⁵⁷

C'est une belle et pertinente citation pour clore momentanément, notre recherche sur Julien Green, écrivain catholique, que nous retrouverons après avoir examiné le religion qui fut la sienne dans sa prime jeunesse : le protestantisme.

²⁵⁷ *La Bible de Jérusalem*, Lecture de la lettre de Saint Paul Apôtre aux Ephésiens, 5,21-6,4 Éditions du Cerf, 1998, Paris.

Chapitre 2 : Les Eglises dans la Trilogie

2.2.1. Les Églises Protestantes dans la Trilogie

L'auteur, en focalisation externe, très à l'aise dans ces idées et ce milieu qu'il a bien connus, regarde, écoute, « ses » protestants. Elizabeth, l'héroïne, membre de l'église anglicane, arrive d'Angleterre avec un objet sacré : la Bible héritée de son père. Elle a déjà des idées préconçues, enseignées par sa mère, sur les catholiques. Elle recourt aussi à un rituel qu'elle tient de sa mère, dont l'origine provient d'une vieille tradition protestante. Lorsqu'elle s'interroge sur un sujet, elle questionne la Bible, ouvre au hasard une page pour y trouver la réponse et elle la trouve !

Être protestant n'est pas un choix. On naît protestant ou pas, sauvé ou pas. On ne peut rien y changer. L'exemple est donné par Ned qui, malgré lui, fait partie de la même Église que ses parents.

Un peu gêné d'avoir lui aussi cédé à la contagion religieuse, Ned fut parmi les derniers à quitter la salle. Sans être pieux le moins du monde, il n'était pas maître de l'enthousiasme héréditaire. Le sang protestant coulait dru dans ses veines. (*Pl.*, 710)

Les athées, les agnostiques, les incrédules sont rares ou du moins, n'occupent pas le devant de la scène. Sont-ils statistiquement, socialement inexistants ? Ou Green choisit-il de les ignorer ? Ou par mansuétude, il s'impose de ne pas les mépriser ?

La religion rend Elizabeth mal à l'aise. Elle est terrifiée et préfère ne pas trop parler ni réfléchir sur les enseignements de l'Église. Pendant son adolescence, la religion est « porteuse de terreur bien plus que d'espérance » (*Ets.*, 987).

La Bible tient une place capitale dans la vie des protestants. Chez les Green, la mère lisait quotidiennement les extraits de la version du roi Jacques. Dans un texte bilingue, Julien Green nous fait part de ses souvenirs :

Comme beaucoup d'enfants américains, j'ai appris la version du roi Jacques ; ma mère nous la lisait et elle la lisait bien, non pas sur un ton de prêche, mais avec respect et naturel. Elle me transmet ce livre comme il lui avait été transmis ; elle m'apprit à l'aimer et cet amour n'a jamais bougé²⁵⁸.

Les protestants pensent souvent à tort que les catholiques ne se servent pas de la Bible. Dans son ouvrage *The Faith of our Fathers*, le Cardinal Gibbons consacre un chapitre entier à l'utilisation de la Bible dans l'église catholique. Il explique que Dieu n'a jamais voulu que la Bible soit la seule règle de la foi chrétienne, indépendamment de l'autorité de l'Église. Il rappelle que le Christ n'a jamais écrit un mot de la Bible, mais a ordonné à tous ses disciples, sauf à St Jean chargé d'écrire l'Apocalypse, d'enseigner et de prêcher la parole. « Allez donc auprès des gens de toutes les nations et faites d'eux mes disciples ; baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et enseignez-leur à pratiquer tout ce que je vous ai commandé.²⁵⁹ »

Sur les douze apôtres et les soixante-douze disciples du Christ, seulement huit nous ont transmis des écrits sacrés. Pour les catholiques, c'est avant tout la parole du Christ qui prime et surtout son interprétation par les Pères de l'Église. Les pasteurs protestants conseillent à leurs fidèles une lecture personnalisée de la

²⁵⁸ Green Julien, « Le langage et son double », *Œuvres Complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », VI (Paris : Gallimard, 1990), p. 1365

²⁵⁹ *La Bible de Jérusalem*, (Éditions du Cerf : Paris, 1998), Matthieu xxviii. 19.

Bible. Ces lectures personnelles sont parfois très éloignées du sens originel et peuvent même nuire aux fidèles, selon Gibbons. Que se passerait-il si chaque citoyen américain interprétait la loi fédérale à sa façon : c'est la comparaison que fait Gibbons et il précise qu'il appartient aux juges de l'interpréter et de l'enseigner, de même, qu'il revient aux évêques catholiques d'expliquer la Bible.

Aucune personne de bon sens n'accepterait que nos lois soient interprétées, ou que la guerre soit déclarée, par les journaux à sensation ou par des individus agissant en leur nom propre. Pourquoi ne pas appliquer le même principe à l'interprétation de la Bible et à la direction de l'Église?²⁶⁰

De plus, une autre question se pose au sujet de la lecture de la Bible : comment savoir quelle Bible et quelle traduction ? En effet, la Bible reste le livre le plus traduit au monde. Gibbons attire l'attention de ses lecteurs sur ce fait, et explique que pour avoir la bonne réponse, il faudrait apprendre la langue originelle de l'Évangile, soit l'hébreu, soit le grec.

Green a longuement expliqué les recherches qu'il a effectuées sur les diverses traductions de la Bible et il fit ce que le Cardinal Gibbons appelait une « tâche gigantesque » : il apprit l'hébreu !

Page après page, la Bible fut confiée à la mémoire dans la vraie tradition orientale ; jamais je n'avais fait un effort pareil de toute ma vie, mais j'en fus amplement récompensé. Après de nombreux mois de travail acharné, j'acquis une connaissance de l'hébreu capable de me faire entrevoir le visage que j'avais connu jusqu'ici par des portraits²⁶¹.

Il écrit un texte bilingue qui s'intitule « La traduction et le champ des Écritures ». Là, il décrit un « procédé délicat et compliqué qu'on appelle la traduction²⁶² ». Selon lui, quelle que soit la compétence des traducteurs et malgré leurs efforts, la qualité du livre hébreu ne peut se transposer totalement d'une langue à une autre.

²⁶⁰ Gibbons, Cardinal, *The Faith of our Fathers*, op. cit., p. 72, traduit par moi-même.

²⁶¹ Green Julien, « Le langage et son double », *Œuvres Complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », VI (Paris : Gallimard, 1990), p. 1373

²⁶² « Le langage et son double », *Op. cit.*, p. 1361

La mère de Green lisait à son fils la version du roi Jacques ; mais quand il eut seize ans, il lut la version française et la Vulgate. Il trouva la version française²⁶³ « très savante, avec toutes sortes d'explications ²⁶⁴» mais « de plus, fort ennuyeuse ²⁶⁵». Cependant, la Vulgate lui fit une « forte impression²⁶⁶ ». Il fut « emporté par la magnificence de la langue autant que par l'âge vénérable de la traduction²⁶⁷ ». Il décrivit cette version comme la seule Bible²⁶⁸. Par la suite, il étudia la version de Luther et il fut frappé par quelque chose de singulier : les versions anglaise et allemande ne s'accordaient pas toujours. Il donna en exemple un extrait du Psaume XXIII qui dit en anglais :

« Oui, bien que je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je n'aurai pas peur du mal » ; en allemand nous avons : « Et même si j'errais dans la vallée des ténèbres, je ne craindrais aucun malheur. » Où est l'ombre de la mort ? Me sentant un peu mystifié, j'ouvris la Vulgate et lus : « Et même si je marchais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais aucun mal. » Où est passée la vallée ? L'allemand gardait la vallée et supprimait l'ombre de la mort. Saint Jérôme nous donne l'ombre de la mort, mais il n'y a pas de trace de vallée. L'anglais nous donne les deux, et sur ce point le français aussi, mais pourquoi ni l'allemand ni le latin ?²⁶⁹

Dans ce texte, il choisit plusieurs exemples de différences dans les traductions. Le lecteur comprend son désarroi et admire, au passage, son besoin de précision, d'exactitude, de rigueur, son savoir herméneutique. « Je me frottais les yeux ²⁷⁰», dit Green. Pour illustrer son point de vue sur le livre de Job, il compare celui-ci avec le récit visionnaire d'un poème de Victor Hugo, *Le Mendiant* :

Son manteau, tout mangé de vers, et jadis bleu, / [...] Piqué de mille trous par la lueur de braise/ Couvrait l'âtre, et semblait un

²⁶³ Bible française de Crampon. Il fit paraître une traduction de la Bible. Il a entrepris la traduction directement en français de tous les livres canoniques à partir de témoins hébreux, araméens et grecs. Il se consacra à la traduction des Évangiles, partant du grec et en respectant le style de chaque évangéliste.

²⁶⁴ Green Julien, « Le langage et son double », *Œuvres Complètes* « Bibliothèque de la Pléiade », vol vi, p.

1365

²⁶⁵ *Ibid.*, p. 1365

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 1365

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 1365

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 1367

²⁶⁹ *Ibid.*, p. 1369

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 1369

ciel noir étoilé/[...]/ Et je regardais [...] Sa bure où je voyais des constellations.²⁷¹

Le livre de Job est comme le manteau du mendiant, c'est-à-dire « en lambeaux, mais à travers les déchirures brillent les étoiles ²⁷²».

Ici Green illustre bien le point de vue de Gibbons qui conclut son chapitre sur la Bible en précisant que l'église catholique n'est pas opposée à sa lecture. Bien au contraire, elle encourage son utilisation. L'idée que cette Église puisse être un ennemi de la Bible lui est insupportable. Ce fut, après tout, elle qui conserva précieusement les saints écrits pendant les quinze premiers siècles après Jésus Christ, à l'époque où les imprimeries n'existaient pas.

On peut noter que dans l'église catholique, tous les saints se sont inspirés de l'Évangile et y ont trouvé des réponses à leurs interrogations, comme le font les protestants. Sainte Thérèse de Lisieux, par exemple, fut une source d'inspiration pour Julien Green et on peut lire dans sa très célèbre *Histoire d'une âme*, l'extrait suivant :

A l'oraison, mes désirs me faisant souffrir un véritable martyr j'ouvris les épîtres de St. Paul afin de chercher quelque réponse. Les chap. XII et XIII de la première épître aux Corinthiens me tombèrent sous les yeux... J'y lus, dans le premier, que *tous*²⁷³ ne peuvent être apôtres, prophètes, docteurs, etc. que l'Église est composée de différents membres et que l'œil ne saurait être en même temps²⁷⁴ la main. ²⁷⁵

²⁷¹ Victor Hugo, *Œuvres poétiques*, « Bibl.de la Pléiade » (Paris : Gallimard), t. II, pp. 691-692.

²⁷² « Le langage et son double », *op. cit.*, p. 1377

²⁷³ *Tous* en italiques dans le texte originel

²⁷⁴ Voir Bible : *La Bible de Jérusalem*, (Éditions du Cerf : Paris, 1998), Corinthiens, 12.29.12.21

²⁷⁵ Thérèse de Lisieux, *Histoire d'une âme*, (Éditions Cerf Desclée de Brouwer : Paris, 2007), p. 193

D'après Christopher O'Donnell, prêtre carmélite, auteur et professeur de théologie, au Terenure College de Dublin, Irlande, cette pratique est devenue courante dans les cercles pentecôtistes²⁷⁶.

Dans la trilogie, Green nous fait découvrir une Bible omniprésente, présente comme une personne humaine. La phrase suivante peut à travers le comportement d'Elizabeth, résumer l'attitude des protestants en général envers ce livre qui leur est consubstantiel, dont ils se nourrissent.

Dans des cas pareils, on ouvrait sa Bible, on l'ouvrait au hasard et le livre parlait. Les yeux tombaient sur un verset qui donnait conseil avec une précision quasi magique. Ce jour-là cependant elle hésitait. Le livre lui faisait peur, malgré quoi elle l'aimait d'un amour étrange, fanatique, hérité de sa mère. Elle l'aimait comme une personne. (*Pl.*, 470)

Ce qui est étonnant, à part ses dons magiques, c'est que le livre a les attributs d'un être vivant. Il parle (*Pl.*, 259), fait des reproches (*Pl.*, 451), répond (*Pl.*, 774). Sa présence, pour ces protestants dans la trilogie, est source d'inquiétude. Ceci est paradoxal puisque les protestants veulent l'interroger afin de se comporter selon les préceptes divins. Notons au passage que ce livre est « hérité de sa mère », ce qui n'est pas sans nous rappeler Julien Green lui-même. Elizabeth est sommée à plusieurs reprises par les adultes, sa mère, tante Laura, tante Emma, Charlotte..., de lire sa Bible et, comme si sa lecture ne suffisait pas, on lui demande d'apprendre les leçons avant d'être sondée le jour suivant. Tante Emma écrit un jour à Elizabeth :

Tu as laissé ta Bible à Dimwood. J'ai fait déposer la mienne chez toi. Lis les chapitres où tu en es restée : Matthieu III d'un bout à l'autre et le premier d'Isaïe depuis le verset 18 « Quand tes péchés seraient comme l'écarlate, je les ferai blancs comme neige » jusqu'à la fin. Je t'interrogerai. Bonne nuit. (*Pl.*, 221)

²⁷⁶ Entretien privé, Irlande juin 2006.

Il y avait une Bible dans chaque maison « livre noir. Relié à l'ancienne, [...] pourvu de larges rabats destinés à protéger la précieuse dorure. » (*Pl.*, 241). Mais ce livre, si beau soit-il, effraie Elizabeth. Pour elle, il a le pouvoir de lui faire des reproches, notamment lorsqu'elle demande à Nora, l'esclave catholique, d'interroger la Bible pour elle.

Le livre lui faisait peur, elle avait eu l'audace de le faire parler de force en ordonnant à une sorcière de lui poser des questions. « On ne se moque pas de Dieu », avait répondu le livre. (*Pl.*, 241)

De plus, Nora, catholique qui ne comprend rien à la tradition protestante, glisse une lettre de Mr Hudson dans la Bible. Horrifiée, Elizabeth reproche ceci à Nora :

On ne met rien dans une Bible. Tu ne le savais pas ? On ne te l'a jamais dit ? (*Pl.*, 241)

Cette Bible raconte des histoires effrayantes, et en particulier celle de la lapidation de la femme adultère²⁷⁷. Cette histoire revient à l'esprit d'Elizabeth à plusieurs reprises lorsqu'elle commet l'adultère avec Jonathan. Un autre personnage biblique qui trouve son nom dans la trilogie est Dorcas, cité aux Actes des Apôtres, Chapitre 9, versets 36-43. Cette femme riche mourut, puis fut ramenée à la vie par saint Pierre. Green donne ce prénom à une domestique de la demoiselle Clémentine, chapitre XX de *Pays Lointains*. Nous retrouvons à travers la trilogie le côté protestant de son auteur. La connaissance de Green des chapitres et des versets de la Bible, notamment de Mathieu, Isaïe, Paul est évidente et il les cite abondamment. De mémoire !

Une préoccupation majeure des protestants est de se savoir « sauvés » pour échapper à l'enfer. Sinon ils seraient « perdus ». On ne peut rien y faire, rien y changer. Cette idée, rejetée par les catholiques, vient du protestantisme de Calvin. En effet, Jean Calvin développa la conception de la double prédestination en 1536 : prédestination à être élu et prédestination à recevoir la grâce. La prédestination est

²⁷⁷ Voir *Pl* pp. 498 et 860

un concept théologique selon lequel Dieu, de toute éternité aurait choisi ses élus. Il semblerait aussi que plus le fidèle doute de son salut, plus il peut en déduire qu'il n'est pas élu. Pour les calvinistes, un élu ne peut douter de son salut. Miss Charlotte représente une caricature de la protestante puritaine. Elle souhaite, sans cesse lire sa Bible ; « j'ai toujours mon petit livre dans ma poche » (*Ets.*, 1604). Elle dispense de nombreuses leçons à Elizabeth et récapitule l'essentiel des idées sur ce sujet en lui expliquant qu'un « bon protestant » sait qu'il est sauvé, mais qu'il sera perdu s'il doute. Elizabeth se dit :

Perdue. Ces deux syllabes touchaient dans son âme la corde la plus sensible, celle dont les vibrations réveillaient tous les effrois du monde invisible [...] Fidèle et croyante, elle était sauvée, elle devait en être certaine jusqu'au fond de sa conscience. La seule ombre d'un doute présageait une fin ténébreuse. (*Pl.*, 650).

Le lecteur ressent tout l'effroi de la jeune femme devant ce « monde invisible », ce monde mystérieux qui effrayait aussi Julien Green. Charlotte souhaite aussi perpétuer la tradition protestante de la famille en formant le jeune Ned à cette lecture de la Bible :

Ta chère maman et moi, nous avons lu des psaumes ensemble. Elle ne l'a sûrement pas oublié. J'espère que tu lis régulièrement ta Bible, Ned. (*Ets.*, 1492).

Green dissimule mal le puritain qui est encore en lui. Croire est indispensable. Cependant, l'omniprésence du Mal rend difficile de croire en la rédemption. Green fait référence au diable de nombreuses fois, au cours de la trilogie. Parfois le diable peut représenter la tentation, le plaisir, mais toujours il incarne le Mal. Le diable est présent dès le premier bal d'Elizabeth à Dimwood et Tante Laura, pourtant catholique, l'a prévenue. Charlotte déclare que le diable est présent dans la politique et, dans la conversation entre Oncle Charlie et Oncle

Josh, ils mentionnent le diable pas moins de trois fois au cours de leur bref échange²⁷⁸.

Dans la préface de la réédition de *Moïra*, Julien Green écrit :

Il va sans dire que les protestants que j'ai mis en scène n'expriment en aucune façon mon opinion sur le protestantisme. J'ai eu à cœur, surtout, de les montrer tels que je les ai connus jadis, avec leurs faiblesses que rachetaient souvent d'admirables qualités.²⁷⁹

Pourtant, *Moïra*, considéré par les critiques de Green, comme son chef-d'œuvre, met en scène des protestants fanatiques. Green confie y avoir ajouté beaucoup de souvenirs personnels et peut s'identifier à chacun des personnages : c'est pourquoi le 17 août 1948, il commence la rédaction de *Moïra* à la première personne²⁸⁰, comme s'il racontait une histoire vécue, une histoire autobiographique.

Joseph Day est le personnage le plus compliqué, le plus énigmatique vivant douloureusement les deux topiques de Green : la chair et le péché. Dans ce roman, Joseph Day se rend régulièrement à l'église mais aucune mention n'est faite de la confession. La véritable parole de Dieu se trouve, selon lui, uniquement dans la lecture de la Bible. Il faut signaler que l'interprétation de la Bible par Joseph Day est fondamentaliste. « Ce mouvement qui a agité plusieurs communautés protestantes s'est développé après la première guerre mondiale 1914 – 1918, particulièrement aux États-Unis. Il a ses racines dans la Bible même [...] il est né à la fin du 19^e siècle en protestation contre des théories révolutionnaires, la théologie libérale, et la critique biblique. »²⁸¹.

Pour tenter de comprendre Joseph Day, nous examinerons l'idée qu'il se fait du rapport entre hommes et femmes, donc de la sexualité, comment il combat

²⁷⁸ Voir *Pl* pp. 522-23

²⁷⁹ *Moïra* (Paris: Fayard, 1997) préface de la réédition 1997.

²⁸⁰ Julien Green *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », III (Paris : Gallimard, 1973), p. IX

²⁸¹ *The Oxford Dictionary of the Christian Church*, 3rd Edition by E.A.Livingston, Oxford University Press 1997 p.150 – unsigned articles. Traduit par moi-même.

par l'expiation et cette double attitude nous permettra de saisir et d'interpréter la position de Green face au protestantisme.

Dans la deuxième partie du chapitre XX, Joseph confie à David : « Depuis mon enfance, je n'ai guère fait que penser au ciel et à l'enfer²⁸² ». À son arrivée dans ce « nouveau monde », qu'est pour lui l'université, il est accueilli par « Jézabel » en la personne de Mrs. Dare. Rappelons que Jézabel est la mère d'Athalie, qui régnera sur le royaume de Juda, et l'épouse phénicienne d'Achab, roi d'Israël. Son nom évoquera à jamais les pires dépravations, symbolisées ici par le tabac et le maquillage de Mrs. Dare lesquels scandalisent Joseph, de même qu'il évoque chez tout lecteur la longue tirade d'Athalie racontant cette nuit où apparaît sa mère pompeusement parée et maquillée « pour réparer des ans l'irréparable outrage ». Et Racine – comme dans la Bible – la fera mourir dévorée par des chiens. Un romancier ne choisit pas au hasard les noms de ses personnages !

La religion de Joseph et de Julien Green se fonde sur une conception au fond très manichéenne. Julien Green dit très clairement dans *Terre Lointaine* :

À l'âge que j'avais alors, tout se présentait à moi de la façon la plus simple : le bien d'un côté, le mal de l'autre, et entre les deux la volonté humaine.²⁸³

Pour lui, le mal s'associe au corps et le bien à l'amour, essentiellement celui de Dieu.

Dans mon esprit, l'amour ne pouvait être que pur. Le désir était bien différent. Le désir, c'était le péché.²⁸⁴

Dans *Les Pays Lointains*, il nous rappelle que « amour et désir ne sont pas interchangeables²⁸⁵ ». Elizabeth l'explique à Maisie Llewelyn en se référant à l'histoire d'Amnon, dans l'Ancien Testament. Celui-ci, amoureux de sa demi-sœur Tamar, avoue son désir à son ami. Tous les deux élaborent un stratagème pour

²⁸² *Ibid.*, p. 221

²⁸³ *Terre Lointaine, Jeunes Années I & II, op. cit.*, p. 1075

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 67

²⁸⁵ *Pl.*, p. 560

attirer Tamar dans la chambre de l'ami. Quand elle arrive pour lui apporter des soins, pensant que l'ami est malade, elle est violée par son frère. Culpabilisé par son acte, Amnon, n'éprouvera plus par la suite, le désir de revoir sa sœur et la chassera. Tamar, humiliée, se confie à son frère Absalon qui se vengera deux années plus tard. D'ailleurs, pour les chrétiens, la chair a toujours été une source de faiblesse. Dans l'Ancien Testament, « la chair est représentée dans sa fragilité avec son caractère transitoire ²⁸⁶ ». Dans le Nouveau Testament, la chair est associée au corps humain du Christ. Mais saint Paul montre que la chair est faible et mène vers le péché. On voit les prémices du conflit entre la chair et l'âme.

Car le désir de la chair, c'est la mort, tandis que le désir de l'esprit, c'est la vie et la paix, puisque le désir de la chair est inimitié contre Dieu : il ne se soumet pas à la loi de Dieu, il ne le peut même pas, et ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu.²⁸⁷

En parlant de Joseph, héros de *Moïra*, Noël Herpe écrit que « le mal, aux yeux de Joseph, se ramène tout entier à la sexualité, et à la sexualité tout entière.²⁸⁸ ». Il met en avant une théorie originale qui démontre que Joseph se sentirait inconsciemment coupable de la cécité de son propre père, survenue à la suite d'une rixe avec un étranger, au sujet de sa mère. Ceci pourrait donc expliquer pourquoi Joseph refuse toute sexualité. En effet, à ses yeux, l'acte d'amour, même celui qui inclut sa propre conception, est un « acte impur ».

Nous sommes conçus dans une crise de démence. Cela fait horreur²⁸⁹.

« Aucune des principales églises d'aujourd'hui ne supporterait les idées excessives de Joseph Day concernant le mariage et la sexualité », explique le professeur Christopher O'Donnell, professeur de théologie au Terenure College de Dublin, Irlande.²⁹⁰ Ainsi il semble évident que Joseph Day a sa propre religion et

²⁸⁶ *Dictionnaire des symboles* (Paris : Robert Lafont, Bouquins, 1969), p. 201

²⁸⁷ La Bible de Jérusalem, Épître aux Romains, chapitre 8 versets 6-8, Éditions du Cerf, Paris, 1998, p. 2159

²⁸⁸ Noël HERPE, *Moïra de Julien GREEN ou l'Enfer de la pureté*, LA LICORNE, 1991 Publication de l'UFR de langues et littératures de l'Université de Poitiers, 20, Poitiers, 1999, pp. 189-195

²⁸⁹ *Moïra*, op. cit., p. 97

²⁹⁰ Entretien personnel le 28 avril 2003.

sa propre interprétation de la Bible. Joseph Day a un problème d'ordre privé, d'ordre familial sans rapport avec la religion.

Dans la trilogie, Green revient sur le sujet de la dualité entre le corps et l'âme. « L'âme était en révolte contre ce que voulait le corps. » (*Ets.*, 933). Tout comme Joseph Day dans *Moïra*, l'acte sexuel répugne à la femme puritaine de Charlie Jones. Elle explique à Elizabeth :

- Tu vois devant toi la plus malheureuse des femmes de cette ville. [...] Charlie est le meilleur homme du monde, mais si profonde est entre nous la mésentente qu'elle est à tout jamais irréparable. En deux mots j'ai la foi et il ne l'a pas. [...] Lui-même n'en a pas conscience. [...] Qu'il m'aime, cela ne fait pas le moindre doute. Je suis pour lui la femme très caressée qui lui donne des enfants. [...] Mais je voudrais être morte. (*Ets.*, 1070-71).

Cependant Charlie Jones a tout compris et se confie à Toombs :

- Elle respire la religion par tous les pores de son être. [...] Elle plonge dans sa Bible comme une loutre dans son lac et elle en sort ruisselante de citations parfois troublantes.
- C'est bien pour cela que je n'ouvre plus ma Bible depuis mon enfance. On s'y trouve visé à chaque page, si l'on y croit.
- Tu touches du doigt la difficulté. Elle croit, mais à un point qui dépasse la raison. Elle est folle. [...] Elle est d'une immobilité effrayante. Toujours prête à s'abandonner, mais restant ailleurs. [...] Elle n'aime pas ça.
- [...] mais tu ne te rends pas compte que la majorité des femmes mariées en Amérique ont la même répulsion. Innombrables sont les mères de famille qui n'ont jamais connu le plaisir.
- C'est différent avec elle parce que tout est différent avec elle. J'ai l'impression qu'elle considère cela comme une profanation qu'elle doit subir. (*Ets.*, 1111-12).

La religion rend les femmes frigides : voici de façon lapidaire mais exacte ce que dit Charlie Jones. Cette brutalité du langage, incompatible avec le savoir-vivre du personnage et avec la convenance de l'écriture greenienne, impose des périphrases. On parle du « ça » : « elle n'aime pas ça ». Ne rêvons pas au ça freudien des pulsions primitives inconscientes, mais à ce que, par décence, on n'ose pas nommer : le coït, l'accouplement – utile seulement pour procréer – et associé avec la fornication, l'impureté, la débauche, l'idolâtrie, la jalousie, les fureurs etc. comme le dit Saint Paul dans son « Épître aux Galates », Paul qui par

ailleurs veut faire de son église une église universelle : le christianisme ouvert à tous, Paul qui attend l'arrivée imminente du Christ, la parousie.

Elizabeth, quant à elle, souffre dans son lit « désert ». Elle ne supporte plus qu'on lui parle de son âme, quand son corps souffre de l'absence de son mari. (*Di.*, 151).

Revenons à l'obsession greenienne, le plaisir de la chair. Dans *Moira*, lors de l'annonce de ses fiançailles, David, lui-même destiné à devenir pasteur, est surpris par la réaction de Joseph qui le semonce :

le mariage est une tentation dangereuse.... La chair, le plaisir de la chair et toutes les impuretés que cela suppose...Aucune impudique n'a d'héritage dans le royaume de Dieu.²⁹¹

En effet, Joseph, malade et fanatique, ne peut pas croire en l'amour charnel. Il rappelle que « Dieu a maudit les fornicateurs²⁹² ». Comme on l'a constaté plus haut, Joseph a donc sa propre interprétation de la Bible et de la volonté de Dieu. R.H.Mc Grath dans *The New Catholic Encyclopedia* nous rappelle que :

Comme tous les textes anciens, la Bible renseigne sur les pratiques et coutumes sexuelles de son époque [...] L'idée exprimée dans l'Ancien Testament est que la sexualité est essentiellement une bonne chose. Dieu créa l'Être Humain, l'Homme et la Femme, les rendit féconds et constata qu'il en allait très bien ainsi. [...] La finalité de la sexualité était d'exprimer l'amour et la dépendance mutuelle entre époux, de procréer et d'élever des enfants dans la voie tracée par Dieu.²⁹³

Rappelons que Joseph Day dans *Moira* eut un père très violent et autoritaire. William Hargrove, dans la trilogie, quant à lui, était un père tyrannique. L'attitude de Joseph envers son père, et celle des enfants de William Hargrove envers le patriarche, sera déterminante dans leur comportement religieux. Edward O'Doherty, professeur de psychologie et théologie, rejoint les

²⁹¹ *Moira*, op. cit., p. 181

²⁹² *Ibid.*, p. 181

²⁹³ *New Catholic Encyclopedia*, RH. McGrath, McGrath/Hill, New York, p. 150, ref 13 150. Traduit par moi-même.

idées de Freud on nous expliquant dans son œuvre *Religion and Personality Problems* :

Le problème de l'existence de Dieu est de toute évidence indépendant à la fois de la genèse de l'idée de Dieu dans l'esprit de l'enfant et de son attitude émotionnelle envers lui. Mais l'attitude émotionnelle de l'enfant envers Dieu est certainement affectée par son attitude envers son père et envers l'autorité en général.... Car si nous sommes naturellement amenés à détester la notion du père, à le craindre, à le voir seulement comme source de frustration et de répression, il est bien naturel de supposer que psychologiquement nous puissions conserver quelques traces au moins de ces attitudes dans nos attitudes envers Dieu.²⁹⁴

Donc nous pourrions en déduire que l'idée de la sexualité en Joseph Day est faussée par la violence de son père. Cette violence a conduit cet homme à la cécité. Mais le jeune Joseph ne sépare pas la violence de la sexualité et associe les deux termes avec le mal. Ses idées s'expliquent par une éducation paternelle puritaine et non exclusivement par une lecture de la Bible. Edward O'Doherty l'analyse ainsi :

Rares sont les « difficultés avec la religion » qui se manifestent à la fin de l'adolescence ou au début de la vie d'adulte et qui sont réellement des problèmes « religieux » ou « théologiques ». Il s'agit pour la plupart, de problèmes d'ordre moral, de santé mentale ou d'un mélange des deux. Autrement dit, ce qui semble être un problème religieux est une manifestation, dans un contexte religieux, de quelque aspect de la vie mentale aux ramifications bien plus larges et peut-être plus profondes.²⁹⁵

Les autres étudiants ne se posent pas ces problèmes théologiques. Joseph Day se croit investi d'une mission. Et pas des moindres : sauver le monde ! À l'instar de Jésus Christ venu sur terre, Joseph Day veut être un sauveur ! Tous ceux qu'il rencontre lui sont envoyés par Dieu. Par conséquent, il devra les traiter comme des frères, se montrer patient et bon envers eux :

²⁹⁴ O'Doherty, *Religion and Personality Problems* (Clonmore & Reynolds : Cahill, 1965), p. 18, Traduit par moi-même.

²⁹⁵ O'Doherty, *Religion and Personality Problems* (Clonmore & Reynolds : Cahill, 1965), p. 17 Traduit par moi-même

Mais le souci de n'offenser personne lui inspirait des actes de complaisance qu'il regrettait quelquefois ; et puis, cette idée lui revenait de temps à autre que les êtres qui se mêlaient à sa vie lui étaient tous envoyés par Dieu.²⁹⁶

Tout comme le Christ, il lui faudra pardonner, affronter des épreuves, dominer sa colère, demander pardon et aider les autres en prêchant la « bonne nouvelle ». Il utilise très souvent un lexique biblique. David, futur pasteur, est le seul avec qui Joseph peut partager ses convictions. Néanmoins, Joseph insiste et s'obstine à vouloir convertir autrui. Convaincu de détenir la vérité absolue, il croit Terence Mac Fadden perdu, car celui-ci est catholique. Dans *Moïra* nous ne savons pas exactement pourquoi Joseph doit convertir le catholique. C'est dans *Terre Lointaine*, œuvre autobiographique, que Julien Green évoque la différence entre les protestants et les catholiques.

Un jour, le prêtre me fit entrer à la sacristie et m'offrit une Bible catholique anglaise, la fameuse Bible de Douai que les protestants ne lisent pas, parce qu'ils la trouvent d'un style trop latinisé, et que les catholiques ne lisent pas non plus, parce que les catholiques ne lisent pas la Bible²⁹⁷.

Savoir combien la Bible est indispensable à Joseph Day, nous permet de comprendre pourquoi il faut convertir Terence Mac Fadden qui, étant catholique, ne lit pas la Bible. Il annonce à David chapitre XIV : « Cette nuit j'ai eu la certitude que Dieu me demandait de le sauver.²⁹⁸ »

Obsédé par son désir de plaire à Dieu et surtout de ne pas provoquer sa colère, il s'adonne à des rites d'expiation. Ainsi, un matin, essayant son nouveau costume, il oublie ses prières à l'heure habituelle et en demeure stupéfait – « Sa face rougit comme si on l'eût frappée²⁹⁹ ». À fortiori, le corps est l'objet de répulsion : Joseph par honte – ou par peur ? – se déshabille dans le noir. Il ne doit pas se regarder :

²⁹⁶ *Moïra* (Paris: Fayard, 1997) p. 10

²⁹⁷ *Terre Lointaine, Jeunes Années I & II* (Paris : Éd. Seuil, 1984) p. 1081

²⁹⁸ *Moïra, op. cit.*, p. 139

²⁹⁹ *Moïra, op. cit.*, p. 132

depuis son enfance, il se déshabillait dans le noir et il évitait de jeter les yeux sur son corps.³⁰⁰

Après s'être masturbé- il va de soi que Green n'utilise pas ce terme – il promet à Dieu de rester debout une nuit entière pour expier sa faute.

Cette scène ne peut que nous rappeler celle où Julien Green se trouvait, petit garçon, dans son bain et où sa mère castratrice, spectatrice dégoûtée, ne pouvait nommer les parties intimes de son corps. Ce même refus de l'amour de soi, ce refoulement du désir et cette obsession de sauver le monde, et surtout lui-même, font de Joseph Day un « Ange exterminateur ³⁰¹», coupé de son entourage. « L'ange Exterminateur » peut faire référence aux anges de l'Apocalypse qui viendront mettre le feu sur terre.³⁰² À l'image du jeune homme qui se bouche les oreilles pour ne pas entendre ses camarades, il s'enferme pour se protéger de l'inconnu. La seule chose qui lui soit familière dans cette université est sa Bible. Joseph semble avoir du mal à accepter sa condition humaine. Il a aussi oublié que la religion chrétienne est faite d'amour et de miséricorde. Son sentiment de culpabilité est tellement fort qu'au lieu de demander simplement pardon, Joseph se livre à des rites pour essayer d'expié ses fautes. Pour Edward O'Doherty :

L'horreur émotionnelle, la peur, la crainte, l'anxiété, génèrent non pas le sens du mal (de commettre le mal), mais un sentiment de culpabilité au sens psychiatrique du terme : une culpabilité névrosée, un état émotionnel inquiétant et en aucune manière salubre.³⁰³

Et

Il est important de se souvenir que les symptômes névrosés d'une personne à caractère compulsif peuvent être aggravés plutôt que guéris par le recours à une prière vocale ou répétitive.³⁰⁴

Joseph Day, en faisant tout pour sauver son âme, ne fait donc qu'aggraver son état et réduire ses espoirs de rédemption. Hargrove, lui, se croit bon chrétien, puisqu'il

³⁰⁰ *Ibid.*, p. 106

³⁰¹ *Ibid.*, p. 231

³⁰² *La Bible de Jérusalem*, (Paris : Éditions du Cerf, 1998) Apocalypse, chapitre 9,

³⁰³ O'Doherty, *Religion and Personality Problems* (Clonmore & Reynolds : Cahill, 1965), p. 24 Traduit par moi-même

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 21 Traduit par moi-même

est charitable envers ses esclaves et les plus démunis. Tout comme Joseph Day, il oublie que Dieu est bon et qu'on peut lui demander pardon pour ses fautes. Mais ce n'est pas si simple pour certains protestants qui ont seulement le baptême et l'eucharistie. Les catholiques eux, bénéficient du sacrement de la pénitence. Depuis Tertullien, suivi par St. Augustin, le mot « sacrement » désigne une réalité liturgique : le signe qui manifeste la présence de Dieu auprès des hommes, le signe de sa miséricorde envers le pécheur qui s'est repenti. Les prêtres peuvent, au nom du Christ, pardonner après confession les fautes commises. Ce sacrement est cité aussi dans le *Book of Common Prayer*, le Livre du rituel anglican. Cependant, certains Épiscopaliens n'admettent ce sacrement qu'en cas extrême. Les Méthodistes et les Baptistes n'autorisent pas le clergé à accorder le pardon.

Pour le Cardinal Gibbons, recevoir ce sacrement apporte la sérénité à certains pratiquants. Il apporte la rémission des péchés et réconcilie le pécheur avec Dieu. Il rappelle que Jésus, venu sur la terre, guérit les malades et les esprits possédés par le diable.

Teddy Brown³⁰⁵, méthodiste, se dit « sauvé » et s'inquiète de savoir si Elizabeth le sera aussi. Appartenant au protestantisme, Elizabeth voit le « jeune pasteur en herbe » (*Pl.*, 716). Elle constate qu'il n'est pas « fou », mais elle reconnaît « la manière de certains exaltés protestants » (*Pl.*, 717). Il insiste sur le fait qu'il n'est pas là par hasard, mais que leurs chemins se sont croisés pour qu'il la sauve. Son regard intense et inquiétant contraste fortement avec la description d' Elliott, évêque anglican que Charlie Jones présente à Elizabeth, un « vieux gentleman d'une courtoisie à toute épreuve. » (*Pl.*, 250). Arrivant dans la très belle maison de l'évêque, elle avoue qu'elle craignait l'entendre lui parler de théologie. Charlie la rassure et ils entrent dans la bibliothèque du palais épiscopal :

L'évêque les reçut avec une cordialité charmante. Grand, mince et vêtu de noir, il portait sur la poitrine une croix de métal uni au bout d'une chaîne. Ce fut ce détail qui frappa d'abord la jeune fille et la rendit muette pendant les premières secondes : aucun insigne

³⁰⁵ Voir *Pl* chapitre XCV

de ce genre ne figurait dans sa religion quotidienne et elle en reçut un imperceptible choc, mais le beau visage rose et régulier qui s'inclinait vers elle la rassura un peu. Elle sourit. (*Pl.*, 250)

Pendant les minutes qui suivent, elle est partagée entre peur et attirance. En effet, elle le trouve assez beau malgré les longues mèches qui lui cachent les oreilles. Elle continue de l'observer et l'imagine plus jeune. Elle trouve que ses yeux d'un bleu profond ne manquent pas de douceur et de tendresse humaine.

Il y avait du paradis dans ces yeux-là, la foi, de grandes vertus, ajoutait-elle intérieurement, pour remettre son protestantisme en place, et aussi l'amour, l'amour de tout le monde, il avait dû le connaître, jeune. (*Pl.*, 251)

Quand ils entament une conversation sur l'esclavage et que l'évêque lui avoue que lui aussi est abolitionniste, Elizabeth est fascinée et ravie. Elle « sentit son âme entière se dilater sous l'effet de ces paroles » (*Pl.*, 251). C'est alors qu'il se produit une chose inattendue : l'évêque fait référence à l'esclavagisme dans la Bible. Sans la quitter des yeux, il rappelle à Elizabeth qu'Abraham, Isaac et Jacob eurent tous des esclaves :

Les noms magiques des saints patriarches réveillèrent d'un coup la fervente liseuse de la Bible. (*Pl.*, 251)

Les hommes échangent encore quelques mots avant de mettre fin à la conversation.

Fidèle à son éducation, la jeune fille esquissa la révérence traditionnelle. À ce moment, la main de l'évêque se posa sur sa tête et d'une voix chargée d'affection il la bénit. Prise de confusion, elle ne put que balbutier :
- Je remercie Votre Grâce. (*Pl.*, 252)

Ils se quittent, Elizabeth est un peu énervée ; mais Charlie résume son impression en une phrase dense et sans verbe : « Grande et noble présence, cet évêque de Géorgie, [...] et tout le charme anglican » (*Pl.*, 252).

Elizabeth a du mal à accepter la religion décrite par Ted Brown. « Elle est horrible, votre religion, Mr. Ted Brown » (*Pl.*, 721), dit-elle après qu'Amélia eut fait un malaise. En effet, Ted Brown explique que Dieu laisse libre cours à nos faits et gestes. Amélia a une mauvaise prémonition : un petit garçon aura un choix à faire mais son choix engendrera sa mort. Elizabeth trouve cette prédiction horrible. Les croyances protestantes sont difficiles à accepter pour certains. Ceci provoque le rejet chez les autres. Charlotte, protestante est repoussée par Mike qui ne supporte plus ses lectures de la Bible :

- Cher, cher garçon, on va essayer de réciter un psaume, vous et moi. Mon favori... Cela nous donnera la paix. Du coup il se leva.
- Non, non, et non ! hurla-t-il en tapant du pied. Je vous demande pardon, Miss Charlotte, vous avez des tas de beaux sentiments, mais vous ne comprenez pas du tout ce que c'est que le cœur humain. (*Di.*, 160)

Ceci ne l'empêche pas, plus tard, de se lever avec une voix tremblante pour chanter, *Notre Dieu est une puissante forteresse*, le vieux cantique luthérien.

Dans la trilogie, facilement émus, les anglicans paraissent plus sensibles aux malheurs d'autrui. Green trace d'eux un portrait élogieux. L'église anglicane – notamment la High Church – est plus proche par sa liturgie du catholicisme. Rappelons que c'est un prêtre anglican qui vient consoler William Hargrove avant qu'il ne meure.

Il avait une peur de la mort qui ne peut se décrire. Le ministre presbytérien venu pour l'assister ne réussit qu'à le jeter dans l'épouvante. Son fils, mon ami Josh, eut alors l'idée d'aller trouver à Savannah un prêtre anglican. La douceur et l'humanité anglicanes sont incomparables. On lui envoya donc une sorte de vieil ange qui entendit...- quel nom donner à cela ? – la confession de cet homme tourmenté, et il lui rendit la paix. Alors William Hargrove déclara qu'il voulait mourir dans l'Église d'Angleterre. (*Ets.*, 957)

Le sacrement de la confession, qui rend la paix aux âmes tourmentées, plaisait aussi à Julien Green. Après l'enterrement de William Hargrove, Charlie Jones toujours soucieux d'éduquer et d'instruire Elizabeth met en parallèle l'Église

anglicane et l'Église presbytérienne : l'Église anglicane « a le sens de la pompe et du drame » (*Ets.*, 997) et l'Église presbytérienne, il la juge plus dépouillée.

Voici les particularités, les différences et la hiérarchie de ces églises :

- Épiscopalien. C'est l'anglicanisme à l'usage des Américains, l'Église la plus aristocratique, la plus élégante. [...] Sur le même rang, l'Église presbytérienne, moins fastueuse, mais bien considérée. [...] Après vient l'Église méthodiste fondée par cet adorable original nommé Wesley. Il a été chassé de Savannah en 1735 pour avoir refusé la communion à une dame qui ne voulait pas l'épouser. [...] En descendant, il y a l'Église baptiste, la plus simple. Celle que préfèrent les Noirs. (*Pl.*, 244)

Encore une fois, Green en bon pédagogue, résume et exprime toutes ses idées par la voix de Charlie Jones.

2.2.2. L'Église Catholique dans la Trilogie

Les catholiques prolongent le judaïsme et donc la promesse faite à Abraham d'une religion universelle : le peuple de Dieu sur la Terre. Ils privilégient la Tradition représentée par les Pères de l'Église, les conciles, le Pape, chef spirituel, dont l'autorité est infaillible quand il s'exprime *ex cathedra* – (ce dogme a été défini depuis le concile de Vatican I en 1870). Ayant hérité des pouvoirs donnés par Jésus à Pierre, c'est lui qui peut expliquer et interpréter l'Écriture.

Quand il n'était qu'un petit garçon, Green assistait régulièrement à la messe catholique avec des voisins. Les odeurs, les habits des prêtres, les lumières l'intriguaient. Tous ces symboles et ces gestes entretenaient le sens du mystère. En effet, pour un protestant il était difficile de comprendre les rites d'une autre église. Grâce aux tableaux récapitulatifs dans l'ouvrage *The Faith of our Fathers*, nous avons constaté que la séparation des églises chrétiennes se fit à travers les années et engendra des conflits divers. Quelle confession détenait la « vraie version », la « vérité » ? Entre catholiques et protestants, l'incompréhension s'était installée. Les catholiques utilisent dans leur liturgie des images pieuses, des crucifix, des statues, et l'ostensoir. Les protestants ne comprennent rien à cette utilisation. Ils accusent les catholiques d'idolâtrie. De plus, pour les protestants, il ne peut y avoir de saints après les apôtres. Or, l'église catholique continue à canoniser des hommes et des femmes. Les protestants, quant à eux, lisent la Bible de manière

avide alors que l'église catholique utilise beaucoup plus les sacrements. La messe sacrificielle est réfutée par les protestants.

Malgré ces divergences fondamentales, Green met dans ses romans des conversations fictives entre les fidèles de ces deux églises et réussit à démontrer la nécessité de la tolérance. Rappelons que l'appartenance religieuse de chaque personnage est décrite dans la trilogie. Charlie Jones, protestant, est le fervent défenseur de l'église catholique et Tante Laura, religieuse catholique encourage Elizabeth à lire sa bible car « l'étrange catholique la veut fidèle protestante » (*Pl.*, 352).

Dans la trilogie, naître protestant est le signe que l'on vient d'une bonne famille. L'église protestante étant considérée comme supérieure alors que naître catholique semble par conséquent, une faiblesse :

- Et vous, vous ne seriez pas méthodiste, par hasard ? [...]
- Non, anglicane.
- En tout cas, cela vaut mieux que romaine...catholique romaine, ajouta-t-elle avec force. (*Ets.*, 928)

La mère d'Elizabeth conseille à sa fille de se méfier des catholiques, notamment de Tante Laura élevée par les sœurs en Haïti et qui a été baptisée. Source de suspicion et objet de conversation, celle-ci inspire la méfiance autour d'elle. La mère d'Elizabeth la prévient que l'on ignore quelles idées de conversion les catholiques peuvent avoir derrière la tête. Le catholicisme est décrit comme un fléau analogue au whisky et aux Juifs³⁰⁶, car les catholiques sont adroits et fourbes. La mère d'Elizabeth va même jusqu'à déclarer à sa fille : « Je veux (te) dire que, plutôt que de te savoir catholique, j'aimerais mieux te voir morte, là, morte à mes pieds. » (*Pl.*, 86).

³⁰⁶ Voir Billy à Elizabeth *Pl* p. 166

Elle lui révèle qu'il y en avait un dans la famille de son père (*Pl.*, 86). Elizabeth est choquée d'apprendre cette information mais sa mère la rassure en lui disant qu'il a été pendu ! Elizabeth se souviendra des conseils de sa mère et gardera une image « romancée » de la vie religieuse d'une sœur catholique :

Ma mère m'a toujours dit de me méfier de ces gens. Ils se faufilent de tous les côtés [...]. Dans un couvent, loin du monde, enfermée dans un couvent, vouée à la prière et à la pénitence. Il paraît qu'à chaque faute commise la religieuse coupable se met à quatre pattes devant la mère supérieure et dessine avec la langue une grande croix sur le pavement. [...]. Cette vue pittoresque de la vie religieuse est une invention protestante. (*Ets.*, 440-41)

La pauvre Elizabeth a entendu tellement de choses et d'opinions diverses qu'elle ne sait plus ce qu'elle doit croire. Billy tente de lui parler des mythes et des dieux dans l'histoire des États-Unis :

- Adorateurs du soleil, les malheureux Indiens avaient d'abord admiré les somptueux ornements du clergé catholique, les processions, le soleil porté sous un dais et accompagné de chants...
- Le soleil ? demanda Elizabeth. Les catholiques adorent aussi le soleil ? J'étais sûre que Tante Laura me cachait quelque chose !
- Mais non. Ce que j'appelle leur soleil est un grand objet d'or muni de rayons devant lequel on se prosterne. Une de leurs superstitions favorites. (*Pl.*, 166)

L'innocence des propos d'Elizabeth fait sourire, mais son incrédulité et les explications du tout aussi naïf Billy démontrent que ces protestants ne comprennent pas grand-chose à l'église catholique et notamment à la fonction de l'ostensoir³⁰⁷. N'oublions pas que l'ostensoir utilisé par exemple lors des offices du Saint-Sacrement, incarne pour les protestants l'idolâtrie « papiste » : Cela tient à la divergence sur la fonction attribuée à l'hostie : présence réelle chez les catholiques, plutôt une valeur mémoriale chez les calvinistes. Quand Elizabeth souhaite en parler avec Tante Laura, catholique pratiquante, Billy lui conseille de ne jamais entamer une conversation avec un catholique car ils ont réponse à tout !

³⁰⁷ Voir Billy à Elizabeth *Pl* p. 166

Elizabeth fut entourée de catholiques qu'elle ne comprenait décidément pas. Nora, l'esclave noire, la gêne beaucoup quand elle se signe avant de prier au moment du duel au cimetière colonial. Elizabeth s'inquiète :

- Nora, j'espère qu'ils ne vont pas se tuer.
Nora fit alors ce geste qui intriguait Elizabeth. Elle avait l'air de s'entourer le haut du corps d'un voile invisible qui s'épinglait aux épaules. [...]
- Que fais-tu Nora ?
- Une prière, mam'zelle Lisbeth, pou' les deux gentlemen. (*Pl.*, 232)

Cependant ce qui ressort de la suite de cette conversation est la foi de cette catholique ; foi en Dieu et foi dans son pouvoir protecteur. Elle dit à Elizabeth qu'il n'arrivera rien à Mr. Hudson, elle en est sûre car elle a prié pour qu'il soit sauvé. Nora en avait fait la demande et ne doutait pas un instant que sa prière ne fût entendue et que son vœu ne fût exaucé.

L'incompréhension atteint son paroxysme le soir de Noël quand Elizabeth retrouve Betty à genoux, une image à la main près d'une bougie. La jeune fille, tout comme Julien Green dans sa jeunesse, est intriguée, curieuse : elle s'approche près de l'image représentant un couronné. Elle interroge :

- Joyeux Noël, ma petite Betty. Tu fais tes prières ?
 - Oui, mam'zelle Lisbeth.
 - Devant une image ?
 - Devant le Bon Dieu.
 - Cet enfant avec une couronne...
 - C'est Dieu, mam'zelle Lisbeth.
- Suffoquée par cette réponse qui ne fit qu'aviver ses craintes, Elizabeth s'éloigna. (*Pl.*, 714)

Elizabeth passe quelque temps à essayer de comprendre ce dont elle avait été témoin. Elle conclut que la vieille femme était, malgré tout, inoffensive et qu'elle avait simplement transporté avec elle « quelque superstition africaine héritée de ses grands-parents de là-bas » (*Pl.*, 715). Elle décida de ne rien dire à personne sur la « vieille femme à l'esprit dérangé ... » (*Pl.*, 715).

Ce qu'il faut retenir c'est que, dans *Dixie*, le troisième livre de la trilogie, Elizabeth parle de cette scène avec Betty, alors que dans *Les Pays Lointains* la protestante semble avoir perdu toute sa confiance. Elizabeth, sans cesse sous les coups des reproches de sa Bible, en avait si peur qu'elle en oubliait même ses prières. C'est dans un moment de grand doute qu'Elizabeth se confie aux catholiques et notamment à Betty l'« idolâtre ». Elle conclut alors que cette vieille femme prie mieux qu'elle et elle lui demande de prier pour elle :

- Ecoute, Betty, je suis malheureuse.
- Oui, Miss Lisbeth.
- Tu devinais, peut-être. [...] Gentille Betty ! Tu te souviens du jour où je t'ai vue, moi, avec tes images et la bougie allumée, et tu demandais des choses au Seigneur ?
- Oui, je me souviens. [...]
- Eh bien, reprit Elizabeth, tu vas Lui demander...parce que tu demandes mieux que moi... (*Di.*, 150)

Dans la trilogie, les catholiques ne sont pas les seuls à respecter les images. D'ailleurs c'était plutôt Elizabeth, protestante, qui accordait une intelligence aux images. Superstitieuse, elle ne voulait pas retourner dans sa chambre avec son mari à Dimwood parce que le tableau représentant la Madone était suspendu au mur : elle ne supportait pas l'idée d'être observée³⁰⁸.

Dans le *Catéchisme de l'Église Catholique*³⁰⁹ on peut lire les explications de la doctrine catholique et un chapitre sur l'usage des images et des symboles. On apprend alors que les images représentent le Christ. Dieu s'est fait homme et cela nous aide à le reconnaître.

Julien Green lut le livre *The Faith of Our Fathers* par James Gibbons. Dans cet ouvrage, très cher à notre auteur, celui-ci put lire les explications données à un protestant par un catholique. Gibbons y explique l'histoire et l'usage des images

³⁰⁸ Voir *Ets* p. 1205

³⁰⁹ Voir Annexe 4 pour le texte intégral.

pieuses. Pour lui, chaque enfant catholique apprend à prier avec ces images mais sait et comprend que l'image elle-même n'a ni pouvoir ni intelligence. Il n'a pas une approche idolâtrique mais s'en sert comme représentation. Gibbons explique aussi que, au huitième siècle, commença la croisade contre les images, avec Léo l'Isaurien, empereur de Constantinople. Ce dernier fit brûler les tableaux qui représentaient Dieu et ses saints et fit fondre les statues en or, argent et bronze pour couler de la monnaie à son effigie. Gibbons affirma:

Tout comme Henry VIII et Cromwell, cet iconoclaste royal prétendait être animé d'une quête éperdue de pureté du culte, alors que l'avarice était le véritable moteur de son action.³¹⁰

Ce fut surtout, dans les îles britanniques, en Allemagne et en Hollande que la plus grande destruction de tableaux eut lieu. Les statues aussi furent cassées par les réformateurs au seizième siècle. Gibbons remercia le ciel que ces destructions massives n'aient pas gagné le reste de l'Europe car les œuvres de Michel-Ange et de Raphaël seraient perdues aujourd'hui.

Sachant combien les protestants aiment se référer à la Bible, Gibbons cite plusieurs extraits pour expliquer les pratiques catholiques. Il donne en exemple le livre de l'Exode, chapitre XX, le tout premier texte interdisant les images pieuses :

Tu ne te feras aucune image sculptée, rien qui ressemble à ce qui est dans les cieux, là-haut, ou sur la terre, ici-bas, ou dans les eaux, au-dessous de la terre. Tu ne te prosterner pas devant ces dieux et tu ne les serviras pas.³¹¹

Gibbons émet l'idée que si les protestants prennent ces paroles à la lettre, les catholiques, eux, savent que ce texte interdit l'adoration de ces images en tant que telles. Gibbons regrette cette incompréhension entre les deux églises. Il accuse les

³¹⁰ Gibbons, Cardinal, *The Faith of our Fathers*, op. cit., p. 163

³¹¹ *La Bible de Jérusalem*, Éditions du Cerf, Paris, 1998, Exode, XX. 3, 4, 5.

protestants d'enseigner dès l'école que les catholiques sont des idolâtres. Cette fausse idée les suit tout au long de leur vie et quand ils voyagent en Europe, ils y trouvent « les preuves » d'idolâtrie en voyant par exemple, un vieillard prier, une image à la main. Ils s'empressent de l'écrire à leurs compatriotes sans prendre le temps de comprendre. En effet en peu de temps ce vieillard aurait pu expliquer qu'il n'adorait aucune image, qui d'ailleurs était sans vie et sans pouvoirs, mais que celle-ci l'aidait simplement à mieux aimer Jésus ou Marie ou les saints représentés.

Dès la fin du VI^{ème} siècle, le Pape Grégoire le Grand légitime les images car la peinture apprend aux illettrés ce que l'Écriture enseigne aux personnes cultivées. Ensuite, le second Concile de Nicée en 787 met fin à l'iconoclasme expliquant que ce que la parole communique par l'ouïe, la peinture le montre silencieusement par la représentation. Le Concile de Trente en 1563 précise que dans l'image, le fidèle ne voit pas une idole comme la voyaient autrefois les païens, mais simplement un dessin ressemblant quelque peu à un saint ou à un prophète.

Ce fut un long conflit entre les croyants : Luther n'interdit pas l'image mais interdit sa vénération. Le Concile de Trente l'autorise : c'est la *dulie*, mais il réserve l'adoration (la *latrîe*) à Dieu. Zwingli prédicateur, ami d'Erasme, opposé au Pape, à la Curie et aux formes cultuelles demande qu'on brûle les images. Calvin aussi, les bannit.

Nous avons déjà vu l'importance des personnages historiques pour Julien Green. Rappelons la grandeur du personnage de Henry Clay³¹² pendant la guerre de Sécession. Julien Green fait référence à cette grande figure dans sa trilogie - figure au sujet de qui Gibbons narra une anecdote dans ces réflexions sur l'iconographie religieuse. Il raconta une histoire se déroulant le jour où fut

³¹² Henry Clay (12 avril 1777 en Virginie – 29 juin 1852) fut un homme politique américain, un sénateur et une des plus grandes figures politiques américaines de la première moitié du XIX^e siècle. Voir annexe 1.

dévoilée une statue en honneur de l'homme d'État du Kentucky. Un gentleman présent à cette cérémonie expliqua à Gibbons qu'au moment où l'on vit la statue de Clay, les hommes et les femmes présents se décoiffèrent. Gibbons se demanda alors combien d'entre eux seraient choqués de voir des catholiques agir ainsi devant la statue de saint Pierre !

Gibbons termine son chapitre sur les saintes images en expliquant avec force les raisons pour lesquelles l'utilisation de ces dernières n'est pas du tout interdite mais au contraire recommandée : 1) les peintures religieuses embellissent la maison de Dieu ; 2) les peintures religieuses sont le catéchisme des ignorants (les images expliquent aux illettrés les leçons de la Bible) ; 3) en exposant des peintures religieuses dans nos murs, nous effectuons une profession de foi silencieuse mais très éloquente ; 4) les statues ont pour effet d'accroître la dévotion et l'amour que nous portons aux sujets représentés, car nous pouvons ainsi consacrer toutes nos pensées à l'objet de notre affection ; 5) les portraits des Saints nous incitent à suivre leur exemple de vertu, et c'est l'objectif affiché de l'Église lorsqu'elle encourage la diffusion d'images pieuses.³¹³

Une autre différence majeure entre ces deux églises est le droit au divorce, toléré mais non encouragé par les protestants³¹⁴. Ce sujet est abordé dans la trilogie. Le concept de mariage à vie est difficile à comprendre pour Elizabeth. Jonathan doit se convertir au catholicisme, s'il veut épouser Annabel qui est catholique. Il ne peut se séparer d'elle car, comme l'en a informé Miss Llewelyn, « l'Église romaine n'admet pas le divorce » (*Pl.*, 497). Elizabeth est aussi le témoin des paroles très surprenantes d'Amelia, la femme d'Oncle Charlie, qui croit que Catherine d'Aragon³¹⁵ a été exécutée sur ordre de Henry VIII.

³¹³ Gibbons, Cardinal, *The Faith of our Fathers*, op. cit., pp.168-170, traduit par moi-même.

³¹⁴ Voir annexe 4 pour la doctrine catholique à ce sujet.

³¹⁵ Catherine d'Aragon (†1536), première femme d'Henri VIII passa les dernières années de sa vie dans une réclusion complète.

- Après tout, dit-elle, c'était une idolâtre catholique, dangereuse par conséquent pour la foi chrétienne. Je comprends le roi. (*Pl.*, 643)

Comment ne pas être ébloui par la virtuosité et même l'ironie de Green dans cet épisode ! Lui, l'historien donnant méticuleusement tous les détails sur la guerre de Sécession, accepte ici une inexactitude relative à Henri VIII. Amélia confond Catherine d'Aragon et Anne Boleyn : elle est tellement enfermée dans sa doctrine presbytérienne, qu'elle admet le meurtre d'une femme. Charlie Jones met fin brutalement à cette conversation, le visage rouge de colère. Malgré son ignorance et l'obstination de son épouse, Charlie aime profondément sa femme protestante, puritaine, qui a de l'Église Presbytérienne d'Écosse des « principes rigides ». Ces principes ne leur permettent plus « le faste frivole et le train de vie d'hier » (*Pl.*, 526) explique Charlie à Josh. Cependant, de toute évidence, sa femme ne comprenait pas la doctrine catholique.

Dans *The Faith of our Fathers*, Gibbons revient sur tous les points du catéchisme de l'église catholique. Il explique notamment les conséquences du divorce pour les enfants alors privés d'un père protecteur et de l'affection de leur mère. Il explique que trois des quatre évangélistes ont écrit dans le Nouveau Testament que le mariage est indissoluble³¹⁶. Il cite aussi les lettres de Saint Paul aux Corinthiens :

Quant aux personnes mariées, voici ce que je prescris, non pas moi, mais le Seigneur : que la femme ne soit pas séparée de son mari – au cas où elle en aurait été séparée, qu'elle ne se remarie pas ou qu'elle se réconcilie avec son mari – et que le mari ne répudie pas sa femme.³¹⁷

³¹⁶ Voir *Bible* : Matt.XIX.3-9. Mark X. II, 12. Luke xvi. 18.

³¹⁷ *La Bible de Jérusalem*, (Éditions du Cerf : Paris, 1998), Lettre de Saint Paul aux Corinthiens, vii. 10, 11.

Cependant, Gibbons revint aussi sur la raison de la séparation de l'église d'Angleterre d'avec l'église de Rome. Henri VIII voulut se séparer de Catherine d'Aragon pour épouser Anne Boleyn et demanda au Pape Clément VII le droit de divorcer. Qui le lui fut refusé. Le pontife aurait pu lui accorder ce droit pour se concilier la nation anglaise mais aurait, par la même occasion, fait perdre à l'Église le titre de « *Mistress of Truth* », « Maîtresse de Vérité ».

Le lecteur de la trilogie peut remarquer que les grands protagonistes qui viendront en aide à Elizabeth sont catholiques ; à savoir : Tante Laura, Maisie Llewelyn et Betty. La première, Tante Laura fut d'abord intrigante et inaccessible. C'est une personne silencieuse et sérieuse, toujours seule avec un air pensif et triste. « Elle vivait dans une solitude morale, tacitement respectée de tous. » (*Pl.*, 49). On l'aime à Dimwood mais elle reste la personne la plus mystérieuse. Susanna explique à Elizabeth que Tante Laura n'est ni méchante, ni curieuse mais mystérieuse³¹⁸. En effet, nous connaissons peu cette Tante Laura qui souffre en silence. D'une beauté classique, elle a les yeux sombres mais sur son visage, on devine une bonté profonde. Portant toujours la même robe gris clair rayée de blanc, elle est souriante, mais dégage un air de mélancolie attachante. Bien qu'elle paraisse d'une dignité singulière, sa présence rassure. Mademoiselle Souligou la décrit comme « l'âme la plus droite de la plantation » (*Pl.*, 303).

Elizabeth « l'aimait et ne l'aimait pas, tour à tour » (*Pl.*, 325). Elle a effectivement du mal à faire confiance à cette femme catholique et d'emblée, sa mère la met en garde en lui disant:

C'est une catholique [...] C'est une lady malgré tout, mais elle va à la messe. Ils ont une petite église de bois dans la région, on les tolère [...] Elle est née dans les Antilles et elle a été élevée là-bas chez les bonnes sœurs. Se méfier. (*Pl.*, 86)

Tout au long des années qui suivent, Elizabeth entend l'écho de ces paroles et au moment où elle souhaite se confier, elle se souvient de ces conseils.

³¹⁸ Voir *Pl* p. 339

Sans doute Tante Laura l'avait rassurée par la netteté et l'assurance de ses affirmations : quelques mots avaient suffi pour écarter le cauchemar de la guerre. Comme cette femme demeurait mystérieuse...Les paroles de sa mère lui revinrent à l'esprit. Confiance, mais confiance prudente. (*Pl.*, 280)

D'emblée dans la Trilogie, Laura s'occupe d'Elizabeth avec sa gentillesse légendaire. Bien que privée du droit d'élever son enfant à cause de la cruauté de William Hargrove, elle a un instinct maternel et protecteur envers son père et son entourage. Quand elle voit que les esclaves ont peur, elle va sans tarder les rassurer mais en toute discrétion, sans rien dire à personne :

- Dans sa robe de cotonnade prune, elle donnait l'impression de se déplacer sans toucher le sol et de glisser plutôt qu'elle ne marchait.
- Je suis sûr qu'elle va faire un détour du côté de la cuisine pour voir ce qui se passe [...] ...ou si les Noirs ne sont pas malades, cela lui ressemblerait plutôt, continua Oncle Josh. (*Pl.*, 96)

Quand elle parle des Noirs elle dit : « Ces Noirs sont comme des enfants » et elle veille toujours à ce qu'ils aient des cadeaux au retour des divers voyages effectués par la famille. Avec Elizabeth elle se montre affectueuse en lui prenant souvent la main afin de la rassurer. N'oublions pas qu'autrefois, ce fut elle qui lui fit visiter la maison de Dimwood et dans la pénombre lui prit la main pour la guider. Cette pénombre pourrait représenter l'obscurité dans la nouvelle vie d'Elizabeth et ce fut auprès de Laura qu'elle chercha de l'aide quand elle se trouva, plus tard, en grande crise émotionnelle. Elizabeth finit par trouver rassurante la voix douce de Laura. Laura ne s'impose pas et respecte l'intimité d'Elizabeth :

Parfois, jamais trop souvent, elle recevait la visite de Tante Laura. Elle s'annonçait toujours en appelant Elizabeth et n'entrait qu'après avoir reçu une réponse. D'ordinaire elle restait debout comme pour indiquer que sa visite serait brève. (*Pl.*, 287)

Cette discrétion est parfois source de souci pour Elizabeth qui voit de la sournoiserie dans le comportement de la jeune femme. Mais quand elle est partie au couvent, Elizabeth va retrouver la paix dans sa chambre. « Et, pour la première fois, Elizabeth sentit qu'elle a besoin de son regard sérieux, de sa voix douce et apaisante. » (*Pl.*, 460). Cependant la première fois qu'Elizabeth est venue dans cette chambre, elle a vu une croix au-dessus du lit de Laura et s'enfuit. Après le départ de Laura, sa chambre reste vide. Cependant malgré son absence, les traces du crucifix restent sur le mur. En effet, Elizabeth peut voir le clou encore enfoncé dans le mur et les marques où la croix avait été suspendue³¹⁹. Laura faisait aussi le signe de la croix, quand, par exemple, la famille discutait de l'absence prolongée de William Hargrove³²⁰ ou parlait de la guerre. Ce geste reste incompréhensible pour la jeune Anglaise qui le considère comme mystérieux³²¹. Tante Laura quitte son père, sa famille et Dimwood pour s'enfermer dans un couvent catholique :

Maintenant qu'elle était partie, elle devenait singulièrement présente, sauf pour William Hargrove qui semblait l'avoir oubliée, se bornant parfois à faire allusion à l'« ange » qu'il ne parvenait pas à identifier et qui l'avait soigné de ses mains douces. (*Pl.*, 486-87)

Cette femme si douce et tendre, même avec ce père tyrannique, prie pour la protestante et pour son bien-être. La veille d'un bal à Dimwood, elle prévient sa protégée que « le diable » sera au bal. Il faut qu'Elizabeth fasse attention à elle et elle ajoute « je penserai à toi, je penserai à toi tout le temps que cela durera. » (*Pl.*, 353). Après l'adultère, Elizabeth revient vers Laura lui demander de l'aide. Elle espère que celle-ci pourra peut-être l'assister.

- Sœur Laura, je ne suis pas catholique, mais j'espérais de vous quelque chose.
- Nous demanderons toutes que tu aies la paix.
- La paix... J'ai essayé de demander, la nuit passée j'ai prié, j'aurais crié si j'avais osé...
- Ton cœur criait, Elizabeth. Dieu entend ces cris-là.
- Je ne sais pas, j'ai peur, c'est tout.
- Le Christ a dit : « N'ayez pas peur. »
- Je voudrais entendre sa voix, comme vous, comme Betty, mais je n'entends rien, rien. (*Pl.*, 851)

³¹⁹ Voir *Ets* p. 1333

³²⁰ Voir *Pl* p. 92

³²¹ Voir *Pl* p. 320

Tante Laura, aussi généreuse soit-elle, ne peut venir en aide à la jeune Anglaise si désespérée. Même les pouvoirs des catholiques ont une limite et Tante Laura « connut la honte de rester muette » (Pl., 851) devant Elizabeth. Cependant, plus tard elle lui écrivit :

*Elizabeth, ma chère enfant, j'ai prié pour toi cette nuit. Au nom de Celui qui est mort pour nous sauver, ne va pas à Dimwood. J'ai eu de très graves pressentiments. Que Dieu te garde.*³²² (Pl., 864)

Suivant les conseils de Charlie Jones, agacé par les prémonitions de bonnes sœurs catholiques, Elizabeth ne fait pas attention à la mise en garde de Laura et déchire la lettre.

Tante Laura conseille Elizabeth : « Alors, demande à Betty de prier pour toi. Dieu lui a accordé des dons exceptionnels parce qu'aux yeux de tous elle n'est qu'une vieille petite femme noire. » (Pl., 850-51). Betty est catholique aussi, et tout comme William Hargrove voit en Laura un « ange », Elizabeth remercie Betty « Tu es un ange, Betty, je n'oublierai pas. » (Pl., 673). Cette femme noire, se dit envoyée sur terre par Dieu pour prendre soin d'Elizabeth et est son esclave fidèle tout au long de la trilogie. Elle surveille tous les faits et gestes et veille constamment au bonheur de sa protégée. Elle lui conseille de faire attention parfois et lui rappelle même, que Dieu la punira de ne pas respecter la volonté d'autrui et notamment celle de Mademoiselle Furnace. Contre son gré, elle doit obéir à sa maîtresse :

- Si mam'zelle Fu'nace veut pas, le Seigneu' veut pas.
 - Qu'est-ce que c'est que cette folie, Betty ? Tu ouvres cette porte ou je te chasse de mon service.
 - Pas bien, mam'zelle Lisbeth, le Seigneu' te puni'a.
 - Une dernière fois, je t'ordonne d'ouvrir.
- La vieille femme éclata en sanglots et alla décrocher une clef dans un coin obscur de la pièce. (Pl., 812)

³²² Italiques de Green.

L'autre personnage de religion catholique, également au service d'Elizabeth, est Maisie Llewelyn. Quand la famille Hargrove fut aux Antilles et notamment au moment de la conversion de Laura au catholicisme pour épouser son mari, son rôle fut prépondérant. Régis rappelle à Laura :

- La décision de nous marier à été prise. Pour le moment ce n'est pas facile.
- Pourquoi ? demanda-t-elle au bord des larmes.
- Tu le sais très bien. Ton père s'y oppose parce que je suis catholique et il hait les catholiques, comme presque tous les Anglais.
- Mais j'ai été convertie il y a six mois par Maisie Llewelyn.
- Cela, il ne le sait pas. (*Ets.*, 1174)

Cette femme énigmatique est l'objet de beaucoup de descriptions : nombre de conversations et d'opinions à son sujet sont très négatives. Elizabeth ne la rencontre en personne qu'au chapitre XVIII dans *Les Pays Lointains*. Melle Souligou, les cousines d'Elizabeth et la mère d'Elizabeth ont toutes l'air de détester cette femme si mystérieuse. Elle vit à Dimwood mais prend ses repas à l'écart de la famille. D'emblée nous savons qu'une inimitié profonde existe entre elle et Mr. Hargrove puisqu'elle n'entre dans son bureau que pour se disputer avec lui. Le lecteur n'est pas averti de la teneur exacte des conversations, mais sait seulement que l'on répète souvent le mot « preuve » (*Pl.*, 39).

Mildred explique à Elizabeth :

- Je déteste cette femme, s'écria Mildred. Elle me fait peur.
- Tout le monde la déteste.
- Pourquoi ? demanda Elizabeth. Ma mère non plus ne l'aimait pas et refusait de lui parler.
- Il n'y a que Grand-père qui lui parle, à Dimwood. Souvent ils s'enferment tous deux dans la bibliothèque pour discuter. On ne saura jamais ce qu'ils disent, mais il leur arrive d'élever la voix ! (*Pl.*, 284)

Mademoiselle Souligou conseille à Elizabeth : « À votre place je ne parlerais pas trop à Miss Liouline » (*Pl.*, 42).

Quand enfin Elizabeth la rencontre, elle se souvient de ces paroles. Elle voit une femme au torse puissant, aux larges hanches et au visage carré comme celui d'une paysanne. Elle porte ses cheveux noirs grisonnants en un lourd chignon et elle sent fort. Plus tard Elizabeth pensera que cette forte odeur émanait plus de sa robe grise que de la personne même de Miss Llewelyn. Elle se présente à Elizabeth comme celle « à qui on ne dit pas bonjour », mais lui rappelle ses origines galloises dont elle a hérité des dons particuliers : dons de prémonition et de double vue. En effet, même Susanna glisse à Elizabeth que la Galloise sait tout et ajoute qu'« elle doit être sorcière comme toutes les Galloises » (*Pl.*, 448). Tout de suite Maisie Llewelyn incarne le mystère. Elle pratique la sorcellerie et prétend pouvoir obtenir des faveurs pour Elizabeth. Celle-ci, tombée éperdument amoureuse de Jonathan, lui demande de l'aide afin d'obtenir cet homme. C'est alors que débute « une opération » dirigée par l'effrayante Galloise. Elle ordonne à Elizabeth d'écrire son désir sur un papier, de le plier et de l'entourer avec une mèche de ses cheveux. Elles partent ensemble au « bois maudit ». Notons bien ici ce nom. Pour poursuivre la cérémonie :

Elles allèrent jusqu'au pied de l'arbre et là, relevant sa jupe avec le plus grand soin, Miss Llewelyn s'agenouilla et se mit à creuser le sol avec la paire de ciseaux qui avait servi à couper la mèche de cheveux d'or.[...] Elizabeth, debout près d'elle, la considérait avec une sorte de répulsion et de mépris, et elle se méprisait elle-même d'être là dans ce lieu d'horreur et de se prêter à cette fantasmagorie honteuse, et malgré tout une partie d'elle même y croyait. [...] Mentalement elle la compara à un animal des bois cachant sa provision de noisettes pour l'hiver, avec cette différence qu'un écureuil, par exemple, n'était qu'innocence et gentillesse alors que cette grosse personne lui semblait une incarnation du mal. (*Pl.*, 462-63)

Maisie Llewelyn lui ordonne par la suite de remettre sa lettre dans le trou qu'elle vient de creuser, lui rappelant que cette lettre est adressée à quelqu'un et qu'il faut bien réfléchir avant de la déposer. Elizabeth se laisse entraîner dans ce jeu car elle est manipulée par la Galloise. En effet, Llewelyn lui a avoué, que grâce à ses dons de prémonitions, elle sait qu'Elizabeth aura bientôt besoin d'elle. La naïve Anglaise est tellement influençable que malgré son dégoût pour cette

femme, elle se laisse envahir. Cette relation durera car la Galloise disait vrai quand elle prévoyait qu'Elizabeth se retournerait vers elle.

Miss Llewelyn capte l'attention de la jeune fille par un jeu de sorcellerie et par la même occasion s'assure une emprise sur elle. Forte en observation, elle a compris très vite que Fred ferait un mari parfait pour Elizabeth et, que Billy serait un mari « impossible » bien qu'il soit amoureux d'elle. Elle s'immisce sans cesse dans la vie d'Elizabeth et celle-ci se sent volée quand elle apprend que Miss Llewelyn a lu la lettre de Jonathan avant elle. Si elle pratique la sorcellerie, ce n'est qu'un moyen pour capter l'attention de la jeune fille, très friande de ce genre de choses. Maisie Llewelyn se confesse à Sœur Laura et le lecteur comprend qu'elle regrette son comportement.

- Pardon, sœur Laura, cela m'ôte un poids énorme de vous parler, de me confier à vous [...] J'ai aimé l'argent, j'ai fait des choses que je n'aurais jamais dû faire. (*Pl.*, 890)

Par la suite, dans la trilogie, Maisie Llewelyn s'imposera dans la vie d'Elizabeth. Mais elle ne pratique plus la sorcellerie. Mademoiselle Souligou, quant à elle, se dit diseuse de bonne aventure et lit les tarots. Elizabeth ira la voir pour connaître son avenir. Lors d'une séance, Souligou lui cachera qu'elle a tiré une carte prévoyant la mort de Ned. Néanmoins elle l'informera que la carte du pendu annonce un drame. Après la mort de son mari, Souligou lui demandera de choisir les cartes de « la main gauche » (*Ets.*, 1328), la main la plus fiable.

Les Noirs, bien que convertis au catholicisme, sont tous très superstitieux et effraient, à plusieurs reprises, les deux Anglaises dès leur arrivée aux États-Unis. Considérés comme des enfants par les Blancs, ils sont très vite terrifiés par des histoires de fantômes, de malédiction ou par des signes de malheur dans la nature.

Tous deux se mirent à débarrasser la table et bientôt la pièce reprit son aspect normal, mais la tête grise qui rêvait de fuite proposa d'ouvrir une fenêtre pour changer d'air. Ils virent alors des oiseaux

noirs aux ailes étendues qui parcouraient l'espace entre les maisons, et les deux hommes poussèrent un cri :

- les busa'ds ! Fe'mons vite !

Une crainte superstitieuse de ces charognards les fit trembler. Pour eux, ces oiseaux sinistres étaient au service de la mort et présageaient des désastres...En toute hâte, ils éteignirent les photophores et disparurent dans l'obscurité. (*Ets.*, 1442)

Ce genre de pratique est formellement interdit comme l'indique le *Catéchisme de l'Église Catholique*.³²³

Nous avons vu le rôle des catholiques dans la trilogie et nous avons compris que malgré le fait qu'ils éveillent les soupçons autour d'eux, ce sont des personnes bienfaisantes, loyales qui ne jugent pas l'héroïne, mais la respecte dans sa différence.

³²³ Voir annexe 4

Conclusion partie 2

A travers cette trilogie, nous rencontrons donc des catholiques pratiquants. Ils sont différents, ils embarrassent, excitent la curiosité, mais ils ont tous un point en commun : tous veulent faire du bien autour d'eux et en particulier à Elizabeth. Tout comme Julien Green au même âge, c'est-à-dire à seize ans, l'église catholique est pour Elizabeth une source de mystère. Une inquiétante étrangeté règne dans cette église qui, aux yeux d'une protestante, peut paraître énigmatique. En effet, avec des cierges, des médailles, des statues, les catholiques semblent tomber dans l'idolâtrie et la superstition, et surtout, ils portent moins d'intérêt à la lecture de la Bible. Ils refusent aux femmes le droit de prêcher, ils croient dans la transsubstantiation et ils sont dirigés, commandés par le Pape. Après la lecture de ces romans, il ne subsiste aucun doute dans l'esprit du lecteur, concernant le point de vue de Julien Green sur les catholiques car s'ils sont mal compris, ils ne sont que mal compris ! C'est à cause de malentendus et de vieilles histoires du seizième siècle que les catholiques et les protestants ne se comprennent pas et se méconnaissent. Il n'y a ni « méchants » ni « idolâtres » chez les uns ou les autres. Green, le catholique très traditionaliste, est, au fond, un Catholique très œcuménique.

Depuis le début de ce chapitre, nous constatons que Green met l'accent sur des différences fondamentales. Cependant, il joue le rôle d'un narrateur omniscient et relate des scènes de prières intimes. Notons que la même prière, celle du *Notre Père*, est récitée par deux personnes aux pratiques religieuses très différentes; à savoir Betty la femme catholique et Elizabeth la protestante. Toutes les deux, sans le savoir, se rejoignent dans la prière d'un même Dieu. Elizabeth,

jeune fille, sans expérience, analyse les paroles de *Notre Père*. Elle se demande de quel mal elle peut souffrir et quelle tentation risque de la séduire. Plus âgée, elle tombe dans la routine des paroles et elle récite cette prière sans réfléchir à la signification des mots. Elle préfère ne plus lire certains passages de la Bible qu'elle choisit d'ignorer. Cependant elle ne pose aucun objet sur ce livre car il s'agit tout de même de la Bible, objet de vénération.

Green intervient aussi pour décrire les émotions ressenties le soir de Noël dans la famille Jones. Une petite chorale d'enfants se présente devant la porte pour le traditionnel *Christmas Carol*. Ici Green ne parle plus d'églises mais de l'émotion collective pendant la célébration de la naissance du Christ :

Sans le savoir, ils effaçaient un monde où s'ébrouaient rumeurs de guerre, batailles politiques, sermons mi-pieux, mi-féroces. Dans des modulations d'une pureté sans apprêt, ils racontaient l'histoire de Noël...[...] Ils furent écoutés jusqu'au bout dans un silence extraordinaire et qui semblait ne devoir jamais se rompre même lorsque les chanteurs se turent, comme si une présence invisible prenait sa place au milieu de toutes ces personnes interdites. (*Pl.*, 701)

Grandeur d'âme, tolérance, voire complaisance...De beaux sentiments mais difficilement compatibles avec l'apophtegme de William Hargrove : « Désobéir à son père, c'est désobéir à Dieu et désobéir à Dieu, c'est l'enfer. » (*Pl.*, 365). Une phase capitale dans notre recherche sur le nom du père. Ce n'était pas une parole en l'air : tel Dieu au Jugement dernier statuant sur le sort des fidèles et de plus, rouge, bouillant de colère, le vertueux maître de la plantation terrorise sa fille en lui imposant un mariage avec le lieutenant Boulton alors qu'elle est homosexuelle. (Mot jamais prononcé dans la trilogie !)

L'Église met l'accent sur la faute, le péché : l'homme créé à l'image de Dieu a chuté et vit depuis dans le désordre. Tous aspirent sinon à la sainteté du moins à un accord avec les préceptes religieux : quête d'un absolu mais Satan est fort. En simplifiant à peine, on peut dire que le mal s'identifie au désir, aux tentations de la

chair, à la luxure. L'instinct se cache sous des apparences trompeuses et plonge les personnages greeniens dans le malaise du tourment et de la culpabilité.

PARTIE 3

UNE FIGURE AMBIGUË DU PÈRE

3.1.1. Green et son rapport à la psychanalyse

Les vrais sentiments de Julien Green envers la psychanalyse sont difficiles à définir. Il rejette les idées de Freud, mais écoute et admire Jung. Nous pourrions déduire qu'il adhère plus volontiers au discours de Jung qui était plus spiritualiste que Freud. Nous verrons plus loin que Freud était athée alors que Jung a même écrit qu'il était « profondément convaincu de l'importance immense de l'Église ³²⁴ ». Croyant, il nous révèle un moment très particulier de sa vie : « Je m'éveillai et je vis, au pied de mon lit, baigné d'une claire lumière, le Christ en croix. Il m'apparut non pas tout à fait grandeur nature, mais très distinctement, et je vis que son corps était d'or verdâtre. C'était un spectacle magnifique. Néanmoins je m'effrayai. ³²⁵ » Green qui a une prédilection pour l'étrange et pour le christianisme, a peut-être été attiré par cette vision quasi-archétypale plus séduisante que le lexique du père fondateur de la psychanalyse.

Green lit avec passion *Les États d'angoisse nerveux et leur traitement*³²⁶ de Stekel, mais se dit ignorant des études psychanalytiques et se force à « oublier » tout ce qu'il a lu ou entendu. Il y a même parfois un rejet total des psychanalystes : par exemple, le 30 juin 1997, il rédige un très long paragraphe dans son *Journal* où il traite les psychanalystes de « farceurs ³²⁷ ». Il n'accepte pas l'idée qu'un homme

³²⁴ C.G. Jung, *Correspondance*, vol.2, 1941-1949 (Paris : Albin Michel), p. 81

³²⁵ C.G. Jung, *Ma vie, souvenirs, rêves et pensées*, recueillis et publiés par Aniëla Jaffé (1961), traduit de l'allemand par Roland Cohen et Yves Le Lay (Gallimard, 1966), p. 245

³²⁶ Wilhelm Stekel, *Les États d'angoisse nerveux et leur traitement* (1923), Payot, 1930. Ce livre était écrit pour rappeler l'importance de la psyché sur le corps. Stekel veut démontrer les origines des angoisses et comment on peut les traiter.

³²⁷ Julien Green *Le Grand Large du soir*, *Journal* 1997-1998 (Paris : Flammarion, 2006), p. 48, entrée du 30 juin 1997

qui a des amis éprouve le besoin de discuter avec ces étrangers qui dissèquent les êtres humains, prétendent leur apporter l'équilibre et en fait s'enrichissent aux dépens du malade. Il déclare récuser les interprétations données sur son œuvre mais fait tout de même exception, à cette date, de Mélanie Klein³²⁸ et Otto Rank. Le 4 juin de la même année il écrit :

Psychanalyse. L'analyse de l'âme ? Quelle est cette imposture, puisque la plupart de ceux qui se disent psychanalystes se penchent sur les problèmes ayant cours au-dessous de la ceinture et prétendent que l'âme et le cerveau, c'est la même chose.... Encore une de ces sciences inventées par les docteurs malades d'eux-mêmes.³²⁹

Cette courte mais vindicative citation nous laisse entrevoir deux éléments essentiels concernant la pensée greenienne : tout d'abord, qu'il assimile la psychanalyse à la sexualité définie de la manière la plus réductrice ; et ensuite qu'il rejette le matérialisme de Freud. Nous verrons plus loin la question de la sexualité ; mais arrêtons-nous un instant sur la question de l'âme. Si Freud écrit :

La religion serait la névrose de contrainte universelle de l'humanité : comme celle de l'enfant, elle serait issue du complexe d'Édipe, de la relation au père. Selon cette conception, il serait à prévoir que se détourner de la religion doit s'effectuer avec la fatale inexorabilité d'un processus de croissance et que nous nous trouvons aujourd'hui même au beau milieu de cette phase de développement.³³⁰

Jung, lui, voit dans l'âme une entité psychique qu'il distingue de l'ego et de la conscience. L'âme est le lieu de la théophanie, « le réceptacle d'une source inépuisable qui se trouve hors de portée de l'ego. ³³¹» Le 31 janvier 1948, dans une lettre à son ami, prêtre dominicain, Victor White, il précise : « Nous ne savons pas ce que sont l'inconscient et le Saint-Esprit, mais la sphère inconsciente de la psyché

³²⁸ Voir à ce sujet : Mélanie Klein, *Envie et Gratitude* (Paris : Gallimard 1968), traduit de l'anglais par Victor Smirnoff avec la collaboration de S. Aghion et de Marguerite Derrida

³²⁹ Julien Green *Le Grand Large du soir*, Journal 1997-1998 (Paris : Flammarion, 2006), p. 32, entrée du 4 juin 1997

³³⁰ S. Freud, *L'avenir d'une illusion* (Paris : PUF, 1995), p. 44, sous la direction scientifique de Jean Laplanche et la direction éditoriale de Pierre Cotet.

³³¹ C.G. Jung, *Correspondance*, vol. 2, *op. cit.*, p. 4

est le lieu où se manifeste l'esprit vivant qui en l'homme dépasse l'homme.³³²» Dans l'ouvrage *Le Journal de Julien Green Miroir d'une âme, miroir d'un siècle*, Michael O'Dwyer et Michèle Raclot rappellent que « pour Green, la psychanalyse ôte le mystère à la vie humaine ».³³³

Green a entendu parler de la psychanalyse lors de son premier séjour aux États-Unis en Virginie où les « garçons bouclés comme des dieux grecs répétaient autour de [lui] des phrases mystérieuses où sonnaient les mots barbares de complexe, de refoulement et de libido.³³⁴» Rappelons que c'était à cette même époque que Green a découvert son homosexualité et était alors, justement, complexé et refoulé ! Son problème se trouvait « au-dessous de la ceinture » puisque son homosexualité lui faisait honte, honte d'être différent des autres. « Je n'étais pas comme les autres. Toutes mes difficultés pouvaient se résumer ainsi³³⁵ », nous dit-il, après sa première lecture de *l'Introduction à la psychanalyse* de Freud. Il continue ainsi : « les différences ne se voyaient pas, or, je savais d'instinct que les différences portaient malheur ». En effet, il avait eu le « malheur » d'être homosexuel et par conséquent a toujours eu à gérer ce conflit entre le corps et l'âme. L'église catholique considère la relation homosexuelle comme contraire à la loi naturelle³³⁶, mais Green se voyait en homme saint, moine sur une île et il fut, toute sa vie, un ardent lecteur de la Bible. Alors, lutter contre ses pulsions et la force de l'attrait physique lui était impossible. Le sexe représentait le mal puisque pour lui le sexe se conjugait au masculin. À cause de ce problème, Green fut tout au long de sa vie préoccupé par la notion de péché et de condamnation éternelle, deux idées irréductibles l'une à l'autre. Intransigeant avec lui-même, il n'acceptait pas que certains théologiens rompent avec la tradition et atténuent l'importance du péché dans la théologie. Le 14 mars 1964, il note dans son *Journal* « le sens du

³³² *Ibid.*, p. 253

³³³ O'Dwyer, Michael Olivier, et Raclot, Michèle (Berne : Peter Lang, 2005), p. 144.

³³⁴ Julien Green, *Fin de jeunesse, Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », VI (Paris : Gallimard, 1990), p. 844

³³⁵ Julien Green, *Fin de jeunesse, Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », VI (Paris : Gallimard, 1990), p. 845

³³⁶ Voir annexe 4 chasteté et homosexualité – Catéchisme de l'Eglise Catholique.

péché disparaît³³⁷». Michael O'Dwyer nous signale que les recherches sur la psychanalyse et la notion freudienne du sur-moi ont souligné l'importance du rôle de l'environnement, de l'hérédité, de l'instinct et de la motivation inconsciente dans le péché. Le sens de la responsabilité et de la culpabilité est, par conséquent, diminué³³⁸. Il est intéressant de rappeler ici un entretien que Green a accordé à Claudine Jardin dans *Le Figaro*³³⁹ où il déclare que « rien ne peut remplacer une bonne confession » et que le psychanalyste, contrairement au prêtre, n'absout rien. Stekel a écrit, une fois, une lettre à Green en avril 1940 au sujet de sa foi chrétienne. Green nous en fait le résumé :

Il prétendait que mon inquiétude religieuse avait pour origine un incident de mon enfance et qu'il s'agissait de le découvrir pour me débarrasser du bagage superflu de la foi chrétienne. L'idée que la religion puisse être vraie ne semblait même pas l'effleurer.³⁴⁰

Jacques Petit signale que Green n'a jamais répondu à cette proposition de cure, faite par Stekel qui est mort seulement quelques semaines après, le 25 juin 1940. Mais Green fait souvent référence à cette lettre³⁴¹ et aime lire et relire l'ouvrage de Stekel sur l'angoisse. Même si Green admire Stekel et lui donne raison sur beaucoup de points, il insiste et écrit : « C'est l'Église qui a raison³⁴² ». Jacques Poirier nous rappelle dans son chapitre consacré à Julien Green, *Le refus de l'Œdipe*, que :

Il y a envers l'analyse une résistance idéologique puisque Julien Green voit dans le freudisme « une forme récente de l'athéisme³⁴³ », interprétation qui va devenir leitmotiv.³⁴⁴

³³⁷ Julien Green, *Journal, Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », V (Paris : Gallimard, 1977), entrée du 14 mars 1965

³³⁸ *Le Journal de Julien Green, miroir d'une âme, miroir d'un siècle, op.cit.*, p.143

³³⁹ Voir *Le Figaro*, le 17 avril 1963 titre de l'article « Personne n'est exempt du péché ».

³⁴⁰ Julien Green, *Journal, Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », IV (Paris : Gallimard, 1975), p. 895 entrée du 17 janvier 1946 et note p. 1686.

³⁴¹ cf. Julien Green, *Journal, Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », III (Paris : Gallimard, 1973), p. 1506, 1520.

³⁴² Julien Green, *Journal, Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », IV (Paris : Gallimard, 1975), p. 808

³⁴³ Julien Green, *Journal, Jeunes années, Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », V (Paris : Gallimard, 1977), p. 1178-1179.

³⁴⁴ *Littérature et psychanalyse* (Dijon : Éditions Universitaires de Dijon, 2001), p. 88

Green, voyait ces « farceurs » comme des avocats du diable, et malgré sa curiosité envers leur savoir, se devait de se protéger pour ne pas déplaire à Dieu. Refusait-il leurs interprétations peut-être par crainte de se laisser influencer ? En 1922, il disait : « Moi, j'étais fier, seul et incompris. Moi, j'étais pur avec les solides murailles de l'Église autour de ma précieuse personne pour me garder de la souillure du monde³⁴⁵ ». Notons que Green a fait son entrée dans la littérature en rédigeant une nouvelle intitulée *L'apprenti psychiatre*, une nouvelle d'une douzaine de pages dans laquelle Casimir, jeune neurologue, doctorant en psychanalyse, soigne un adolescent de dix-sept ans à « l'esprit troublé ». Par curiosité plus que par cruauté, il harcèle son patient et finalement le tue. Casimir est déclaré fou, un « fou délirant ». Cette nouvelle surprenante reflète parfaitement la position de Green face à la psychanalyse. Green récuse les interprétations faites sur son œuvre qu'il trouve la plupart du temps ridicules ! En effet, entrer ainsi par effraction dans l'intimité d'un être, s'apparente à un viol. De plus, le malade n'est pas forcément libéré de ses maux : c'est ce qu'observe Edouard dans les *Faux-Monnayeurs*³⁴⁶ : la psychanalyste après avoir examiné un garçon de treize ans pendant tout un été et après avoir conversé tous les jours avec lui, trouve enfin la cause de sa maladie et l'estime guéri. Edouard reste sceptique : selon lui, cette maladie s'est déplacée pour échapper au regard inquisiteur du médecin. Il est curieux que Gide, homosexuel, ait les mêmes réticences que Green.

La lecture de *L'Introduction à la psychanalyse*, plonge Green dans un profond sentiment de malaise :

Je refermai le livre sur une impression de perplexité. Plutôt qu'une lecture, ce fut une brève plongée dans l'ombre que ma première exploration de l'univers freudien et comme je n'en retenais qu'un indéfinissable malaise, je l'oubliai. Que tout cela me paraissait

³⁴⁵ Julien Green, *Fin de jeunesse, Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », VI (Paris : Gallimard, 1990), p. 845

³⁴⁶ André Gide, *Les Faux-Monnayeurs*, (Paris : Gallimard, 1925), p.195

livresque et cérébral confronté à la vie, à ma vie surtout, l'histoire dont la clef demeurerait introuvable....³⁴⁷

Perplexe, il ne veut pas affronter ni explorer cette science. Il préfère mettre tout cela de côté, rester dans l'ombre et ne pas voir clair. Il veut oublier. Ces quelques lignes ne sont pas anodines. Elles renferment trois termes significatifs dans le champ lexical du mal-être : ombre, indéfinissable, malaise. « Indéfinissable » d'une perspective lexicale, est complètement négatif, puisqu'il nie la possibilité de définir, c'est-à-dire de préciser, de nommer. Ceci se complète par « l'ombre » par une absence de clarté, de couleur et surtout par le mot « malaise ». Et puis, un paradoxe voire une antithèse entre les deux affirmations contradictoires : avec détermination, Green affirme que cet univers qu'il vient de découvrir ne correspond en rien avec sa vie à lui. Pourtant, comment repousser la valeur d'un ouvrage qui laisse son lecteur dans la « perplexité » et qui surtout le plonge dans un « malaise » : à savoir une gêne d'ordre physiologique ? Notons aussi la fracture entre l'imparfait de « j'en retenais » et le passé simple « je l'oubliai » ! Tout au long des années il a cultivé et revendiqué son « innocence » et son « ignorance ». Quarante ans plus tard, son point de vue sur son ignorance par rapport à la psychanalyse n'a pas changé et il dit à Madeleine Chapsal lors d'un entretien dans *l'Express* du 18 juin 1964 : « Je suis d'une ignorance incroyable en ce qui concerne la psychanalyse. En 1922, je crois, j'ai lu un livre de Freud, un seul, qui s'appelle *Introduction à la psychanalyse* ; ce qui m'a intéressé c'était l'histoire des cas, l'explication me paraissait tellement confuse et contestable, [...] Il est vrai, je ne le connais pas, il ne m'intéresse pas. ³⁴⁸ » C'est alors que le lecteur s'étonne car en 1933, Green déclarait avoir lu presque d'un trait le petit livre de Freud sur l'enfance. De plus, il ajoute à ce titre qu'« il faudrait presque tout souligner dans ces pages étonnantes ³⁴⁹ ». A cette date il affirme qu'il fallait attendre sa trente-troisième année pour lire un livre sur la psychanalyse. Alors a-t-il vraiment oublié

³⁴⁷ Julien Green, *Fin de jeunesse, Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », VI (Paris : Gallimard, 1990), p. 845

³⁴⁸ Julien Green, *Œuvres complètes*, Appendice V, Documents 1964 « Bibliothèque de la Pléiade », III (Paris : Gallimard, 1973), p.1520

³⁴⁹ Julien Green, *Journal, Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », IV (Paris : Gallimard, 1975), p. 268, entrée du 2 novembre 1933.

qu'il a lu Freud en 1922 ? J. Poirier nous rappelle qu'il y avait des moments où la théorie de Freud l'irritait au plus haut point. Il cite Green :

A force de voir traîner dans tous les coins *l'Introduction à la psychanalyse* et sur les conseils de deux ou trois camarades exaltés, je finis par jeter un coup d'œil sur le gros livre [...] Qu'est-ce que c'était que ces enfances compliquées et répugnantes où de sales bébés étalaient leurs convoitises ? Les nurseries devenaient des lieux d'orgies où triomphait le pot de chambre. Le tout aboutissait à je ne sais quelle passion incestueuse pour la mère et au désir d'assassiner le père. Grâce au Ciel, il n'y avait rien là-dedans qui pût s'appliquer à moi³⁵⁰.

Ici, Green rejette violemment la psychanalyse et l'associe à la scatologie : les nourrissons ne sont pas des êtres humains dignes d'être aimés, déjà porteurs d'un devenir complexe mais des « sales bébés » malodorants et « répugnants ». Pourtant voilà ce qu'écrivait Green dans *Fin de jeunesse* et on retrouve cette même citation dans sa préface de la réédition de son œuvre *Adrienne Mesurat*³⁵¹. Freud nous dit :

Messieurs, la pulsion sexuelle ne pénètre pas les enfants à l'époque de la puberté (comme dans l'Évangile, le diable pénètre les truies). L'enfant présente dès son âge le plus tendre les manifestations de cette pulsion ; il apporte ces tendances en venant au monde [...] Il n'est guerre difficile de constater les manifestations de cette activité sexuelle infantile.³⁵²

Green est choqué et décrit dans la citation ci-dessus, des « sales bébés ». Selon J. Poirier « comme la plupart de ses contemporains, Julien Green résiste ainsi à l'idée d'une sexualité infantile et refuse d'accepter l'universalité d'Œdipe³⁵³ ». Et pourtant Freud écrit :

L'enfant prend ses deux parents, et surtout l'un d'eux, comme objets de désirs. [...] le fils désire se mettre à la place du père, la fille, à celle de la mère. [...] Le mythe du roi Œdipe qui tue son père

³⁵⁰ Julien Green, *Fin de jeunesse, Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », VI (Paris : Gallimard, 1990), p. 844

³⁵¹ Julien Green, *Adrienne Mesurat* (Paris : Plon, 1973).

³⁵² Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse* (Paris : Petite Bibliothèque Payot, 2010), p. 78, traduit par Yves Le Lay

³⁵³ *Littérature et psychanalyse, op.cit.*, p. 89

et prend sa mère pour femme est une manifestation peu modifiée du souhait infantile contre lequel dresse plus tard, pour le repousser, la *barrière de l'inceste*.³⁵⁴

Dans son œuvre autobiographique *Fin de jeunesse* publiée en 1990, Green reconnaît : « Je ne peux pas dire, comme je l'ai déclaré jadis, que j'ignorais tout de ce qu'elle [la psychanalyse] enseigne. » Alors s'agirait-il ici du phénomène de la « dénégaration » ? Laplanche et Pontalis décrivent la « dénégaration » comme « un procédé par lequel le sujet, tout en formulant un de ses désirs, pensées, sentiments jusqu'ici refoulé, continue à s'en défendre en niant qu'il lui appartienne.³⁵⁵ ». Or, pour Freud cela révèle la pertinence de l'argument du psychanalyste.

Nulla preuve plus forte de la découverte réussie de l'inconscient que lorsque l'analysé y réagit par cette phrase : « cela je ne l'ai pas pensé, ou : à cela je n'ai (jamais) pensé ». ³⁵⁶

Dans son ouvrage *Littérature et psychanalyse*, J. Poirier nous indique que « le jeu de cache-cache » avec la psychanalyse auquel va se livrer Julien Green durant de longues années le conduit à lire avec passion les œuvres de Myers, Havelock Ellis, Krafft-Ebing, Jung ou Stekel, comme pour mieux refuser celles de Freud lui-même.³⁵⁷ J. Poirier nous rappelle la découverte par le jeune Green, en 1921, des travaux de Havelock Ellis et le sentiment rassurant d'avoir enfin trouvé une œuvre utile qu'il relira à beaucoup de reprises. Green lui-même avoue le 23 septembre 1931 :

Lecture de Havelock Ellis. Combien plus utile me paraît cette œuvre que des centaines de romans qui ne nous apprennent rien sur nous-mêmes, qui ne nous aident pas ! ³⁵⁸

³⁵⁴ Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse* (Paris : Petite Bibliothèque Payot, 2010), pp. 86-87, traduit par Yves Le Lay

³⁵⁵ Laplanche et Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse* (Paris : PUF, 1981).

³⁵⁶ Freud, S. *Résultats, idées problèmes II, 1921-1938* (Paris : PUF, 1985) p. 139

³⁵⁷ *Op. cit.*, p.86

³⁵⁸ Julien Green, *Journal, Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », IV (Paris : Gallimard, 1975), p. 122.

Dans son ouvrage, J. Poirier commente le soulagement de Green qui découvre qu'il n'est pas le seul au monde à être homosexuel ! Green écrit : « Ainsi donc, je n'étais plus seul [...] Je n'étais plus seul³⁵⁹ ». J. Poirier note le même élan de Green pour Myers en lisant *Human Personality and its survival of bodily death*, que Green découvre en 1922. Et dans les années 1930, il écoute le docteur Jung qui, lors d'une conférence, admet l'idée d'un Inconscient collectif. Dans son Journal le 1er juin 1934, il rend compte de cette conférence pendant laquelle il a entendu des « choses étonnantes ». Jung a avancé l'idée que « nous portons en nous, dans les profondeurs de notre inconscient, certaines idées qui sont un lointain héritage commun à toutes les races humaines. ³⁶⁰» Ici, Jung faisait référence aux *mandalas* dessinés par des malades qu'il soignait : cet ensemble d'images primordiales, les archétypes, provenaient de l'histoire passée de l'humanité et étaient sans doute engrangées dans la mémoire des gènes sous forme d'engrammes. Cette mémoire collective affecte les humains de toutes races et époques. Pour Jung « l'inconscient n'est rien de ce qu'il paraît être dans la conception freudienne, un sac vide dans lequel on ramasse des déchets de la conscience ; il représente au contraire l'autre moitié de l'âme vivante. Et même plus : un reflet spirituel de l'univers entier. ³⁶¹» Green est très réceptif à ce discours jungien. À la suite de sa rencontre, il fait les réflexions suivantes :

Nous héritons tant de choses de nos parents et de nos arrière-grands-parents ! Pourquoi cet héritage ne remonterait-il pas très haut, jusqu'aux origines de l'humanité ? Nous sommes pétris de souvenirs... ³⁶²

Nous l'avons signalé au premier chapitre de cette thèse, mais rappelons le ici : Green se croyait doté d'un don particulier, et ce depuis sa plus jeune enfance. Il arrivait à faire resurgir des souvenirs très lointains, qui – pensait-il, n'étaient pas tous les siens mais ceux hérités de ses ancêtres.

³⁵⁹ Julien Green, *Terre Lointaine*, *Œuvres complètes* « Bibliothèque de la Pléiade », V (Paris : Gallimard, 1977), p. 1194.

³⁶⁰ Julien Green, *Journal*, *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », IV (Paris : Gallimard, 1975), p. 316

³⁶¹ C.G. Jung, *Correspondance*, vol.2, 1941-1949 (Paris : Albin Michel) p. 194

³⁶² *Ibid.*, p. 317

Je n'ai jamais eu du reste l'impression d'être un individu détaché, isolé du monde, mais bien d'être un des anneaux d'une longue chaîne. Dans les dons que j'ai reçus, il y a une part immense de souvenirs héréditaires.³⁶³

C'est aussi ce qu'écrivait Claudel dans la cinquième ode :

« Nous ne sommes pas des fils de chiens et de bêtes brutes, et nos pères ne sont point des ombres vaines sur la route, Mais nous sommes sortis de leur chair réelle et de leur âme réelle, et la vérité ne sort point du mensonge et ce qui est vérité ne devient point songe et mensonge. ³⁶⁴»

Si Green se rapproche davantage de Jung c'est peut-être pour mieux se distancer de la psychanalyse freudienne. Cependant, malgré tous les efforts de l'écrivain et comme nous le rappelle très justement J. Poirier, « son œuvre et celle de Freud suivent des chemins parallèles³⁶⁵ ». Nous avons déjà traité de l'importance des demeures et des maisons dans l'œuvre greenienne mais notons l'observation enrichissante de J. Poirier :

Si ces demeures sont le plus souvent menacées d'écroulement, c'est que le désir ne parvient jamais à se dire. L'acte sexuel, rare au demeurant, conserve tous les traits de la « scène primitive », comme on le voit dans *Minuit* lorsque Serge et Elizabeth font l'amour sur fond de violence [...] comme si l'univers de Green était à jamais celui des terreurs infantiles. Sur les modes les plus divers, on se heurte toujours ici à un interdit, dont l'impuissance sexuelle, le tabou sur l'inceste ou la culpabilité devant la tentation homosexuelle sont autant d'indices. ³⁶⁶

Green, pourtant, avait décidé d'écrire son œuvre *Adrienne Mesurat* pour défier les études freudiennes. Il avait alors décidé d'éliminer la mère, du coup se débarrassant d'une rivalité potentielle entre le fils et le père, et même il a décidé d'aller plus loin dans sa logique en choisissant comme personnage principal, une femme, l'éponyme de son livre. Mais comme le signale J. Poirier : « écrire en haine

³⁶³ *Ibid.*, p. 307

³⁶⁴ *Cinq grandes odes*, (Gallimard : Paris, 1966), p. 108

³⁶⁵ *Littérature et psychanalyse*, op. cit., p. 89

³⁶⁶ *Ibid.*, p. 90

de la psychanalyse n'est peut-être pas le meilleur moyen de lui échapper », car « faute de s'énoncer directement, l'Œdipe envahit le texte de toutes parts, et sur le mode le plus trouble. » J. Poirier fait une étude très approfondie du texte analytique chez *Adrienne Mesurat* et déclare que c'est sûrement Julien Green qui était le premier à rendre féconde la confrontation entre le discours freudien et le texte littéraire.

J. Poirier nous signale la présence de l'instinct de mort, l'inceste et l'homosexualité : « Ainsi de l'inceste. Dans l'œuvre de Julien Green, la relation à l'autre s'efface toujours devant l'amour du même, [...] Ces intermittences de l'altérité renvoient en fait, de façon à peine dissimulée, à la question homosexuelle. [...] Pareille aporie du désir place l'œuvre sous le signe de l'instinct de mort.³⁶⁷ »

La question de l'homosexualité est une notion toujours édulcorée ou dissimulée dans l'œuvre greenienne. C'est une question centrale et qui, parce qu'elle est centrale, est constamment masquée. Faisons une courte comparaison avec son ami André Gide et son œuvre, *Corydon*, publiée en 1924. Rappelons que Gide, lui aussi, était « différent » - « Je ne suis pas pareil aux autres », disait-il à sa mère. Gide, voulait libérer la morale étriquée de son époque et il assumait son homosexualité. Ses œuvres louaient l'homosexualité et expliquaient que ce phénomène était vieux comme l'humanité. Dans *Corydon*, on trouve de nombreuses références à des scientifiques ou des savants comme Darwin, Platon, Virgile, Goethe. De plus, dans le dialogue IV, il avance l'idée que la prostitution est un risque pour la société à cause de la maladie transmissible, la syphilis, mais que ce problème peut être réglé grâce à l'homosexualité.

Green, à l'inverse n'a jamais pu accepter son homosexualité. Cet aveu manqué nous renvoie à l'image qu'il a de son père. « Si j'étais Adrienne Mesurat, je n'avais pas comme elle des raisons solides de pousser mon père dans l'escalier. Sa confiance en moi était apparemment sans limites. Il ignorait que la recherche

³⁶⁷ *Ibid.*, p.90

du plaisir me lançait chaque nuit dans les rues ³⁶⁸». En effet, jamais le père de Green ne lui a posé de questions car il était certainement dans la négation et le refus. Il ne voulait pas savoir ce que faisait son fils dans les rues de Paris. Le jeune Julien n'a jamais pu, par conséquent lui avouer son homosexualité. Le père lui a-t-il imposé de garder ainsi son secret ?

Il n'y eut jamais de confrontation entre Green et son père : pourtant il aurait pu reprocher à son père la mélancolie nostalgique de sa mère : ils avaient été obligés de venir en France à cause de malencontreuses opérations financières effectuées par le père. De plus, celui-ci était absent du foyer très fréquemment pour son travail, laissant ainsi le jeune Julien entouré seulement de présences féminines : ses sœurs et une mère castratrice le conduisant à priori vers l'homosexualité. Rappelons l'aveu de Green dans son ouvrage *Souvenirs de Jours Heureux* où il nous confiait la scène du bain où sa mère menaça de lui couper le pénis : « *I'll cut it off* ». A ce sujet Freud nous dit :

L'enfant, principalement dominé par l'excitation du pénis, a pris l'habitude de se procurer du plaisir en excitant celui-ci avec sa main ; il a été pris sur le fait par ses parents ou les personnes qui s'occupent de lui et la menace qu'on allait lui couper le membre l'a rempli d'effroi. L'effet de cette « menace de castration » correspond exactement à la valeur accordée à cette partie du corps : il est donc extraordinairement profond et durable. Les légendes et les mythes témoignent de la révolte qui bouleverse la vie affective de l'enfant, de la terreur qui est liée au complexe de castration ; dans cette mesure, plus tard, la conscience répugnera encore à se souvenir de celui-ci. Or les parties génitales de la femme quand, plus tard, elles sont perçues, et conçues comme mutilées, évoquent cette menace et, pour cette raison, provoquent chez l'homosexuel de l'horreur au lieu du plaisir.³⁶⁹

Green avait alors plusieurs raisons d'en vouloir à son père. Mais cet homme calme et taciturne ne reprochant rien à son fils, rendait cette confrontation impossible. Green n'ayant jamais pu régler ses comptes avec son vrai père s'acharne alors contre un père fictif. Le père de Green le savait : « Évidemment,

³⁶⁸ Adrienne Mesurat, voir préface édition Fayard, 1994, p.23

³⁶⁹ S.Freud, *La vie sexuelle* (Paris : PUF, 2009) 13^e édition traduit de l'allemand par Senise Berger, Jean Laplanche et collaborateurs, p.20

c'est moi le père Mesurat³⁷⁰ », dit-il à ses filles quand il eut lu le roman. Mais les Green, père et fils sont restés dans la dénégarion et le non-dit.

Quand bien même la question de la dénégarion serait intéressante à poser, le sujet de cette étude n'est pas de psychanalyser l'auteur. Cependant la hargne de Green est révélatrice de sa relation avec le père. À la lumière des études psychanalytiques de Freud, Françoise Dolto et Mélanie Klein, nous allons tenter d'examiner le personnage du père et cerner la profondeur des personnages romanesques.

Avant de traiter la question du père en psychanalyse, arrêtons-nous un instant sur les travaux de Mélanie Klein, l'une des rares psychanalystes que Green admirait et qui a justement effectué un travail très sagace sur le roman *Si j'étais vous*³⁷¹. Nous ne voulons toujours pas analyser Green ni les personnages fictifs, mais Mélanie Klein, elle-même, avoue qu'elle était tentée d'analyser « ce riche matériel presque comme si le héros était un patient. ³⁷²»

On trouve dans l'analyse de l'ouvrage *Si j'étais vous*, une question fondamentale pendant la vie de Green : la question de la culpabilité. Nous venons de dire que Green était « coupable » d'être différent des autres, différent car il était homosexuel. Seul, le sacrement de la confession atténuait son sens de la culpabilité. Mais ce fardeau apparaissait dans son œuvre. Nous avons déjà remarqué que la plupart des enfants dans l'œuvre greenienne sont des enfants uniques ou, tout comme Julien Green lui-même, derniers-nés d'une fratrie. Mélanie Klein voit dans ce fait les traces de « l'angoisse de l'enfant à l'égard de la

³⁷⁰ Adrienne Mesurat, voir préface édition Fayard, 1994, p.20

³⁷¹ *Si j'étais vous* (Paris: Plon, 1947). Eng. Translation: *If I were you*, tr. J.H.F. Mc Ewen (London: Quartet Books, 1990).

³⁷² Mélanie Klein, *Envie et Gratitude* (Paris : Gallimard 1968), traduit de l'anglais par Victor Smirnoff avec la collaboration de S. Aghion et de Marguerite Derrida, p. 157

mère frustrée, négligée par le père au lieu d'en être aimée et fécondée.³⁷³ » Cette situation semble :

confirmer le sentiment empreint de culpabilité d'avoir fait obstacle aux rapports sexuels des parents, par la haine, la jalousie et les attaques contre le corps maternel.³⁷⁴

Elle explique qu'une des causes essentielles de la culpabilité et de la détresse qui naissant dans l'esprit des enfants vient de l'impression que ses tendances et fantasmes sadiques sont tout-puissants, et que, par conséquent, ont fait, font et feront leur effet.

Dans l'ouvrage *Si j'étais vous*, le héros Fabien, rencontre une boulangère qu'il désire physiquement. Mais il s'interdit cette attirance : il veut l'aimer comme on aime une mère. On doit donc adorer la mère comme une Madone, nous explique Mélanie Klein. La mère de Fabien exige qu'il aille se confesser, mais Fabien n'apprécie pas le père-confesseur et y voit une conspiration entre ses parents, alliés contre les désirs agressifs et sexuels de l'enfant. D'après Mélanie Klein, « il éprouve dans le rôle de Fabien-Fruges, une admiration passionnée pour la boulangère : il s'agit d'une idéalisation. Je dirais que toute sa vie, il a cherché inconsciemment la mère idéale qu'il avait perdue.³⁷⁵ » Nous ne pouvons nous empêcher de faire le lien entre l'épigone et son créateur, entre Fabien et Julien Green.

Nous avons examiné aussi l'ambivalence et l'ambiguïté des sentiments de Green envers son père. Il avait des raisons de l'aimer et de le respecter mais le rendait responsable de la tristesse, puis de la mort précoce de sa mère. Green aimait profondément sa mère. En l'absence de son père, il occupait une place imposante au sein du foyer. Le jeune Julien devait certainement jalouser le père à son retour. Encore une fois, ces sentiments sont très liés à la culpabilité. Mélanie Klein nous rappelle :

³⁷³ *Ibid.*, p. 165

³⁷⁴ *Ibid.*, p. 165

³⁷⁵ *Ibid.*, p. 171

Comme nous le savons, les désirs de mort et la haine à l'égard du père en tant que rival aboutissent chez le jeune enfant non seulement à l'angoisse de persécution, mais aussi – du fait qu'ils entrent en conflit avec l'amour et la compassion – à une culpabilité et une dépression profondes.³⁷⁶

La relation au père, tout comme le héros Fabien, est empreinte d'avidité, de jalousie et d'envie. L'enfant en veut à ce père qui, lui, possède tout, puisqu'il possède la mère. L'enfant veut inverser les rôles – ce qui est permis à Fabien qui se transforme en M. Poujars. D'Après Mélanie Klein cette frustration est un facteur important qui de plus, pousse à l'homosexualité.

Nous allons, dans un premier temps, tenter d'étudier l'histoire du « père » dans le domaine de la psychanalyse. Nous réfléchirons sur les pères et les mères de la trilogie greenienne et leur rapport à l'héroïne et nous aborderons la question de l'inceste et de ses effets dans la structure familiale. Le châtimement de William Hargrove, auteur d'inceste, sera ensuite évoqué. Il est important de noter qu'aucun critique de Green n'a abordé la question de l'inceste dans la trilogie du Sud. Nous prenons comme preuve, ou du moins comme indice, quatre petits mots prononcés par William Hargrove à Susanna : « Mademoiselle, qui êtes-vous ? »

Green déclare s'être caché dans un personnage du roman et que seulement le lecteur averti pourrait le retrouver. Pour les critiques de Green, notamment Michèle Raclot, il se cacherait dans le personnage homosexuel de Susanna. Il a voulu voiler son identité sous un personnage féminin. Son homosexualité, sa relation avec son père, le non-dit... Nous allons démontrer que l'attitude de Green reste inchangée durant toute sa vie et jusqu'à sa mort. La trilogie du Sud, tout comme *Moïra*, est une œuvre qui, elle aussi, suit un chemin parallèle à l'œuvre freudienne.

³⁷⁶ *Ibid.*, p. 169

Chapitre 1 : Pères et mères normaux

3.1.2. Père en psychanalyse

Père et religion sont fréquemment associés, l'un expliquant l'autre. Dans le vocabulaire courant, c'est le titre que l'on donne à certains hommes comme une marque de respect, voire de vénération : le Père Charles de Foucauld missionnaire assassiné dans le Sahara ; les Pères de l'Église ; le Saint-Père, autre nom du Pape ; le Père Éternel pour Dieu ; « au nom du Père » pour la première personne de la Trinité, etc. C'est un mot qui résonne des centaines de fois dans le Nouveau Testament.

Dans *Totem et Tabou*, Freud écrit en 1913 sur le meurtre du père. Dans les premiers temps de l'humanité, la famille primitive – ou plus exactement la horde humaine – se soumettait au père tout puissant, violent, jaloux, frustrateur (il interdisait l'inceste) à tel point que les enfants tuèrent ce père. Chez les chrétiens, ce mythe élucide le péché originel : Selon Freud, il y a eu un acte criminel que l'un des fils va expier par son sacrifice au père, puis va se réconcilier avec lui en prenant sa place. C'est alors que s'instaure la communion, repas totémique dans lequel la fratrie goûte le corps et le sang du fils, c'est-à-dire du Christ dans l'Eucharistie chrétienne.

Dans *L'Avenir d'une illusion* (1927), la religion est une réponse à la situation de détresse de l'enfant. Le bébé nourri et protégé par sa mère aime celui-ci profondément. Puis, peu à peu, la mère est remplacée par le père, ce qui suscite chez l'enfant à la fois nostalgie de la tendresse maternelle, et admiration et crainte du père. L'enfant se trouve en état de « névrose obsessionnelle », c'est-à-dire dans

l'expression d'un conflit psychique. La religion reproduit les relations de l'enfant avec l'autorité parentale. Le Père divin se substitue au père humain.

Moïse et le monothéisme en 1939 propose encore une explication de la religion, de sa genèse à l'origine de l'humanité, en s'appuyant sur la psychologie collective.

Freud est mort il y a soixante-dix ans. Certaines de ses théories ont été discutées et rejetées ; ses successeurs ont souvent formé des mouvements dissidents. Il reste le créateur incontesté de la psychanalyse. Le rapprochement est facile mais le père ausculté par Freud, ne présenterait-il pas quelques analogies avec le patriarche des *Pays Lointains*.

En psychanalyse, le père a un rôle déterminant dans l'évolution et l'épanouissement de l'enfant. Comme nous le signalent très justement Simone et Moussa Nabati, le père est responsable de la protection de l'enfant : il doit l'éduquer, l'initier, le séparer de la mère, l'inscrire dans l'ordre de la filiation. Le père « appelle au dehors, coupe le cordon, pousse à quitter les géniteurs. Il se fâche, punit, corrige, frustre, interdit, éprouve, fait souffrir, dit NON,... ³⁷⁷».

Le père est un symbole, une représentation fondamentale dans la vie de l'enfant. Le père peut aussi être un héros. C'est un être puissant qui, pour un enfant, peut même s'apparenter à un surhomme. Mais il faut se rappeler que la haute opinion qu'a l'enfant du père ne signifie pas qu'il place ce dernier sur un piédestal en tant qu'homme. L'enfant exige inconsciemment que son père corresponde à une certaine image mais sa maturité d'esprit est indispensable pour le développement affectif de l'enfant dans un climat protecteur et sécurisant. Ce rôle écrasant pour le père est de toute évidence très difficile à tenir. L'adolescence voit le mythe du « père sacré » s'effondrer. L'adolescent doit accepter que son père

³⁷⁷ *Le père à quoi ça sert ?* (Saint Julien et Genevois : Éditions Jouvence, 1994) p. 67.

ne soit qu'un homme et rien de plus. Ceci ne se fait pas sans heurts pour l'enfant qui se sent alors trahi.

La crise apaisée a permis à l'adolescent de vivre le deuil du père idéal, roi imaginaire, infaillible et de rectifier avec modestie ses propres ambitions mégalomaniaques. Le personnage du père réel, biologique, charnel s'estompe peu à peu, s'intègre, cédant place à un père intérieur, symbolique, spirituel, aimant et protecteur, servant de re-père au jeune adulte tout au long de son parcours.³⁷⁸

La fonction de père a toujours été associée à une fonction d'autorité. Nombreux sont les spécialistes qui ont confirmé l'idée selon laquelle il y eut des hésitations entre les conséquences redoutables d'une atteinte à l'autorité et la dénonciation des excès résultant du pouvoir du père³⁷⁹. En fait, il fallait que le père ait assez d'autorité mais sans en abuser. D'après Françoise Héritier³⁸⁰ le problème prend sa source dans le fait que seules les femmes peuvent enfanter. L'homme, plus fort physiquement prend par conséquence le pouvoir sur sa femme pour mieux supporter la blessure de ne pouvoir donner naissance. Il suffit de voir une femme en état de grossesse pour savoir qu'elle est la mère de l'enfant qu'elle porte, mais le doute quant au père peut persister. C'est pourquoi la parole devient primordiale – celle de l'homme déclarant officiellement son enfant devant la société. Le père, par la parole accepte ou refuse l'enfant.

Y. Knibiehler³⁸¹ nous rappelle la puissance du père dans le *Pater familias* de la Rome antique et qui était souvent oubliée dans le passé récent. À l'époque, le père soulevait l'enfant et le faisait passer le seuil de la maison, montrant ainsi à la société qu'il l'acceptait comme sien. Mais il arrivait que le père laisse l'enfant à l'abandon en dehors de la maison. C'est pourquoi la parole à cette époque était primordiale –c'était la parole qui décidait du droit de vie ou de mort de l'enfant car le père autorisait, ou non, la mère à continuer à allaiter l'enfant. Le père avait

³⁷⁸ Nabati, S. et M, *Le père à quoi ça sert ?* op. cit., p. 81.

³⁷⁹ Voir bibliographie : G. Delaisi de Parseval, F. Hurstel, « La paternité à la française », *Les Temps modernes*, 1986, no. 482, p. 51-93. Y. Knibiehler, *Les pères ont aussi une histoire*, Hachette, 1987. E. Sullerot, *Quels pères ? Quels fils ?*, Fayard, 1992. E. Roudinesco, *La Famille en désordre*, Fayard, 2002. M. Tort, *Fin du dogme paternel*, Aubier, Paris, 2005.

³⁸⁰ *Masculin/féminin, la pensée de la différence* (Odile Jacob, 1996), p. 280

³⁸¹ c.f. *Les pères ont aussi une histoire*, op. cit., p.344

alors deux fonctions : l'une, sociale - c'est-à-dire le pouvoir de dire qu'il était père de l'enfant ; et l'autre, familiale, cette fois-ci, - c'est-à-dire élever et éduquer l'enfant.

M. Tort³⁸² souligne le fait que le père, dans l'antiquité et encore aujourd'hui, doit séparer l'enfant d'avec la mère mais surtout éloigner le fils de celle-ci pour qu'il puisse devenir un homme et garder sa masculinité, autrement dit, pour qu'il ne devienne pas homosexuel. Le père a aussi une fonction symbolique : il doit placer entre l'enfant et la mère une barrière : l'interdit de l'inceste.

Parallèlement à l'étude de la Trilogie du Sud, il est judicieux de revoir les travaux psychanalytiques concernant le rôle du père au vingtième siècle. Grâce à une étude réalisée par Françoise Hurstel, professeur de psychologie, l'ouvrage *La déchirure paternelle* fournit des clés pour comprendre le père et son rôle au moment où Green écrivait. D'après cet ouvrage, il y eut trois périodes importantes et bien distinctes dans la représentation de l'image du père dans la société occidentale. D'abord ce que F. Hurstel appelle la période « préhistoire » avec les analyses de Freud ; puis une deuxième période, de 1918 à 1968 ; et enfin, la dernière, de 1968 à nos jours.

Entre 1912 et 1913, dans *Totem et Tabou*, Freud définit pour la première fois le *Vaterkomplex*, « caractérisé par l'attitude affective ambivalente envers le père ». Avant même d'utiliser le fameux terme de « *d'Oedipus-Komplex* », Freud évoque ce *Vaterkomplex* dès 1908, dans sa correspondance avec Jung. Notons que le complexe d'Œdipe peut être repéré en 1909 dans le cas de « L'homme aux rats ». Hurstel rappelle qu'à cette époque, Freud écrit à Jung que la figure du père apparaît comme puissante et terrifiante. Si le père est la cause des névroses des enfants, ce n'est pas – comme on le dit le plus souvent aujourd'hui – parce qu'il est « faible », « absent », « effacé », mais bien, plutôt en raison d'un excès de puissance ou de

³⁸² *Fin du dogme paternel* (Paris : Aubier, 2005) p.11

tyrannie ou en raison des effets qui peuvent résulter de son idéalisation en une figure dotée d'une perfection absolue.

En 1910, Jung résume quelques études de cas et parle d'un « complexe paternel ». Ces pères brutaux (cas 2 et 3) pleins de dignité et de prestance (cas 1), grands, forts physiquement et autoritaires, sont aimés (cas 3), craints (cas 2) et vénérés (cas 1) par leurs enfants.

Nous retrouverons ces caractéristiques dans notre étude de l'œuvre de Green. Mais quand on connaît l'ancrage de Julien Green dans l'Église catholique, on ne peut que s'interroger lorsque Florence Hurstel affirme :

Ce ne sont ni les psychanalystes, ni les psychiatres, ni les psychologues qui s'intéressent d'abord au 'rôle' du père [...] ce sont les chrétiens catholiques et particulièrement le clergé catholique dans sa frange la plus conservatrice, [...] Ce clergé est préoccupé essentiellement de la place d'autorité des pères au sein des familles, car elle a pour raison de maintenir un ordre voulu par Dieu ³⁸³.

Cet ordre voulu par Dieu peut se trouver notamment dans la Bible³⁸⁴. Au cours du vingtième siècle il y avait des revues catholiques publiées, telles que *Rencontres* et *L'Anneau d'or* et d'après les recherches effectuées par Florence Hurstel à la bibliothèque des Frères Dominicains de Strasbourg, un numéro spécial *L'anneau d'Or*, s'intitulant *Le Père*, parut en 1946. Le magazine *Rencontres*, qui s'adressait aux familles catholiques, publiait également un article « Spiritualité de la famille »³⁸⁵ traitant aussi du rôle du père. La spiritualité de Green et de ses personnages

³⁸³ *La déchirure paternelle op. cit.*, pp 22-23

³⁸⁴ Rappelons St. Paul *La Bible de Jérusalem*, Lecture de la lettre de Saint Paul Apôtre aux Ephésiens, 5,21-6,4 : Frères par respect pour le Christ, soyez soumis les uns aux autres ; les femmes, à leur mari, comme au Seigneur Jésus ; car, pour la femme, le mari est la tête, tout comme, pour l'Église, le Christ est la tête, lui qui est le Sauveur de son corps. Eh bien ! Si l'Église se soumet au Christ, qu'il en soit toujours de même pour les femmes à l'égard de leur mari. [...] chacun doit aimer sa propre femme comme lui-même, et la femme doit avoir du respect pour son mari. Vous les enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur, c'est cela qui est juste : « Honore ton père et ta mère », c'est le premier commandement assorti d'une promesse : « ainsi tu seras heureux et tu auras longue vie sur la terre. » Et vous les parents, ne poussez pas à bout vos enfants, mais élevez-les en leur donnant une éducation et des avertissements inspirés par le Seigneur.

³⁸⁵ Hours J. « Du Père. Spiritualité de la famille » in *Rencontres* (Paris : éd du Cerf, 1942), No. 8 pp., 52-56

romanesques a été étudiée au chapitre 2. Rappelons ici que dans l'article de J. Hours paru en 1942, l'Église catholique reconnaît la présence d'un « ordre divin ». « La femme qui sert, l'homme qui protège et commande, enfants aimés et obéissants. [...] Dieu est le modèle auquel tout père doit se référer : Ce nom de Père n'est plus pour nous seulement celui d'un homme, il est avant tout le nom sous lequel Jésus nous a appris à désigner la toute puissance de Dieu³⁸⁶ ».

De 1968 à 1972, juste après les événements de mai 1968, les psychologues parlaient de « la mort du père » quand il était surtout question de « l'exclusion » du père ; et depuis 1980, ils s'interrogent davantage sur la question : « qu'est-ce qu'un père ? » F. Hurstel écrit :

En mai 1968, pour la première fois, il a été dit clairement à haute voix, il s'est crié dans la rue avec violence et conviction qu'un certain type d'autorité était mort. On ne voulait plus du père comme représentant de cette autorité-là, arbitraire et dogmatique. Cela s'est dit et cela s'est écrit. [...] Écrit dans la législation ensuite avec la loi de 1970 sur « l'autorité parentale » qui marque le temps d'un nouvel énoncé du père : « une autorité parentale appartenant aux père et mère... » (art. 371-2)³⁸⁷

Green, fidèle à ses habitudes, commente les grands changements dans son Journal. Notons ici une entrée au moment où cette loi paraît :

Hier visite de Jacques Petit. Je lui dis : « Mai 68 a été comme une énorme crise de puberté. » Il me donne raison, est d'avis, en effet, que cela a été surtout sexuel : une révolte contre le père et ce qu'il représente.³⁸⁸

Au lendemain des événements de mai 1968, G. Mendel publiait *La Révolte contre le père*³⁸⁹, et *La crise des générations*³⁹⁰ en 1969. La même année, A. Mitscherlich publia *Vers une société sans père*³⁹¹. En 1975, la revue *Autrement*, spécialisée dans les

³⁸⁶ *Ibid.*,

³⁸⁷ *Op. cit.*, p.11-12

³⁸⁸ Julien Green, *Œuvres complètes* « Bibliothèque de la Pléiade », V (Paris : Gallimard, 1977), p. 556, entrée du 8 mars 1970.

³⁸⁹ G. Mendel, *La Révolte contre le père* (Paris : Payot, 1968).

³⁹⁰ G. Mendel, *La crise des générations* (Paris : Payot, 1969).

³⁹¹ A. Mitscherlich, *Vers une société sans père* (Paris : Gallimard, 1969).

questions sociologiques, fit paraître un numéro spécial qui s'intitulait *Finie la famille ?* Cet article fut réédité cinq fois. En 1983, un journaliste du journal *Le Monde* rendit compte d'un congrès de juristes sur le thème « *La Mort du Père* » et en 1985 le pédopsychiatre Naouri écrivait *Une place pour le père*³⁹². Bien évidemment, des cinéastes aussi s'intéressaient à ces phénomènes de société : R.Benton réalisa *Kramer contre Kramer* en 1980, un film célèbre où le père devait se battre pour défendre ses droits. Voici une énumération déjà longue mais non exhaustive qui démontre que le père captive les médias !

Pour Françoise Dolto, la guerre a beaucoup modifié l'esprit des parents³⁹³, comme en témoigne l'opposition qui régnait au sein même de la famille sur la question du patriotisme. Certains membres d'une même famille soutenaient Pétain d'autres étaient pour de Gaulle. On se posait la question s'il fallait une Europe unie avec la grande Allemagne ou plutôt une France seule contre tous, contre l'ennemi qui vient d'ailleurs. Tout le monde se divisait et les conséquences se sont fait sentir quelques années plus tard, remettant en cause toute l'autorité parentale ; puisque les parents ont été frappés par l'impuissance : ils ne représentaient plus les parents tout-puissants en qui les enfants avaient confiance. Voici ce que Dolto disait sur la situation de parents :

Je vous parle de gens d'une génération qui a eu entre cinq et dix ans au moment du début de la guerre ; Ce sont des gens – ils ne le savent peut-être pas – qui ont été profondément frappés par cette notion : on ne sait pas ce qui est bien. Et on en voit le reflet aujourd'hui, dans l'éducation. Autrefois, les gens élevaient leurs enfants, ils savaient ce qu'ils faisaient, et ils le faisaient consciemment. Maintenant ils ne savent plus ce qu'il faut, ce qu'il ne faut pas.³⁹⁴

Françoise Dolto croit que la remise en question des parents est exacerbée par les médias. En effet, les médias devenus tout puissants par des articles de presse, par des émissions télévisées, font douter les parents qui ont perdu confiance en eux-

³⁹² Naouri, *Une place pour le père* (Paris : Seuil, 1985).

³⁹³ Dolto, *Les chemins de l'éducation* (Paris : Gallimard, 1994), p. 22

³⁹⁴ Dolto, *Les chemins de l'éducation*, op. cit., p. 23

mêmes et n'osent plus croire à leur propre intuition. Évidemment le style de vie avait beaucoup changé et la vie de famille était bouleversée. Signalons à ce sujet, que les parents de Julien Green n'avaient certes pas vécu la deuxième guerre mondiale mais tout de même une guerre fratricide aux Etats-Unis.

Anne Ancelin Schützenberger fait le triste constat de « l'après-68 » : toute une génération d'enfants « élevés » si l'on peut dire par des parents « laxistes, absents, déprimés, indifférents, se sentant impuissants, ou dévalorisés, ou « non-élevés » eux-mêmes ³⁹⁵...

³⁹⁵ *Psychogénéalogie : Guérir les blessures familiales et se retrouver soi* (Paris : Payot & Rivages, 2007) p. 197

3.1.3. Portrait des personnages

Si *Moïra* fut saluée par les critiques comme le chef-d'œuvre de Green, la Trilogie du Sud passa presque inaperçue. En effet, à la première lecture, les personnages semblent vides, et l'héroïne, Elizabeth, très frivole et superficielle. Elle s'occupe en permanence de sa beauté. Nous avons essentiellement une description physique des personnages. Cependant, le recours à la psychanalyse nous révèle des héros plus profonds.

Dans la trilogie du Sud, Green nous présente deux enfants orphelins, quatre enfants sans père et un enfant sans mère. Dans ses romans en général, l'enfant est souvent adopté. Il est intéressant de noter que le père le plus stable est le père adoptif. Quand le père biologique est présent, il peut représenter un danger, surtout en l'absence de la mère.

Les personnages paternels de la Trilogie du Sud représentent un patriarcat omniprésent. Green dessine un arbre généalogique très détaillé destiné à faciliter la compréhension du lecteur. Preuve, encore une fois, de l'importance que Green accordait aux relations entre protagonistes et l'héritage qu'ils reçoivent. Françoise Dolto recommande qu'on enseigne aux enfants, dès sept ou huit ans, ce qu'est un arbre généalogique³⁹⁶. Elle explique qu'un tel arbre démontre de façon très claire le lien dans la famille et met en valeur la loi fondamentale qu'est « l'interdit de l'inceste ». Est-ce par une idée analogue à celle de Dolto que Green aurait conçu

³⁹⁶ Dolto, Françoise, *Les chemins de l'éducation*, op. cit., p. 41.

cet arbre ? Nous avons vu plus haut le grand nombre d'enfants adoptés dans l'œuvre greenienne. Rappelons que pour Dolto cet arbre est encore plus nécessaire en cas d'adoption !

Un enfant adoptif, un père adoptif, une mère adoptive, un fils ou fille adoptifs sont liés par un lien symbolique dans lequel la chasteté est inscrite encore plus, si l'on peut dire, qu'avec des enfants de sang, et cela n'existe que dans la loi humaine, pas dans la loi des mammifères domestiques ou sauvages.³⁹⁷

Les mères

Au dix-neuvième siècle, la femme était considérée aux États-Unis comme un être frêle, passif et inculte - surtout dans les questions politiques. Alors que la femme de la campagne devait savoir tenir une maison et s'occuper de son mari et de ses fils, au détriment parfois de son propre bien-être, dans la haute société, elle se devait d'être belle et savoir se tenir en public. Elizabeth est belle et sait converser mais hormis la Bible, elle ne lit rien et se fait servir par ses domestiques. La mode s'imposait grâce aux magazines de l'époque qui dictaient les tenues à porter. Rappelons-nous ces tenues de soirée très élégantes, certes, mais lourdes à porter : le poids moyen d'une robe à la fin du dix-neuvième était de dix-huit kilos. Les médecins et les féministes de l'époque soutenaient le fait que cette mode fragilisait la santé de la femme. Et le fameux corset qui exerçait une pression de dix kilos sur le ventre et sur la poitrine de la femme ! Certaines d'entre elles se plaignaient de côtes cassées, de problèmes aux poumons et de dysfonctionnement des reins. Green - comme Proust avant lui - aimait détailler les habits féminins de l'époque.

L'éducation des femmes a évolué au cours du dix-neuvième siècle. A la fin du dix-huitième, on décida d'inculquer les rudiments de quelques matières comme l'histoire, aux femmes afin qu'elles puissent donner une éducation patriotique à

³⁹⁷ Dolto, Françoise, *Les chemins de l'éducation*, op. cit., p. 44.

leurs fils. En 1860, il était considéré comme tout à fait normal de trouver une jeune fille blanche sur les bancs de l'école, même dans les communes rurales. En 1870, fonctionnaient seulement 160 collèges mixtes aux États-Unis, en 1880 il y en avait 800 et à la fin du siècle plus de 6000. Cependant, rares étaient les jeunes filles qui étudiaient les matières scientifiques. Le latin et le grec étaient également estimés inutiles pour elles. On préconisait surtout les matières littéraires, les cours d'économie domestique et l'apprentissage du savoir-vivre : les jours de réception, le mari devait être fier de son épouse.

Les hommes et les femmes se montraient aussi très pudiques à cette époque. La femme était considérée donc comme maîtresse de maison et mère des enfants. Son corps innocent ne devait pas être souillé par les plaisirs de la chair. Dans la trilogie du Sud cette idée est bien récurrente. Julien Green a bien idéalisé la femme dans sa beauté, son ignorance et son rôle de mère³⁹⁸.

Cependant, les femmes et les mères ont joué un rôle essentiel pendant la guerre de Sécession. Green n'a pas oublié le rôle des infirmières. Si les femmes devaient rester ignorantes sur question de politique, certaines se dévouaient auprès des soldats blessés. Rappelons tout de même que, d'après les études historiques sur les États-Unis, les femmes combattaient. En effet, personne ne sait en réalité combien de femmes se sont fait passer pour hommes et se sont inscrites dans l'armée, côté Nord comme Sud. Certaines d'entre elles sont devenues des héroïnes célèbres : Mary Scaberry, alias Charles Freeman, Sarah Edmonds Seelye alias Franklin Thompson ou encore Albert D. J. Cashier. Dans la trilogie du Sud, Green rend hommage à ces femmes à travers le personnage de Maisie Llewelyn. Elle se tient au courant de l'état d'avancement de la guerre et coud des étoiles sur son drapeau au fur et à mesure que les victimes s'accumulent. À son insu, elle prend l'habitude de « marcher au pas comme un soldat ». (*Ets.*, 1610). Le narrateur nous

³⁹⁸ Voir *Ets.*, « Tout en blanc et sans un seul bijou, la jeune Anglaise éblouissait. La fraîcheur de son teint résistait au climat du pays, gardant encore l'éclat des premières années à Dimwood. [...] Maintenant, sa chevelure, qui s'épanouissait autour de son visage avec une négligence étudiée, achevait à elle seule de lui assurer une manière de suprématie ». p. 905

décrit la scène des soldats blessés et exprime très certainement le point de vue de Julien Green :

La guerre ce n'était pas les fanfares, les drapeaux claquant au vent, les hauts faits, l'héroïsme en peinture, non, c'était une jeunesse mutilée qui avait mal, secouée dans les compartiments d'un chemin de fer. (*Ets.*, 1610?).

Maisie Llewelyn change les pansements, met de l'eau sur le front d'un soldat, offre des fruits et, quand elle se trouve devant un jeune qui, blessé aux yeux, ne voit plus rien, elle se penche sur lui et l'embrasse.

Dans sa Trilogie, Green idéalise, comme on l'a vu, tout ce qui vient du Sud. Les femmes ne font pas exception : elles sont aussi belles que fières. Une femme du Sud a une façon particulière de se tenir, de se conduire, de s'habiller, de s'exprimer. Elle se doit d'être une épouse obéissante, disponible et ignorante. En effet, les femmes n'ont pas la parole, surtout sur les questions politiques. Les hommes, par courtoisie, pour ne pas les ennuyer, doivent éviter de parler politique devant elles. Les femmes qui osent prendre la parole sont toutes d'origine anglaise. Il existe en effet toutes sortes de différences physiques entre les femmes du Sud et les Britanniques. Mrs. Escridge le rappelle assez souvent à Elizabeth :

- Puisses-tu garder longtemps ce teint de chez nous, rose et sain, au lieu de cette blancheur de bougie qu'on voit aux beautés du sud.
(*Pl.*, 63)

Elle veut, en effet que sa fille garde la peau bien blanche, car le teint brun est très proche de celui des noirs. Ned aussi rappelle à Elizabeth les différences dans ses traits physiques.

- Presque toutes les femmes sont brunes dans le Sud, on ne voit guère que cela...Tu ne trouves pas ?
- C'est vrai. Les blondes comme toi sont très rares. (*Pl.*, 797)

Peau blanche contre peau mate, cheveux blonds ou bruns ? Ici, Green veut nous montrer que l'étranger sera toujours à l'écart et ressentira une différence par

rapport aux autochtones. Pour Madame Green, la mère de Julien, la langue française, jamais maîtrisée, l'empêchait d'être à l'aise en France. Dans la Trilogie du Sud, les protagonistes parlent tous la même langue donc l'auteur recourt aux différences physiques pour les distinguer.

Les mères de famille à Dimwood sont présentées comme des femmes fragiles, parfois hystériques ; incapables d'affronter la guerre civile, elles préfèrent y échapper à l'aide du laudanum. Les hommes leur rappellent leur ignorance et les empêchent de s'exprimer sur la guerre. Quand par exemple Emma parle de l'absence de Calhoun, son mari lui dit : «Tais-toi, Emma, laisse parler mon père. D'abord tu ne comprends rien à la politique. » (*Pl.*, 319) « Se taire », comme cela ces femmes sont protégées. Bien qu'appartenant à une catégorie sociale privilégiée, ces femmes se sentent, se savent inférieures à leurs maris et aux hommes en général. Elles ignorent toute revendication et ne contestent pas la suprématie masculine!

Amelia, l'épouse d'Oncle Charlie, représente plus que n'importe quelle autre femme, la puritaine protestante d'origine écossaise. Ned, la trouve « terrifiante de vertu » avec son « visage éclairé par l'indéfinissable sourire de sainte femme » (*Pl.*, 700). Elle est fragile physiquement mais donne tout de même cinq enfants à Charlie Jones. Au chapitre XIV des *Pays Lointains*, on apprend qu'enceinte elle ne quitte plus sa chambre. D'après Charlotte, pendant ses heures d'immobilité Amélia converse avec Dieu. C'est elle qui gère sa maison même face à son imposante sœur. Elle est facilement contrariée et perturbée par des détails furtifs. Par exemple, se réfugiant dans une autre salle elle se plaint d'avoir compté le bruit d'au moins six voitures pendant son dîner (*Pl.*, 527). Elle donne une impression de « sainteté » dans sa privation régulière, ne mangeant pas à sa faim mais seulement un bouillon de légumes, du riz et de la compote (*Pl.*, chapitre LXVII). Au lit, selon son mari, elle est docile mais n'éprouve rien si ce n'est la culpabilité du péché charnel. Elle subit passivement l'intimité avec son mari. Tout à fait différente est Laura qui lors de sa nuit nuptiale s'épanouit dans un triple plaisir qu'elle découvre subitement : plaisir de Dieu : le vénérable Abbé Chautard a marié Régis et elle dans la journée ; plaisir

du corps et plaisir du cœur. Et pourtant l'anatomie masculine lui inspire de l'effroi : elle se cache la tête sous les draps pour ne pas voir son mari se glissant dans leur lit. Comme Green n'est pas Zola : il refuse les mots crus du réalisme des rapports conjugaux. Laura perdra son mari plus tard dans l'insurrection de Haïti mais aura une fille, Annabel : la lignée Hargrove continue.

Si Elizabeth est incontestablement le personnage clé du roman, sa mère occupe aussi une place relativement importante. Mrs Escridge est présentée, la première fois dans le roman, en larmes, prise d'une faiblesse en arrivant dans sa belle-famille accompagnée de sa fille. Elle est veuve et sans ressources depuis la mort de son mari. Âgée d'une quarantaine d'années, elle a des rides précoces, des cheveux aux mèches brunes et grises, des yeux gris immenses. Fière de ses origines, elle a du mal à accepter la charité de sa belle-famille. Elle ne laisse pas sa fille oublier sa place dans la généalogie américaine

Dis-toi bien que tu viens d'une famille plus ancienne que la leur : celle de ta mère, alors ne t'en laisse pas imposer. (*Pl.*, 28)

D'ailleurs, les traits de son visage « conservaient leur noblesse » (*Pl.*, 84). Elle est tellement désespérée qu'elle ne quitte pas sa chambre de Dimwood. Emma et Augusta partagent le même avis sur cette femme et la considèrent comme une hystérique (voir *Pl* p. 15). Elles n'apprécient pas les « grands airs » (*Pl.*, 15) de cette Anglaise. Mr Hargrove se demande s'il a bien fait de la faire venir aux États-Unis car il voit bien qu'« elle meurt de nostalgie » (*Pl.*, 176). Douglas répète à Josh qu'il le trouve naïf de croire qu'ils pourront lui faire oublier sa maison. Elle ne tient que grâce au laudanum. C'est une présentation très discourtoise d'une Anglaise. Peut-être que Green, à son insu, exprime sa rancune contre les Anglais car, depuis la guerre d'Indépendance les Anglais sont plutôt mal vus. !

Elizabeth devient mère à son tour. Comme nous l'avons indiqué en partie I de cette thèse, son fils et elle ont une relation harmonieuse mais presque excessive.

Avec un élan sauvage, Elizabeth le saisit dans ses bras, le serrant presque à l'étouffer. (*Ets.*, 904)

Nous remarquons l'adjectif « sauvage » qui nous rappelle celui utilisé par le narrateur pour décrire Mrs. Escridge et son instinct maternel primitif. « Pareille à une bête, elle se mit à ramper vers le lit de son fils. » (*Ets.*, 923). Le narrateur décrit les regards passionnés d'une mère sur son enfant. L'enfant fixe de ses yeux ceux de sa mère. Miss Llewelyn se sent gênée d'assister à une « scène amoureuse » quand la maman et le fils se disent leur amour l'un pour l'autre en se tenant la main (*Ets.* chapitre CXV). Avec son deuxième fils, elle éprouve de la difficulté à le trouver beau et cherche un élan d'amour maternel (*Ets.*, 1347). Les années passent et deux ans plus tard, elle voit en lui les beaux yeux bleus de Billy et se trouve séduite par le charme de ce petit garçon (*Ets.*, 1487). Finalement elle se sent devenir « sa proie et son esclave » (*Ets.*, 1488).

On ne peut évoquer le rôle d'Elizabeth, mère de deux enfants, sans revenir sur une scène de l'autobiographie de Julien Green. Nous avons évoqué plus haut, l'histoire de la mère de Green, qui voyant son fils dans son bain, fut horrifiée par sa laideur³⁹⁹. La même scène se trouve dans *Les Étoiles du Sud* (*Ets.* chapitre XXVII p. 1020) quand Elizabeth voit son fils dans son bain. En revanche Elizabeth est consciente de ses actes, de la portée de ses paroles et des conséquences pour l'enfant plus tard : elle se tait. Green a retenu les leçons de la psychanalyse et empêche Elizabeth d'être responsable de l'éventuelle homosexualité de son fils.

Malgré cet amour maternel, Elizabeth ressent le besoin de la présence d'un homme pour l'aider à élever ses fils. En effet, elle présente à l'un d'eux, Billy l'homme qu'elle va épouser et explique à l'enfant :

,

³⁹⁹ *Partir avant le jour* (Paris : Grasset, 1963), p. 85

Quand le papa d'un petit garçon s'en va, la maman demande à quelqu'un d'autre de se mettre à sa place. [...] Afin que le petit garçon ne soit plus sans un papa. Seule la maman ne se remplace pas, mais tu seras fier d'avoir un papa en uniforme. (*Ets.*, 1005).

Billy intervient dans leur relation et sépare Elizabeth de son fils « - A ta place, fit Billy, je le laisserais tranquille, tu le verras demain matin. » lui dit-il quand elle s'inquiète au sujet de son garçon (*Ets.*, 1056). Il exige aussi qu'Elizabeth fasse changer de chambre à Ned. Il s'impose quand la mère hésite, laissant Ned seul regretter son caprice et son obstination le jour de Noël.⁴⁰⁰ Il joue un vrai rôle de père avec toute l'autorité que cela exige.

De face, de profil, de trois-quarts, rieuses ou éplorées, toutes les femmes du Sud avec aussi celle qui venait d'ailleurs ont été saisies par l'auteur de la trilogie. Mrs Escridge souffrait de nostalgie comme Madame Green qui se sentait étrangère en France. Une relation passionnée entre Elizabeth et Ned, entre mère et fils reflète celle que vécut Julien avec sa mère : mais Elizabeth est amoureuse de son enfant, des hommes, des plaisirs de la chair. Une autre mère, Laura, catholique représente la sainte femme, la Madone. Elle devient sœur dans un couvent comme Julien Green qui dans son passé voulait devenir moine.

Même si, comme nous l'avons constaté les femmes n'ont pas le droit de parole en politique, elles sont les garantes de la morale, en particulier les femmes catholiques comme Laura et Betty. Dans toute l'œuvre greenienne, elles ont la responsabilité de veiller sur les enfants et de faire respecter les règles de bonne conduite.

Quel que soit le profil des personnages féminins cités dans l'œuvre, elles restent toujours dépendantes de la présence masculine. Elizabeth désespère dans son lit désert. Laura ne se remet pas de la mort de son mari et s'en remet à Dieu. Lady Escridge revient en force dans l'ouvrage grâce au bonheur d'avoir épousé un

⁴⁰⁰ Voir *Ets.* chapitres CLI et XLIV

homme riche. La présence de Charlie Jones, ce patriarche qui représente l'autorité absolue, crée la cohésion dans la famille.

Charlie Jones, le beau « père »

Julien Green avait un grand-père qui s'appelait Charles Green. Il était presbytérien et d'origine gallo-anglaise. Il arriva à Savannah en 1830 avec deux dollars en poche et fit fortune dans l'industrie du coton. À Savannah, il fit construire par des esclaves une maison de style Tudor. Chaque brique fut enveloppée individuellement, en Angleterre, avant d'être transportée en Amérique. C'est dans cette même maison que Charles Green reçut le Général Sherman, William Thackeray ainsi que Charles Dickens. Cet homme et quelques anecdotes de sa vie continuent à vivre dans le personnage de Charlie Jones (Voir en exemple *Ets* pp. 954-55). Peut-être même que certains comme Thackeray, sa *Vanity Fair*, son héros, son humour corrosif ont laissé quelques traces en ceux qui vinrent après lui ! On retrouve aussi sa maison.

Qui est-ce Charlie Jones dans le roman ? En quelques lignes, voici sa biographie : il naquit en Angleterre, en 1803. Il vint s'installer aux Etats-Unis à l'âge de 27 ans. Il est veuf, eut un fils Charles Edouard dont il faut se rappeler le nom car il jouera un rôle important par la suite. Charlie se remaria avec Amelia et eut cinq enfants et exerça le métier de banquier, banquier très réputé !

Ce que nous remarquons est que Green a créé un personnage qui plaît à tout le monde. C'est un bel homme, ce qui séduit Elizabeth. Il lui avoue qu'autrefois, il a aimé Mrs. Escridge, la mère d'Elizabeth.

- J'étais amoureux fou de ta mère, qui n'a pas voulu de moi. J'en ai épousé une autre [...]
- Votre vie sentimentale est sans aucun doute passionnante, mais elle ne me regarde pas et je vous assure qu'elle me laisse froide.

- Bravo ! [...] Rêve à ceci pourtant, exquise Elizabeth, si ta mère m'avait épousé, je serais aujourd'hui ton père. (*Pl.*, 559-60)

C'est en effet Charlie Jones qui joue le rôle de « vrai » père dans la trilogie. Nous avons déjà constaté plus haut que dans les romans de Green, les enfants sont souvent adoptés. Ce sont les pères adoptifs qui sont les plus sûrs. De plus, Elizabeth épousera Charles Édouard, le fils de Charlie Jones, ce qui fera de lui le beau-père légal de la jeune Anglaise. Malgré la mort prématurée de Charles Édouard provoqué en duel par l'amant d'Elizabeth, Charlie Jones continue de jouer un rôle important dans la vie d'Elizabeth et dans celle de l'enfant Ned.

Dans ce décor aimablement ambigu, il accueillit Elizabeth avec une affection toute paternelle, car à ses yeux elle demeurerait toujours sa pupille. (*Ets.*, 1152)

Il a encore une « souplesse de jeune homme » et les mots « jovial », « tout sourire » et « joyeux » sont des qualificatifs récurrents pour décrire sa bonne humeur⁴⁰¹. La première fois qu'il est nommé dans la trilogie, c'est dans le chapitre XII des *Pays Lointains*. Quand on entend le nom de Charlie Jones, ce nom reçoit « un écho joyeux » (*Pl.*, 100). Tante Laura le présente à Elizabeth :

Ce monsieur [...] est quelqu'un qu'on aime à première vue. Un peu sûr de lui-même peut-être. C'est un des principaux marchands de la ville [...]. À Savannah, un marchand de cette importance est l'égal d'un seigneur. (*Pl.*, 103)

Tout le monde apprécie la bonne humeur de Charlie. Par exemple, Tante Emma le remercie de son aimable accueil mais remarque aussi : « Charlie Jones, vous êtes un charmeur » (*Pl.*, 140). C'est avec Billy que Charlie Jones démontre son vrai sens de l'humour :

- Toi, Billy, patience. Je crois qu'il y a encore une sorte de trou à rats qu'on t'a réservé quelque part dans la maison. (*Pl.*, 141).

⁴⁰¹ Prenons en exemple *Ets.*, « Il avait le sourire habituel » p.1038, « Charlie Jones tout sourire comme d'habitude » p. 1067, « Oncle Charlie se montra jovial » p. 1082.

Parvenus devant la porte de la chambre de Billy, ils y trouvent collée l'annonce suivante :

RÉSIDENCE PRIVÉE DE WILLIAM HARGROVE JUNIOR,
DITE « LE TROU À RATS »
ENTRÉE FORMELLEMENT INTERDITE, SOUS PEINE
D'EXÉCUTION CAPITALE IMMÉDIATE (*Pl.*, 141).

Billy est intrigué par cet homme qui le laisse perplexe. Il existe une sorte de complicité secrète entre eux. Billy se sent autorisé à mal se conduire, mais avec une certaine prudence. Une fois encore, le lecteur ne peut s'empêcher de faire le rapprochement avec Julien Green lui-même et son père. Rappelons-nous ce père lui disant : « *Be careful* ». ⁴⁰²

D'un point de vue moral, il est parfait aussi : généreux, large d'esprit, aidant, par exemple, des religieuses catholiques à restaurer leur couvent alors que lui-même est protestant.

- C'est mon rôle sur cette terre, je passe mon temps à ôter des poids terribles de dessus des épaules. J'appelle ça mon côté bonne sœur.
(*Pl.*, 848).

Enfin et surtout, il est le rassembleur, il sait faire en sorte qu'une bonne entente règne entre tous les membres de cette grande famille. Il sait persuader et rétablir la paix lors d'un duel par exemple. Il ordonne, il dirige, il reprend les rênes, il décide mais sans être tyrannique. La structure familiale est dans de bonnes mains.

⁴⁰² Voir l'introduction de cette thèse, p. 13

Charlie Jones – Grand-père

Charlie Jones, écrit l’auteur, avait « la passion des enfants » (*Ets.*, 1081) et heureusement pour son petit-fils Ned qui aurait vécu « des heures de solitude étrange » (*Ets.*, 1081) si son grand-père ne s’était pas occupé de lui. Le grand-père retrouve chez ce petit garçon les traits hérités de son fils Charles Édouard⁴⁰³. Les moments qu’il passe avec son petit-fils sont attendrissants. En effet, l’enfant saute dans ses bras (*Ets.*, p. 917) et le grand-père prend l’enfant tel « un objet précieux » (*Ets.*, 920). Charlie Jones arrache à Ned des « cris de ravissement inarticulés » (*Ets.*, 917) en le prenant dans ses bras. Homme généreux et toujours prêt à faire plaisir, il offre à son petit-fils, tout d’abord, un cheval à bascule et enfin un vrai cheval « *Whitie* ». Il offre aussi le cheval *Argénor* à son propre fils, Emmanuel mais en père de famille autoritaire il menace de le faire patienter si celui-ci ne se comporte pas comme il faut (*Ets.*, p. 1494).

L’héritage du père au fils, de père en fils est très important dans les écrits de Green et notamment dans la trilogie. Green présente ainsi une image idéalisée de la structure familiale. Le grand-père est fier d’offrir justement son héritage au petit-fils. Le soir du septième anniversaire de Ned, le grand-père invite très formellement, par écrit, chez lui le petit garçon qui « se muait en petit homme » (*Ets.*, 1412). Il lui offre sa maison Tudor à Savannah. Ce faisant, il rappelle au jeune homme ses racines.

⁴⁰³ Voir plusieurs exemples *Ets* pp. 917, 1383, 1493

Et puis écoute, ajouta-t-il en se redressant, si jamais avant que tu ne sois majeur l'ennemi du Nord vient à Savannah, vous pourrez tous vous réfugier ici, car ma maison est anglaise, et vous y serez en sécurité – comme dans la poche du Bon Dieu. (*Ets.*, 1414)

Le plus surprenant de ces cadeaux est l'immense tableau dans lequel se dresse une peinture inattendue : « la Vierge Marie dans une robe bleutée, drapée dans un manteau bleu sombre, tenait l'Enfant dans ses bras et inclinait vers lui son visage. Le fond semblait un nuage d'or rose. » (*Ets.*, 1414). En effet, ceci peut nous interpeller puisque Charlie Jones est protestant. En offrant ainsi un tableau de ce genre l'auteur nous signale l'ouverture d'esprit de son protagoniste grand-père, car rappelons que le protestantisme prohibe le culte rendu aux saints, et en particulier le culte marial catholique.

Contrairement au personnage de William Hargrove, Charlie Jones est un père affectueux. Il prend au sérieux la lettre (*Ets* p. 1479) de reproches du petit garçon mécontent de n'avoir pas été invité à une soirée. Charlie répond, lui aussi, par une lettre dans un langage enfantin et essaie de réparer « l'injustice » commise. Il traite le petit Ned comme un adulte en promettant de lui laisser le choix pour sa future « party » et de respecter ce choix. Quand Ned fait des bêtises de son âge, il n'est jamais sévèrement réprimandé. La désapprobation de Charlie suffit à rendre l'enfant malheureux.

Sans le gronder, Charlie Jones fronça le sourcil en lui disant de se mettre à table, et il y eut un lourd silence désapprobateur. La leçon était amère et Ned mangea sans appétit le jambon de Smithfield dont il raffolait. (*Ets.*, 1495)

Cependant, le père ou le grand-père, exige beaucoup des garçons. On témoigne du rôle du père qui doit agir parfois avec fermeté. Quand, par exemple Ned désespère de laisser *Whitie*, il laisse échapper un cri du cœur, que Charlie Jones réprimande durement mais aussi avec tendresse :

Tu ne vas pourtant pas l'emmener avec toi, [...] Tu le retrouveras l'année prochaine. On te le soignera, n'aie crainte – et sois un homme, s'il te plaît. Pas de larmes à table. (*Ets.*, 1512)

Plusieurs pages d'une grâce quelque peu enfantine, d'un romanesque plutôt fade, d'une écriture parfois conventionnelle, ceci pour présenter un père pourvu de toutes, ou presque toutes, les qualités paternelles et humaines. Peut-on faire de la bonne littérature avec de bons sentiments ? Après les turbulences, les mauvais instincts, les concupiscences, la condition pécheresse de l'homme, ici, rien qui favorise la polémique. Les enfants obéissent ; à l'arrière-plan, les femmes accouchent ; tout le monde lit la Bible avec sérénité.

William Hargrove, le patriarche

Dans la trilogie, le patriarche est William Hargrove ; appelé par tous Oncle Will, il est grand, droit, a le visage rose, une moustache et des favoris fournis. Derrière sa noble moustache se cache un visage souriant. Cet homme à la taille imposante est élégant et toujours mince. Sa voix forte semble « sortir d'une lointaine cathédrale » (*Pl.*, 13), et quand il parle aux enfants, c'est toujours avec une voix de « maître d'école » (*Pl.*, 35). Il convoque Billy à son bureau avec des sonorités de voix « légèrement cléricales » (*Pl.*, 34). Il prend « un air majestueux » (*Pl.*, 36) et parle d'« une voix ferme » (*Pl.*, 37) à ses propres fils bien qu'ils soient adultes. Il entretient avec sa fille Laura une relation malveillante. Si d'emblée le lecteur n'est pas informé des raisons de cette attitude, il se doute qu'un motif grave est à l'origine d'une telle tension entre le père et la fille. Ils ne se parlent pas. Tel jour, il lui jette « un regard d'une froideur impérieuse. Elle disparut » (*Pl.*, 65). Quand Laura fait visiter sa chambre à la jeune Anglaise, elle lui dit :

Mon père n'est que trop heureux d'une occasion de donner, de donner tout. Il est d'une générosité sans bornes – en ce qui concerne l'argent. (*Pl.*, 104).

Le lecteur comprend alors que ce père est très charitable avec autrui, mais il est très distant avec sa fille. D'ailleurs, Laura n'est pas la seule à manquer de tendresse de la part de son père puisque celui-ci n'est guère plus affectueux avec sa femme :

Il n'avait jamais été amoureux. Sa femme, qui lui avait donné trois fils et une fille, ne lui avait inspiré d'autre sentiment qu'une

indulgence un peu suffisante. Obéissante et raisonnable, elle tenait bien la maison. Il ne lui en demandait pas plus. Sa mort subite ne le chagrina pas. (*Pl.*, 73).

Laura, comme tout autre habitant de la plantation, n'ose le contredire ni même critiquer une de ses décisions. Ainsi, quand elle présente le jardin de Dimwood à Elizabeth, elle la prévient qu'il ne faut pas aller dans les jardins la nuit. Son père ne le veut pas. Elizabeth réplique : « Quel dommage ». « Il n'y eut pas d'écho à cette exclamation ». La parole du père suffit et ne saurait être justifiée.

William Hargrove, maître de la plantation, jouit de l'estime et du respect de tous. Cousine Minnie guide la jeune Elizabeth lors de sa visite dans la demeure de Dimwood et lui présente les portraits des membres de la famille. « Tout en haut il y a Oncle Will », dit-elle. Celui-ci joue son rôle de « maître de la maison » en coupant la viande à table, ce qu'il effectue comme « une cérémonie religieuse ». Elles reviennent très vite à table pour ne pas être en retard au repas car « le faire attendre provoque le tonnerre ». Avant chaque repas, le maître de la maison se lève avec une « lenteur solennelle » et prononce des prières lentes, pénibles et complètes. Dans le brouhaha à table, il souhaite prendre la parole : « Dominant les conversations résonna tout à coup la basse de Mr. Hargrove et d'un seul accord on se tut » (*Pl.*, 17). Quand il donne son point de vue, personne n'ose le contredire. « Rien Sir », répond son fils Douglas qui aurait voulu discuter. Billy arrive à son bureau assuré de subir des réprimandes pour son comportement à table. Le jeune Billy est terrifié mais il n'ose pas « braver le maître de la plantation » (*Pl.*, 39).

Un paragraphe est très révélateur de ce pouvoir que s'accorde le chef de famille, le père. C'est l'homme qui gouverne et qui officie : il est « tout en haut ». La citation suivante précise le double aspect de cette autorité : il y a un parallèle entre la sanction physique qui lui répugne et la punition verbale qu'il maîtrise à la perfection.

Jamais celui-ci ne portait la main sur qui que ce soit. Ses sermones seules étaient à redouter. Proférées d'une voix coupante et dans une langue qui était un modèle de précision classique, elles inspiraient à leurs victimes le désir de rentrer sous terre. Une tempête de gifles eût été moins humiliante, mais là n'était pas le style de cet homme dont l'apparente douceur ressemblait à une douceur de fer. (*Pl.*, 39).

William Hargrove est un homme de grands principes aux convictions religieuses affirmées et au sens moral développé. Il dirige et commande ses Noirs avec fermeté, mais cette fermeté n'est cependant pas exempte de justice. Lors d'une discussion entre Josh, Douglas et William Hargrove, ce dernier est présenté comme un sauveur de Noirs plutôt que comme un esclavagiste. L'histoire d'un Noir qui s'est échappé et est revenu huit jours après, est racontée pour la première fois dans la trilogie en page trente-sept. William Hargrove a vécu cette fugue comme « un reproche ». À son retour, il a voulu agir en « être humain » en demandant à son régisseur de ne pas infliger de punition au fugitif. On l'accuse alors de « faiblesse ». (*Pl.*, 37).

3.1.4. Rapports avec Elizabeth

William Hargrove

Le personnage de William Hargrove forme le fil conducteur du roman. Il accueille Mrs. Escridge, veuve d'un parent anglais et Elizabeth, sa fille. Ces deux Anglaises arrivent d'Angleterre où elles vivaient sans ressources depuis la mort de Sir Cyril Escridge en 1849. Autour de William Hargrove plane néanmoins un air de mystère car nous apprenons, au chapitre IX, que Mrs. Escridge connaît des secrets le concernant. Elle prévient sa fille : « Méfie-toi de William Hargrove. C'est un homme cruel ». Cependant, au début de la trilogie, Green décrit un homme qui connaît l'exil, étant lui aussi d'origine anglaise. D'ailleurs il a une façon « courtoise d'imposer ses vues [...]. On ne pouvait l'empêcher de rester anglais » (*Pl.*, 34). L'odeur de son parfum, « à la fois fraîche et virile » rappelle à la jeune Anglaise son père mort.

Une relation insolite s'installe entre le « père » adoptif et la jeune fille. En effet, Elizabeth n'a que seize ans. Il est conscient de l'intimider et s'efforce de la mettre à l'aise. Il l'appelle par des petits noms hypocoristiques : « ma violette d'Angleterre » ou « ma jolie ». Il l'embrasse (chapitre II) ce qui la fait « tressaillir ».

Nous verrons plus loin que cette relation sera compromise à cause de tentations incestueuses éprouvées par William Hargrove envers Elizabeth.

La relation avec sa mère

Mrs Escridge souffre de dépression et d'angoisse. Elle pense perdre la raison dans ce pays si étrange (voir *Pl* p. 29). Sa relation avec sa fille paraît tendue. Les « petites mains » d'Elizabeth tremblent et ses « entrailles se serrent » quand elle parle avec sa mère. Elle en a peur et elle a « la gorge serrée » (voir *Pl* p. 55). Elizabeth très détachée de sa mère se demande si celle-ci ne devient pas folle. Mrs Escridge ordonne à sa fille de lui rapporter parfois des flacons de laudanum. « Il faut que tu m'obéisses » (*Pl.*, 57). Obéissance que les enfants doivent à leurs parents sans discussion possible.

Elizabeth, consciente de l'amour de sa mère, s'efforce le plus possible de lui plaire. Quand celle-ci lui tend une « joue froide », elle fait mine de courir dans ses bras mais sa mère qui refuse cette manifestation de tendresse, la repousse :

Pas d'émotion. Tu feras tes prières. As-tu lu ta Bible ce matin ? (*Pl.*, 58).

Elizabeth sans rancune a une « intuition au-dessus de son âge » (*Pl.*, 58) qui lui permet de retrouver sa mère, de la comprendre et de compatir.

Ces dernières paroles furent prononcées de la voix brève qu'Elizabeth connaissait bien et qui, loin de la heurter, lui rendit confiance en lui laissant espérer que sa mère reprenait possession d'elle-même. Derrière la sévérité de cette femme, en effet, se cachait un attachement désordonné pour le seul enfant qu'elle avait eu d'un mari trop passionnément aimé. (*Pl.*, 58).

Malgré tous ses soucis et son désarroi, Elizabeth continue à admirer sa mère qui garde ses traits de noblesse. Elle comprend de mieux en mieux son caractère et celle-ci regrette de n'avoir jamais été très maternelle. Sa mère lui demande si elle l'aimait malgré sa sévérité. « Vous ne le saviez pas ? » (*Pl.*, 88) balbutie l'adolescente, émue. L'amour filial est pour Green, indiscutable même quand les rapports sont ponctués de tension.

Les effusions maternelles restent rares entre mère et fille. Mais le lecteur apprend que Mrs. Escridge voit en Elizabeth les traits de son défunt mari. Elle ne veut pas qu'Elizabeth la quitte : Voici décrite l'une des très rares occasions où un contact tactile s'établit entre elles deux :

La prenant dans ses bras, (elle) la serra silencieusement contre elle et posa la bouche sur son front, entre les mèches d'or en désordre, et sur sa joue, à plusieurs reprises et comme au hasard de la tendresse. (*Pl.*, 89).

Quand Elizabeth quitte la chambre, elle réfléchit à ce que sa mère vient de faire et se sent portée comme une vague vers elle, avec l'impression de la découvrir.

Green dépeint une mère assez banale finalement, dans le personnage de Mrs Escridge. Elle a ses qualités et ses défauts et veut surtout ce qu'il y a de mieux pour Elizabeth. Mais n'oublions pas qu'elle préférerait voir sa fille morte plutôt que convertie au catholicisme. Elle représente ainsi les protestants anticatholiques du 19^{ème} siècle. Rappelons que jusqu'au début de ce siècle, les membres de l'Église catholique en Angleterre étaient privés de plusieurs droits. Il leur était notamment interdit d'étudier à Oxford ou à Cambridge. De plus, ces catholiques ne pouvaient pas devenir membres du Parlement et étaient dépourvus de certains droits civiques. Ce n'est qu'en 1829, que tout ceci a changé par une loi rendant ces droits aux catholiques. Certains protestants célèbres tels que Newman, Keble et Pusey connus pour être des « Tractarians » se sont convertis au catholicisme, alors que beaucoup d'Anglais considéraient cette foi comme anti britannique. En 1850, le pape, Pie IX a rétabli l'organisation de l'Église catholique avec des diocèses et des paroisses. De plus, en 1869, le Concile a déclaré l'infaillibilité du pape sur les questions de la moralité et de la doctrine. Tout ceci a provoqué des sentiments anticatholiques chez les Britanniques au 19^{ème} siècle. Ce sont ces idées que Green, nous fait comprendre par l'attitude de Mrs. Escridge envers les catholiques.

Mrs Escridge demande à sa fille d'oublier la promesse qu'elle lui avait faite de ne pas la quitter et essaie de la persuader qu'elle aura une chance de bonheur aux États-Unis. Avec un air très intimidant, elle menace de partir toute seule secrètement dans la nuit si Elizabeth refuse de lui promettre à nouveau de rester à Dimwood. Si Elizabeth a du mal à s'engager alors que tous les souvenirs des prés, des arbres, des fleurs, des cours d'eau du pays lointain reviennent à l'esprit de sa mère, celle-ci se maîtrise. Quand Elizabeth désire l'embrasser un peu plus tard, celle-ci lui répond qu'elle pourra le faire le soir avant de se coucher. Elizabeth quitte la chambre et le lecteur assiste à une scène de détresse d'une mère sacrifiant son propre bonheur à celui de sa fille.

Tout à coup lui parvint de la chambre de Mrs. Escridge un bruit terrible, comme un hurlement étouffé. Une fois déjà elle avait entendu ce cri, le soir où mourut son père. (*Pl.*, 91).

Mrs Escridge ne supporte pas cette suite d'enchaînements qui l'ont conduite ici et continue à souffrir dans sa dignité, de la charité américaine. En vraie femme anglaise, elle ne supporte pas d'être la parente pauvre que l'on doit aider. La veille du départ d'Elizabeth pour Savannah, Mrs Escridge lui refuse le droit de l'embrasser car elle n'est pas d'humeur sentimentale. Elle demande à sa fille de partir le lendemain sans la réveiller. À l'aube, Elizabeth entend « une voix implorante balbutiant des prières » (*Pl.*, 133). Le lecteur apprendra seulement plus tard que Mrs Escridge va « s'échapper » et ne peut supporter l'idée des adieux avec sa fille. Malgré ses propos, quitter sa fille lui semble trop difficile, elle a peur de ne plus se maîtriser et de se laisser emporter par sa peine. Alors elle préfère fuir même s'il faut l'aide du laudanum.

Si Mrs. Escridge n'a pas pu supporter la vie aux États-Unis et a préféré s'installer en Angleterre pour épouser Lord Fidgety⁴⁰⁴, d'une très ancienne famille anglo-normande, elle revient cependant aux États-Unis pour aider sa fille adultère à soulager sa conscience. Elle souhaite lui faire comprendre un secret de la vie d'une femme de son époque : toutes les femmes ont un amant. Elle vit certes à l'ère

⁴⁰⁴ À partir de ce moment, nous nous référons à Mrs. Escridge par son nouveau titre de Lady Fidgety.

victorienne en Grande-Bretagne, mais tout comme sa reine, Lady Fidgety n'est pas timide dans la chambre à coucher ! Le mariage est pour elle un arrangement pour s'assurer une vie confortable et une situation en société. Ce n'est pas forcément pour y trouver une satisfaction sexuelle qui se trouve plutôt auprès d'un amant. Elle arrive au moment où Elizabeth souffre de culpabilité après son infidélité avec Jonathan. Elizabeth avoue tout à sa mère. C'est alors que Julien Green permet à cette femme de prendre sa revanche sur la mesquinerie de Charlie Jones qui conseillait à son fils de ne pas trop donner de plaisir à sa femme.

Et c'est pour cela que tu prends ces airs de criminelle ? Est-ce que tu te figures que chez nous, nous ne connaissons pas toutes ce que tu appelles cette torture ? Prendrais-tu par hasard les Anglaises pour des vestales ? Qu'y a-t-il au fond de notre glorieuse poésie sinon cette cuisante préoccupation, tant du côté des femmes que des celui des hommes ? Ressaisis-toi, ma fille. La vie n'est pas si noire. [...] nous ne sommes pas des religieuses névrosées enfermées dans un couvent. [...] Et que jamais autour de toi ne bourdonne le vilain mot d'adultère. On s'arrange. C'est tout. (*Pl.*, 855).

« On s'arrange ». Cette phrase de sa mère reviendra à l'esprit d'Elizabeth qui prend conscience de la souffrance des femmes (voir *Ets* p. 1142). Lady Fidgety répétera ses conseils ou ses reproches à sa fille quand celle-ci épouse Billy. « -Ne t'avais-je pas conseillé de choisir un mari d'âge respectable qui ne fût pas tenu de se battre ? » (*Ets.*, 1393) Elizabeth, ayant gagné en maturité, fait comprendre à sa mère qu'elle lui doit le respect certes, mais n'est pas obligée de lui rendre compte de ses choix conjugaux. C'est alors qu'elle croit voir un sourire sur les lèvres de sa mère.

Malgré toute la tension entre mère et fille et le manque de tendresse dans leur relation, Lady Fidgety comprend sa fille. Le narrateur nous livre même le secret suivant :

Aux alentours de la cinquantaine, à peine dépassée, elle ne pouvait pas céder à des élans du cœur et du corps pour un beau militaire comme une écervelée de vingt ans...Cela ne changeait rien au fait que de nature elle était amoureuse presque autant que sa fille. (*Ets.*, 1405).

Mrs. Escridge veut élever sa fille avec une certaine distance et fermeté mais dit-elle : « on a beau tarabuster sa fille, il y a ce qu'on appelle un cœur de mère » (*Pl.*, 855). Le narrateur définit ainsi l'instinct maternel : « Devant elle, Elizabeth tremblait parfois, mais d'autre part on sentait que cette mère intraitable eût défendu son enfant à la moindre menace avec la férocité d'une bête sauvage. » (*Pl.*, 858).

Charlie Jones

Dès leur première rencontre, on apprend que Charlie Jones et Elizabeth sont de la même origine : « Où est ma jeune compatriote ? ». (*Pl.*, 139). Ceci peut aider au rapprochement des ces deux êtres exilés. À plusieurs reprises, le lecteur constate ce rapprochement par les descriptions de Charlie, comme par exemple sa jovialité britannique. Elizabeth est intimidée, comme elle l'a été par William Hargrove. Mais elle trouve Oncle Charlie d'une élégance naturelle. Elle remarque la régularité de ses traits et l'éclat de ses grands yeux d'un bleu profond. Pour elle il était en fait « une des plus belles personnes » (*Pl.*, 139). À son arrivée à Savannah, Elizabeth, apprécie cette nouvelle ville spacieuse, embaumée des odeurs de chèvrefeuille, où les pavés sont en briques roses. Elle y est reçue à bras ouverts par l'Oncle Charlie. Il rit aux éclats, saute vers elle et la saisit dans ses bras. Elle sent son eau de Cologne. Très émue elle « ferma les yeux pour qu'il ne vît pas son émotion » (*Pl.*, 140). Elle se laisse embrasser en rougissant.

Elizabeth, quant à elle, se trouvant devant un portrait de Charlie Jones, jeune homme, âgé alors d'une vingtaine d'années, remarque de nouveau la « beauté impérieuse » (*Pl.*, 143), la bouche pulpeuse, le sourire légèrement moqueur. Elle en tombe amoureuse. Charlie se montre très perspicace et devine tous les sentiments de sa nouvelle petite protégée. Il note qu'Elizabeth est mal à l'aise dans la robe azur qu'on lui a prêtée. Il fait tout pour la rassurer et propose un toast en son honneur. Il veut qu'elle aille faire les magasins et qu'elle puisse acheter tout ce qui lui plaît. Il ne veut pas lui donner de « bons conseils » (*Pl.*, 149), mais la laisser faire. Tout ce qui lui importe est le bonheur d'Elizabeth. Quand elle lui annonce par exemple

qu'elle va se marier avec Billy, il se dit même « stupide de bonheur » (*Ets.*, 1038) pour elle et pour lui.

Au Grand Pré, il timbre lui-même les lettres dans son bureau. Telle est la règle et elle fait loi. Elizabeth aurait bien voulu ne pas donner sa lettre à Oncle Charlie mais elle doit respecter le règlement. Elle essaie même d'exercer une pression sur lui quand elle annonce la présence d'un fantôme au Bocage. Elle souhaite ré-emménager au Grand Pré mais Oncle Charlie refuse. C'est avec fermeté qu'il ne le lui permet pas, même quand elle joue sur le chantage émotionnel en lui rappelant sa promesse d'assurer son bonheur.

Je n'ai pas l'habitude de m'entendre répondre comme tu le fais. Tu retourneras ce soir au Bocage [...] Je n'oublie pas le sycomore, mais cela ne changera rien à ceci : que tu obéiras. (*Pl.*, 804-5).

Si Oncle Charlie réagit de la sorte, c'est en fait pour épargner à Elizabeth la douloureuse expérience d'entendre les cris d'Amélia lors de son accouchement. Le lecteur comprend bien ici le rôle du père qui exerce son autorité sans que l'enfant le comprenne. « Je fais de mon mieux pour rendre la paix à cette jeune femme inquiète, dit Charlie Jones. » (*Ets.*, 1536). Rappelons que ce personnage tient un rôle de protecteur. Il donne de bons conseils dès le début de leur relation : boire un julep c'est bien, mais il lui rappelle qu'« il faut apprendre à savourer avec lenteur les bonnes choses de la vie. » (*Pl.*, 147). Quand elle est désespérée et que tout va mal, il l'implore d'être confiante mais patiente (*Ets.*, p. 1556). Il la rassure, lui affirme que tout ira bien. Il lui apprend aussi la tolérance. En effet, si Charlie Jones est lui-même presbytérien, il a quand même aidé les sœurs dans un couvent catholique. Quand Elizabeth s'indigne du fait qu'Annabel est catholique, comme sa mère Tante Laura, elle décrit une scène de pénitence chez les sœurs. Elle raconte que les sœurs pécheresses doivent se mettre à genoux devant la mère supérieure et dessiner des croix avec la langue sur le pavement. Oncle Charlie réplique que « cette vue pittoresque de la vie religieuse est une invention protestante » (*Pl.*, 441) et donc implicitement un mensonge, une caricature.

Conscient aussi qu'elle est très belle, et donc très séduisante, il essaie de lui prodiguer des conseils afin de la protéger. Il lui signale que de nombreux garçons lui feront la cour mais lui conseille de ne pas croire un seul mot de ce qu'ils affirmeront. (*Pl* p. 265). Vis-à-vis de Jonathan, Charlie Jones est très méfiant, mais il devine aussi qu'Elizabeth en est amoureuse. Prudemment il la prévient : « Méfie-toi de cet homme. [...] C'est un homme qui n'est plus maître de lui » (*Pl.*, 443-44). Quand il a l'impression de ne pas maîtriser la vie sentimentale d'Elizabeth, il est très contrarié. Charlotte le fait remarquer à Elizabeth en parlant de la lettre d'Annapolis. Elle aurait fait « une peur horrible » (*Pl.*, 653) au pauvre Oncle Charlie qui a été rassuré par l'indifférence d'Elizabeth et ceci lui a rendu sa sérénité. D'ailleurs Charlie Jones avoue à Elizabeth que, quand elle a épousé son fils, il a « tremblé » (*Ets.*, 1040) pour eux deux.

Ce ne sont pas seulement les garçons et les conquêtes amoureuses qui préoccupent Oncle Charlie. Il s'inquiète aussi de toute mauvaise influence sur sa « fille ». Il se soucie de la relation qu'elle entretient avec Maisie Llewelyn. Rappelons que cette femme est méprisée à Dimwood, car elle exerce un chantage sur William Hargrove, l'ami de Charlie lequel en tant que banquier, connaît la fortune de cette femme et devine les pressions qu'elle exerce sur William Hargrove. Il se demande alors pourquoi Elizabeth éprouve le besoin de lui écrire. C'est bien là son plus grand souci. Il respecte l'intimité de la jeune fille et ne pose aucune question indiscrete. Il reste cependant persuadé qu'elle a besoin qu'il veille sur elle.

- J'allais t'envoyer un mot pour te dire que je t'emmène avec moi au Grand Pré. C'est le plus joli moment de l'année pour la Virginie... Obéis. Je suis ton tuteur.
- Plus maintenant, Oncle Charlie.
- Si. Je le reste. Tu as besoin d'un tuteur. (*Ets.*, 1599)

Charlie Jones est un père qui aime plus que tout ses enfants et fait preuve d'affection, presque paternelle, envers les autres. Par exemple quand Ned revient

en vacances au Grand Pré en compagnie de Teddy Brown, Charlie Jones très ému d'apprendre que celui-ci est orphelin, spontanément l'accueille avec aménité :

« - Vous êtes ici comme dans votre famille », dit aussitôt Charlie Jones, emprisonnant dans sa grande main la main plus petite de Teddy Brown. (*Pl.*, 697)

A son propre fils, Charlie prodigue des conseils, lui parle, lui offre une éducation à l'université de Virginie « où vont tous les fils de gentlemen du Sud » (*Pl.*, 256). Mais il fait un peu « peur » à son fils qui n'ose pas remettre en cause l'autorité de son père. Cependant, une fois encore, nous voyons que ce Charlie Jones reste abordable et comprend, comme avec Billy, les préoccupations des jeunes gens. Quand il part en voyage, il recommande à Ned :

-Toi, conduis-toi bien et ne fais pas de bêtises avec Elizabeth [...].
Enfin, pas trop. (*Pl.*, 728)

Quand Ned a justement fait « une bêtise » de trop et a eu une relation sexuelle avec Elizabeth, tous deux décident d'en informer le père.

- De toutes les façons, je vais être obligé de le dire à mon père et ses colères sont terribles.
- La colère passera, tu ne dois pas avoir peur.
- Je n'ai pas peur – mais je le lui dirai dans huit jours. (*Pl.*, 807)

Elizabeth sait bien que Ned a peur et qu'il appréhende la discussion qu'il devra soutenir avec son père. Souhaitant se montrer adulte lui-même, il ne supporte pas l'idée que sa future femme croie qu'il a trop peur de son père. « Il la gifla » (*Pl.*, 809).

C'est quand Ned se présente devant ce père pour lui parler de sa « bêtise » avec Elizabeth que le lecteur découvre un père compréhensif, qui ne juge pas, mais qui agit tout de suite pour remettre de l'ordre. Sa réaction ne tarde pas :

- Que veux-tu ? Nous sommes tous les mêmes, les Jones. Le sang chaud ! J'ai fait exactement la même chose avec ta mère. (*Pl.*, 818)

Si l'on hérite du nom, des traits physiques et du caractère de son père, il faut également croire que faire des « bêtises » est héréditaire aussi pour Charlie Jones ! On peut presque subodorer qu'il est fier de son fils. Une complicité les relie tous deux et le père veut lui donner des conseils sur le comportement à adopter quand il se trouvera en intimité avec sa femme : il lui conseille de ne pas trop donner de plaisir à Elizabeth.

- Autrement on risque de faire d'elles ... hum...des obsédées [...]
Elles peuvent même devenir des hystériques [...] Sois égoïste, sois
bref ... Pour le reste, il y a les femmes de plaisir. (*Pl.*, 826-27)

C'est malheureusement un conseil de trop. Elizabeth, insatisfaite auprès de son mari, tombera alors dans les bras d'un amant, Jonathan. D'ailleurs Elizabeth s'interroge sur les relations que Charlie Jones entretient avec sa femme. Alors que Charlie regarde autour de lui et exulte en voyant sa famille « dans un ordre admirable », Elizabeth, quant à elle, s'interroge sur le couple Jones et pense :

Voilà ce qui m'attend. J'apprendrai à devenir tranquille comme elle, mais n'a-t-elle jamais perdu la tête dans les bras d'Oncle Charlie ? Mystère. Comment font-elles ? (*Pl.*, 836)

C'est en réalité la mère d'Elizabeth qui lui apportera la réponse à cette interrogation. Rappelons-le : « on s'arrange ». Mais encore une fois, par la voix de Charlie Jones, Julien Green nous donne une leçon sur les idées reçues à l'ère victorienne en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Dans le roman, la femme de Charlie est Écossaise et se comporte comme le veut la société anglaise de cette époque. En effet, au dix-neuvième et au vingtième siècle, le désir sexuel des femmes s'oppose à la vertu. La promiscuité de certaines femmes prostituées démontre alors la décadence dans la société et ne fait pas preuve de la libération de la femme comme le clament certains⁴⁰⁵. On pense, à cette époque, que les problèmes de santé résultent souvent de relations sexuelles trop fréquentes. Le corps de la femme est considéré comme sacré, et appartient au mari. La femme peut avoir des

⁴⁰⁵ Haller Jr., John S., and Haller, Robin M., *The Physician and Sexuality in Victorian America*, (Illinois: University of Illinois Press, 1974), p. 91

rapports avec son mari pour procréer et non pas par plaisir. William Acton⁴⁰⁶ enseigne que le corps ne dispose que d'une énergie limitée et par conséquent, déconseille la masturbation et les relations sexuelles trop fréquentes. De plus, pour lui, la femme ne s'intéresse pas aux rapports sexuels et n'y participe que pour le bien du mari. Dans un de ses livres publié en 1857⁴⁰⁷, il écrit sur la question de la sexualité masculine mais ne fait que deux fois référence à la femme ; une fois pour démontrer son désintérêt et la deuxième fois pour expliquer son rôle dans l'impotence chez l'homme ! Il faut tout de même noter l'existence de quelques manuels qui préconisent le plaisir pour les femmes, mais déconseillent l'excès de rapports sexuels. Haller nous rappelle qu'il y avait aussi d'autres manuels qui prênaient l'abstinence totale au sein des couples. D'après Haller, l'ère victorienne était constituée de « married nuns » ayant trop peur du plaisir, l'estimant « immoral et indécent ⁴⁰⁸ ». Maintenant, nous comprenons encore mieux la phrase de Lady Fidgety qui déclare à sa fille qu'elles ne sont pas des religieuses névrosées enfermées dans un couvent.

Charlie Jones ne souhaite pas blesser son fils en lui préconisant des relations sexuelles peu fréquentes. Il pense et s'exprime seulement en homme de son époque. D'ailleurs l'auteur ne laisse aucun doute à ce sujet. Charlie Jones est un homme bon, généreux, tolérant et rempli de toutes sortes de qualités et Elizabeth se dit qu'il est « assurément un des meilleurs hommes du monde et d'une générosité folle. » (Pl., 838). Il a tout réussi et gagné une fortune. La pièce d'argent qu'il a donnée au pauvre en arrivant à Savannah lui a porté chance.

Il faut croire que je ne faisais pas une si mauvaise affaire avec le Ciel, car cette pièce d'argent m'a été rendue au centuple et en millions. Et c'est ainsi que le Seigneur fait les choses royalement.
(Ets., 954)

⁴⁰⁶ Acton, (1813-1875) médecin anglais et auteur des ouvrages controversés sur la masturbation et la prostitution. Il a suivi une formation de gynécologue à Paris pendant 4 ans.

⁴⁰⁷ *The Functions and Disorders of the Reproductive Organs, in Childhood, Youth, Adult Age, and Advanced Life, Considered in the Physiological, Social, and Moral Relations* (London: John Churchill, 1857).

⁴⁰⁸ Haller Jr., John S., and Haller, Robin M., *The Physician and Sexuality in Victorian America* (Illinois: University of Illinois Press, 1974), p. 100

Cette histoire nous rappelle la parabole des talents dans les Évangiles⁴⁰⁹. C'est aussi la même histoire vécue par le vrai grand-père de Green. Jones est très respecté dans la société et la seule ombre dans sa vie reste la disparition de sa première femme. Mais, même cette ombre est de courte durée.

Charlie a aussi ses défauts. Elizabeth l'accuse d'être « hypocrite » avec des « allusions à double sens » (*Pl.*, 770). Il a des sautes d'humeur, il réagit mal face à une pression qu'il ne peut maîtriser. Quand sa femme est sur le point d'accoucher, il est d'humeur « exécration » comme si dans les douleurs à venir il s'agissait « non de celles de sa femme, mais des siennes » (*Pl.*, 775). Il est alors sujet à des crises de pessimisme. Il parle de la situation politique et prend des airs de martyr. Il est peut-être aussi « naïf à ses heures » (*Pl.*, 838). Elizabeth l'observe attentivement :

Depuis un moment, elle regardait Oncle Charlie comme elle ne l'avait jamais encore regardé, essayant de le comprendre. Dans ce visage calme et rose, elle tâchait de déceler une faiblesse de caractère, un vice peut-être, mais elle ne lisait qu'un contentement de soi, de la gourmandise dans le dessin de la bouche, mais aussi de l'ironie à la commissure des lèvres, et c'était là ce qui l'inquiétait dans son analyse. Les yeux pourtant la rassuraient. Dans les magnifiques prunelles couleur d'orage ne se révélaient qu'intelligence et bonté, une bonté évidente, un peu naïve, croyait-elle, mais elle ne pouvait faire abstraction d'une longue expérience d'homme d'affaires, d'avocat, de financier. Malgré tout, elle voyait ce qu'elle voulait voir. Plusieurs fois, conscient de ce mystérieux examen de sa personne, il lui fit de beaux sourires qui trahissaient une vanité solide, une vanité de jeune homme. (*Pl.*, 842)

Donc, ici Elizabeth essaie de comprendre Charlie Jones et pour ce, le regarde ou mieux examine minutieusement le visage de son protecteur. Nous lecteurs – véritables collaborateurs de l'homme de lettres – nous entrons dans une triple superposition : l'écrivain décrit son personnage de papier en train de décrire un autre personnage de papier. Ce qu'on appelait « analyse psychologique » semble ici périmé et fait place aux séductions du vécu. Charlie, ce jovial père de cinq enfants n'a rien de commun avec Green mais le faire décrire par une jeune femme permet une captivante mise en abyme !

⁴⁰⁹ *La Bible de Jérusalem*, Éditions du Cerf, Paris, 1998, Évangile selon Saint Matthieu, 25, 14-30.

Le personnage de Charlie Jones entoure d'affection Elizabeth, promet d'être toujours là, lui rappelle que sa chambre l'attend quand elle le voudra et promet de s'occuper de son bonheur. Il tient ses promesses. Jamais il n'oublie que devant le sycomore à Savannah, il a juré de veiller sur elle (*Ets.*, 1033). Quand elle s'apprête à retourner à Dimwood après sa première visite chez Charlie, il lui suggère d'écrire un mot et il enverra quelqu'un la chercher. Il sent certainement qu'elle est en danger chez William Hargrove et il remercie le ciel qu'elle n'ait pas exercé son « horrible pouvoir » (*Pl.*, 579) sur lui. Elizabeth se sent en sécurité en sa présence et quand il part en voyage (*Pl.*, p. 728), elle lui dit au revoir, la poitrine serrée par l'angoisse. Son absence laisse un grand vide.

Cette brève rencontre avec Billy ne rendit que plus difficiles pour Elizabeth les journées qui suivirent. Elle avait été trop fugitivement heureuse et se sentit délaissée comme jamais encore. Le départ de Charlie Jones pour la Virginie aggrava sa tristesse. (*Ets.*, 1565)

Il revient toujours quand on a besoin de lui. « Vous arrivez à temps, Mr. Jones [...] Mrs. Hargrove a reçu de Charleston une lettre qui l'a troublée. Si vous pouviez lui dire quelques mots pour la calmer... » (*Ets.*, 1549). Son retour est accueilli comme « une intervention de la Providence. Avec lui une manière d'ordre se rétablit » (*Pl.*, 768). Cette phrase nous rappelle ce que Housman décrivait comme un ordre voulu par Dieu.

Nous avons constaté que Charlie Jones aurait pu être le vrai père d'Elizabeth puisqu'il a été amoureux de sa mère. Charlie et Mrs. Escridge forment un couple de parents pour la jeune fille. Malgré la mort précoce du père de l'héroïne, Green rétablit un ordre familial avec un chef de famille, une mère fragile, et un enfant qui a besoin de protection.

Chapitre 2 : Le père et l'inceste

3.2.1. Naissance et représentation de l'inceste chez W. Hargrove

Si l'on croit Georges Bataille qui, parallèlement aux études de Lévi-Strauss dont il s'inspire, écrit « l'inceste est l'une des énigmes les plus obscures sans doute que l'on ait jamais dû élucider ⁴¹⁰ ». Remontons aux sources, succinctement nous regarderons les exemples de commerce charnel entre proches dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament. Ce mot vient du latin *incestus*, de *castus*, qui signifie « pas pur, pas chaste ». « Le corps est sanctifié : il n'est pas pour la fornication mais pour le Seigneur ⁴¹¹ » lit-on dans les Corinthiens. Cependant, Abraham épouse sa demi-sœur, Jacob épouse deux sœurs, Amran le père de Moïse épouse sa tante. Des exceptions ? Non, ces patriarches n'étaient pas encore soumis à la loi mosaïque qui leur était postérieure.

Dans le Nouveau Testament, Paul blâme un couple : l'homme vit avec sa marâtre. Évoquons rapidement le cas d'inceste le plus célèbre : Loth, neveu d'Abraham dont la femme fut changée en statue de sel. Pour que leur race ne s'éteigne pas, ses deux filles ont à son insu, des rapports charnels avec leur père. Elles auront deux fils : Moab et Ammon. L'église Catholique considère que « l'inceste corrompt les relations familiales et marque une régression vers l'animalité⁴¹² ».

Bataille constate le caractère universel de l'interdit et ce, depuis toujours et encore pour longtemps. En Janvier 2010, en France, les députés ont adopté une loi

⁴¹⁰ Georges Bataille, *L'Érotisme* (Paris : éditions de Minuit, 1957), p. 223.

⁴¹¹ *La Bible de Jérusalem*, Lecture de la lettre de Saint Paul Apôtre aux Corinthiens, 6 : 13-14, Éditions du Cerf, 1998, Paris.

⁴¹² *Catéchisme de l'Eglise Catholique*, (Paris : ed. Plon, 1992), p. 592

qui inscrit dans le code pénal, l'inceste commis sur les mineurs, avec des peines pouvant atteindre trente années de prison.

Pourquoi ? Pas de prohibition chez l'animal. Le tabou de l'inceste serait le passage de l'animal à l'homme, le passage de la nature à la culture. Chez Freud, la fameuse théorie du meurtre du père par les frères jaloux à qui on a interdit de toucher leur mère, leurs sœurs⁴¹³. Pour Lévi-Strauss, cette explication n'est pas « vraie » mais symboliquement, elle traduit un rêve permanent. Le mythe exprime, le plus souvent un désir refoulé que le psychanalyste peut décrypter par l'étude du rêve.

Nous ne pouvons travailler sur la question de l'inceste sans évoquer le cas d'Œdipe dans la littérature car il s'agit d'un des plus grands sujets dramatiques. A quelques variantes près, on retrouve la même situation initiale : Thèbes était ravagée par la peste, un mal envoyé par les dieux. Qui est responsable ? Qui est coupable ?

Pour Sophocle (V^{ème} siècle avant Jésus Christ), Œdipe roi de Thèbes mène l'enquête et, après bien des péripéties, découvre sa culpabilité : il a tué son père et a épousé sa mère. Jocaste a pour second mari, le meurtrier du premier. Elle se suicide. Œdipe se crève les yeux. On assiste alors à une fin miraculeuse de l'épidémie.

Corneille, dans sa pièce de 1659, présente la même schéma narratif avec le même énigme et le même dénouement : après la sanction que s'est donnée le couple incestueux, la peste s'arrête. Voici le récit de Nérine, dame d'honneur de Jocaste :

« (Elle) se saisit du poignard, et de sa propre main, À nos yeux [...] s'en traverse le sein ». (V, 8. v. 1935-1936). Et le récit de Dymas, confident d'Œdipe : « La, ses yeux

⁴¹³ Freud, S. *Totem et Tabou* (Éditions Payot, 1965), traduction de Mario Meunier pp. 75-76

arrachés par ses barbares mains Font distiller un sang qui rend l'âme aux Thébains. » (V, 9. v. 1995-1996).

Voltaire, à l'âge de 24 ans, décrit Thèbes, ville écrasée par « la colère des dieux. » Une recherche pathétique du pourquoi : Œdipe meurtrier de Laïus ? Jocaste évoque et compare ses deux nuits de noces. C'est elle qui – porte-parole de Voltaire ? – prononcera le dernier vers de la pièce : « J'ai fait rougir les dieux qui m'ont forcée au crime. » Après un long monologue dans la scène 4, Œdipe aussi attaque les « impitoyables dieux » : « Mes crimes sont les vôtres » (v.1344) puis s'enfonce une épée dans les yeux.

Cocteau emploie une tonalité différente avec des anachronismes, Tirésias appelé Zizi, et ses jeux de mots. « Je survole un texte célèbre ⁴¹⁴ » écrivait Cocteau, mais c'est un tragique sous-jacent avec cette « machine » que les dieux grecs utilisaient pour punir, Jocaste, l'épouse se pend. Œdipe se crève les yeux avec une grosse broche en or. Jocaste, la mère accompagnée d'Antigone guidera les pas de l'aveugle.

L'inceste est un thème essentiellement tragique mais qu'on retrouve aussi dans la comédie comme par exemple, Beaumarchais, dans *Le Mariage de Figaro*, écrit en 1784. Figaro, enlevé par des bohémiens dans son enfance, maintenant adulte, est poursuivi par Marceline, une femme qui veut l'épouser. Stupéfaction Acte III, scène 16, quand on découvre que cette femme est sa mère. Marceline demande : « Est-ce que la nature ne te l'a pas dit mille fois ? » Figaro répond : « Jamais ». L'hérédité est dans les gènes, mais l'être humain vit ne sachant pas, ne sentant pas d'où peut venir son partenaire.

Dans la Trilogie du Sud, la véritable personnalité de William Hargrove reste énigmatique. D'emblée, cet homme paraît ambigu. Mrs. Escridge se méfie de lui et conseille à sa fille d'en faire autant. Les raisons de la relation très tendue que Tante

⁴¹⁴ Jean Cocteau, *La machine infernale* (Paris : Grasset, 1934), p.8

Laura entretient avec son père sont très obscures. Maisie Llewelyn se dispute avec ce chef de famille si respecté. Alors on peut se demander quel pouvoir elle exerce sur lui. Notre curiosité atteint son paroxysme quand Annabel, la fille de Tante Laura, se présente chez Elizabeth et demande à récupérer les émeraudes que William Hargrove lui a léguées.

- Vous avez en votre possession un objet qui m'appartient et que je vous prie de me rendre.
- Un objet ? fit Elisabeth troublée.
- [...] ma parure d'émeraudes, elle est à moi et je la veux. (*Ets.*, 1157)

Toute l'histoire ambiguë, sibylline de cet homme est enfin dévoilée par Maisie Llewelyn lors d'une soirée de la *society* organisée chez Mrs. Harrison Edwards. L'homme si maître de lui, qui paraissait si juste, si aimable et généreux, s'avère avoir été un homme égoïste, méprisable, lâche et indigne. C'est un père tyrannique qui veut sa fille pour lui tout seul, à tel point qu'il refuse d'accepter le fait que celle-ci se soit mariée, et il tue son gendre. Rappelons brièvement les faits.

Tout commence lors du séjour en Haïti de la famille Hargrove, au moment des rebellions⁴¹⁵. Revenons sur les faits précis qui se sont déroulés : alors qu'ils assistent à une soirée sur la plantation de Don Diego, la maison de ce dernier prend feu et suscite un mouvement de panique.

Dans ces circonstances difficiles, William Hargrove ne se révéla pas héroïque. Son compagnon, Anatole de Siverac, dut le secouer d'importance pour l'obliger à se tenir debout et à ne pas se laisser haler comme un mourant jusqu'à sa voiture. (*Ets.*, 1171)

La litote « pas héroïque » se veut encore respectueux mais Hargrove a perdu toute dignité : de retour à sa maison, Maisie Llewelyn et Anatole de Siverac doivent l'aider à se coucher. Cela fait, M. de Siverac lance : « J'espère que personne ne nous

⁴¹⁵ Pendant l'insurrection des Haïtiens au début du 19^{ème} siècle. À l'époque, la famille Hargrove était installée en tant que citoyens américains et se croyait ainsi protégée par le drapeau américain. Mais les esclaves se sont révoltés et la famille a dû s'enfuir.

a vus. Dans l'état où il est, il me fait honte. Aucun courage. » (*Ets.*, 1178). À quoi réplique Maisie Llewelyn avec mépris « - Il n'en a jamais eu. » (*Ets.*, 1178) Hargrove, le patriarche que chacun vénère est ici, déclassé, ignominieux, quelle que soit la situation, il occupe devant une toile de fond, un premier plan et même un gros plan.

C'est alors que M. de Siverac nous apprend que William Hargrove a eu si peur qu'il a vomi sur la route dans la voiture. C'est Maisie Llewelyn, qui prise de pitié, lui essuie la bouche et les favoris souillés de vomissures, avec une éponge. Le lendemain, il fait surtout « songer à un vagabond » avec les cheveux embroussaillés et les yeux mi-clos. Son visage a perdu sa dignité notoire. « Tâchez de vous conduire comme un homme » (*Ets.*, 1181), lui intime Maisie Llewelyn après lui avoir demandé de s'habiller. Il semble alors reprendre le dessus et donne des ordres à tout le monde pour préparer la fuite de Haïti. De Siverac confirme qu'il faut bien partir « - Calmez-vous, William, fit-il. Vous voyez bien qu'on se rue à votre rencontre ». « - Il faut partir ? » (*Ets.*, 1207) bégaye William Hargrove. Nous sommes bien loin de la description que Julien Green nous donnait à propos de la voix du William Hargrove au début de la trilogie. Il s'exprimait alors « dans une langue qui était un modèle de précision classique ». Même Maisie Llewelyn est prise de pitié pour cet homme « abattu par la terreur » (*Ets.*, 1208). Hargrove a du mal à marcher. « Il réussit à se lever, mais dut s'appuyer au dossier de sa chaise pour ne pas tomber. » (*Ets.*, 1210). Plus tard, face à la détermination de Siverac, il se laisse choir dans un fauteuil.

Lors de la prise d'assaut de leur maison par les rebelles, de Siverac tire sur les assaillants mais ce n'est pas le cas de Hargrove immobilisé par la frayeur :

Hargrove, pétrifié, était resté tapi dans l'encoignure d'une des grandes croisées du salon. La peur lui figeait les traits, mais ses yeux d'animal traqué bougeaient de droite et de gauche, des larmes se mêlaient aux gouttes de sueur qui ruisselaient jusque dans les poils de ses favoris. (*Ets.*, 1221)

Hargrove, rongé par la jalousie, tue son gendre.

Hargrove discerna la silhouette de Régis cette fois au milieu d'ombres qui se déplaçaient rapidement. Pris de panique, il tira au hasard. Au hasard ? Cette question, il allait se la poser jusqu'à la fin de ses jours. (*Ets.*, 1221)

Ici on pose la question « Au hasard ? ». Mais, nous lecteurs le savons, même si Hargrove est sincère, son moi le voulait mort.

Après cet épisode haïtien de l'incendie et de l'accablement de William Hargrove, il est souhaitable d'arrêter un moment notre narration et de faire le point sur cet homme : aux yeux de tous et probablement de lui-même, il est le chef de famille, le philanthrope protecteur des Noirs, l'homme d'action invincible. Or, soudain, le voici incapable de gérer une situation qui exige sang-froid et courage. Green dépeint un personnage pitoyable. Il noircit le tableau à l'extrême.

Hargrove s'est créé une personnalité de substitution faisant croire à autrui – et à lui-même – qu'il est autre que ce qu'il est, à savoir un chef et non un être sans envergure. Autrement dit, cette image de l'homme parfait qu'il s'est fabriquée et que chacun honorait n'est qu'un faire-valoir. Incapable d'agir lorsqu'une activité ne le met pas en valeur : il est devenu captif de son double. Odieux ? Pitoyable dans sa déchéance ? Green veut rester impartial mais nous voici devant le portrait du père et Green s'acharne !

Ayant quitté la maison, William Hargrove se trouve face à lui-même ainsi qu'à sa conscience. Il a le sentiment de s'être évadé d'un cauchemar pour en trouver un autre. Maisie Llewelyn, une fois encore, se charge de le sermonner. « Faites au moins semblant d'être un homme devant le monde », lui dit-elle. « Oh ! Maisie, si vous saviez comme il est horrible d'être moi ! [...] Je voudrais mourir. » (*Ets.*, 1247). Il est, d'après Maisie Llewelyn « mis au supplice par sa conscience » (*Ets.*, 1250). Il décide alors de laisser le libre choix aux esclaves, le suivre ou ne pas

le suivre. S'ils préfèrent retourner à Haïti, ils ont sa permission avec en plus la promesse d'une paye égale au double de ce qu'il leur doit.

De retour en Amérique, William Hargrove devient de nouveau un homme fortuné à qui l'on ne refuse rien. Ici on constate encore l'importance de la maison chez Green puisque quand Hargrove achète la maison de Savannah à un prix totalement déraisonnable, cet achat lui permet de retrouver confiance en lui et il respire à pleins poumons.

Notre vue d'ensemble serait incomplet sans l'étude des rapports avec sa fille, Laura. C'est Maisie Llewelyn qui apprend à William Hargrove que Laura s'est mariée pendant l'absence de son père. Celui-ci refuse d'y croire malgré la présence de Maisie Llewelyn comme témoin. C'est alors qu'il décide de ne plus voir sa fille. Maisie ne supporte plus de l'entendre refuser de croire à ce mariage. Elle lui dira aussi que Laura attend un bébé et lui prépare ensuite son laudanum.

Une explication peut être donnée à ce verdict paternel : ses exigences pourraient être dans un respect du nom, valeur essentielle pour lui ... et aussi pour Green. Le patronyme doit continuer à vivre : Laura Hargrove doit s'appeler ainsi toute sa vie. C'est Maisie Llewelyn qui rappelle à William Hargrove que Laura ne porte désormais plus le nom de Hargrove.

- [...] une absence donc de huit mois en compagnie de celle qui, je le regrette, porte mon nom...
- Erreur : le nom de son défunt mari.
- Je nierai jusqu'à la mort l'existence d'un mari, elle portera donc, à mon vif regret, le nom de son père, car elle restera Laura Hargrove tant qu'elle vivra sous mon toit et, moi vivant, elle n'aura jamais d'autre domicile. J'y veillerai, croyez-le bien. J'entends qu'elle expie sa faute à mes côtés.
- L'enfer, quoi... (*Ets.*, 1271)

Nous, pour qui « le nom du père » sert de fil directeur de notre enquête, nous découvrons ici un nouvel exemple et donc une nouvelle preuve de la gravité et de l'autorité qu'il déploie. Nous qui connaissons la fidélité de W. Hargrove à la Bible,

nous associons cet irréfragable « elle restera Laura Hargrove » à ces récurrences bibliques : « qui n'a pas de nom n'existe pas » (Ecclésiastes) « sans nom, un homme ne vaut rien » (Job) « le nom est le double de la personne » (Nombres). « L'Esprit qui fait du nom est le double de la personne » (Nombres). « L'Esprit qui fait du nom des fils adoptifs nous pousse à dire : « Père » »! (Luc). Envahi par l'émotion quand Hargrove parle de sa petite fille, il se demande comment elle a pu se laisser séduire par un inconnu. Quand Maisie Llewelyn essaie de lui rappeler que Laura était amoureuse, il répond par cet aveu, cet incroyable contresens involontaire, cette polysémie du mot « amour », révélateurs d'un sentiment dissimulé :

- Croyez-vous que je ne sache pas ce qu'est l'amour ? L'amour paternel, ça n'est pas de l'amour ? (*Ets.*, 1273)

Faisons le point sur la situation : Laura est punie à cause d'une faute, celle de s'être mariée sans le consentement paternel. Pour son châtiment, elle a l'obligation d'abandonner le nom marital et doit vivre dans la maison paternelle avec l'interdiction de voir son enfant.

Selon Hargrove, toutes ces sanctions relèvent de l'amour paternel ; le besoin de protéger est devenu besoin d'accaparer. Possessif, tout à son égoïsme, incapable de maîtriser sa jalousie, il ne trouve qu'un exutoire : la contrainte, forcer quelqu'un à agir contre sa volonté, contre ses droits légitimes. Certains défendront Hargrove en interprétant ses exigences comme le respect d'une valeur essentielle à ses yeux : le respect du patronyme. Que le nom du père continue à vivre, c'est capital pour lui ! Pour Green aussi !

Finalement, la piété filiale l'emportera : il sera obéi car il est le père !

Quand Laura donne naissance à sa petite fille, William Hargrove se domine et se rend à son chevet. Il sent – dit-il – que Dieu lui a pardonné. Il ne veut toujours pas l'entendre quand elle essaie de lui expliquer qu'elle n'a rien fait de mal. Dieu le

père peut pardonner cette « faute » mais le père « terrestre » de Laura ne saurait accepter qu'elle puisse aimer un autre homme que son père.

Le nouveau-né est emmené, à l'insu de Laura, par Betty et Maisie Llewelyn dans une luxueuse institution qui se charge de son destin. Cette institution est financée par William Hargrove. Pendant les deux années suivantes, William Hargrove voyage toujours avec sa fille, mais refuse pourtant de lui révéler où se trouve la petite fille, Annabel. Au retour de leur voyage, celui-ci décide de louer la plantation de Harold Armstrong pour une période de vingt-cinq ans.

Ce fut alors que commença pour Laura une vie nouvelle qu'elle eût pu appeler un martyre. (*Ets.*, 1278)

Les Noirs, le personnel de la maison de Dimwood et plus particulièrement Maisie Llewelyn sont au courant de tous les mouvements des membres de la famille Hargrove. Mais que savent-ils au juste ? L'inceste n'est pas clairement évoqué par l'auteur mais reste un thème fondamental dans la trilogie. Green, très allusif dans son expression, n'emploie jamais de vocabulaire relatif au sexe : ainsi, le mot « inceste », jugé malséant ou indécent, n'est ni prononcé, ni écrit : néanmoins, la situation est flagrante : le père désire sa fille et fera tout pour écarter les prétendants et même écarte Laura de son enfant. Le mariage entre Laura et Régis aurait pu être refusé par William Hargrove, car, Régis ne peut épouser une protestante :

- Ton père s'y oppose parce que je suis catholique et il hait les catholiques, comme presque tous les Anglais. (*Ets.*, 1174)

Maisie Llewelyn n'y trouve qu'un prétexte. La jalousie du père est évoquée quand elle explique à M. de Siverac que le père de Laura est bien l'assassin de Régis. Leur conversation, se passe dans la pénombre d'un escalier.

- Oui, mais il ne voulait pas de mariage.
- Avec un catholique, c'est cela.
- Non. Il ne voulait pas de mariage du tout.

- Quelle idée! En général, le père ne se préoccupe que de cela. Marier ses enfants à tout prix.
- Monsieur Siverac, votre innocence m'étonne.
- Expliquez-vous, Miss Llewelyn, je veux savoir.
- C'est simple, il voulait l'avoir à lui tout seul, toujours.
- Bizarre !
- Monsieur Siverac, vous avez parfois le mot juste, appelons celui-là le mot de la fin et n'en parlons plus. (*Ets.*, 1225-26)

Cette pénombre peut justement représenter l'ombre autour de ce sujet. Rappelons aussi qu'en psychogénéalogie, l'escalier a toute son importance dans une maison. Christine Ulivucci nous explique que « l'escalier qui relie les étages nous parle, dans le passage d'un niveau à l'autre, de la relation entre les générations. Spirale ou escalier raide, escalier sculpture ou échelle escamotable, escalier ouvert ou fermé, escalier inexistant que l'on crée ou escalier ancien que l'on déplace, la forme, l'ampleur et la relation à l'escalier nous donnent souvent une image assez juste de la nature de la transmission transgénérationnelle (ce qui signifie sur plusieurs générations, parfois lointaines, à ne pas confondre avec *intergénérationnelle* qui signifie entre générations se connaissant.⁴¹⁶ »

L'escalier est un leitmotiv dans l'œuvre greenienne en général. Le romancier s'en explique et s'en étonne dans son *Journal* le 4 avril 1933 : voici cette analyse qui autorise une longue citation :

Dans tous mes livres, l'idée de la peur ou de toute autre émotion un peu forte semble liée d'une manière inexplicable à un escalier. Je m'en suis aperçu hier, alors que je passais en revue les romans que j'ai écrits. Par exemple, dans *Le Voyageur*⁴¹⁷, l'ascension du vieux colonel correspond dans l'esprit du héros à une espèce de montée de la peur. Dans *Mont-Cinère*⁴¹⁸, Emily croise le fantôme de son père dans l'escalier. Dans *Adrienne Mesurat*⁴¹⁹, l'héroïne fait tomber son père dans l'escalier, où elle passe ensuite une partie de la nuit. Dans *Léviathan*⁴²⁰, Mme Grosgeorge, en proie d'angoisse,

⁴¹⁶ ULIVUCCI, Christine. *Psychogénéalogie des lieux de vie. Ces lieux qui nous habitent* (Paris : Payot et Rivages, 2008), pp. 194-195

⁴¹⁷ Julien Green, *Le Voyageur sur la terre*, *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade » vol I (Paris : Gallimard, 1972), p. 18

⁴¹⁸ Julien Green, *Mont-Cinère*, *op. cit.*, p. 209

⁴¹⁹ Julien Green, *Adrienne Mesurat*, *op. cit.*, p. 391

⁴²⁰ Julien Green, *Léviathan*, *op. cit.*, p. 796

monte et descend l'escalier. Dans *Les Clefs de la mort*⁴²¹, le héros médite son crime dans l'escalier. Dans *L'Autre Sommeil*⁴²², c'est dans un escalier que le héros s'évanouit. Dans *Épaves*⁴²³, il y a l'escalier où Philippe promène son indécision et épie sa femme. Enfin, dans le récit que j'achève, un escalier est le théâtre d'un sinistre accès de fou rire. Je me demande comment j'ai pu si souvent répéter cet effet sans m'en apercevoir. Enfant, je rêvais qu'on me poursuivait dans un escalier. Ma mère a eu les mêmes craintes dans sa jeunesse. Il m'en est peut-être resté quelque chose. Chez bien des romanciers, j'en suis sûr, c'est l'accumulation de souvenirs immémoriaux qui fait qu'ils écrivent. Ils parlent pour des centaines de morts, leurs morts ; ils expriment enfin tout ce que leurs ancêtres ont gardé au fond d'eux-mêmes, par prudence ou par pudeur.⁴²⁴

Il constate lui-même la présence de ce leitmotiv et fait le lien avec la part d'héritage : ses souvenirs immémoriaux⁴²⁵. Peut-être Green serait-il plus étonné encore de voir l'explication symbolique et psychanalytique de Freud, pour qui l'escalier représente l'acte sexuel :

Echelle, escalier, rampe, ainsi que l'acte de monter sur une échelle, etc., sont certainement des symboles exprimant les rapports sexuels. En y réfléchissant de près, nous trouvons comme facteur commun la rythmique de l'ascension, peut-être aussi le crescendo de l'excitation : oppression, à mesure qu'on monte.⁴²⁶

Il est vrai que dans toutes les scènes d'escalier du romancier, on ressent un caractère sexuel. Cependant, nous, lecteurs de Green, qui lisons sa propre analyse de 1933, nous nous rendons compte, qu'à la fin de son œuvre, et malgré sa prise de conscience de ce fait, il a continué à se servir de ce leitmotiv⁴²⁷. Jacques Petit explique que ceci « tient à la manière dont il écrit, sans plan, se laissant entraîner par le récit.⁴²⁸ » Utilisons la psychanalyse pour éclairer l'œuvre littéraire et pour découvrir le moi intérieur de l'écrivain : c'est ainsi que se présente la psychocritique

⁴²¹ Julien Green, *Les Clefs de la mort*, op. cit., p. 574

⁴²² Julien Green, *L'Autre Sommeil*, op. cit., p. 847

⁴²³ Julien Green, *Épaves*, *Œuvres Complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade » (Paris : Gallimard, 1973) vol II, p. 185

⁴²⁴ Julien Green, *Œuvres Complètes* (Paris : Gallimard, 1975), vol IV, pp. 235-36, entrée 4 avril 1933.

⁴²⁵ Voir partie 1 Devoir de mémoire.

⁴²⁶ Voir *Introduction à la psychanalyse* 1917 (leçons professées en 1916) 2^o partie Le Rêve Tome 1 chapitre 10 Le symbolisme du rêve (Paris : Editions Payot) Traduit de l'allemand par Serge Jankelevitch. p.143

⁴²⁷ Voir notes de Jacques Petit, *Œuvres complètes*, IV, op. cit., p. 1549

⁴²⁸ *Ibid.*, p. 1550

qui possède quelques points communs avec la démarche de Freud., notamment quand ce dernier examina en les superposant les trois nouvelles de *La Gräfin* par Jensen. Charles Mauron traque dans les textes de Baudelaire, Valéry, Racine..., les « métaphores obsédantes » c'est-à-dire les mots, les associations d'idées, les images choisies par le poète ou le dramaturge, involontairement, sans recours à la raison et qui doivent révéler l'inconscient. On superpose les textes de l'auteur tâchant d'y découvrir les mots, où s'exprime l'inconscience. Après avoir étudié leurs variations au cours de l'œuvre on les interprète à la lumière de la psychanalyse, pour ensuite les comparer avec les données biographiques.

Mettre côte à côte les deux œuvres, celle du romancier et celle du philosophe permet d'entrer minutieusement dans l'analyse des faits. Quand William Hargrove rend visite à sa fille au moment de l'accouchement d'Annabel il est assis à son chevet. Il souhaite trouver le bijou remarqué lors du voyage entre la plantation et la Jamaïque. Alors « il écarta doucement le col de la chemise assez large qui couvrait la poitrine de Laura » (*Ets.*, 1275). Ce qu'il faut remarquer ici est le geste de Betty. Instinctivement elle se lève contre son maître pour lui écarter le bras et l'empêcher d'aller plus loin. Elle symbolise la loi morale qui prohibe l'inceste, face à William Hargrove qui cherche un contact tactile avec sa propre fille. Hargrove repousse sa servante énergiquement mais ne lui fait pas de reproches. Alors le lecteur peut deviner entre les lignes. Si cette vieille servante se manifeste ainsi, c'est parce qu'elle doit vraiment penser que la jeune femme est en danger. En revanche, William Hargrove n'est pas choqué par la réaction de Betty car il sait que Betty a raison. Notons que Betty est catholique et donc, pour Green, elle joue le rôle de gardienne de la loi morale.

Maisie Llewelyn répétera à William Hargrove que sa fille est devenue « femme ». Laura, tout comme Elizabeth, n'a peut-être plus rien à craindre de cet homme. Mariées et devenues femmes, elles connaissent l'indifférence de William Hargrove. Et l'intrigante Susanna ? Elle est décrite comme une vraie lady par Betty.

Cette jeune fille, prête à tout pour plaire (surtout à Elizabeth) n’imagine sa vie que dans un cadre parfait. Cependant, elle reste mélancolique. Aucune des filles, ni Elizabeth, ni Hilda, ni même Mildred ne souhaitent sa compagnie.⁴²⁹ Quand elles jouent le « jeu de l’adoration », c’est-à-dire le salut à la lune, dans le bois à Dimwood, Minnie, Susanna et Elizabeth sont comme « transportées dans un autre monde » (*Pl.*, 296). Alors que toutes les autres sont prises d’un fou rire, Susanna sanglote. Pourquoi ces larmes ? C’est une jeune fille croyante qui lit sa Bible, et qui s’en remet à Dieu. Quand elle est demandée en mariage par Boulton, elle en est terrifiée. Elle ne veut pas se marier car elle a peur des « choses horribles » que les gens mariés font entre eux. Cependant elle ne peut refuser l’homme que son père lui impose. Elle s’explique :

Il m’ordonnait de dire oui, que de désobéir à son père, c’était
désobéir à Dieu et que désobéir à Dieu c’était l’enfer. (*Pl.*, 365)

Josh lui dit : « Susanna, un jour tu remercieras à genoux la Providence de ce qu’elle fait pour te sauver » (*Pl.*, 366). Mais la sauver de quoi ou de qui ? On lui dit de se conduire comme une dame du Sud. Elle fait d’héroïques efforts pour bien tenir son rôle mais en vérité « sa nature profonde l’eût portée à hurler à la mort » (*Pl.*, 366). Cette jeune femme ne supporte pas l’idée de se marier alors que son fiancé est convoité par tous et par toutes ! Elle disparaît et on croit alors qu’elle s’est suicidée. En effet, on a lu au chapitre XLVII que Susanna souhaite une mort subite pour se délivrer d’elle-même. En fin de compte, la jeune fille est vivante mais quand elle s’approche de William Hargrove il lui demande : « Ma jeune demoiselle, qui êtes-vous ? » (*Pl.*, 419). Nous verrons plus loin que Joshua et Douglas avaient auparavant constaté que leur père avait éloigné de sa mémoire toutes personnes dont il ne supportait pas la présence car sa conscience le mettait mal à l’aise. Il s’agissait en réalité de trois personnes : Laura, sa fille et Elizabeth. Nous le savons, il désirait sa fille Laura ; ses sentiments pour Elizabeth étaient sans équivoque. Nous pourrions lire entre les lignes. Avait-il des reproches à se faire concernant la jeune Susanna ? Aurait-elle été aussi victime du penchant incestueux de William

⁴²⁹ Voir *Pl* chapitre XV

Hargrove ? Avait-elle eu un moment de répit lors de la présence d'Elizabeth ? Comment expliquer alors qu'il fallut « étouffer les cris » (*Pl.*, 514) de Susanna qui s'était mise à hurler sans pudeur au départ d'Elizabeth ? Michèle Raclot⁴³⁰, aborde la notion de l'amour lesbien avec le personnage de Susanna. Etait-elle lesbienne ou victime d'inceste ? Rien sur l'inceste n'est clairement exposé dans cette trilogie mais le lecteur comprend toute l'horreur, pour reprendre les termes de Freud, sur le tabou de ce sujet et par la même occasion, comprend pourquoi Susanna est horrifiée par l'acte de l'amour.

Au début de ce chapitre, fut évoqué Jung parlant de pères brutaux, assumant dignité et prestance, grands et forts physiquement, autoritaires, craints et vénérés ; mais malgré cela, aimés plus que tout par leurs enfants. William Hargrove répond à tous ces critères. En effet, il jouit sans équivoque de l'estime de tous les membres de sa famille. Pour eux, il reste irremplaçable. Quand au chapitre XIII du *Pays Lointains*, Joshua essaie de suppléer au père pour réciter les prières, Douglas le lui reproche : « Personne ne peut le remplacer. » (*Pl.*, 92). Il continue néanmoins en ajoutant : « Avec tout le respect que je dois à mon père » (*Pl.*, 93) et tous les autres répondent en chœur « qui est si bon et que nous aimons ». (*Pl.*, 93). Joshua rappelle à Douglas qu'ils sont tous comme « des écoliers quand le maître est sorti » (*Pl.*, 93). Douglas essaie quand même de dire des prières en imitant au mieux la voix de son père. Billy, toujours aussi bavard parle de William Hargrove et de sa conscience et Oncle Josh intervient pour lui interdire de parler de son père d'une manière aussi désinvolte.⁴³¹

⁴³⁰ *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », VII (Paris : Gallimard, 1994), introduction, p. XLIII.

⁴³¹ Voir *Pl* XXI

Quand les uns ou les autres ne sont pas d'accord avec le père, ses enfants interviennent toujours pour le défendre. Joshua ordonne à Emma de se taire « laisse parler mon père. D'abord tu ne comprends rien à la politique » (*Pl.*, 319).

Joshua ne peut quand même pas remplacer ce père même s'il parlait « déjà en maître impatient, héritier de la plantation » (*Pl.*, 323). Mais Oncle Josh est proche de sa femme et de ses enfants. L'épreuve que leur fait subir Susanna l'a beaucoup marqué et finalement Susanna ne sera pas obligée d'épouser Boulton :

- Je ne veux pas épouser le lieutenant Boulton.
- C'est entendu, fit son père. Les fiançailles vont être rompues. (*Pl.*, 417)

Bien qu'il soit son père, il ne l'oblige pas à suivre ses ordres car, contrairement à William Hargrove, dont il est l'image antithétique, il ne souhaite que le bonheur de sa fille.

Malgré le faux pas de la fille vite pardonnée par un père clairvoyant, la fratrie Hargrove présente bien ! Joshua d'apparence plus jeune que son frère, plus beau, un teint parfait, des yeux vifs, insouciant. Douglas l'aîné, visage long et d'aspect sévère, front dégarni, grand, mince, tête haute comme son père. Allure aristocratique, incontestablement, deux épigones de leur père. Brève « photographie » familiale pour clore cette étude sur le patriarche lequel se continue par le nom et par le physique dans ses fils et qui pérennise le mythe de l'Ancien Testament avec ce chef de famille d'une étonnante longévité, ceux qui s'appelaient Abraham, Isaac, Jacob...

3.2.2. Effets de ce phénomène dans la structure familiale

L'ambiguïté des sentiments de William Hargrove à l'égard de sa protégée est d'emblée palpable. Cette jeune fille semble en effet en danger en compagnie de William Hargrove qui éprouve envers elle des sentiments et une attirance qu'il maîtrise difficilement.

Elizabeth est convoquée au bureau de William Hargrove. « Il lui avait demandé de venir dans cette pièce et maintenant il se demandait pourquoi, mais là encore, il ne voulait pas s'interroger. » (*Pl.*, 69). Elle le regarde et a l'intuition de se trouver face à un homme malheureux dont la « bonne humeur est feinte et l'assurance impérieuse une attitude ». Elle éprouve alors un sentiment de pitié et lui sourit. « Il tressaillit ». Après une discussion, il la repousse.

Hargrove posa légèrement les doigts sur la tête d'Elizabeth.
« Sauvez-vous, ma petite fille, lui dit-il. Vous êtes restée trop longtemps ici. [...]. Vite, dit-il en lui touchant l'épaule comme pour la pousser, vite ! » Dieu ! (*Pl.*, 71-72)

Le geste de poser les mains sur la tête serait-ce une caresse affectueuse ? Un signe de bénédiction ? (Comme Jésus – dans Marc – imposait les mains aux petits enfants ?) Dans la polysémie des mots, le lecteur assiste à la descente aux enfers de ce maître de la plantation. Hargrove ne comprend pas ce qui lui arrive. Il voit Elizabeth comme « une proie offerte par des forces obscures » (*Pl.*, 73). En revoyant « ce petit visage rayonnant » (*Pl.*, 72) qui montait vers lui sur les

marches de Dimwood, son esprit est tourmenté. Les images du diable et de l'enfer s'emparent de lui. Ce sourire est une « ruse démoniaque ». Elizabeth représente une « volonté destructive ». Il imagine le « feu éternel dont il croyait déjà sentir la morsure dans son âme ». (*Pl.*, 74). Situation tragique dans la simultanéité du désir et du châtement, dans une convoitise irrésistible mais qu'il faut cacher.

Dans *Totem et Tabou*, Freud s'appuie sur les études menées par l'ethnologue Frazer auprès des Aborigènes⁴³². Freud nous rappelle que pour les Aborigènes, les rapports sexuels incestueux sont formellement interdits. En effet, si l'homme commet un acte prohibé avec une femme, il est chassé et puni de mort. « Ces sauvages nous font donc voir un degré extraordinairement élevé d'horreur de l'inceste...⁴³³ », explique Freud.

Dans certaines tribus australiennes, il existe ce que L.H. Morgan appelait un système « classificatoire ».

Cela veut dire qu'un homme appelle « père » non seulement son géniteur, mais encore tout autre homme qui d'après les règles tribales aurait pu épouser sa mère et donc devenir son père ; il appelle « mère » toute autre femme, outre celle qui l'a mis au monde, qui aurait pu, sans infraction aux lois tribales, devenir sa mère ; il donne le nom de « frères », de « sœurs », non seulement aux enfants de ses vrais parents, mais encore aux enfants de toutes les personnes mentionnées qui sont dans une relation parentale de groupe avec lui, etc. ⁴³⁴

La prohibition de l'inceste est en effet très ancienne : l'Ancien Testament l'interdit ; et rappelons que Sophocle Œdipe roi, amant de sa mère à son insu, a été puni. Encore actuellement, dans notre civilisation nous adoptons un code similaire à celui des tribus. Nous disons souvent aux enfants d'utiliser les termes « tante » et « oncle » pour les amis proches des parents. Dans l'Église Catholique, on parle de « frères et sœurs en Christ ». Cette même Église interdit toute relation sexuelle entre cousins et cousines ainsi qu'entre les parents spirituels et leurs filleuls.

⁴³² Freud citera plusieurs fois Frazer notamment dans *Totemism and Exogamy* 4 volumes, Londres, 1910

⁴³³ Voir Freud, S. *Totem et Tabou*, Éditions Payot, 1965, traduction de Mario Meunier

⁴³⁴ Morgan, L.H. *Ancient Society*, Londres 1877 cité dans *Totem et tabou* p. 79.

Si dans *Les Pays Lointains*, William Hargrove n'est pas le père biologique d'Elizabeth, il devient pour celle-ci son « père » par adoption, car il l'accueille chez lui après la mort de son père. Il a peur de la transgression. : « Il n'osait s'avouer l'irruption en lui d'une attirance qu'il ne voulait pas comprendre ». (*Pl.*, 74). Mais le lecteur comprend que William Hargrove est plus préoccupé par sa punition au cas où il transgresserait la loi que du malheur qu'il infligerait à la jeune fille. Ce qui le met en colère est l'image de ce qui l'attendait dans « l'autre monde s'il ne se dégageait pas à temps ». (*Pl.*, 74). Il imagine le feu de l'enfer le torturant, mais n'a pas un seul instant, réfléchi aux conséquences du passage à l'acte car le désir physique prédomine. Cet homme, ressemble à l'individu évoqué par Freud :

La punition de la transgression d'un tabou est, sans doute, laissée à l'origine à un dispositif interne qui agit automatiquement. Le tabou violé se venge lui-même. S'y viennent s'ajouter des représentations de dieux et de démons [...] on attend de la puissance de la divinité un châtiment automatique [...] Une menace extérieure de châtiment est superflue car il existe une certitude intime (conscience) selon laquelle la transgression entraînerait de terribles malheurs.⁴³⁵

Avant l'arrivée de la jeune Anglaise, William Hargrove se considère comme un homme bon et charitable qui veut suivre les instructions de l'Évangile en sauvant une femme et une jeune orpheline. Il ne comprend pas pourquoi « Dieu l'induisait en tentation » (*Pl.*, 73).

Jusque-là, il s'était formé de lui-même une idée assez peu flatteuse, mais rassurante dans la mesure où il se croyait à l'abri des grands désordres passionnels. Les tentations passagères n'arrivaient pas à troubler un confort moral aussi patiemment organisé qu'un intérieur victorien. On lui disait si souvent qu'il était bon qu'à la longue il finissait par le croire, et il se persuadait aussi qu'on l'aimait. Une ou deux fois par mois, quand ce qu'il appelait secrètement des impulsions naturelles venaient déséquilibrer son humeur (ou sa bonne humeur), il disparaissait de la plantation et passait quelques jours à New York où il avait toujours des achats à faire pour Dimwood, puis revenait chez lui beaucoup plus calme et

⁴³⁵ Freud, S., *Totem et Tabou*, op. cit., pp. 104 et 115.

toujours affable avec son penchant coutumier pour l'édification du prochain. (*Pl.*, 72)

Au fur et à mesure que le roman avance, le lecteur comprend que William Hargrove feint peut-être d'être si maître de lui. En effet, il doit faire appel à ses fils pour l'aider quand il n'arrive plus à maîtriser ses sentiments envers la jeune Anglaise. Il leur avoue « Je n'en suis pas capable » (*Pl.*, 75). Rappelons que malgré sa réputation et sa notoriété qui le présentent comme le roi absolu dans son royaume, il vit dans la terreur du châtement divin. Ceci est bien la marque du puritanisme rigoriste. Douglas et Josh parlent de lui, s'apitoient, mais ne le condamnent pas :

J'admire le courage de notre père [...] Il a compris qu'il fallait couper net, autrement c'était le scandale. Il va encore souffrir. (*Pl.*, 78)

Le lecteur sait que l'occupation principale de William Hargrove est de faire son examen de conscience et par conséquent de souffrir. En effet, il vit dans la hantise du péché, dans le besoin d'expiation, dans l'incertitude d'être un bon chrétien. Il nous fait songer à Joseph Day qui, provoqué et séduit par Moïra, la tuera aux prises aux mêmes tourments et qui s'écrie : « Je désire horriblement ce péché qui je ne commettrai pas. » Green avertit à nouveau le lecteur que le grand William Hargrove, ayant eu parfois recours au laudanum, a connu de mauvais moments. Ailleurs, dans la trilogie, le lecteur notera que ce privilège est surtout réservé aux femmes en détresse. Situation que connaît bien Mrs Escridge qui redoute une rencontre avec le maître de la plantation. S'adressant à sa fille :

Tu m'excuseras auprès de Mr. Hargrove. C'est un homme que je n'aime pas, mais on lui doit du respect. (*Pl.*, 91)

Par cette petite phrase, le lecteur se rappellera que Mrs Escridge connaît des secrets sur cet homme qui n'est pas aussi honnête qu'il en a l'air. Mais Green utilise justement le terme « homme » plutôt que « père » ou « bienfaiteur » ou même « parent ».

Ce qui pique aussi notre curiosité, c'est de noter les comportements des membres de la famille en l'absence du père. Quand Elizabeth apprend son absence elle éprouve du soulagement :

Au fond d'elle-même, elle était contente que Mr. Hargrove ne fût pas là et, plus loin encore au fond d'elle-même, elle souhaitait qu'il ne revînt jamais. (*Pl.*, 94)

Douglas, Josh et Tante Laura continuent à exécuter la volonté de leur père. Même si Douglas domine et commande en reprenant « le ton d'autorité d'un chef de famille » (*Pl.*, 99), c'est encore William Hargrove qui décide. Tante Laura n'ira pas avec Elizabeth chez Charlie Jones à Savannah, Tante Emma la remplacera. William Hargrove décide à nouveau que les choses soient ainsi. Oncle Josh, quant à lui, reconnaît que quand le père n'est pas là, le désordre règne⁴³⁶. Les uns et les autres s'inquiètent de son absence prolongée. Tante Emma remarque : « Je trouve très bizarre qu'il s'absente si longtemps de Dimwood. » (*Pl.*, 149). Elizabeth, trop contente de son absence, interroge Emma : « Oncle Will ne revient plus ? » (*Pl.*, 150) et Charlie Jones, toujours aussi perspicace, entend davantage d'espoir que d'inquiétude dans les paroles de la jeune Anglaise. Cependant, normalement on n'a pas le droit de poser des questions sur le père et ses habitudes. On apprend plus tard que Jonathan Armstrong s'est présenté à Dimwood pendant ce temps et qu'il a demandé si Hargrove n'y était pas. « Voilà une question qu'on ne pose jamais à Dimwood. » (*Pl.*, 282) a été la réponse. Charlie Jones portera un toast à « l'absent » lors de sa réception. L'entourage parle de William Hargrove avec le même respect que pour un défunt. Ceci est tellement évident que la pauvre Elizabeth est persuadée qu'il est bien mort et ne reviendra plus. Mais pendant une sieste, qui voit-elle soudain ?

Elle vit passer un homme vêtu de noir, qui traversait le salon avec une lenteur précautionneuse. Arrivé à la hauteur d'Elizabeth, il la regarda un court moment, poursuivit son chemin [...] et sortit pareil à une ombre [...] Ce ne fut qu'après sa disparition qu'elle le reconnut avec un gémissement de terreur [...] Elle avait vu William Hargrove.

⁴³⁶ Voir *Pl* p. 99

« Il est mort [...] Il revient [...] J'en étais sûre [...] Fini [...] il est parti. On n'a pas voulu me le dire. (*Pl.*, 175)

Hargrove n'est pas mort comme l'avait pensé la petite Anglaise. Ce patriarche toujours présent partout ne peut être évincé si facilement.

La vie reprenait son cours ordinaire. William Hargrove, debout, remercia d'abord le Seigneur du bon retour des voyageurs. (*Pl.*, 276)

3.2.3. Châtiments de l'inceste

Après sa courte disparition, Hargrove ne sera jamais plus l'homme si irréductible. Il aura de plus en plus de mal à supporter la présence du « petit cauchemar aux cheveux d'or » (*Pl.*, 523). En effet, William Hargrove « paraissait encore plus soucieux que d'habitude » (*Pl.*, 277). Quand Elizabeth fait un malaise, il demeure « immobile et comme pétrifié d'horreur » (*Pl.*, 278). Il prie, avec une ferveur exceptionnelle, et demande la bénédiction de Dieu mais des gouttes de sueur brillent sur son visage anxieux. Depuis l'arrivée d'Elizabeth, William Hargrove est un homme qui lutte, contre ses pulsions et préfère alors l'éloigner. Il la déplace réellement en la mettant dans une chambre paisible à côté de celle de Tante Laura, mais il agit aussi mentalement sur sa conscience. Josh et Douglas discutent de ce qui arrive à leur père :

- Trois personnes ont disparu de son souvenir. Sa fille d'abord. Sa fille...
- C'est très simple. Il supprime de sa mémoire tout ce que sa conscience lui reproche.
- [...] La plus dangereuse des trois est la pauvre Anglaise. Elle le détruit. (*Pl.*, 450)

William Hargrove, qui d'emblée avait une voix ferme et la prestance d'un maître, n'est plus qu'un vieillard « blotti à l'écart au fond d'un grand fauteuil ». Il

garde le silence et semble perdu dans ses pensées. Sa voix devenue triste est celle d'un « homme vaincu » (*Pl.*, 349). La voix qui semblait sortir d'une cathédrale n'est plus qu'un murmure duquel résonnaient des sons inarticulés. Elizabeth le voit comme « un pauvre au coin d'une rue » (*Pl.*, 334) et ce, malgré les costumes noirs. Elle le compare même au cadavre de son père. Son visage est d'une pâleur qui tourne au gris :

Ses lourds favoris qui rejoignaient le buisson de sa moustache
faisaient ressortir la pâleur jaunâtre de sa peau, et des cernes d'un
noir violacé. (*Pl.*, 413)

À table, il lâche la tasse qui se casse avec un bruit violent. Les membres de la famille feignent de ne pas voir cet incident. D'ailleurs William Hargrove semble ne pas s'en apercevoir. Son regard éteint, trahit un épuisement de l'âme et du corps qui le rend incapable d'un effort d'attention.

Ses fils ont du mal à accepter cette déchéance du père. Sa place à table reste vide et on se contente de dire qu'Oncle Will est fatigué. Mais quand les moments de détresse se présentent, le père n'assume plus son rôle. Ses fils éprouvés ressentent même de la honte à son égard. Mr. Robert Toombs demande à s'entretenir avec William Hargrove qui succombe à la pression :

« - Cet homme, c'est la guerre. »
Comme il disait ces mots, son visage devint livide et son fils eut
honte de lui. (*Pl.*, 395-96)

Quand on croit que Susanna s'est noyée, William Hargrove encore une fois s'effondre sur une chaise demandant au Seigneur ce qu'il a pu faire pour mériter que Dieu le frappe de la sorte. Josh essaie de le rappeler à l'ordre et à son rôle :

« - Père, dit-il, on attend de vous que vous donniez l'exemple du
courage. Ne restez pas ainsi. Levez-vous. » (*Pl.*, 403)

Quand Susanna est retrouvée vivante et se présente à son grand-père, il semble avoir atteint le paroxysme de sa crise :

« - Ma jeune demoiselle, qui êtes-vous ? » (*Pl.*, 419)

William Hargrove changera radicalement de rôle. Il redeviendra un enfant, se laisse « nourrir avec docilité par la main de sa fille Laura » (*Pl.*, 420) s'adressant à Fred :

« - Je n'aime pas ce que tu dis, mon petit Fred. Je crois que Dieu veille sur nous. Après tout, nous sommes ses enfants. » (*Pl.*, 468)

Il se laisse aisément persuader qu'un bon somme lui ferait du bien. Nous supposons – hypothèse confirmée exacte par la suite – que cette déperdition mentale et physique est due à la présence d'Elizabeth qui éveille son ardeur sensuelle.

Encore une fois, William Hargrove n'est pas vaincu. Il reprend le rite des prières avant les repas. Mais ces prières sont décrites maintenant plutôt comme de « longues et harassantes conversations avec le Seigneur. » (*Pl.*, 487)

Ce n'est qu'avec le départ d'Elizabeth que William Hargrove retrouve « son équilibre » et « sa tranquillité d'âme » (*Pl.*, 439). Elizabeth en est consciente et confirme à Oncle Charlie :

« - Je sais, [...] pour lui, je suis le diable. » (*Pl.*, 444)

Quand William Hargrove obtient ce qu'il veut, à savoir le départ d'Elizabeth, le lecteur s'interroge tout de même sur la sincérité ou la sournoiserie de ce père. Au moment de partir, Elizabeth jette un coup d'œil derrière elle sur Dimwood :

Plus bas dans la façade, à une fenêtre du salon, immobile comme un portrait dans son cadre, William Hargrove la regardait. (*Pl.*, 515)

Une phrase insolite, inflexible, grammaticalement indépendante, qui happe le lecteur par sa qualité narrative et sa dimension cinématographique : regard d'un

voyeur ? Regard douloureux et désenchanté ? C'est alors que Douglas se demande : « S'est-il mis [...] à nous jouer la comédie ? » (*Pl.*, 515). Oncle Charlie confirme cette déduction. L'homme, qui auparavant prétendait tout régenter, finit par jouer une comédie. Au deuxième ouvrage de la trilogie seulement, le lecteur comprendra la vérité sur cet homme méprisable et aussi capricieux que l'enfant qu'il est devenu. Charlie affirme que William souffre, « mais il (William Hargrove) veut qu'on le sache, et qu'on souffre avec lui. » (*Pl.*, 526)

La jeune Anglaise partie, William Hargrove retrouve sa « belle sérénité », écrit Maisie Llewelyn dans sa correspondance avec Elizabeth. Nous reverrons une dernière fois William Hargrove en vie, le soir du duel entre Jonathan Armstrong et Ned Jones. Le patriarche exprime à Charlie Jones sa surprise. En effet, il récupère un bail de vingt-cinq ans pour Dimwood, aux mêmes conditions que précédemment. Il a « le sentiment de vingt-cinq années ajoutées à sa vie. » (*Pl.*, 869)

Si William Hargrove semble se sentir mieux grâce au bail renouvelé, il est également guéri de son attirance pour la jeune Anglaise. C'est maintenant une femme. Elle n'a plus besoin de se cacher derrière des vases de fleurs, lesquelles d'ailleurs n'ornent plus la table.

Il n'y avait plus de petite fille. Une belle jeune femme rencontrait à présent le regard indifférent de William Hargrove. (*Pl.*, 869)

Au début du deuxième roman de la trilogie, *Les Étoiles du Sud*, nous apprenons l'agonie et la mort de William Hargrove. Miss Llewelyn vient en effet informer Elizabeth qu'Oncle Will est au plus mal. Il ne lui reste plus qu'un mois à vivre. Quand Elizabeth demande comment il réagit, on ne lui cache pas la vérité :

Aussi mal que possible. Il a hurlé qu'on ne l'avait pas soigné comme on aurait dû, il a accusé son médecin de manquer de conscience et il a décidé de refaire son testament. Mr. Charlie Jones a tenté de le calmer. Rien à faire. (*Ets.*, 897)

Miss Llewelyn continue d'envoyer des nouvelles de Dimwood à Elizabeth. Elle lui apprend que rien ne change là-bas. Ni les murs, ni les plantations ne changent, seuls les hommes vieillissent. Le lecteur ne peut s'empêcher de voir ainsi, en filigrane, Julien Green, vieillissant, nous donner cette leçon. On peut y trouver un rapprochement entre cet homme qui souffre et l'auteur qui doit gérer sa propre culpabilité, sa peur de la mort, la punition pour ses tentations de la chair et son homosexualité. Le châtiment du pêcheur est en général la mort violente. Mais attendre la mort fait aussi souffrir. Attendre le feu de l'enfer dans l'angoisse est peut-être pire que la mort elle-même.

William Hargrove ne peut combattre la maladie ni même la mort. Sa voix n'est plus une voix puissante mais « un filet de voix » (*Ets.*, 898), « un son rauque » (*Ets.*, 899) qu'il sort péniblement de sa cage thoracique. Il inspire l'horreur autour de lui, car sa personne appelle la mort.

Maisie Llewelyn décrit la table de la salle à manger où déjeunait habituellement toute la famille Hargrove. Maintenant au bout de cette table se trouve :

Un vieillard décharné assis sur une chaise dont le dossier dépasse largement son crâne chauve, car l'atroce maladie qui le ronge lui arrache ses dernières mèches blanches et sa taille est à présent celle d'un garçonnet. (*Ets.*, 898)

Chacun réagit selon sa personnalité : pour Maisie Llewelyn, Elizabeth est maintenant « vengée de cet homme qui (la) tourmentait de ses désirs » (*Ets.*, 898). Elle-même a le visage triomphant. Elle a quitté William Hargrove la tête haute bien que celui-ci l'ait chassée de Dimwood.

Je me dirigeai vers la porte [...]. Je sentais néanmoins au passage l'estime de presque tous et je la humais comme l'odeur exquise de nos camélias. (*Ets.*, 899)

Maisie a vu William Hargrove « si respecté jadis verser des larmes comme un enfant ». Malgré l'intimité qu'ils partageaient après la mort de Mrs. Hargrove, – ils avaient été amants jadis – Maisie n'a éprouvé aucune souffrance, aucun regret.

Cependant Elizabeth, victime elle aussi de cet homme manipulateur, n'a pas la même réaction que l'Écossaise. En apprenant l'agonie de William Hargrove, attristée, elle chuchote son étonnement à le savoir si proche de la fin et malgré tout elle le plaint de tout son cœur. (*Ets.*, 898)

C'est Charlie Jones qui annonce à Elizabeth la nouvelle de la mort de William Hargrove. Nous avons vu plus haut dans ce chapitre le rôle protecteur de ce bienveillant Charlie. Pour l'instant rappelons que c'est lui, plutôt que William Hargrove qui jouera le rôle de « vrai » père adoptif et par la suite de beau-père d'Elizabeth dans la trilogie.

Au restaurant où ils se rendent après la mort du patriarche, Charlie Jones appelle Elizabeth par son surnom « petite violette d'Angleterre » (*Ets.*, 948): le nom affectueux qu'utilisait couramment William Hargrove. Il comprend aussitôt sa maladresse en voyant un bouquet de violettes sur la table et le fait immédiatement remplacer par des roses. Alors, le lecteur du premier ouvrage de la trilogie, *Les Pays Lointains*, se souvient de l'horreur qu'inspirait William Hargrove à cause de la suspicion d'inceste.

Charlie Jones utilise la métaphore traditionnelle du moissonneur pour parler de la mort :

- Voici trois jours, le destin a touché du doigt le front de mon vieil ami William Hargrove. Son heure avait sonné. Le sombre moissonneur est passé à l'aube. (*Ets.*, 948)

Elizabeth est touchée par cette nouvelle bien qu'elle ne soit pas submergée par l'émotion :

- Vous voulez dire qu'il est mort ?
- Dans un langage un peu brutal : oui.
- Ah ! fit-elle. (*Ets.*, 948)

Charlie Jones explique à Elizabeth que William Hargrove avait quand-même retrouvé la paix avant de mourir, en changeant d'Église. En effet, un prêtre de l'Église anglicane a fait preuve de beaucoup de cœur et d'humanité en écoutant sa confession. Maintenant, la cérémonie funèbre de Hargrove aura lieu « dans l'église de Christ Church, la tienne » (*Ets.*, 957), dit Charlie Jones à Elizabeth. Arrêtons-nous un instant sur cette remarque d'Oncle Charlie. C'est un prêtre anglican qui a porté la paix à William Hargrove. Ici, nous notons une distinction entre les églises protestantes. L'Église anglicane est très proche de l'Église catholique. Elles ont les mêmes origines et pour point commun le fait de lire les deux testaments de la Bible. Elles pratiquent toutes les deux les sacrements du baptême, de la confirmation, et de l'eucharistie. De plus elles partagent les rites sacramentaux tels que : la réconciliation, le mariage, l'onction des malades et l'ordination des prêtres. Elles vénèrent la Vierge Marie et prient les saints. Bien que les prêtres anglicans aient le droit de se marier, certains prêtres sont voués au célibat. Ils ont presque les mêmes tenues vestimentaires pour les offices. Ces deux églises, quasiment identiques, se différencient tout de même sur la question de l'autorité. Alors que les catholiques accordent une autorité absolue à Rome, les anglicans partagent les pouvoirs dans les diocèses. Avec toutes les similarités entre ces deux églises, nous ne pouvons croire à « l'innocence » de Julien Green ! Il met bien au premier plan les bienfaits d'une église protestante presque catholique !

Revenons à la mort de notre patriarche William Hargrove : avant de quitter le restaurant, Charlie Jones remet une boîte ainsi qu'une lettre léguée par William Hargrove à Elizabeth. Quand celle-ci se retrouve dans sa chambre pour l'ouvrir, elle ne remarque pas d'emblée la couleur violette, mais s'en apercevra plus tard. Rappelons que dans le langage des fleurs, la violette signifie « amour caché ». Dans la lettre, William Hargrove avoue à Elizabeth :

Prise d'horreur en découvrant que la lettre qu'elle tient à la main est l'œuvre d'un mort, elle en est pétrifiée. Souvenons-nous du point de vue de Freud dans *Totem et Tabou*. Dans les tribus primitives, les morts sont considérés comme des ennemis. Leur contact est tabou et dans de nombreux cas, il faut même éviter de citer leurs noms, ceux-ci constituant une partie essentielle de la personnalité du mort. Avant de lire cette lettre, Elizabeth enfle des gants et pose « une main sur la bouche pour ne pas absorber les miasmes émanant peut-être de ce papier venu d'un autre monde » (*Ets.*, 962). Elle est submergée par la crainte et l'émotion en voyant la signature de William Hargrove et terrifiée, laisse tomber la lettre de ses mains et entre dans un monologue intérieur :

Mort de quelle maladie ? Elle ne savait pas au juste. La mort n'était-elle pas en elle-même contagieuse ? Elle eut envie d'aller se laver les mains. Un scrupule la retint. Si le mort la voyait... (*Ets.*, 961-62)

Devant ce paquet, elle se revoit à Dimwood et se souvient des conversations avec William Hargrove, en particulier de l'épisode ayant eu lieu dans sa bibliothèque. Dans ce paquet, son imagination suspecte un piège, une sorte de farce de la part du défunt. Dans *Totem et Tabou* on apprend que lorsque le mort quitte la vie, l'esprit se transforme en démon malveillant. Freud explique cette croyance par l'ambivalence des sentiments vis-à-vis du mort. En effet, la disparition peut engendrer un sentiment de culpabilité. Si un être avait eu un fort désir inconscient, de voir disparaître quelqu'un, il aurait pu provoquer la mort de celui-ci. Ce sentiment de culpabilité est ensuite extériorisé et perçu comme la malveillance supposée de l'esprit du mort. Elizabeth aurait-elle souhaité la mort de William Hargrove ? La réponse est : oui ! Mais elle ne peut pas se l'avouer. C'est pourtant si évident que même Charlie Jones a pu lire en elle plus d'espoir que de frayeur lorsqu'elle a demandé si Oncle Will ne revenait plus.⁴³⁸ Mais comme le constate Freud, il peut y avoir de l'ambivalence et de la culpabilité dans les sentiments de ceux qui sont en

⁴³⁷ Texte écrit en italiques dans l'œuvre *Ets.* p.962

⁴³⁸ Voir *Pl* p. 150

deuil. Elizabeth en ouvrant le paquet de William Hargrove y trouve un magnifique collier d'émeraudes. Elle est stupéfaite. Jamais elle n'avait vu un bijou aussi magnifique. L'orgueil l'emporte et elle s'attache le collier autour du cou. Elle est fière de son allure. Le nom de William Hargrove revient à son esprit et du coup elle le voit « moins horrible » : et un nouveau courant de conscience avec un narrateur en pleine focalisation interne, virtuose de la troisième personne du singulier.

Sa conscience se mit au travail, et, tout en jouant avec le pendentif, elle se demanda si oui ou non elle avait mal agi dans ses relations avec William Hargrove, mais ne découvrit rien [...]. Elle n'avait rien compris. En silence, il l'avait aimée d'un amour impossible. Ce fut alors, par un soudain reflux des années, qu'elle se sentit prise d'une immense pitié pour cet homme grisonnant rendu à demi fou d'un désir cruellement sans espoir. D'un geste machinal, comme pour le consoler, elle caressait les émeraudes et murmurait : « Pauvre Mr. Hargrove ». (*Ets.*, 964)

L'enterrement a lieu dans une église sombre où la jeune Anglaise se sent très mal à l'aise. L'obscurité dans l'édifice rappelle les zones d'ombre dans la vie de femmes désirées par William Hargrove. La seule lumière qui pénètre dans l'église par un vitrail est « aux couleurs éteintes » (*Ets.*, 986). Il fait tellement sombre qu'Elizabeth a du mal à identifier sa voisine. Quand une main gantée se pose sur la sienne, elle constate qu'elle est assise près de Susanna, une autre proie probable d'Hargrove. L'ironie est que malgré leur proximité dans cette église si sombre aucune des deux ne voit la souffrance de l'autre. L'immobilité règne près de dix minutes quand une lumière aveuglante les envahit. Tout est excessif, qu'il fasse sombre ou que la clarté l'emporte, l'entourage de William Hargrove n'aperçoit pas la réalité. Le prêtre habillé en noir marche derrière la croix de cuivre et lit les paroles bibliques suivantes :

JE SUIS LA RÉSSURECTION ET LA VIE, DIT LE SEIGNEUR.

CELUI QUI CROIT EN MOI, QUAND MÊME IL SERAIT MORT, VIVRA.

ET CELUI QUI VIT ET CROIT EN MOI NE MOURRA JAMAIS.⁴³⁹

⁴³⁹ Texte centré et écrit en lettres majuscules dans l'édition originale. *Ets.* p.987

C'est « avec la force d'un coup de tonnerre » (*Ets.*, 987) qu'Elizabeth entend ces paroles prononcées avec une « voix lente aux sonorités profondes » (*Ets.*, 987). Cette description rappelle la tonalité de la voix du défunt au début du roman *Les Pays Lointains*. C'est à ce moment que le cercueil recouvert d'un drapeau noir passe devant les yeux d'Elizabeth. Elle est alors prise « d'une faiblesse insurmontable » (*Ets.*, 987). Elle est soutenue par les hommes mais perd connaissance. L'expression de sentiments chez Green, se fait souvent, comme ici, par un langage corporel : le cœur qui bat très fort, la pâleur ou la rougeur du visage, le halètement, les sanglots et même l'évanouissement. Nous avons vu au chapitre 2 de cette thèse, le poids de la croyance protestante, mais nous remarquons simplement que l'écrivain décrit la « terreur » de l'au-delà qui envahit l'héroïne. Car elle est, en effet, terrorisée.

Les paroles bibliques se suivent et Elizabeth revenue à elle n'y trouve aucun réconfort. Enfin, la cérémonie terminée, tous quittent l'église. Elizabeth ne va pas au cimetière. Le prêtre est toujours derrière cette croix et le cortège s'avance avec lenteur. L'enterrement de William Hargrove reste digne. L'hymne préférée du défunt « *Reste avec moi, voici que le jour tombe...* » est jouée sur les orgues. Comme le déclarera plus tard, Oncle Charlie

L'Église anglicane a le sens de la pompe et du drame. Chez nous les presbytériens, tout est plus simple. (*Ets.*, 997)

Elizabeth, pas encore remise de sa syncope, se rend compte que :

Jamais encore une frayeur aussi étrange ne l'avait dévastée dans toute sa personne [...] La terreur de l'enfer l'avait arrachée au monde. (*Ets.*, 991)

Le châtiment de William Hargrove, était-ce sa fin de vie si pénible et effrayante ou commence-t-il seulement avec la terreur de l'enfer qu'aperçut Elizabeth ? Tout au cours de sa vie, cet homme a combattu cette douleur « térébrante ⁴⁴⁰ » : l'envie du plaisir charnel et la crainte du châtiment divin.

⁴⁴⁰ Terme employé par Carole Auroy, *Julien Green, Le miroir en éclats*, (Paris : Cerf, 2000), p. 123

Conclusion Partie 3

La relation de Green avec la psychanalyse a toujours été fondée sur la méfiance et l'attrance. Il a refusé les approches psychanalytiques réalisées sur son travail, tout en reconnaissant que ses œuvres étaient remplies de symboles. Peut-être s'agit-il du phénomène de la dénégarion ? Il est tout de même révélateur que Green accepte l'analyse faite sur son travail par Mélanie Klein.

Jean Bellemin-Noël se demande bien, ce que signifie « psychanalyser un texte » dans *Vers l'inconscient du texte*. Peut-on réellement analyser un texte en faisant abstraction de son auteur ? Que se passe-t-il quand ces textes sont quasiment tous autobiographiques ?

La relation à ses parents peut démontrer une certaine ambiguïté. Green admirait son père, mais par moments lui en voulait d'être si absent, si taciturne et si lent. Il adorait sa mère ; qu'il vénérât comme Jésus devant sa mère, la Sainte Marie.

La manière dont nous avons été élevés laisse une empreinte sur chacun de nous et souvent aussi, insidieusement, sur nos descendants. Que nous ayons été bien ou mal traités dans les tout débuts de la vie et après colore notre vie et nos actions de façon quasiment indélébile.⁴⁴¹

Green a vécu une enfance heureuse. Mais en voulait-il, quand-même, à son père d'avoir rendu sa mère si malheureuse ? Car c'était bien à cause de lui et de son

⁴⁴¹ Schützenberger, Anne Ancelin, *Psychogénéalogie : Guérir les blessures familiales et se retrouver soi* (Paris : Payot & Rivages, 2007), p. 196.

addiction aux jeux qu'ils ont dû quitter le Sud pour s'installer en France, où la mère de Green ne s'est jamais vraiment habituée. Elle qui est morte très jeune a laissé un lien « coloré de façon indélébile » dans la vie et les sentiments de son fils Julian. Nous avons constaté dans ce chapitre son acharnement sur le personnage du père. Mais nous remarquons aussi une certaine indulgence de l'auteur pour le protagoniste, père de famille qui n'est pas à la hauteur. On peut faire le parallèle entre le père de Green qui ne maîtrise pas son addiction aux jeux et le personnage de Hargrove qui lutte pour maîtriser ses pulsions et son attraction pour les jeunes filles. Nous savons que la trilogie est un roman et une histoire fictive mais nous sommes aussi conscients qu'à travers la trilogie, Green a pu à la fois détester et aimer le personnage du père.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Green nous a reliés avec les ancêtres de son pays d'origine. Il avait un devoir, une obligation morale envers eux et a transporté son héritage jusque dans la trilogie du sud. Fort de ses souvenirs immémoriaux, il a écrit sa trilogie avec la précision d'un historien, avec ses talents de romancier et a réussi à y inclure toutes les personnes de sa famille du vieux sud.

Toujours en conflit et peut-être déçu de ne pas avoir répondu à l'appel de Dieu, Green cherchait les réponses aux questions fondamentales de la vie, dans la religion et auprès d'un père spirituel. Nous avons la surprise de lire le Cardinal Joseph Ratzinger, futur Benoît XVI :

Le pourquoi de la foi, la possibilité de communiquer son espérance, le sens qu'elle donne à notre vie, telles étaient surtout les questions auxquelles je voulais me consacrer au début de mes études et qui expliquent pourquoi j'ai choisi de me spécialiser en théologie fondamentale. La question ainsi posée vise les racines de la foi mais elle n'est en aucun cas coupée du monde. [...] Quarante ans plus tard, j'ai trouvé les questions qui me tracassaient alors formulées avec une grande acuité par Julien Green...⁴⁴²

Nous pouvons comparer les réflexions et les préoccupations de ces deux catholiques. Il est intéressant de noter que c'est Julien Green qui a réussi à donner les mots aux maux du pape !

Reste le rôle du père, l'être humain avec toutes ses qualités et ses défauts. Tout au long de son œuvre apparaît un personnage dans lequel nous reconnaissons l'obsession et le drame intime de Green. Son drame ? L'homosexualité. Green disait lui-même avoir été élevé par ses sœurs et par sa mère. Son père était absent et trop discret. Il aurait eu besoin de son père et ne lui pardonne pas ses absences. Cependant,

⁴⁴² Cardinal Joseph Ratzinger, « Un tournant pour l'Europe ? » in « Diagnostics sur la situation de l'Église et du Monde » (édition Flammarion/Saint-Augustin, 1996), pp. 56-58.

nous l'avons constaté tout au long de cette thèse, Green est trop respectueux du père et du symbole du père pour lui faire directement des reproches. Rappelons que Dieu voulait que le père représente l'autorité. Nous avons vu que Green a dédié le premier roman de la trilogie à sa mère, fille du Sud. Mais nous notons que le dernier roman est dédié à son père et à son fils. Le grand symbole du père, représenté par un arbre, reste debout et c'est en tant que père lui-même qu'il conclut sa trilogie !

Que l'on consulte un très ancien dictionnaire ou une encyclopédie contemporaine, le mot « père » est un substantif masculin désignant un homme qui a engendré un ou plusieurs enfants, ou encore l'ascendant mâle au premier degré. La Bible compte environ deux mille cinq cents occurrences de ce terme. Voici, au début Yabal descendant de Caïn, le « père de ceux qui habitent avec des troupeaux » et plus tard, Moïse s'adressant à l'Assemblée d'Israël : « le Seigneur [...] ton père t'a donné la vie, t'a fait, t'a établi. Rappelle-toi les jours d'autrefois, le cours des années de génération en génération.⁴⁴³ »

S'il n'y a pas d'engendrement physique, il y a un engendrement spirituel. Le père, c'est lui Green, quatre-vingts ans d'écriture, des milliers de pages. Attribuer un nom, c'est faire exister. Recevoir un nom, c'est l'accepter, c'est le faire vivre et un jour, le transmettre. Parcours périlleux mais fascinant dans la quête de soi : les ancêtres qu'il faut préserver de l'oubli, la chaîne familiale qui parfois se rompt et, tous ceux qui sont l'écrivain et inversement car « je suis tous les personnages », répétait-il : Joseph Day et Moïra et Adrienne Mesurat et tous ceux qui s'agitent dans la trilogie ; et nous ses lecteurs. C'est sa propre existence qu'il confie à ses personnages et à nous : dans cette autobiographie déguisée, il pouvait déceler le monde invisible sous ce que nous appelons la réalité. Et ainsi, s'accumulent les strates successives, les périphrases ou les silences, l'introspection en virtuose, les mots qu'il ne faut pas utiliser par pudeur ou comme une épreuve à l'intention du lecteur : le sexe est partout mais jamais nommé.

⁴⁴³ *La Bible*, traduction œcuménique, Livre de poche, tome 1, 1975, pp. 8 et 32

Le nom, c'est aussi l'ambiguïté : sans doute devine-t-on les falsifications d'identité : le fils d'Elizabeth a pour nom celui de son père – le mari de sa mère – mais l'enfant a été engendré par l'amant de sa mère et porte, en secret, le prénom de ce dernier. La vérité sous-jacente est laissée dans l'ombre, inexprimée, énigmatique. Mais Green possède ou imagine une formule magique qui lui permet de passer dans le corps d'un autre ! C'est ce dont il rêve dans *Si j'étais vous*.

Dualité, dédoublement : les pensées de Green différaient en fonction de la langue choisie : généralement il écrivait dans la langue du pays où il se trouvait au moment opportun. Comme le dit Giovanni Lucera, les deux mondes, américain et français, lui offraient « une langue différente, c'est-à-dire deux façons de voir et de penser, deux imaginations, l'une, anglaise, tournée vers les mots, l'autre française, vers les idées, en quelque sorte le cœur et le cerveau de la parole ⁴⁴⁴ ». Effectivement, quand il décrit par exemple une scène de guerre en anglais, c'est avec beaucoup de réserve qu'il parle d'un soldat mort sur le front de l'Argonne, alors qu'en français il lance un vrai cri de révolte. C'était, en effet, ainsi pour tout le travail de rédaction de Green. L'anglais lui offrait la vision physique du monde, et le français, les visions abstraites. Cette différence profonde se trouve dans toute la substance romanesque de Green et peut expliquer alors le dédoublement si fréquent dans ses écrits. C'est sa façon d'être qui rentre en jeu quand il écrit et il se pose alors les questions sur le lien entre le langage et l'identité de tout un chacun.

Ce thème du dédoublement est, nous l'avons vu, omniprésent dans l'œuvre greenienne et prend bien sa source dans les doubles facettes de sa personnalité et dans son expérience. Sa quête d'identité s'est prouvée bien difficile à mener. Comment pouvait-il en être autrement ? Protestant devenu catholique, catholique mais homosexuel, Américain à Paris et Parisien en Amérique, anglophone mais plus à l'aise en français : tout se caractérise par la dualité. Dans la Trilogie du Sud, on trouve un Julien Green qui a enfin réussi à consolider et à réunir toutes ses différences dans la

⁴⁴⁴ Julien Green *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », VI (Paris : Gallimard, 1990), Préface de Giovanni Lucera, « Le Langage et son double » p. 1295.

sérénité. Seuls les vrais connaisseurs de Julien Green peuvent apprécier pourquoi il lui a fallu attendre l'âge de quatre-vingt-sept ans pour débiter sa trilogie, et l'âge de quatre-vingt-quinze ans pour la terminer, et surtout pourquoi il l'a achevée non pas à la fin de la guerre civile, mais simplement au moment d'une bataille victorieuse pour le Sud. Tous les thèmes qui lui ont été chers s'y trouvent. L'ambiguïté a toute sa place ; certes, il y a les cauchemars des enfants, la solitude des adultes et peut-être plus fort que tout, la guerre de Sécession. Cependant, Green a arrêté la trilogie au moment d'une victoire du Sud. Il avait accompli son devoir : sauver l'honneur des gens du Sud, de ses ancêtres et de sa famille.

Cette investigation sur le moi, nous conduit de Paris aux États du Sud et aussi dans l'Europe celtique, toujours accompagnés – lui et nous – forts de cet enjeu par cet observateur omniprésent et tout-puissant : Dieu.

Balzac prétendait peindre la société française de la Restauration. Green ne peint pas la société américaine du Sud dans les années 1850. Certes, ne manquent pas les aventures tumultueuses, les conflits, les voitures à cheval, les émeraudes, les clairs de lune mais ce schéma romanesque englobe des êtres intériorisés, tourmentés, obsédés par leur salut et qui malgré leurs dissemblances sont tous issus du même père lequel les parsème dans un kaléidoscope qu'il manie à volonté : un créateur omniscient parle d'eux à la troisième personne. Roman de la condition humaine, roman initiatique parfois. Une gigantesque entreprise.

De cette longue cohabitation avec Green, pour lui, une catharsis, pour nous un émerveillement et un enrichissement devant ce géant de la littérature. Mais nous voici, de plus, ouverts à de nouvelles interrogations qui pourraient s'articuler autour de : Et moi, qui suis-je ? Que signifie mon nom ? Après quels méandres, après quels atermoiements a-t-il traversé le temps ?

Une recherche qui peut aider le lecteur à écrire à la forme affirmative « Qui je suis. » comme le suggère le titre d'une nouvelle dans *L'apprenti psychiatre*.

BIBLIOGRAPHIE

I Œuvres de Green

I.1 Corpus

Les Pays Lointains, « Bibliothèque de la Pléiade » (Paris : Gallimard).tome VII, 1994.

Les Étoiles du Sud « Bibliothèque de la Pléiade » (Paris : Gallimard).tome VII, 1994.

Dixie « Bibliothèque de la Pléiade » (Paris : Gallimard).tome VIII, 1998.

I.2 Œuvres de Green en français

I.2.1. Œuvres Complètes

Julien Green, *Œuvres Complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade » (Paris : Gallimard).I, 1972, II, 1973, III, 1973, IV, 1975, V, 1977, VI, 1990, VII, 1994, VIII, 1998.

I.2.2. Autres Romans de Green

Mont Cinère (Paris: Plon, 1926). Eng. Translation: *Avarice House*, tr M.A. Best (London : Quartet Books, 1991)

Adrienne Mesurat (Paris: Plon, 1926). Eng. Translation: *Adrienne Mesurat*, tr. H.L. Stuart (New York : Holmes and Meier, 1991).

Léviathan (Paris: Plon, 1927). Eng. Translation: *The Dark Journey*, tr. V. Holland (London: Quartet Books, 1993).

L'Autre Sommeil (Paris: Gallimard, 1931).

Épaves (Paris: Plon, 1932). Eng. Translation: *The Strange River*, tr. V. Holland (London: Heinemann, 1933).

Le Visionnaire (Paris: Plon, 1934). Eng. Translation: *The Dreamer*, tr. V. Holland (New York: Harper, 1934, London: Heinemann, 1934).

Minuit (Paris: Plon, 1936). Eng. Translation: *Midnight*, tr. V. Holland (London: Quartet Books, 1990).

Varouna (Paris: Plon, 1940). Eng. Translation: *Then Shall the Dust Return*, tr. J. Whithall (New York: Harper, 1941, London: Macmillan, 1941).

Si j'étais vous (Paris: Plon, 1947). Eng. Translation: *If I were you*, tr. J.H.F. Mc Ewen (London: Quartet Books, 1990).

Moïra (Paris: Plon, 1950). Eng. Translation: *Moïra*, tr. D. Folliot (London: Heinemann, 1951, London: Quartet Books, 1988).

Le Malfaiteur (Paris: Plon, 1955). Eng. Translation: *The Transgressor*, tr. Anne Green (London: Heinemann, 1958).

Chaque homme dans sa nuit (Paris: Plon, 1960). Eng. Translation: *Each Man in his Darkness*, tr. Anne Green (London: Heinemann, 1961, London: Quartet Books, 1991).

L'Autre (Paris: Plon, 1940). Eng. Translation: *The Other One*, tr. B.J. Wall (New York: Harcourt Brace, 1973, London: Collins and Harvill Press, 1973).

Le Mauvais Lieu (Paris: Plon, 1977).

I.2.3. Nouvelles et Contes

Le Voyageur sur Terre (Paris : Gallimard, 1927). Eng. Translation : *The Pilgrim on the Earth*, tr. C. Bruerton (New York: Harper, 1929, New York: Blackamore Press, 1929, London: Heinemann, 1930).

Les Clefs de la mort (Paris: Éditions de la Pléiade, J. Schiffrin, 1928).

Christine suivi de Léviathan (Paris : Éditions des Cahiers Libres, 1928). Eng. Translation : *Christine and Other Stories*, tr. C. Bruerton (New York: Harper, 1930, London: Heinemann, 1931). (incluse traduction de *Les Clefs de la mort*)

La Nuit des fantômes, conte pour enfants (Paris : Plon, 1976).

Histoires de vertige (Paris : Éd. Seuil, 1984).

Ralph et la quatrième dimension (Paris : Flammarion, 1991).

I.2.4. Œuvres autobiographiques

Quand nous habitons tous ensemble, Oeuvres Nouvelles, No. 2 (New York : Éditions de la Maison Française, 1944).

Partir avant le jour (Paris : Grasset, 1963). Eng. Translation: *To Leave Before Dawn*, tr. Anne and Julian Green (New York: Harcourt, Brace and World, 1967), *The Green Paradise*, tr. Anne and Julian Green (New York, London: Marion Boyars, 1992).

Mille chemins ouverts (Paris: Grasset, 1964). Eng. Translation : *War at Sixteen*, tr. E. Cameron (New York, London: Marion Boyars, 1993).

Terre Lointaine (Paris: Grasset, 1966). Eng Translation : *Love in America*, tr. E. Cameron (New York, London: Marion Boyars, 1994).

Jeunesse (Paris: Plon, 1974). Eng. Translation : *Restless Youth*, tr. E. Cameron (New York, London: Marion Boyars, 1996).

Ce qu'il faut d'amour à l'homme (Paris: Plon 1978).

La Fin d'un monde (Paris : Éd. Seuil, 1992).

Jeunes Années I & II (Paris : Éd. Seuil, 1984).

I.2.5. Journal

Journal I, 1928-34 {*Les Années faciles*} (Paris : Plon, 1938).
Journal II, 1925-39 {*Derniers beaux jours*} (Paris : Plon, 1939).
Journal III, 1940-2 {*Devant la porte sombre*} (Paris : Plon, 1946).
Journal IV, 1943-45 {*L'œil de l'ouragan*} (Paris : Plon, 1949).
Journal V, 1946-50 {*Le Revenant*} (Paris : Plon, 1951).
Journal VI, 1950-4 {*Le Miroir Intérieur*} (Paris : Plon, 1955).
Le Bel Aujourd'hui, Journal {VII}, 1955-8 (Paris : Plon, 1958).
Vers l'invisible, Journal {VIII}, 1958-66 (Paris : Plon, 1967).
Ce qui reste du jour, Journal {IX}, 1966-72 (Paris : Plon, 1972).
La Bouteille à la mer, Journal {X}, 1972-6 (Paris : Plon, 1976).
La terre est si belle, Journal {XI}, 1976-8 (Paris : Éd. Seuil, 1982).
La Lumière du monde, Journal {XII}, 1978-81 (Paris : Éd. Seuil, 1983).
L'Arc-en-ciel, Journal {XIII}, 1981-4 (Paris : Éd. Seuil, 1984).
L'Expatrié, Journal {XIV}, 1984-90 (Paris : Éd. Seuil, 1958).
L'Avenir n'est à personne, Journal {XV}, 1990-2 (Paris : Fayard, 1993).
On est si sérieux quand on a dix-neuf ans... Journal {XVI}, 1919-24 (Paris : Fayard, 1993).
Pourquoi suis-je moi ? Journal {XVII}, 1993-6 (Paris : Fayard, 1996).
Le Grand Large du soir, 1997-1998 (Paris : Flammarion, 2006).
Souvenirs des jours heureux, (Paris : Flammarion, 2007).

I.2.6. Journal Illustré

Dans la gueule du temps, Journal illustré, 1972-6 (Paris : Plon, 1978).
Villes, 1920-1984 (Paris : Éd. Seuil, 1985).
Journal du voyageur (Paris : Éd. Seuil, 1990).

I.2.7. Théâtre

Sud (Paris : Plon, 1953). Eng. Version : *South*, Julian Green (London : Elek Books, 1955, New York, London : Marion Boys, 1991).
L'Ennemi (Paris: Plon, 1954). Eng. Translation : *The Enemy*, tr. B. Spraight (London: BBC Publications, 1957).
L'Ombre (Paris: Plon, 1956).
L'Automate (Paris : Éd. Seuil, 1985).
Demain n'existe pas (Paris : Éd Seuil, 1985).

I.2.8. Adaptations

Inigo (Scènes de vie de St Ignace de Loyola). Écrit en 1947. Publié dans Julien Green, *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », III (Paris : Gallimard, 1973).

Je est un autre. Script pour radio avec Éric Jourdan. *La Parisienne*, octobre et novembre 1954.

La Dame de pique, adaptation de la nouvelle de Pouchkine, par Julien Green et Éric Jourdan. Publié dans Julien Green, *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », III (Paris : Gallimard, 1973).

La mort d'Ivan Ilitch, (Tolstoï), adaptation par Julien Green et Éric Jourdan. Publié dans Julien Green, « Bibliothèque de la Pléiade », III (Paris : Gallimard, 1973).

Dionysos ou la chasse aventureuse (Paris : Éditions l'Atelier contemporain, 1994).

I.2.9. Autres Œuvres

Pamphlet contre les catholiques de France (Paris: Revue des Pamphlétaires, Octobre 15, 1924 sous le pseudonyme de Théophile Delaporte). Réédité en 1963 (Plon) sous le nom de Julien Green et avec la préface de Jacques Maritain.

Suite anglaise (Paris : Les Cahiers de Paris, 1927).

Un Puritain homme de lettres : Nathaniel Hawthorne (Paris : Éd. des Cahiers Libres, 1928).

Préface de J.J. Surin, Correspondance (Paris : Desclée de Brouwer, 1966).

Que sommes-nous ? Discours de réception à l'Académie française (Paris : Plon, 1972).

Liberté (Paris : Julliard, 1974). *Liberté chérie* (Paris, Éd. Seuil, 1989).

Une grande amitié (correspondance avec Jacques Maritain) (Paris : Plon, 1979). *Jacques Maritain Vivant* (Paris: Gallimard, 1982).

Eng. Translation: *The Story of Two Souls*, tr. Henry/Jourdan (Fordham U.P., 1988).

Frère François (Paris: Seuil, 1983). Eng. Translation: *God's Fool: The Life and Times of Francis of Assisi*, tr. P. Heinneegg (London: Harper Collins, 1993).

Paris (Paris: Aux éditions du Champ Vallon, 1983). Eng translation: *Paris*, tr. J.A. Underwood (New York, London: Marion Boyars, 1993).

Le Langage et son double, The Language and its Shadow (Paris: Éd. Seuil, 1987).

L'homme et son ombre (Paris : Ed. du Seuil, 1991).

The Apprentice Writer (New York, London: Marion Boyars, 1993).

II. Œuvres de Green en anglais

II.1. Nouvelles et Contes en anglais

The Apprentice Psychiatrist, University of Virginia Magazine, 63, May 1920, pp. 334-46. Traduction française: *L'Apprenti psychiatre*, tr. Éric Jourdan (Paris : Le Livre de Poche, 1977). Préface de Julien Green.

II.2. Œuvres autobiographiques en anglais

Memories of Happy Days (New York : Harper, 1942, London : Dent, 1944).
Memories of Evil Days (Charlottesville: University Press of Virginia, 1976).

II. 3. Traductions en anglais du journal

Julian Green, *Personal Record*, 1928-39, tr. J. Godefroi (New York: Harper, 1939, London: Hamish Hamilton, 1940).
Julian Green, *Diary*, 1928 -57, tr. Anne Green (New York: Harcourt, Brace and World, 1964, London: Collins and Harvill Press, 1964).

III. Traductions en anglais

Works of Charles Péguy:

Julian and Anne Green, *Basic Verities*, (New York: Pantheon Books, 1943). *Men and Saints* (New York: Pantheon Books, 1943).

Julian Green, *God Speaks* (New York: Pantheon Books, 1943).

Julian Green, *The Mystery of the Charity of Joan of Arc* (New York: Pantheon Books, 1950).

IV. Traductions en français

Merveilles et démons (Paris: Éd. Seuil, 1991). Traduction des histoires de Lord Dunsany.

V Etudes sur Green

V.1. Articles antérieurs à 1980

- Alter, Jean, Julien Green : « The Structure of the Catholic imagination », in *The vision obscured. Perceptions of some twentiethcentury catholic novelists* (New York, Fordham University Press, 1971), pp.151-185.
- Batchelor, R.E. « L'art de l'allusion dans Moïra », in *Nottingham French Studies*, mai 1966, pp.40-49.
- Batchelor, R.E. « Julien Green's Épaves », *Essays in French Literature*, n° 10, novembre 1973, pp.23-39.
- Bernier, Fernand, « Le sentiment religieux chez Julien Green d'après ses ouvrages », *Revue de l'Université de Laval*, tome 17, n° 5, janvier 1963, pp.420-444 ; n° 6, février 1963, pp.520-538 ; n° 7, mars 1963, pp.611-633 ; n° 8, avril 1963, pp.716-730.
- Blanchard, Pierre, « L'éducation biblique de Julien Green », *Bible et vie chrétienne*, juillet-août 1963, pp.72-85.
- Blanchet, André, « Le Nouveau roman de Green [L'Autre] » in *Études*, 334, X, 1971.
- Blot, Jean, « Romans. Le voyage romanesque de Julien Green », *La Nouvelle Revue Française*, mars-avril 1971, pp.98-103.
- Boisdeffre, Pierre de, « Julien Green entre Eros et la Grâce », *La Revue de Paris*, 75e année, n° 5, mai 1968, pp.55-63.
- Boisdeffre, Pierre de, « Julien Green et la Grâce », *Cahiers littéraires de l'ORTF*, 7e année, n° 1, 29 septembre-12 octobre 1968, pp.24-26.
- Boisdeffre, Pierre de, « Les deux visages de Julien Green », *Les Nouvelles Littéraires*, 48e année, n° 2208, 15 janvier 1970, pp.1 et 11.
- Boisdeffre, Pierre de, « Le portrait de la semaine. Julien Green : Écrire est ma raison d'être. Ne pas écrire me tuerait », *Les Nouvelles littéraires*, 49e année, n° 2277, 14 mai 1971, p.3.
- Bonnefoy, Claude, « Des écrivains chasseurs d'images », *Arts*, 14-20 novembre 1962.
- Cabanis, José, « Julien Green et le royaume de Dieu », *La Table ronde*, n° 172, mai 1962, pp.53-59.
- Chapelan, Maurice, « Les trois visages de Julien Green », *Le Figaro Littéraire*, n° 1240, 23 février-1er mars 1970, p. 24.
- Cluny, Claude-Michel, « Julien Green. Eros et Virginie », *La Nouvelle Revue Française*, tome 28, n° 163, juillet 1966, pp.107-111.
- Cluny, Claude-Michel, « Julien Green, un auteur qui n'a pas d'âge », *Le Magazine Littéraire*, n° 37, février 1970, p.35.

- Collet, Paulette, « Une nouvelle Phèdre : Adrienne Mesurat », *La Revue de l'Université de Laval*, octobre 1964, pp. 139-143.
- Cooper, Nina, « Obsessive elements in Julian Green's short stories : Early Essays in style », *Studies in short Fiction*, tome X, n° 2, printemps 1973, pp. 149-158.
- Decoin, Didier, « Julien Green ou la vraie joie », *Les Nouvelles Littéraires*, 50e année, n° 2356, 20-26 novembre 1972, p. 7.
- Deviver, Jean, « Green, grand classique d'aujourd'hui », *La revue nationale*, XLIV, Bruxelles, 1972.
- Eck, Marcel, « La genèse d'une angoisse. Essai de psychanalyse de Julien Green », *La Table ronde*, n° 196, mai 1964, pp. 130-144.
- Fabre-Luce, Anne, « Pari pour l'invisible », *La Quinzaine Littéraire*, n° 101, 1-15 septembre 1970, pp. 7-8.
- Fabre-Luce, Anne, « La grâce », *La Quinzaine Littéraire*, n° 115, 1-15 avril 1971, pp. 8-9.
- Fabre-Luce, Anne, « Le sexuel aux prises avec le religieux », *La Quinzaine Littéraire*, n° 267, 16-30 novembre 1977, p.6.
- Fernandez, Dominique, « Comment on devient homosexuel », *La Quinzaine Littéraire*, n° 2, 1er avril 1966, pp. 6-7.
- Fernandez, Dominique, « Introduction à la psychobiographie », in *Incidences de la psychanalyse, Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 1, printemps 1970, pp. 33-48.
- Fitch, Brian T., « Aspects de la genèse d'une œuvre onirique : les hallucinations et le rêve chez Bernanos et Julien Green », *Études bernanosiennes*, n° 8, *Revue des Lettres Modernes*, n° 153-156, 1967 (2), pp.5-33.
- Fumet, Stanislas, « Julien Green », *Renaissance de Fleury*, numéro spécial, 19e année, n° 75, octobre 1970, pp. 1-5.
- Galey, Mathieu, « Julien Green, audace et sérénité », *Arts*, 4-10 mai 1960.
- Galey, Mathieu, « L'âme sauvage de Julien Green », *L'Express*, n° 859, 4-10 décembre 1967, pp. 46-47.
- Galey, Mathieu, « Julien Green, le pêcheur d'instant », *L'Express*, n° 994, 27 juillet-2 août 1970, p. 58.
- Galey, Mathieu, « Julien Green contre son âme », *L'Express*, n° 1023, 15-21 février 1971, pp.63-64.
- Galey, Mathieu, « L'homme invisible », *L'Express*, n° 1098, 24-30 juillet 1972, pp. 48-49.
- Galey, Mathieu, « Julien Green : le feu sous la cendre », *L'Express*, n° 1329, 27 décembre 1976-2 janvier 1977, p. 18.
- Gennart, Jean, « Julien Green et la musique », *La Nouvelle Revue pédagogique*, septembre 1967, pp. 36-45.
- Gruson-Karplus, Anne de, « Esthétique de l'imaginaire dans les romans de Julien Green », *The French Review*, tome 35, n° 6, mai 1962, pp. 539-545.
- Guiomar, Michel, « Préface à une topo-analyse de Julien Green : l'incendie de Mont-Cinère », *Revue d'Esthétique*, janvier-mars 1967, pp. 74-87.

- Guyotat, PP. « Sur le Pamphlet contre les catholiques de France de Green' in *Arts*, 905, Paris, 27 février 1967.
- Hebblethwaite, Peter, « The Murmur of God" in *The Times Supplement*, LXXVI, 1977.
- Ignatius, Mary Ann, « Green as a novelist of love » in *Bulletin of the Rocky Mountain Modern Language Association*, XXVI, 1972, pp. 47-51.
- Jouhandeau, Marcel , « Green l'inaccessible » in *Le Figaro Littéraire*, 4 juin 1971.
- Juin, Hubert, « Les Deux royaumes » in *Le Figaro Littéraire*, 31 mai 1972.
- Kanters, Robert, « Du côté de Montaigne et du côté d'Augustin », *La Revue de Paris*, n° 3, mars 1966 , pp. 114-123.
- Kanters, Robert, « Un romancier de l'Intemporel », *Les Cahiers Littéraires de l'ORTE*, 8e année, n° 3, 9-22 novembre 1969, pp. 25-26.
- Kanters, Robert, « Les trois vocations de Julien Green », *Le Figaro Littéraire*, n° 1471, 27 juillet 1974, p.9.
- Kanters, Robert, « La Lumière de Green » in *Le Figaro Littéraire*, 24 juin 1972.
- Kyria, Pierre, « Julien Green et le mal d'aimer », *Le Magazine Littéraire*, n° 50, mars 1971, pp. 30-32.
- Lebrech, Jean, « Le 'Royaume invisible' dans le Journal de Green » in *Missions et démarches de la critique*. Mélanges offerts au professeur J. A. Vier, Paris, Klincksieck, 1973.
- Maritain, Jacques, « Fidélité à l'esprit », *Renaissance de Fleury*, 19e année, n° 75 (numéro spécial), octobre 1970, pp. 13-14.
- Mauriac, François, « Julien Green : Dieu l'habite », *L'Express*, 23 juin 1960.
- Mauriac, François, « Green vu par Mauriac », *Le Figaro Littéraire*, n° 1382, 11 novembre 1972, pp. 13-16.
- Michel, Jacqueline, « Les silences dans le théâtre de Julien Green », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 78e année, n° 2, mars-avril 1978, pp. 231-248.
- Mor, Antonio, « L'esperienze religiosa di Julien Green », *Rivista di storia e letteratura religiosa*, n° 1, 1972, pp. 42-57.
- Mouton, Jean, « Les visions de Julien Green », *Les Nouvelles Littéraires*, 48e année, n° 2220, 9 avril 1970, p. 6.
- Mouton, Jean, « Un romancier de l'au-delà : Julien Green », *Les Nouvelles Littéraires*, 50e année, n° 2346, 1-17 septembre 1972, p. 5.
- Navarre, Yves, « Julien Green de la réprobation au salut », *Les Nouvelles Littéraires*, 55e année, n° 2568, 20-27 janvier 1977, p.7.
- O'Dwyer, Michael, « La Passion de l'argent chez François Mauriac et Julien Green », in *François Mauriac et l'observation des passions*, Paris, éd. Séailles, Centre National du Livre, 1966, pp. 15-29.
- Parias, Louis-Henri, « Le regard de Julien Green », *France Catholique Ecclesia*, 8 mars 1974, p. 2.
- Pihan, Yves, « Le monde intérieur de Julien Green d'après son Journal », *L'École des Lettres*, 17 juin 1972, pp. 3-4 et 49-51.
- Piriou, Jean-Pierre, « Julien Green et l'Amérique », *South Atlantic Bulletin*, tome 42, n° 1, janvier 1977, p. 90.

- Pop, Rodica, « Conditia personajelor in romanele lui Julien Green » (« La condition des personnages dans les romans de Julien Green »), *Echinox* nos 9-10, 1975, pp. 14.
- Pop, Rodica, « Mister si ambiguitate in romanele lui Julien Green » (« Mystère et ambiguïté dans les romans de Julien Green »), *Steana*, n° 2, 1976, pp. 48-49.
- Pop, Rodica, « Julien Green entre le souvenir et le rêve », *Studia Universitatis « Babes-Bolyai »*, seria *Philologia*, n° 2, 1977, pp. 53-61.
- Pop, Rodica, « Julien Green romancier visionnaire », in *Points de vue sur le roman contemporain*, Univ. « Babes-Bolyai », Cluj, Roumanie, 1978, pp. 40-48.
- Poulet, Georges, « L'Univers double de Julien Green », *Preuves*, 17e année, n° 200, octobre 1967, pp. 18-33.
- Prévost, Jean-Laurent, « Julien Green ou l'éveil d'une sensibilité », *Livres et Lectures*, mai 1963, pp. 265-267.
- Prévost, Jean-Laurent, « Le Drame spirituel », *La Table ronde*, Paris, juillet-août 1956.
- Renard, Agnès, « Monsieur Edme ou le Maître de ténèbres. Un type littéraire : Minuit de Julien Green », *La Vie Spirituelle* (Supplément), n° 589, avril 1972, pp. 257-265.
- Ricaumont, Jacques de, « Green à travers ses derniers livres », *Revue des deux mondes*, Paris, juillet-septembre 1978, pp. 358-366.
- Rinaldi, Angelo, « Les chuchotis de Phèdre », *L'Express*, n° 1200, 8-14 juillet 1974, pp. 16-17.
- Rose, Marilyn Gaddis, « Julien Green, bilingual novelist », *Et coetera*, juin 1964, pp. 165-173.
- Rose, Marilyn Gaddis, « The Journal of Julien Green », *French Review*, avril 1966, pp. 694-702.
- Rose, Marilyn Gaddis, « Bilingual insight : Language as deception in Beckett and Julien Green », in *Actes du VIe Congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée*, Stuttgart, éd. Erich Bieber, 1975, pp. 785-788.
- Rose, Marilyn Gaddis, « Le catholicisme évangélique de Julien Green : lecture d'un texte hermétique », in *Éthique et esthétique dans la littérature française du XXe siècle*, Saratoga, Californie, 1978, pp. 165-172.
- Rousseaux, André, « Julien Green et l'aventure du salut », *Le Figaro Littéraire*, 7 mai 1960.
- Saint Jean, Robert de, « Green et l'évangile du feu », *Revue des deux mondes*, Paris, juillet-septembre 1974, pp. 57-69.
- Saint Jean, Robert de, « Green, l'œuvre jusqu'aux racines », *Le Magazine Littéraire*, n° 69, octobre 1972, pp. 11-13.
- Sémolué, Jean, « Les Constantes de Julien Green. Du Pamphlet contre les Catholiques à Partir avant le Jour », *Esprit*, n° 321, octobre 1963, pp. 434-444.
- Sémolué, Jean, « Le fantastique dans les romans de Julien Green », *Le Français dans le monde*, n° 52, octobre-novembre 1967, pp. 29-34.
- Senart, Philippe, « Le Sud : de Julien Green à Henri Bosco », *Combat*, 17 février 1966.

- Tchalekian, Chavarche, « La réconciliation des conflits spirituels et charnels dans L'Autre de Julien Green », *Humanities Association Review*, vol. 27, n° 3, Ottawa, été 1976, pp. 276-284.
- Tchalekian, Chavarche, « Julien Green's L'Autre : A Test of Faith » in *Proceedings of the Pacific Northwest Conference on Foreign languages*, Pullman, WA 1976, 27 :1, pp. 43-45.
- Van Doninck, Monique, « Similitudes et différences entre le Journal et les ouvrages autobiographiques de Julien Green », *Revue des Langues vivantes*, t. 37, n° 3, Bruxelles, 1971, pp. 299-304 .
- Vier, Jacques, « Les Préfaces de Green » in *Littérature à l'emporte-pièce*. Sixième série, Paris, éditions du Cèdre, 1972.
- Vier, Jacques, « Un grand roman de Green [L'Autre] », in *Littérature à l'emporte-pièce*. Sixième série, Paris, Éditions du Cèdre, 1972, pp. 127-130.
- Wildgen, Kathryn E., « Patterns of myth in Julien Green's Léviathan », *South Central Bulletin*, tome 34, n° 3, octobre 1974, p.115.
- Wildgen, Kathryn E., « La qualité mythique de Léviathan de Julien Green », *Comptes rendus de l'Athénée Louisianais*, 1974-1975, pp. 43-48.

V.2. Articles postérieurs à 1980

- Anderson Kristine, « Julien Green », in *Bilingualism in the self-imaging of Julien Green*, Anaïs Nin and Karen Blixen, Sam Houston State University Press, 1983.
- Apeldoorn Jo van, « Symbolisation sonore chez Green : le chant des rainettes », in *Pratiques de la description*, Amsterdam : Rodopi, 1982, pp. 225-253.
- Arrouye Jean, « Sous le regard de Léviathan : les paysages photographiques de Julien Green », in *Impressions du Musée Granet*, n° 6 (analyse de l'exposition des photographies prises par Julien Green de septembre 1997), Aix-en-Provence, 1991.
- Assayas Michka, « Les contes de Green », in « *Le Cahier-livre* » de Libération, 23 février 1993.
- Assouline, Pierre (entretien), « Julien Green, 93 ans, nous parle de son siècle », in *Lire* (« Paroles »), n° 216, septembre 1993, pp. 22-29.
- Auroy-Mohn, Carole, « L'écriture du crépuscule », in *Formes de l'Écriture autobiographique dans l'œuvre de Julien Green*, textes réunis par Daniela Fabiani, Turin, L'Harmattan Italia, 2003.
- Auroy-Mohn, Carole, « Les remuements de l'obscur. Chaque homme dans sa nuit, de Julien Green », in *Les Représentations littéraires de la sainteté, du Moyen-Âge à nos jours* (actes du colloque international de l'Université Paris XII-Val-de-Marne, septembre 2002), dir. Elisabeth Pinto-Mathieu, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. Lettres françaises, 2006, p. 209-224.

- Auroy-Mohn, Carole, « Les blessures de la parole dans L'Autobiographie greenienne », dans *Julien Green. Non-dit et ambiguïté* (actes du colloque international organisé à l'Université de Poitiers, 13-15 septembre 2001), dir. Marie-Françoise Canérot et Michèle Raclot, L'Harmattan, coll. Critiques littéraires, 2007, p. 145-167.
- Babin, Isabelle, « L'insolite dans le théâtre de Green », in *Julien Green et l'insolite*, Actes du colloque international de Paris IV-Sorbonne, 22-23 septembre 1995, Presses de l'Université d'Athens, Géorgie, USA, 1998, p. 55-65.
- Bercegol, Fabienne, « Présence du corps dans Léviathan », in *Autour de Julien Green. Au cœur de Léviathan*, textes réunis par la S.I.E.G., Presses universitaires de Besançon, 2000.
- Bianciotti, Hector, « Julien Green entre chien et loup », *Le Nouvel Observateur*, n° 966, 13 mai 1983, pp.57-58.
- Blot-Labarrère, Christiane, « Green, Léviathan », in *L'École des Lettres II*, Paris, LXXVII, 15, 15 juin 1986, pp. 15-24.
- Bordier, Edmond, « Frère François » in *La Pensée catholique*, XXXVII, 206, Paris, sept.-oct. 1983.
- Bourdil, Pierre-Yves, « L'anamorphose des êtres : le thème de l'Autre dans Léviathan de Julien Green », in *Lectures de Julien Green*, Actes du colloque international de l'Université du Maine, 19 et 20 mars 1993, Presses Universitaires de Géorgie, USA, 1994.
- Bourdil, Pierre-Yves, « Qu'est-ce que l'insolite ? » in *Julien Green et l'insolite*, Actes du colloque international de l'Université de Paris-IV Sorbonne, 22-23 septembre 1995, Presses de l'Université d'Athens, Géorgie, USA, 1998, pp. 5-13.
- Bourgain, Jean-François, « L'Expérience du fleuve dans l'œuvre romanesque de Green » in *Julien Green, études réunies par Jean Touzot, Littératures contemporaines*, 4, Paris, Klincksieck, 1997, pp. 95-111.
- Bourgain, Jean-François, « Espace et drame intérieur dans Léviathan », in *Autour de Julien Green. Au cœur de Léviathan*, textes réunis par la S.I.E.G., Presses universitaires de Besançon, 2000.
- Bourgain, Jean-François, « Partir avant le jour. Une écriture de l'énigme et de l'étrangeté », in *Formes de l'écriture autobiographique dans l'œuvre de Julien Green*, textes réunis par Daniela Fabiani, Turin, L'Harmattan Italia, 2003.
- Bouvier, M., « La prédestination dans Chaque homme dans sa nuit. Une question de regard », in *Roman 20-50*, n° 13, 1992, pp. 225-235.
- Bouvier, Michel, « La Conversion de Green » in *Mélanges de science religieuse*, LVI, 3, janvier-mars 1999, pp. 61-72.
- Brenner, Jacques, « Green, plein Sud. Itinéraires d'une âme déchirée », *Le Figaro Littéraire*, 29 mai, 1989.
- Brown, John L., « Les Étoiles du Sud », *World Literature Today*, Norman, Oklahoma, LXIV, 1990, pp. 438-439.
- Brown John L., « Dixie », *World Literature Today*, Norman, Oklahoma, LXIX, 1995, pp. 549-550.

- Brudo, Annie, « Les Pays lointains de Green, un spleen venu d'ailleurs », *Il Pensiero Politico*, XXVI, 1993, pp. 149-159.
- Brudo, Annie, « Le Descriptif dans la Trilogie de l'horrible chez Green », *Roman Studies*, XVII, 1999, pp. 131-149.
- Brudo, Annie, « Images et métamorphoses du moi chez Julien Green nouvelliste », in *Formes de l'écriture autobiographique dans l'œuvre de Julien Green*, textes réunis par Daniela Fabiani, Turin, L'Harmattan Italia, 2003.
- Cabanis, José, « Une œuvre inclassable et solitaire », *Le Figaro Littéraire*, 3 septembre 1993, p.3.
- Cabanis, José, « Green et ses contemporains. Le cas Mauriac », in *Julien Green*, études réunies par Jean Touzot, Littératures contemporaines, Paris, Klincksieck, 1997, pp. 9-33.
- Calle-Gruber, Mireille, « Le Récit et ses doubles ou le palimpseste de Varouna », in *Actes du colloque international Culture et pays dans l'œuvre de Julien Green*, 12-14 mai 1988, Lyon, Université de Lyon III, 1989, pp. 192-203.
- Caméron, Eluan, « Julian Green », *London Magazine*, XXXVIII, février-mars 1999, pp. 70-72.
- Canérot, Marie-Françoise, « Le Bonheur selon Julien Green », *Nouveaux Cahiers François Mauriac*, n° 6, Grasset, 1998.
- Canérot, Marie-Françoise, « Faut-il avoir peur de la beauté ? (De quelques romans de Julien Green) », in *François Mauriac et les romanciers de l'inquiétude de 1914 à 1945. Actes du colloque international Paris-IV Sorbonne (26-29 sept. 1990)*, Paris, Grasset, 1991, pp. 189-200.
- Canérot, Marie-Françoise, « La Nouvelle, source de la création romanesque chez Green », in *Lectures de Julien Green*, Actes des Journées Julien Green de l'Université du Maine, 19 et 20 mars 1993, Presses Universitaires de Géorgie, USA, 1994.
- Canérot, Marie-Françoise, « Le Devoir de mémoire dans le Journal de Julien Green (1926-1971) », in *Le Travail de la mémoire*, Actes du colloque international de Savannah, 7,8,9 avril 1997, Presses universitaires de Lille III, 2000.
- Canérot, Marie-Françoise, « Et si écrire était vivre » in *Julien Green, études réunies par Jean Touzot, Littératures contemporaines*, 4, Paris, Klincksieck, 1997, pp. 127-140.
- Canérot, Marie-Françoise, « Les Premiers romans de Green, un réalisme insolent et insolite » in *Julien Green et l'insolite*, Actes du colloque international de l'Université de Paris IV-Sorbonne, 22-23 septembre 1995, Presses de l'Université de Géorgie, USA, 1998, pp. 67-79.
- Canérot, Marie-Françoise, « Léviathan : une écriture de la mélancolie », in *Autour de Julien Green. Au cœur de Léviathan*, textes réunis par la S.I.E.G., Presses universitaires de Besançon, 2000.
- Canérot, Marie-Françoise, « Écriture de la vie et de la mort dans Le Visionnaire », *Mélanges de science religieuse*, LVIII, 3 juillet-sept. 2001, pp. 13-24.

- Canérot, Marie-Françoise, « Julien Green ou l'impossibilité de sortir de la fiction », in *Formes de l'écriture autobiographique dans l'œuvre de Julien Green*, textes réunis par Daniela Fabiani, Turin, L'Harmattan Italia, 2003.
- Catelain, Valérie, « La Musique dans l'œuvre romanesque de Green. Une porte ouverte sur l'absolu », *Roman* 20/50, 26 décembre 1998, pp. 117-128.
- Catelain, Valérie, « La transparence du silence », in *Autour de Julien Green. Au cœur de Léviathan*, textes réunis par la S.I.E.G., Presses universitaires de Besançon, 2000.
- Catelain, Valérie, « Résurgence de l'Ailleurs et voie initiatique dans les nouvelles de Julien Green », in *Le Travail de la Mémoire*, Actes du colloque international de Savannah, 7, 8, 9 avril 1997, Presses universitaires de Lille III, 2000.
- Catelain, Valérie, « Paris et Épaves, écriture poétique et géographie de l'âme », *Mélanges de science religieuse*, LVIII, 3, juillet-sept. 2001, pp. 87-98.
- Catelain, Valérie, « Quand nous habitons tous ensemble : d'une conception stéréotypée du genre autobiographique à la libre expression de l'éveil d'une conscience », in *Formes de l'écriture autobiographique dans l'œuvre de Julien Green*, textes réunis par Daniela Fabiani, Turin, L'Harmattan Italia, 2003.
- Chalendar, P., « Penser le corps : l'œuvre de Julien Green », in *Foi et Vie*, vol. 87, n° 2, 1988, pp. 71-79.
- Combaz, Christiane, « Le Journal d'une âme », *Le Figaro Littéraire*, 3 septembre 1993, p.3.
- Coutagne, Denis, « Frère François » in *Julien Green*, études réunies par Jean Touzot, *Littératures contemporaines*, 4, Paris, Klincksieck, 1997, pp. 209-229.
- D'Ambrosio Mazzioli, A.M., « Julien Green tra angostia e speranza », in *Humanitas Brescia*, vol.36, n° 1, 1983, pp. 52-68.
- Delorme, Marie-Laure, « L'Enfance du Sud », *Le Magazine Littéraire* (« Romans »), avril 1995.
- Derivière, Philippe, « La Genèse du roman selon Green », *La Nouvelle Revue française*, 454, nov. 1990.
- Desprez, Florence, « Lecture anthropologique de Mont-Cinère de Julien Green », *Recherches sur l'Imaginaire*, n° 15, (Université d'Angers, 1986), pp. 97-115.
- Doering, Bernard, « Jacques Maritain, Georges Bernanos and Julien Green on the Mystery of Suffering and Evil », in *Religion and Literature*, vol. 17, n° 3, 1985, pp. 37-55.
- Dottin, Hélène, « Mourir, dormir, rêver, vivre peut-être... L'Autre sommeil ou une écriture poétique de l'inquiétude métaphysique », *Mélanges de science religieuse*, LVIII, 3, juillet-sept. 2001, pp. 47-55.
- Dottin, Hélène, « L'Autre, l'autre et son miroir » in *Julien Green et l'insolite*, Actes du colloque international de l'Université de Paris-IV Sorbonne, 22-23 septembre 1995, Presses Universitaires de Géorgie, USA, 1998, pp. 121-131.
- Dottin, Hélène, « La chipie au livre noir, un personnage de tragi-comédie », in *Autour de Julien Green. Au cœur de Léviathan*, textes réunis par la S.I.E.G., Presses universitaires de Besançon, 2000.

- Dottin, Hélène, « Partir avant le jour : poétique romanesque de l'autobiographie », in *Formes de l'écriture autobiographique dans l'œuvre de Julien Green*, textes réunis par Daniela Fabiani, Turin, L'Harmattan Italia, 2003.
- Dupont, Jacques, « Adrienne à corps perdu », in *Actes du colloque international Cultures et pays dans l'œuvre de Julien Green*, 12-14 mars 1988, Presses de l'Université de Lyon III, 1989, pp. 2-12.
- Durand, François, « Julien Green, le temps et l'éternité », *La Licorne*, Université de Poitiers, n° 7, 1983).
- Durand, François, « Les écrivains anglophones dans le Journal de Julien Green », in *Julien Green, études réunies par Jean Touzot, Littératures contemporaines*, 4, Paris Klincksieck, 1997, pp. 113-114.
- Durand, François, « Les romans du salut », in *Lectures de Julien Green*, Actes du colloque international de l'Université du Maine, 19-20 mars 1993, Presses de l'Université de Géorgie, 1994.
- Dyé, Michel, « La peinture de la misère humaine dans Adrienne Mesurat », in *Autour de Julien Green. Au cœur de Léviathan*, textes réunis par la S.I.E.G., Presses universitaires de Besançon, 2000.
- Dyé, Michel, « Fantasmies et imaginaire dans L'Ombre de Julien Green », *Théâtres du monde*, Cahier n° 12, Rêves et cauchemars au théâtre, Association de recherches Internationales sur les Arts du Spectacle, Université d'Avignon, 2002, pp. 157-161.
- Eoche-Duval, Y., « Remarques sur la troisième partie du Voyageur sur la terre de Julien Green », *Revue de l'Institut Catholique de Paris*, n° 22, 1987, pp. 107-115.
- Erzgraber, Ursula, « Le Miroir dans Moïra », in *Actes du colloque international Cultures et pays dans l'œuvre de Julien Green*, 12-14 mai 1988, Presses de l'Université de Lyon III, 1989, pp. 22-37.
- Ezine, Jean-Louis (entretien), « Les Confessions d'un spectateur du siècle, Green à tous les temps », *Le Nouvel Observateur* (« Livres »), 9-15 septembre 1993, pp. 94-95.
- Fabiani, Daniela, « Épaves de Julien Green et Le Vent noir de Paul Gadenne, une parenté spirituelle et romanesque » in *Lectures de Julien Green*, Actes du colloque international de l'Université du Maine, 19-20 mars 1993, Presses de l'université de Géorgie, 1994, pp. 141-152.
- Fabiani, Daniela, « Partir avant le jour de Julien Green : une double symphonie du temps », in *Autour de Julien Green. Au cœur de Léviathan*, textes réunis par la S.I.E.G., Presses universitaires de Besançon, 2000.
- Fabiani, Daniela, « Une autobiographie singulière : L'histoire de Ralph », in *Formes de l'écriture autobiographique dans l'œuvre de Julien Green*, textes réunis par Daniela Fabiani, Turin, L'Harmattan Italia, 2003 .
- Fabiani, Daniela, « L'arte del Ritratto, nei Romanzi della « Follia » di Julian Green », in *Tra Parola e Immagine, Effigi, Busti, Ritratti nelle Forle Letterarie*, Actes du colloque de Macerata, Urbino, 3-4-5 avril 2001, organisé par Luciana Gentili et Patrizia Oppici, Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionali, Macerata, 2003.

- Fabiani, Daniela, « Una Geografia privilegiata : L'Italia e la sua Cultura nell'Opera di Julien Green », in *Quaderni di filologia e lingue romanze*, Centre de Recherche de l'Université de Macerata, Terza serie, 17, 2002.
- Ferrand, Brigitte, « Le Langage et son double », in *Europe*, 683, mars 1986.
- Fessier, Guy, « La Réutilisation romanesque d'un souvenir praxitélien », in *Le Travail de la Mémoire*, Actes du colloque international de Savannah, 7, 8, 9 avril 1997, Presses universitaires de Lille III, 2000.
- Fessier, Guy, « Le commentaire artistique dans le Journal de Green en octobre 1978 » in *Julien Green, études réunies par Jean Touzot, Littératures contemporaines*, 4, Klincksieck, 1997, pp. 151-161.
- Field, Trevor, « The Literary Significance of Dreams in the Novels of Julien Green », *Modern Language Review* (Cambridge, vol. 75, 1980), pp. 291-300.
- Forchetti, Maria Pia, « Rêveurs de maisons. Rêveurs de rêves. I castelli della notte di Julien Green », in *Dimore narrate. Spazio e immaginario nel romanzo contemporaneo*, Roma, éd. Bulzoni, 1988, pp. 123-149.
- Forrester, Viviane, « Julien Green ou la violence d'exister », *Le Monde*, 22 juillet 1994
- Forrester, Viviane, « Green au fil du temps », *Le Magazine Littéraire*, décembre 1992, pp. 72-73.
- Foucart, Claude, « Une Amérique à découvrir. Celle de Green », in *Exotisme et Création*, Actes du colloque international de Lyon III, 1983, Lyon, L'Hermès, 1985, pp. 93-103.
- Foucart, Claude, « Dire et se taire. Ecriture du péché » in *Lectures de Julien Green*, Actes des Journées Julien Green de l'Université du Maine, 19-20 mars 1993, Presses Universitaires de Géorgie, 1994, pp. 23-33.
- Foucart, Claude, Les Paysages de la passion chez Green et Mauriac », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 45, Paris, 1993.
- Foucart, Claude, « L'insolite et l'esthétique de la soudaineté », in *Julien Green et l'insolite*, Actes du colloque international de l'Université de Paris IV-Sorbonne, 22-23 septembre 1995, Presses de l'Université de Géorgie, USA, 1998, pp. 31-41.
- Foucart, Claude, « À la recherche de la mémoire ou le triomphe de la Méduse », in *Julien Green, Le Travail de la Mémoire*, colloque international de Savannah, 7, 8, 9 avril 1997, Presses universitaires de Lille III, 2000.
- Fournier, Guy, « Le roman du Spirituel. Réalisme métaphysique et algèbre des valeurs. A propos de Moïra de Julien Green », *Roman* 20-50, (Université de Lille III, 1989), pp.143-157.
- Frayssines, Jean-Pierre E., « Une sorte de merle blanc », in *Julien Green, études réunies par Jean Touzot, Littératures contemporaines*, 4, Paris, Klincksieck, 1997.
- Garcia Düttman, Alexander, « La Vision interrompue. Walter Benjamin sur Green », *Les Temps Modernes*, XLVII, 543, oct.1991, pp. 1-27.
- Garfitt, Toby, « Le Manteau du miséreux. Exil, écriture et traduction entre Varouna et Si j'étais vous... », *Mélanges de science religieuse*, LVIII, 3, juillet-sept.2001, pp. 39-46.

- Gendron, Elizabeth, « Green et le sens du surnaturel » in *Les Écrivains et le sacré. La vigne et le vin dans la littérature*, Actes du XIIe congrès de l'Association Guillaume Budé, Paris, Belles-Lettres, 1989, pp. 412-413.
- Gianolio, Valeria, « Green, 'L'être que j'étais alors, je le regarde aujourd'hui avec étonnement' », in *L'effeto autobiografico. Scritture e lettura del Siggetto nella letteratura europea*, Torino, Tirrenia Stampatori, 1990, pp. 147-170.
- Giesbert, Franz-Olivier (entretiens), « Julien Green : 'Dieu , c'est une omniprésence même pour les Athées' », *Le Figaro*, 11-12 mai 1996.
- Giesbert, Franz-Olivier, « Julien Green : Le rire contre le Diable », *Le Nouvel Observateur* (« Livres »), 24-30 juillet 1987, pp. 63-65.
- Glaudes, Pierre, « Narcisse au labyrinthe », *Roman* 20-50, 10 décembre 1990, pp. 87-103.
- Glaudes, Pierre, « Green et ses personnages », in *Construction /Déconstruction du personnage dans la forme narrative du XXe siècle*, sous la direction de F. Lioure, Clermont-Ferrand, Association des publications de la Faculté des Lettres et Sciences humaines, Centre de recherches sur les littératures modernes et contemporaines, 1993, X, pp. 39-59.
- Godo, Emmanuel, « La rencontre de Julien Green et d'Assise ; Hauts lieux de la spiritualité », *Mélanges de science religieuse*, LVIII, 3, juillet-sept.2001.
- Gosselin, Monique, « Une autobiographie singulière », in *Julien Green, études réunies par Jean Touzot, Littératures contemporaines*, 4, Paris, Klincksieck, 1997, pp. 163-180.
- Gosselin, Monique, « Topologie romanesque de Chaque homme dans sa nuit. Lieux, corps et sens », *Roman* 20-50, décembre 1990, pp. 27-51.
- Greilsamer, Laurent (entretien), « Un entretien avec Julien Green : 'L'avenir est à réinventer', *Le Monde* (« Débats »), 7 septembre 1993, p. 2.
- Grew, Astrid, « Les Couleurs et leur symbolique dans Moïra », in *Cultures et pays dans l'œuvre de Julien Green*, Presses de l'Université de Lyon III, 1988, p. 99-111.
- Grollier, Véronique, « Le Journal de Green. Une haute aventure de l'écriture », in *L'École des Lettres II*, Paris, LXXVII, 11-15 mars 1986, pp. 107-118.
- Grollier, Véronique, « Destins d'enfants, exils de princes », in *Actes du colloque international d'Angers*, 14-16 mai 1993, Presses de l'Université d'Angers, 1994, pp. 141-153.
- Grzybowska, Aleksandra, « Le prix de la responsabilité dans Moïra de Julien Green », in *Responsabilité et/ou gratuité de la littérature*, textes réunis par A. Ablamowicz, Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Slaskiego, 1996, pp. 176-186.
- Grzybowska, Aleksandra, « Le corps et la peinture dans Partir avant le jour de Green », in *De la palette à l'écritoire*, éd. M. Chefdor, Nantes, Joca Seria, 1997, V, 1, pp. 73-81.
- Guéraud, Jean-François, « Souvenirs et transformation romanesque de la chambre dans l'œuvre de Julien Green », in *Le Travail de la Mémoire*, Actes du colloque international de Savannah, 7, 8, 9 avril 1997, Presses universitaires de Lille III, 2000.

- Guissard, Lucien, « Green ou l'homme qui pense à autre chose », *Revue Générale de Bruxelles*, CXXXVI, 4, juillet-août 2001, pp. 45-50.
- Guyaux, Jacques, « Un grand roman du Sud profond » [Les Pays Lointains], *Revue Générale de Bruxelles*, CXXIII, 10 oct. 1987, pp. 105-106.
- Hell, Victor, « Vie de l'âme et présence de l'invisible. Réflexions sur l'attribution du prix littéraire Maximilien Kolbe-Reinhold Schneider à Green », in *Cultures et pays dans l'œuvre de Julien Green*, Presses de l'Université de Lyon III, 1989.
- Herpe, Noël, « Moïra de Julien Green ou l'Enfer de la pureté », *La Licorne* Université de Poitiers, n° 20, L'Obsession de la faute.
- Herpe, Noël, « Julien Green et le théâtre », *NRF*, 1995, pp. 100-110.
- Huré, Jacques, « Orient des êtres. Orient de l'être », in *Cultures et pays dans l'œuvre de Julien Green*, Presses de l'Université de Lyon III, 1989.
- Jean-Nesmy, Claude, « Les Pays Lointains », *Esprit et vie*, XCVII, 1987, pp. 526-527.
- Jura, Jean-Jacques, « Mystère de la Passion : Tradition de la Passion », *Roman* 20-50, 10 décembre 1990, pp. 65-74.
- Jura, Jean-Jacques, « Analyse intertextuelle de Joseph Day. Un moi livresque et multiple », in *Cultures et pays dans l'œuvre de Julien Green*, Presses de l'Université de Lyon III, 1989, pp. 174-181.
- Jura, Jean-Jacques, « Le Visionnaire et Si j'étais vous... Deux romans de l'extrême », in *Lectures de Julien Green*, Presses de l'Université de Géorgie, USA, 1994, pp. 153-159.
- Kissel, Myriam, « Julien Green et Edgar Poe », *Bulletin de la SIEG*, n° 3, SIEG (France) / Université de Géorgie (USA), décembre 1996.
- Kissel, Myriam, « Ville étrangère et imaginaire », in *Cultures et pays dans l'œuvre de Julien Green*, Presses de l'Université de Lyon III, 1989, pp. 148-154.
- Kissel, Myriam, « Les Structures familiales dans l'œuvre romanesque de Green », in *Lectures de Julien Green*, Actes du colloque international de l'Université du Maine, 19-20 mars 1993, Presses de l'Université de Géorgie, USA, 1994.
- Kissel, Myriam, « L'inquiétante étrangeté. Le rêve, structure de la création littéraire », in *Julien Green et l'insolite*, Actes du colloque international de Paris IV-Sorbonne, 22-23 septembre 1995, Presses Universitaires de Géorgie, USA, 1998, pp. 43-54.
- Kissel, Myriam, « Mémoire du rêve, connaissance de soi dans l'œuvre de Julien Green », in *Le Travail de la Mémoire*, Actes du colloque international de Savannah, 7, 8, 9 avril 1997, Presses universitaires de Lille III, 2000.
- Kyria, Pierre, « Un hymne au Sud profond [Les Pays Lointains] », *Le Magazine Littéraire*, 243, juin 1987, pp. 60-61.
- Kyria, Pierre, « Green vertigineux [Histoires de vertige] », in *Le Magazine Littéraire*, 205, mars 1984.
- Kyria, Pierre, « Green dans les marges du temps », in *Le Magazine Littéraire*, 313, sept. 1993, pp. 90-91.
- Lanavère, Alain, « Architectures religieuses dans le roman catholique du XXe siècle », *Travaux de Littérature*, XII, Paris, 1999, pp. 409-423.

- Lecquoy, E., « Le diable dans l'œuvre romanesque de Julien Green. Littérature et interprétation », *Revue de l'Institut Catholique de Paris*, n° 22, 1987, pp. 141-150.
- Leoncini Bartoli, Antonella, « 'Une langue est un commentaire humain sur la création'. Bilinguisme, traduction, auto-traduction, autant de commentaires sur la création ? », in *Formes de l'écriture autobiographique dans l'œuvre de Julien Green*, textes réunis par Daniela Fabiani, Turin, L'Harmattan Italia, 2003.
- Le Touzé, Philippe, « Julien Green : Léviathan (La Traversée inutile) : analyse d'une écriture artistique », *Prace Historycznoliterackie*, t. 24, Katowice 1987.
- Le Touzé, Philippe, « Les symboles de la mémoire dans Varouna », in *Le Travail de la Mémoire*, Actes du colloque de Savannah, 7, 8, 9 avril 1997, Presses universitaires de Lille III, 2000.
- Le Touzé, Philippe, « Le Premier rêve de Wilfred ou un train d'enfer », in *Roman* 20-50, 10 décembre 1990, pp. 75-86.
- Lévesque, Y., « Un étrange petit voyage de Julien Green : version romanesque, version autobiographique », *Études Littéraires du Québec*, vol. 17, n° 2, 1984, pp. 357-369.
- Lintvelt, J., « L'ouverture et l'ensemble dans Moïra de Julien Green », in *Cahiers de Recherches des Instituts Néerlandais de Langue et de Littérature françaises*, n° 11, 1984, pp. 49-61.
- Loddegaard, Anne, « Green, Le Voyageur sur la terre. Conte fantastique et allégorie janséniste », *Revue Romane*, XXXII, 1997, pp. 263-282.
- Loddegaard, Anne, « Le Fil du destin et le fil du récit. Métatexte et religion dans Green, Varouna », *Revue Romane*, XXXV, 2000, pp. 81-100.
- Maher, Eamon, « Julien Green, marginal dans le contexte littéraire français », *Bulletin de la SIEG* n° 4, éd. SIEG (France) / Université de Géorgie (USA), juin 1997.
- Maher, Eamon, « Léviathan : roman existentialiste ? », in *Autour de Julien Green. Au cœur de Léviathan*, textes réunis par la SIEG., Presses universitaires de Besançon, 2000.
- Mambrino, J., « La Traversée des apparences », *Études*, 389, 1998, pp. 521-534.
- Marcotte, Gilles, « Green, Schumann », in *Liberté*, 184, Montréal, août 1989, pp. 85-89.
- Masson, Pierre, « Mont-Cinère ou la parole calcinée », in *Lectures de Julien Green*, Actes des Journées Julien Green de l'Université du Maine, 19-20 mars 1993, Presses Universitaires de Géorgie, USA, 1994, pp. 101-111.
- Masson, Pierre, « Insolite, étrange, surnaturel dans Chaque homme dans sa nuit », in *Julien Green et l'insolite*, Actes du colloque international de Paris-IV Sorbonne, 22-23 septembre 1995, Presses Universitaires de Géorgie, USA, 1998, pp. 111-120.
- Mayaux, Catherine, « Quelqu'un derrière la fenêtre », in *Autour de Julien Green. Au cœur de Léviathan*, textes réunis par la SIEG, Presses universitaires de Besançon, 2000.

- Millet-Gérard, Dominique, « Un texte à double fond, le Pamphlet contre les catholiques de France », in *Julien Green, études réunies par Jean Touzot, Littératures contemporaines*, 4, Paris, Klincksieck, 1997, pp. 189-207.
- Miraux, Jean-Philippe, « faire lire Adrienne Mesurat », in *Lectures de Julien Green*, Actes des Journées Julien Green de l'Université du Maine, 19-20 mars 1993, Presses Universitaires de Géorgie, USA, pp. 113-122.
- Miraux, Jean-Philippe, « Insolite et énigme comme horizons du poétique dans Moïra », in *Julien Green et l'insolite*, Actes du colloque international de Paris IV-Sorbonne, 22-23 septembre 1995, Presses Universitaires de Géorgie, USA, 1998, pp. 93-100.
- Murray, Joseph, « Mémoire personnelle et mémoire ancestrale dans Christine », in *Le Travail de la mémoire*, Actes du colloque international de Savannah, 7, 8, 9 avril 1997, Presses universitaires de Lille III, 2000.
- Murray, Joseph, « Persistance des éléments du gothique anglo-saxon dans Léviathan », in *Autour de Julien Green. Au cœur de Léviathan*, textes réunis par la SIEG, Presses universitaires de Besançon, 2000.
- Murray, Joseph, « Julien Green et Adam : l'autobiographie et le mythe de l'enfance », in *Formes de l'écriture autobiographique de l'œuvre de Julien Green*, textes réunis par Daniela Fabiani, Turin, L'Harmattan Italia, 2003.
- Nakirer, Fedor, « Inquiétude et sérénité dans les romans de Green », in *François Mauriac et les romanciers de l'inquiétude de 1914 à 1945*, Actes du colloque international de Paris IV-Sorbonne, 26-29 septembre 1990, Paris, Grasset, 1991, pp. 201-209.
- Nam Youn, Kim, « Crimes et criminels dans l'œuvre de Green », in *Crimes et criminels dans la littérature française*, Actes du colloque international de l'Université de Lyon III, 29 novembre-1er décembre 1990, CEDIC, 1991, pp. 213-222.
- O'Dwyer, Michael, « Dépassement et spiritualité dans Chaque homme dans sa nuit », *Bulletin de la SIEG*, n° 2, SIEG, juin 1996, et in *Enracinement et Dépassement chez les Écrivains Européens Contemporains*, éd. O'Gormaille, Iasi, Timpul, 1996, pp. 125-131.
- O'Dwyer, Michael, « Léviathan : A Forgotten Nouvelle by Julien Green », in *French Studies Bulletin* (published by the Society for French Studies of Great Britain), Spring 1996, pp. 3-5 .
- O'Dwyer, Michael, « Les Mal-Aimés dans Thérèse Desqueyroux et Mont-Cinère », in *Les Mal-Aimés dans l'œuvre de François Mauriac*, Actes du Sénat et de la Sorbonne, 6-8 octobre 1997, Paris, éd . Séailles, Centre National du Livre, 1998, pp. 53-68.
- O'Dwyer, Michael, « Towards a positive Eschatology, A Study of Green's Chaque homme dans sa nuit », *Renascence*, vol. 49, n° 2, Marquette University, Milwaukee, Wisconsin, USA.
- O'Dwyer, Michael, « The Spiritual and Cultural Quest of an American in Paris – The Case of Julien Green », *Studies*, Winter 1997.
- O'Dwyer, Michael, « Green expatrié et sudiste », in *Exiles and migrants. Crossing thresholds in European Culture and Society*, Anthony Coubon ed., Brighton, Sussex, Academic Press, 1997, pp. 185-192.

- O'Dwyer, Michael, « We are Crucified in Sex. A Study of the identification of sexuality with sin in Julien Green's *Moïra* », *Irish Theological Quarterly*, 62, (4), 1996, pp. 284-296.
- O'Dwyer, Michael, « Léviathan, source embryonnaire de l'œuvre de Green », in Actes du colloque d'Irlande, *Littérature et sources spirituelles. L'œuvre de Jean Sullivan*, Paris, Association des Amis de Jean Sullivan, 1999, pp. 96-102.
- O'Dwyer, Michael, « Green, an avid Balzac reader », in *French Studies Bulletin*, Printemps 2000, pp. 4-7.
- O'Dwyer, Michael, « Pascal et Mauriac dans le Journal de Green », in *Pascal-Mauriac. L'œuvre en dialogue*, Actes du colloque du Sénat, 4-6 octobre 1999, Paris / Montréal, L'Harmattan, 2000, pp. 355-360.
- O'Dwyer, Michael, « The Quest of an American in Paris. The case of Green » in *Studies. An Irish quarterly review*, LXXXVI, 346, été 1998, pp. 121-127.
- O'Dwyer, Michael, « L'insolite dans Mont-Cinère. Le cas d'Emily Fletcher », in *Julien Green et l'insolite*, Actes du colloque international de Paris IV-Sorbonne, 22-23 septembre 1995, Presses Universitaires de Géorgie, USA, 1998, pp. 81-91.
- O'Dwyer, Michael, « Le Flâneur des deux rives. Poétisation greenienne de l'espace parisien », *Mélanges de science religieuse*, LVIII, 3, juillet-sept. 2001, pp. 79-85.
- O'Dwyer, Michael, « Autobiographie et autofiction : une étude des rapports entre la mémoire et l'imagination dans les écrits autobiographiques de Julien Green », in *Le Travail de la Mémoire*, Actes du colloque de Savannah, 7, 8, 9 avril 1997, Presses universitaires de Lille III, 2000.
- O'Dwyer, Michael, « Récit de mémoire et filiation spirituelle dans Ce qu'il faut d'amour à l'homme », in *Formes de l'écriture autobiographique dans l'œuvre de Julien Green*, textes réunis par Daniela Fabiani, Turin, L'Harmattan Italia, 2003.
- Pagès, Pierre-Étienne, « Le jeune homme vert », *Le Spectacle du monde*, 379, oct.1993.
- Papasogli, Benedetta, « Minuit : Camminare nel vuoto, in Dimore dell'assenza e dell'attesa », *Roma*, éd. Bulzoni, 1988, pp. 99-125.
- Perry, Edith, « Présence du narrateur dans Partir avant le jour », in *Formes de l'écriture autobiographique dans l'œuvre de Julien Green*, textes réunis par Daniela Fabiani, Turin, L'Harmattan Italia, 2003.
- Piriou, Jean-Pierre, « Les personnages féminins dans les romans de Green », in *Lectures de Julien Green*, Actes des Journées Julien Green de l'Université du Maine, 19-20 mars 1993, Presses Universitaires de Géorgie, 1994.
- Piriou, Jean-Pierre, « L'Exotisme de Green », in *Exoticism in French Literature*, University of South Carolina, Department of Foreign Languages and Literatures, 1986, French Literature Series, XIII, p. 156-160.
- Plantier, René, « Une beauté du diable et la beauté de Dieu dans Léviathan », in *Cultures et pays dans l'œuvre de Julien Green*, Université de Lyon III, CEDIC, 1989, p. 79-98.

- Plantier, René, « Le Travail de la mémoire et le Pamphlet contre les catholiques de France », in *Le Travail de la mémoire*, Actes du colloque international de Savannah, 7, 8, 9 avril 1997, Presses universitaires de Lille III, 2000.
- Poirier, Jacques, « Le refus de l'Œdipe, Green », in *Littérature et psychanalyse. Les Écrivains français face au freudisme (1914-1944)*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 1998, pp. 85-98.
- Pommier, Christine, « Entre lumière et ténèbres : l'émergence du sens dans l'autobiographie de Julien Green », in *Le Travail de la Mémoire*, Actes du colloque de Savannah, 7, 8, 9 avril 1997, Presses universitaires de Lille III, 2000.
- Pommier, Christine, « Léviathan , un conte cruel », in *Autour de Julien Green. Au cœur de Léviathan*, textes réunis par la SIEG, Presses universitaires de Besançon, 2000.
- Pop, Rodica, « Grimaces et menaces du noir dans l'univers romanesque de Julien Green », in *Autour de Julien Green. Au cœur de Léviathan*, textes réunis par la SIEG, Presses universitaires de Besançon, 2000.
- Pottier-Thoby, Anne-Cécile, « De l'anamorphose de l'œil à la métamorphose de l'âme. Varouna de Julien Green », *IRIS*, 16, Centre de recherche sur l'imaginaire de Grenoble III (« L'œil »), 1996, pp. 127-144.
- Pottier-Thoby, Anne-Cécile, « Apocalypse et genèse du corps : Si j'étais vous...de Julien Green, le corps métamorphosé », *Les Cahiers du GERF*, 5, Images fantastiques du corps, Université de Grenoble III, 1998, pp. 133-152.
- Pottier-Thoby, Anne-cécile, « De l'intertexte biblique dans Varouna », in *Autour de Julien Green. Au cœur de Léviathan*, textes réunis par la SIEG, Presses universitaires de Besançon, 2000.
- Pop, Rodica, « La technique de l'éclairage dans Léviathan de Julien Green », *Analyses textuelles*, univ. Babes-Bolyai, Cluj, Roumanie, 1980, pp. 23-28.
- Pop, Rodica, « Julien Green Jurnal » (« Le Journal de Julien Green »), *Steana*, n° 7, Cluj, Roumanie, 1983, pp. 55-56.
- Pop, Rodica, « Julien Green ucenicul psihiatru », traduction de L'Apprenti psychiatre, *Vatra*, n° 8, Cluj, Roumanie, 1983.
- Pop, Rodica, « Julien Green expatriatul » (« Julien Green l'expatrié »), *Steana*, n° 8, Cluj, Roumanie, 1990.
- Pop, Rodica, « De la istorie la fictione » (« De l'histoire à la fiction »), Bucarest, éd. *Didactica si Pedagogica*, coll. Academos, 1995 (« Julien Green », pp. 19-24).
- Pourcelot, Jérôme, « L'identité spectrale dans Si j'étais vous de Julien Green, in *La Littérature dans les ombres* (« Disséminations », pp 163-176), Actes du colloque d'Amiens, octobre 2000, textes réunis par Isabelle Casta, Paris, Minard Lettres Modernes, 2002.
- Raclot, Michèle, La Symbolique de l'arbre dans les romans américains de Julien Green », in *Cultures et pays dans l'œuvre de Julien Green*, Lyon, Université de Lyon III, CEDIC, 1989, pp. 79-98.
- Raclot, Michèle, « Le Fou dans Chaque homme dans sa nuit, une image dégradée du saint », *Roman* 20-50, 10 décembre 1990.

- Raclot, Michèle, Interview de Julien Green réalisée le 31 août 1989, *Roman* 20-50, 10 décembre 1990, pp. 105-118.
- Raclot, Michèle, « Permanence de l'écriture greenienne dans le Cycle du Sud », in *Lectures de Julien Green*, Actes des Journées Julien Green de l'Université du Maine, 19-20 mars 1993, Presses universitaires de Géorgie, USA, 1994.
- Raclot, Michèle, « Démence et folie dans l'œuvre de Julien Green, De l'aliénation à l'illumination », *Travaux de Littérature*, n° X, Paris, Klincksieck, 1997.
- Raclot, Michèle, « La vision cinématographique du romancier dans Léviathan », in *Autour de Julien Green. Au cœur de Léviathan*, textes réunis par la SIEG, Presses universitaires de Besançon, 2000.
- Raclot, Michèle, « Mémoire et création », in *Le Travail de la Mémoire*, Actes du colloque international de Savannah, 7, 8, 9 avril 1997, Presses universitaires de Lille III, 2000.
- Raclot, Michèle, « Fonction insolite de l'objet esthétique dans l'œuvre romanesque de Julien Green », in *Objet esthétique, esthétique de l'objet*, Presses Universitaires de Strasbourg, 1998.
- Raclot, Michèle, « Glissements insolites de la sensation. L'expérience de l'extase dans les romans de Green antérieurs à 1950 », in *Julien Green et l'insolite*, Actes du colloque international de Paris IV-Sorbonne, 22-23 septembre 1995, Presses Universitaires de Géorgie, USA, 1998, pp. 15-28.
- Raclot, Michèle, « Vision panoramique de l'œuvre romanesque de Green. Étapes, constantes et variations esthétiques », in *Julien Green, études réunies par Jean Touzot, Littératures contemporaines*, 4, Klincksieck, 1997, pp. 49-93.
- Raclot, Michèle, « Une approche herméneutique de Minuit. Variations romanesques, oniriques et mystiques sur le thème de la chute et du salut », in *Mélanges de science religieuse*, LVIII, 3, juillet-sept.2001, pp. 25-38.
- Raclot, Michèle, « Tradition et modernité dans l'écriture du Journal de Julien Green », in *Formes de l'écriture autobiographique dans l'œuvre de Julien Green*, textes réunis par Daniela Fabiani, Turin, L'Harmattan Italia, 2003.
- Raclot, Michèle, « L'indicible de l'homosexualité dans l'œuvre romanesque de Julien Green », *Bulletin de la SIEG* nos 12 et 13 (novembre 2002 et juin 2003).
- Rahard, M., « Lectures de Varouna de Julien Green », in *Mythe, Rite, Symbole, Recherches sur l'Imaginaire* de l' Université d'Angers, 1984, n° 12, pp. 187-195.
- Rica de la , Alvaro, « La mémoire au commencement de l'Autobiographie de Julien Green », in *Le Travail de la Mémoire*, Actes du colloque international de Savannah, 7, 8, 9 avril 1997, Presses universitaires de Lille III, 2000.
- Rica de la , Alvaro, « Léviathan, une poétique visionnaire », in *Autour de Julien Green. Au cœur de Léviathan*, textes réunis par la SIEG, Presses universitaires de Besançon, 2000.

- Rica de la, Alvaro, « La fin d'un monde. Un texte clair qui devient obscur », in *Formes de l'écriture autobiographique dans l'œuvre de Julien Green*, textes réunis par Daniela Fabiani, Turin, L'Harmattan Italia, 2003.
- Ricaumont, Jacques de, « Frère François », in *Le Spectacle du monde / Réalités*, 256, juillet 1983, pp. 76-77.
- Richards, Sylvie, « Les désenchantés : Julien Green, les Américains à Paris entre les deux guerres, et l'orientalisme de Frère François », in *Autour de Julien Green, Au cœur de Léviathan*, textes réunis par la SIEG, Presses universitaires de Besançon, 2000.
- Rinaldi, Angelo, « Mille chemins ouverts dans le siècle », *L'Express* (« Livres »), 2 septembre 1993, pp. 74-76.
- Robichez, Jacques, « Le théâtre de Julien Green », *Littératures contemporaines*, 4, études réunies par Jean Touzot, Klincksieck, 1997.
- Rose, Marilyn Gaddis, « God's tempter : The Devil in Julien Green », *Claudel Studies*, vol. XIII (« Satan, Devil or Mephistopheles »), n° 2, 1986, pp. 74-80.
- Rose, Marilyn Gaddis, « Faith as an Act of Translation : The Case of Julien Green », *The Comparatist : Journal of the Southern Comparative Literature Association*, Knoxville, 1982, May, 6 :1, pp. 35-39.
- Roudinesco, Elisabeth (entretien), « Après les aveux commence le mystère », *Le Figaro* (« Les écrivains sur le divan »), 17 décembre 1991.
- Rubino, Gianfranco, « Sogno, Rêverie, Fantastico nel testo di Julien Green », *Atti dell XI convegno della Societa universitaria per gli studi di lingua e letterature francese*, Verona, 13-16 octobre 1982, Milano, Cisalpino-La Goliardica, 1984, pp. 325- 334.
- Rubino, Gianfranco, « Immaginario e narrazione. Temi e tecniche nel romanzo francese contemporaneo » (« *Dimore materne e paterne : Duhamel, Green, Nourissier* »), Roma, éd. Bulzoni, 1992, pp. 97-148.
- Salvucci, Silvia, « L'initiation dans l'autobiographie de Julien Green », in *Formes de l'écriture autobiographique dans l'œuvre de Julien Green*, textes réunis par Daniela Fabiani, Turin, L'Harmattan Italia, 2003.
- Sansen, R., « Un siècle, un itinéraire ; Regards sur le XXe siècle », *Mélanges de science religieuse*, vol. 55, n. 4, 1998, pp. 3-18.
- Santa, Angels, « L'Enfermement dans Adrienne Mesurat », in *Cultures et pays dans l'œuvre de Julien Green*, Université de Lyon III, CEDC, 1989, pp. 112-119.
- Schneider, Marcel, « Green, plein Sud. Le roman d'un monde évanoui », *Le Figaro Littéraire*, 29 mai 1989.
- Schneider, Marcel, « Green, la lumière intérieure du voyageur », *Le Figaro Littéraire*, 2 décembre 1991.
- Scott, Malcolm, « Green's scale of realities », in *The Struggle for soul of the French novel, French catholic and realist novelists. 1850-1970*, The Catholic Washington DC, University of America Press, 1990, pp. 208-236.
- Sémolué, Jean, « Discrétion et insistance. Quelques aspects de la narration dans Chaque homme dans sa nuit », *Roman* 20-50, 10, décembre 1990, pp. 7-17.

- Sémolué, Jean, « Julien Green, homme des doubles postulations », in *Lectures de Julien Green*, Actes des Journées Julien Green de l'Université du Maine, 19-20 mars 1993, Presses Universitaires de Géorgie, USA, 1994.
- Sémolué, Jean, « Julien Green : itinéraire d'un auteur, problème et perspective de lecture », in *Julien Green, études réunies par Jean Touzot, Littératures contemporaines*, 4, Klincksieck, 1997, pp. 35-48.
- Sémolué, Jean, « L'attrance et l'insolite : thèmes moteurs dans l'expression de l'univers greenien », in *Autour de Julien Green. Au cœur de Léviathan*, textes réunis par la SIEG, Presses universitaires de Besançon, 2000.
- Servais, Yvonne, « Julien Green et l'Irlande », *Études irlandaises, Bulletin de liaison des Spécialistes Francophones d'Histoire, Civilisation et Littérature de l'Irlande*, n° 8, Marcq-en-Bareul, France, 1983, pp. 175-189.
- Servais, Yvonne, « Julien Green traducteur de Péguy », *L'Amitié Charles Péguy, Bulletin d'Informations et de Recherche*, vol. 7, n° 25, pp. 34-41.
- Sirbu, Anca, « La poétique de la confession de Green », in *Autobiographie et fiction romanesque. Autour des « Confessions » de Jean-Jacques Rousseau*, Actes du colloque international de Nice, 11-13 janvier 1996, études publiées par J. Domenach, Université de Nice Sophia Antipolis, vol. IX, 1997, pp. 289-303.
- Sirbu, Anca, « La Dimension métaphysique de l'écriture intimiste greenienne », in *Mélanges de science religieuse*, LVIII, 3, juillet-sept. 2001, pp. 57-65.
- Solé I. Castells, Christina, « Archétypes du destin et de la fatalité dans Moïra », in *Cultures et pays dans l'œuvre de Julien Green*, Université de Lyon III, CEDIC, 1989, pp. 58-66.
- Stanley, Robert, « Green », in *The Contemporary novel in France*, William Thompson ed., Gainesville, Tallahassee, Tampa, University Press of Florida, 1996, p. 54-73.
- Stanley, Robert, « Les Étoiles du Sud », *French Review*, LXIV, 1990-1991, pp. 723-724.
- Thiebold, Véronique, « Julien Green ou l'âme du Sud [Les Étoiles du Sud] », *Revue Luxembourgeoise de Littérature Générale et Comparée*, 1989, pp. 125-127.
- Thinès, Georges, « La Quête du sens dans Léviathan », *Mélanges de science religieuse*, LVIII, 3, juillet-sept. 2001, pp. 7-12.
- Touzot, Jean, « Dionysos ou le flamboiement de la poésie », in *Julien Green, études réunies par Jean Touzot, Littératures contemporaines*, 4, Klincksieck, 1997, pp. 241-253.
- Tremblais-Dupré, Thérèse, « Green, écriture et folie », in *Julien Green, Littératures contemporaines*, 4, études réunies par Jean Touzot, Klincksieck, 1997, pp. 113-125.
- Tritsmans, Bruno, « Jeux de l'énigme. Le dieu caché dans Varouna de Green », *Versants*, 13, 1988, pp. 31-46.
- Vannini, Philippe (entretien), « Julien Green : l'histoire d'un Sudiste », *Le Magazine Littéraire*, juin 1989, pp. 96-103.
- Vannini, Philippe, « Green et ses doubles », *Le Magazine Littéraire*, 295, janvier 1992, pp. 60-61.

- Vannini, Philippe, « Green face aux ténèbres », *Le Magazine Littéraire*, 356, juillet-août 1997, pp. 90-92.
- Van Hooff, Dominique, « Entre le visible et le dicible », in *Autour de Julien Green. Au cœur de Léviathan*, textes réunis par la SIEG, Presses universitaires de Besançon, 2000.
- Weightman, John, « Sex and the devil », *The New York Review of Books*, XXXVIII, 20, 5 décembre 1991, pp. 53-56.
- Wildgen, Kathryn Eberle, « The perillous quest in Julien Green's *Léviathan* », *South Central Bulletin*, tome 42, n° 4, hiver 1982, pp. 151-153.
- Wildgen, Kathryn Eberle, « A portrait of the Artist : Creative Vision in Adrienne Mesurat », *Romance Notes*, USA, vol. 25, n° 2, 1984, pp. 95-101.
- Wildgen, Kathryn Eberle, « The Seine and the Sun in Julien Green's *Épaves* », *The French Review*, USA, vol. 58, 1985, pp. 675-681.
- Wildgen, Kathryn Eberle, « Green, Gide and Claudel : Mutual Perceptions », *Claudel Studies*, vol. 13, n° 1, 1986, pp. 56-62.
- Wildgen, Kathryn Eberle, « Evil in Green's *Le Mauvais Lieu* », *Renascence*, XL, 1987-1988, pp. 43-52.
- Wildgen, Kathryn Eberle, « Green's Black veil », *Papers on Language and Literature*, XXVII, Edwardsville, 1991, pp 371-380.
- Ziegler, Robert, « The hands of Joseph Day », *Romance Notes*, USA, vol. 27, n° 2, 1986, pp. 149-153.
- Ziegler, Robert, « Self affirmation and the experience of space in Green's *Les Pays Lointains* », *Notes on contemporary Literature*, XVIII, 5, 1988.
- Ziegler, Robert, « Mending Dolls and Stealing Souls. The Identity Quest in Julien Green from *Mont-Cinère* to *Si j'étais vous* », *Nottingham French Studies*, vol. 27, n° 2, 1988, pp. 40-50.
- Ziegler, Robert, « Toward the inexpressible : the secret in three plays by Julien Green », in *Forum for Modern Language Studies*, vol. 25, n° 1, 1989, pp. 54-61.
- Ziegler, Robert, "Burning Mont-Cinere", *Rocky Mountain Review of Language and Literature*, vol. 43, n° 1-2 (1989), pp. 35-45.
- Ziegler, Robert, « Authorial Self-Suppression in Julien Green's *Varouna* », *Romance Quarterly Review*, vol. 36, n° 2, 1989, pp. 179-187.
- Ziegler, Robert, « (L)imitations of silence. The implications of reader exclusion in Green's *Léviathan* (*La Traversée inutile*) », *Studies in Short Fiction*, XXVII, 1990, pp. 339-345.
- Ziegler, Robert, « The Writer identity as self-dismantling text in Green's *Si j'étais vous* », in *Studies in Twentieth Century Literature*, Manhattan, XIV, 1990, pp. 150-173.
- Ziegler, Robert, « Judgment - silence - empathy. Reading and transference in Green's *Le Malfaiteur* », *Dalhousie French Studies*, Halifax, 20, 1991, pp. 61-73.
- Ziegler, Robert, « Castles in the air : Vision and Narrativity in Julien Green's *Minuit* », *Studies in 20 th century Literature*, vol. 16, n° 2, 1992, pp. 233-245.
- Zanone, Damien, « À travers le siècle, Green », *La Quinzaine Littéraire*, 743, 16 juillet 1998, pp. 7-8.

VI. Chapitres d'ouvrages consacrés à Julien Green

- Albérès, René Marill, « Julien Green et la dépossession » in *Les Hommes traqués* (Paris, La Nouvelle édition, 1953), chapitre II, pp. 113-154.
- Anderson, Christine Jo., *Bilingualism in the self-imaging of Green*, Anaïs Nin, and Karen Blixen (thèse, State University of New York at Birmingham, 1983)
- Blanchet, André, « Julien Green en proie à l'existence » in *La Littérature et le spirituel* (Paris, Aubier / Montaigne, 1960), tome II : « La nuit de feu », pp. 129-143.
- Brodin, Pierre, *Les Écrivains français de l'Entre-deux-guerres* (Montréal : Valiquette, 1942)
- Cabanis, José, « Green » in *Plaisir et lectures. Essais.* (Paris, Gallimard, 1964), tome I, pp. 208-220.
- Chaigne, Louis, « Julien Green », in *Vie et œuvres d'écrivains* (Paris, Fernand Lanore), pp. 57-94.
- Davignon, Henri, « Un itinéraire spirituel : le Journal de Julien Green », in *De La Princesse de Clèves à Thérèse Desqueyroux. Essais et souvenirs* (Bruxelles : Palais des Académies, 1963), pp. 77-95.
- Desnues, Reine-Marie, « Julien Green » in *Des auteurs et des hommes* (Paris, Fleurus, 1961), pp. 439- 487.
- Eck, Dr Marcel, « L'angoisse de Julien Green ou l'angoisse de l'ange et d'Uranus », in *L'Homme et l'Angoisse* (Paris, Arthème Fayard, « Le Signe », 18, 1964), pp. 233-247.
- Eliade, Mircea, « Symbolisme de l'ascension et rêves éveillés », in *Mythes, rêves et mystères* (Paris, Gallimard, « Idées », 1957), chapitre VI, pp.146-147.
- Jossua, Jean-Pierre, *Pour une histoire religieuse de l'expérience littéraire* (Paris, Beauchesne, 1985, 4 vol. [tome I, chap.5 : « L'image de la sainteté dans quelques romans du 20e siècle »]).
- Joye, Jean-Claude, *Littérature immédiate : cinq études sur Jeanne Bourin, Julien Green, Patrick Modiano, Yves Navarre, Françoise Sagan* (Berne : PP. Lang, 1990)
- Klein, Mélanie, « Un roman illustrant l'identification projective », in *Envie et gratitude et autres essais*, traduit de l'anglais par Victor Smirnoff (Paris, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 1968), pp. 149-185.
- Lintvelt, Jaapp, *Aspects de la narration : thématique, idéologie et identité. Guy de Maupassant, Julien Green, Anne Hébert, Jacques Poulin* (Québec : Nota bene, 2000).
- Moëller, Charles, « Julien Green témoin de l'invisible » in *Littérature du XXe siècle et christianisme*, (Tournai / Paris, Casterman , 1967), volume I, Silence de Dieu, pp. 328-396.
- Morrow, Christine, « Le roman de l'inconscient : Julien Green », in *Le Roman irréaliste dans les littératures contemporaines de langue française et anglaise* (Toulouse / Paris, Didier, 1941), chapitre V, pp. 216-236.
- Oustinoff, Michael, *Bilinguisme d'écriture et auto-traduction : Julien Green, Samuel Beckett, Vladimir Nabokov* (Montréal / Paris, L'Harmattan, 2001)

- Poulet, Georges, « Julien Green » in *Études sur le temps humain* (Paris, Plon, 1968), vol. IV : « Mesure de l'instant », n° XIV, pp. 337-377.
- Prévost, J. L., *Le Roman catholique a cent ans* (Paris, Desclée de Brouwer, 1958).
- Song, Koylin, *Adolescence et expérience spirituelle. L'apprentissage de la vie chez quelques jeunes de François Mauriac et Julien Green* (thèse, Université d'Aix-Marseille I, 1988).
- Scott, Malcolm, *The Struggle for the Soul in the French Novel : French Catholic and Realist Novelists, 1850-1970* (« Julien Green's Scale of Realities »), pp. 208-236.
- Terrile, Christina, *La Crise de la volonté ou le romanesque en question, Borgese, Green, Perutz, Pirandello, Kafka* (Paris, Champion, 1997).

VII. Ouvrages collectifs sur l'œuvre de Julien Green

- *Autour de Julien Green, au cœur de Léviathan*, textes publiés par la S.I.E.G. (Besançon : Presses Universitaires Franc-Comtoises, 2000).
- *Culture et pays dans l'œuvre de Julien Green*, textes réunis par Claude Foucart et René Plantier (Lyon : Presses Universitaires de Lyon III, CEDIC, 1989).
- *Formes de l'Écriture autobiographique dans l'œuvre de Julien Green*, textes réunis par Daniela Fabiani (L'Harmattan Italia, 2003)
- *Julien Green au confluent de deux cultures*, textes publiés par la S.I.E.G., (Besançon : Presses Universitaires Franc-Comtoises, 2004).
- *Julien Green et l'insolite*, textes publiés par la S.I.E.G (Athens : Presses Universitaires de, Géorgie, 1997).
- *Julien Green, le Travail de la Mémoire*, Actes du colloque de Savannah, 7-8-9 avril 1997, textes publiés par la S.I.E.G., Presses universitaires de Lille III, 2000.
- *Lectures de Julien Green*, textes publiés par la S.I.E.G (Athens : Presses Universitaires de l'université de Géorgie, 1994).
- *Le journal intime et ses formes littéraires*, Actes du Colloque de septembre 1975, textes réunis par V. del Litto (Genève : Librairie Droz, 1978).
- *Le Travail de la Mémoire dans l'œuvre de Julien Green*, textes publiés par la S.I.E.G. (Lille : Presses Universitaires de Lille III, 2001).
- *Littératures Contemporaines n° 4, Julien Green*, textes réunis par Jean Touzot (Paris, Klincksieck, 1997).
- *Mélanges de science religieuse*, tome 58, n° 3, *Écriture poétique et métaphysique*, textes réunis par Valérie Catelain (Lille : Université Catholique de Lille, juillet-septembre 2001).
- *Revue des Lettres Modernes n° 130-133, « Configuration critique » n° 10, Julien Green*, textes réunis par Fitch, B.T. (Paris, éd. Minard, 1966).
- *Roman 20-50, n° 10, Julien Green, Chaque homme dans sa nuit*, textes réunis par Monique Gosselin (Lille : Presses Universitaires de Lille III, décembre 1990).

VIII.1. Livres antérieurs à 1980

- Abdo, Mouna, *L'Enfance dans l'œuvre de Julien Green* (thèse de 3e cycle, Université de Lyon III, 1975)
- Benoot, Edgar, *Julien Green* (Bruges : Desclée de Brouwer, 1963).
- Brisville, J. Claude, *À la rencontre de Julien Green* (Bruxelles : La Sixaine « À la rencontre de », 1947).
- Brodin, Pierre, *Julien Green* (Paris, Éditions universitaires, « Classiques du XXe siècle », 1963).
- Brûlé, Aurèle, *Julien Green diariste* (thèse, Université de Montréal, 1961)
- Burne, Glenn S., *Julian Green* (New-York : Twayne publishers, « Twayne's world authors series », n° 195, 1972).
- Carrel, Janine, *L'Expérience du seuil dans l'œuvre de Julien Green* (Zurich : Juris Verlag, thèse, 1967).
- Cooke, Mother M. Gerard, *Hallucination and Death as motifs of Escape in the Novels of Julien -* Green* (Washington D.C. : Catholic University, Studies in Romance Languages and Literature, vol. 62, thèse, 1960).
- Davin, Antonia, *Julien Green et le mal d'exister* (Louvain : Université Catholique, thèse, 1975).
- Demoreuille, Sister Marie-Jacqueline, *Enfance et adolescence dans l'œuvre romanesque et autobiographique de Julien Green* (Brooklyn : College Library, thèse, 1970).
- Dunaway, John M., *The Metamorphoses of the Self. The Mystic, the Sensualist, and the Artist in the Works of Julian Green* (The University Press of Kentucky, 1978).
- Eigeldinger, Marc, *Julien Green et la tentation de l'irréel* (Paris, Aux Portes de France, 1947).
- Fongaro, Antoine, *L'Existence dans les romans de Julien Green* (Rome : A. Signorelli, 1954).
- Gorkine, Michel, *Julien Green* (Paris, Nouvelles éditions Debresse, « Au carrefour des Lettres », 1956).
- Gugli, William Vincent, *Julian Green and his « Journal »* (Syracuse University, thèse, 1967).
- Heufer, Marietheres, « *Moïra* » : Eine Untersuchung zur Erzählkunst Julien Green's (Cologne : thèse, 1973).
- Hitchen, Thelma, *Le problème du mal dans les romans de François Mauriac, Georges Bernanos et Julien Green* (Liverpool : thèse, 1959).
- Hoestli, Silvia, *Zum Problem der Angst im Werk von Julien Green* (Zurich : thèse, 1958).
- Hoy, Peter C., *The portrayal of Man's Condition, the Novels of Julian Green* (Oxford : University Press, thèse, s.d).
- Hoy, Peter C., *Essai de bibliographie des études en langue française consacrées à Julien Green, 1923-1967* (Paris, Minard / Lettres Modernes, « Calepins de Bibliographie », 1970).

- Horovitz, Lucy, *La mise en scène romanesque chez Julien Green. Essai d'analyse de l'atmosphère d'une œuvre romanesque* (Strasbourg : thèse, Université Strasbourg II, 1971).
- Ignatius, Mary Ann, *Le problème du mal dans les romans de Julien Green* (Connecticut : Stanford University, thèse, 1970).
- Jacks, Shirley Revan, *Women and Passion in the Novels of Julien Green* (Athens : Université de Géorgie, thèse, 1979).
- Joye, Jean-Claude, *Julien Green et le monde de la fatalité* (Berne : Arnaud Druck, thèse, 1964).
- Kleiman, Myron D., *Julien Green et son œuvre à la lumière de son Journal et de ses Mémoires* (Québec, thèse, 1948).
- Kostis Nicholas, *The Symbolic Meaning of Death and Chiaroscuro in Julien Green's Novels* (Columbia, thèse, 1966).
- Kostis, Nicholas, *The Exorcism of Sex and Death in Julien Green's Novels* (La Hague / Paris, Mouton, 1973).
- Lamy, Sr Aurelia, *Sources autobiographiques des romans de Julien Green* (Montréal : thèse, 1963).
- Léon, Silvia, *Una traducción de dos obras de Julien Green : « El Enemigo » y « La Sombra »* (Sam Houston State : University Library, thèse, 1963).
- Lévesque, Yvan, *Le Double chez Julien Green* (Québec : Université de Laval, thèse, 1975).
- Marcotte, Frère Roméo, *L'art de Julien Green* (Montréal : thèse, 1964).
- Matuschka, J.J. *La Symbolique dans l'œuvre de Julien Green* (Melbourne : thèse, 1964).
- Moisson, Jacques, *Green sudiste et puritain, d'après son œuvre* (Université de Paris IV, thèse 3e cycle, 1976).
- Mor Antonio, *Julien Green, témoin de l'invisible*, traduit de l'italien par Hélène Pasquier (Paris, Plon, 1973).
- Muff, Oswald, *La Dialectique du néant et du désir dans l'œuvre de Julien Green* (Zurich : impr. P.G. Keller, thèse, 1967).
- Petit, Jacques, *Julien Green, l'homme qui venait d'ailleurs* (Bruges / Paris, Desclée de Brouwer, 1969).
- Petit, Jacques, *Julien Green* (Paris, Desclée de Brouwer, « Les Écrivains devant Dieu », 1972).
- Petronio, Vivetta Giovanna, *Julien Green and the Gothic tradition* (Yale University, thèse, 1974).
- Phan Thi Ngoc, Mai, *La Mort de Green. Journal 1928-1958* (Université de Paris III, thèse 3e cycle, 1976).
- Pineau, Juliette, *L'Angoisse dans les romans de Julien Green* (Montréal : thèse, 1963).
- Piriou, Jean-Pierre, *Sexualité, religion et art chez Julien Green*, Préface de Julien Green (Paris, Nizet, 1976).
- Prevost, Jean Laurent, *Julien Green ou l'âme engagée* (Lyon : E. Vitte, 1960).
- Proulx, J., *Julien Green, Puritain, Homme de Lettres* (Montréal : thèse, 1961).
- Ravoux, J. Philippe, *Julien Green, « Léviathan »* (Paris / Bruxelles / Montréal : Bordas, « Univers des Lettres », 1973).

- Riley, Ruth S. *Julien Green : The American Years* (Catholic University, these, 1975).
- Rose, Marilyn Gaddis, *The Critical Reaction to Julien Green, 1926-1956* (Columbia : University of Missouri, thèse, 1958).
- Rose, Marilyn Gaddis, *Julian Green, Gallic-American novelist* (Berne / Francfort : H. Lang and C°, 1971).
- Rousseau, Guy Noël, *Sur le chemin de Julien Green* (Neuchâtel : Éditions de la Baconnière, 1965).
- Rowe, David J., *La Quête du bonheur dans l'œuvre romanesque de Green* (Université de Dijon, thèse de 3e cycle, 1974)
- Saint Jean, Robert de, *Julien Green par lui-même* (Paris, Seuil, « Écrivains de toujours », 1967
- Saive, Renée, *La Spiritualité chez Green, homme de théâtre* (Paris X-Nanterre, thèse de 3e cycle, 1971)
- Sémolué, Jean, *Julien Green ou l'obsession du mal* (Paris, Éditions du Centurion, 1964)
- Sémolué, Jean, *Moïra de Julien Green* (Paris, Hachette, « Lire aujourd'hui », 1976).
- Salomon, Mary Suzannah, *Thematic developments in the Novels of Julien Green* (University of Oklahoma, thèse, 1970).
- Stokes, Samuel, *Julien Green and the thorn of puritanism* (New York, King's Crown Press, 1955).
- Tamuly, Annette, *Julien Green à la recherche du réel : approche phénoménologique* (Sherbrooke : Naaman, 1976).
- Tauber, Christian, *Le Thème de l'enfance dans la littérature actuelle* (thèse, Rzurich, Juris Druck U., 1971)
- Tchalekian, Chavarche, *Physical and spiritual conflicts in the works of Julien Green* (University of Texas, thèse, 1972).
- Torre, Elia de la, *Le Journal de Julien Green : témoignage d'une âme inquiète* (Université de Montréal, thèse, 1957)
- Uijterwaal, P., Johannes, P. J., Augustin, *Julien Green, personnalité et création romanesque* (Assen : Van Gorcum and C°, 1968).
- Untereiner, Antoinette, *Creation of Atmosphere in the Novels of Hawthorne, Faulkner and Julien Green* (Massachussets : Harvard University, thèse, 1969).
- Vaisnys, Elona, *L'Effroi d'être au monde : Julien Green, écrivain religieux* (Newhaven , Connecticut : Yale University, thèse, 1967).
- Valois, Charles, *L'évolution de la pensée religieuse de Julien Green* (Montréal : thèse, 1963).
- Vangness, Mary Norbert, *Des formes de l'inquiétude religieuse dans les romans de Julien Green* (Montréal : thèse, 1959).
- Waisbrot, Janet, *Julien Green et son désaccord avec la réalité quotidienne* (Ohio : Kent State University, thèse, 1966).

VIII.2. Livres postérieurs à 1980

- Anderson, Barbara Christine Adams, *The Enchanted Circle in four novels by Green* (thèse, University of Minnesota, thèse, 1984)
- Auroy, Carole, *Julien Green. Le Miroir en éclats* (Paris, Éditions du Cerf, 2000).
- Billups, Harriest Gurley, *The Motifs of fire and water in the works of Green* (University of Maryland, these, 1981).
- Brudo, Annie, *Signes et valences de l'étrange et du fantastique dans les nouvelles de Julien Green*, Quaderno n° 27 (Université de Palerme : thèse, 1992)
- Brudo, Annie, *Rêve et fantastique chez Julien Green* (Paris, Éditions des Presses Universitaires, 1995).
- Catelain, Valérie, *La Voie initiatique dans l'œuvre romanesque de Julien Green* (Université de Nanterre, 1997).
- Constant, Jean-Claude, *Green et le rêve* (thèse 3e cycle, Montpellier III, 1981)
- Coumoulou, Marie Maya, *Étude des rapports entre le « Journal », les œuvres autobiographiques et les romans de Green* (thèse de 3e cycle, Université de Paris IV-Sorbonne, 1981)
- Coutagne, Denis, *Le Musée intérieur de Julien Green*, (Aix-en Provence - Avignon : Impression du Musée Granet, 1989).
- Derivière, Philippe, *Julien Green, les chemins de l'errance* (Bruxelles : Talus d'approche, « Essais », 1994).
- Dottin, Hélène, *L'Écriture du moi dans l'œuvre romanesque de Julien Green, 1947-1987* (Lille : Éditions du Septentrion, 2000).
- Fabiani, Daniela, *Erranza e scrittura, Julien Green e la forme narrative brevi* (La Spezia : Agora Edizione, 2003).
- Fayet, Nicolas, *Julien Green, « J'ai aimé »* (Paris, Bartillat, 2003).
- Fessier, Guy, *Julien Green, le romancier confronté à la peinture et à la sculpture* (Lille : Éditions du Septentrion, 2002).
- Floucat, Yves, *Julien Green et Jacques Maritain* (Paris, Pierre Tequi, 1997).
- Foisy, Richard, *L'expérience de Dieu avec Julien Green* (Saint-Laurent, Québec : Fides, 2000).
- Grollier, Véronique, *Julien Green, genèse d'une spiritualité, 1905-1924* (Université Catholique d'Angers, thèse, 1994).
- Headley, B.M., *The Novel as Parable. Said and unsaid in some novels of Green and Graham Greene* (thèse, Université d'Oxford, 1984).
- Jura, Jean-Jacques, *Reading Julian Green : A Study of Allegorical Figures and Theatricality in Green's Novels* (Irvine : University of California, thèse, 1988).
- Kissel, Myriam, *La Nuit dans l'œuvre romanesque de Julien Green* (thèse 3e cycle, Université de Paris IV, 1987).
- Kwon, Eunmi, *L'Emprisonnement et la libération dans l'œuvre de Julien Green* (thèse 3e cycle, Université de Paris IV, 1988).
- Mac Namara, Julia, *Straining toward the invisible : A study of the « ailleurs » in the Novels of Julien Green* (Yale University, thèse, 1966).
- Matz Wolfgang, *Julien Green, le siècle et son ombre*, traduit de l'allemand par J. Etoré et B. Lortholary, (Paris, Gallimard, « Arcades », 1997).

- Murray, Joseph, *L'Influence de Nathaniel Hawthorne sur les nouvelles de Julien Green* (Maynooth : thèse, 2000).
- Newbury, Antony H., *Julien Green : Religion and Sensuality* (Amsterdam : Rodopi, 1986).
- Nzengou-Tayo, Marie-Josée, *Les Romans de Julien Green. Une poétique de la violence* (thèse de 3e cycle, Université de Lille III, 1987).
- O'Dwyer Michael, *Le Péché dans l'œuvre romanesque et théâtrale de Julien Green* (Maynooth : thèse, 1986).
- O'Dwyer, Michael, *Julien Green. A Critical Study* (Dublin : Four Courts Press, 1997).
- Parias, Louis-Henri, *Julien Green corps et âme* (Paris, Fayard, 1994).
- Perry, Edith, *Oppression et liberté dans l'œuvre romanesque de Julien Green, 1927-1971* (Université de Nanterre, thèse, 2000).
- Pires-Martins, Otilia, *La Problématique religieuse dans l'œuvre romanesque de Green* (thèse de 3e cycle, Université de Clermont-Ferrand II, 1983).
- Pop, Rodica, *Le Fantastique dans les romans de Julien Green* (Bucarest : Libra, 1973).
- Raclot, Michèle, *Le Sens du mystère dans l'œuvre romanesque de Julien Green* (Paris, diffusion « Aux Amateurs de livres », 1988).
- Rica, Alvaro de la, *La Luz y la mirada, Aproximacion a la Autobiografia de Julien Green*, (Pampelune : EUNSA, 1993).
- Rica, Alvaro de la, *Julien Green En lo mas profundo del bosque* (Pampelune : EUNSA, 1999).
- Servais, Yvonne, *Julien Green, violence, détresse et apaisement* (Nanterre : Académie européenne du Livre, 1992).
- Sirbu, Anca, *Julien Green, o Constiinta tragica* (Julien Green, une conscience tragique) (Iasi, Éditions universitaires « Al. I. Cuza », 1995).
- Thiell, Pascal, *Moïra de Green et le problème de la culpabilité* (Mémoire de Maîtrise de l'Université de Metz, 1983).
- Thoby, Anne-Cécile, *La Bible dans l'œuvre de Julien Green* (Université de Poitiers, thèse, 2002).
- Toulet, Sr Suzanne, *Le Tourment de Dieu dans l'œuvre autobiographique de Julien Green* (Sherbrooke : Naaman, 1982).
- Vadon, Jean A., *Un problème de création littéraire de l'autobiographie au roman. Étude de l'interaction entre un homme, Green, et son œuvre* (thèse de 3e cycle, Université de Paris IV, 1994).
- Van Hooff, Dominique Marie, *Julien Green et la peinture, ou le livre d'images du visionnaire* (thèse, Sam Houston State University, 1982).
- Vernescu, Flavia, *Clivage et intégration du moi chez Julien Green* (Birmingham : AL, Summa Publishers, 1994).
- Vultaggio-Grenglet Nadège, *Poétique du protagoniste dans trois romans de Julien Green (Adrienne Mesurat, Moïra, L'Autre) : contribution à une phénoménologie de la lecture* (Université de Lille III, 2003).
- Wildgen Kathryn Eberle, *Julien Green, The Great Themes* (Birmingham, Alabama : Summa Publishers, 1993).

- Wildgen, Kathryn Eberle, *A thematic concordance of Julien Green's journal* (Birmingham : AL, Summa Publishers, 1994)

IX Autres Sources

IX.1. Français

- AUBERT-GODARD, A., *Devenir père d'un enfant, un risque narcissique ?*, in Dugnat, M. (Dir) (1999) : *Devenir père, devenir mère*, Ramonville Sainte-Anne, Erès, p.129-142
- BATAILLE, Georges, *L'Érotisme* (Paris : éditions de Minuit, 1957)
- CLAUDEL, Paul, *Cinq grandes odes*, (Gallimard : Paris, 1966)
- COCTEAU, Jean, *La machine infernale* (Paris : Grasset, 1934)
- DACO, Pierre, *Les prodigieuses victoires de la Psychologie*, (Marabout, 1960)
- DARCHIS, E. (2002a) : *Le blues du père*, in C. Guillaumont (Dir.) : *Les troubles psychiques précoces du post-partum*, Ramonville-Saint-Agne, Erès, p.79-94
- DELUMEAU, J. et Roche, D., *Histoire des pères et de la paternité* (Paris : Larousse, 1990).
- DOLTO, Françoise, *Les chemins de l'éducation*, Textes recueillis, annotés et présentés par Claude Halmos, (Paris : Gallimard, 1994).
- DOR, Joël, *Le Père et sa fonction en psychanalyse* (Ramonville Saint-Ange : Éditions Erès, 1998).
- DUGNAT, M. (DIR) (1999) : *Devenir père, devenir mère*, Ramonville Sainte-Anne, Erès
- FREUD, S. (1986) : *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard
- FREUD, Sigmund, *Malaise dans la civilisation* (traduction Paris : Presses Universitaires de France, 1971).
- FREUD, S. *Résultats, idées problèmes II, 1921-1938*, (Paris : PUF, 1985)
- FREUD, S. *Totem et Tabou*, (Paris : Payot, 1965).
- FREUD, S. *L'avenir d'une illusion* (Paris : PUF, 1995)
- FREUD, S. *La vie sexuelle*, (Paris : PUF, 2009) 13^e édition traduit de l'allemand par Senise Berger, Jean Laplanche et collaborateurs.
- FREUD, S. *Cinq leçons sur la psychanalyse* (Paris : Petite Bibliothèque Payot, 2010)
- FREUD, S. *Essais de psychanalyse* (Paris : Payot, 1920)
- GIDE, André, *Les Faux-Monnayeurs*, (Paris : Gallimard, 1925)
- GREINER, G., *Fonctions maternelle et paternelle* (Ramonville-Saint-Agne : Eres, 2000).
- GRIMAL, Pierre, *Dictionnaire de la Mythologie Grecque et Romaine*, PUF, Paris, 1951,
- HUGO, Victor, *Œuvres poétiques*, « Bibl.de la Pléiade » (Paris : Gallimard)
- HURSTEL, F., *La déchirure paternelle* (Paris : PUF, 1996).
- JUNG, C.G., *Correspondance*, vol.2, 1941-1949, (Paris : Albin Michel)
- JUNG, C.G., *Ma vie, souvenirs, rêves et pensées*, recueillis et publiés par Aniéla Jaffé (1961), traduit de l'allemand par Roland Cohen et Yves Le Lay, (Gallimard, 1966).
- KLEIN, Mélanie, *Envie et Gratitude et autres essais* (Paris : Gallimard 1968), traduit de l'anglais par Victor Smirnoff avec la collaboration de S. Aghion et de Marguerite Derrida
- KNIBIEHLER, Y., *Les pères aussi ont une histoire* (Paris : Hachette, 1987).

LACAN, Jacques, *Le Triomphe de la Religion précédé de Discours aux Catholiques* (Paris : Éditions Seuil, janvier 2005).

LAPLANCHE et PONTALIS, *Vocabulaire de la psychanalyse*, (Paris : PUF, 1981).

LE CAMUS, J., *Pères et bébés* (Paris : L'Hartmann, 1995).

LE CAMUS, J., *Le père, éducateur du jeune enfant* (Paris : PUF, 1999).

LEJEUNE, Philippe, *Signes de vie* (Paris : Éd. Seuil, 2005).

MAY, Georges, *L'Autobiographie* (Paris : Presses universitaires de France, 1984).

MAURON, Charles, *Des métaphores obsédantes au mythe personnel Introduction à la psychocritique* (Paris : Librairie José Corti, 1962)

MENDEL, G., *La Révolte contre le père* (Paris : Payot, 1968).

MENDEL., G., *La crise des générations* (Paris : Payot, 1969).

MITSCHERLICH, A., *Vers une société sans père* (Paris : Gallimard, 1969).

NABATI, S. et M., *Le père à quoi ça sert ?* (Saint Julien et Genevois : Éditions Jouvence, 1994).

NAOURI, A., *Une place pour le père*, (Paris : Éd. Seuil, 1985).

NEYRAND, G., *L'enfant, la mère et la question du père* (Paris : PUF, 2000).

PEGUY, Charles, *Le Mystère des saints Innocents*, (Paris : Gallimard, 1929).

ROUDINESCO, E., *La Famille en désordre* (Fayard, 2002).

RUBIN, Gabrielle, *Le Roman Familial de Freud* (Paris : Éditions Payot & Rivages, 2002).

SCHÜTZENBERGER, Anne Ancelin, *Psychogénéalogie, Guérir les blessures familiales et se retrouver soi*, (Paris : Payot et Rivages, 2007)

SULLEROT, E., *Quels pères ? Quels fils ?* (Paris : Fayard, 1992).

Thérèse de Lisieux, *Histoire d'une âme, Œuvres complètes*, (Éditions Cerf Desclée de Brouwer, 1998).

TORT, M., *Fin du dogme paternel* (Paris : Aubier, 2005).

ULIVUCCI, Christine. *Psychogénéalogie des lieux de vie. Ces lieux qui nous habitent*, (Paris : Payot et Rivages, 2008)

ZAUCHE-GAUDRON, C., *La problématique paternelle* (Ramonville Saint-Agne : Erès, 2001).

Dictionnaire Biblique – Culturel et Littéraire, Armand Colin/VUEF, Paris, 2002

Dictionnaire des Symboles, Robert Laffont/Jupiter, « Bouquins », 1982

Dictionnaire de la Bible, Éditions Robert Laffont, Paris, 1989

La Bible de Jérusalem, Éditions du Cerf, Paris, 1998

La Bible, traduction œcuménique, Livre de poche, tome 1, 1975

IX. 2. Anglais

ACTON, W., *The Functions and Disorders of the Reproductive Organs, in Childhood, Youth, Adult Age, and Advanced Life, Considered in the Physiological, Social, and Moral Relations* (London : John Churchill, 1857).

APPLE, Michel. W. *Official Knowledge : Democratic Education in a Conservative Age*. 2^o éd. (New York, London: Routledge, 2000)

BERMA, P. et PEDERSEN, F.A., *Men's transition to parenthood : longitudinal studies of early family experiences* (Hillsdale, New Jersey: LEA Publishers, 1987).

Bible, 1611. Miles Smith, et al., *The Holy Bible, Conteyning the Old Testament and the New. Newly Translated out of the Original Tongues, & with the Former Translations diligently Compared and Revised by his Majesties Special Comandement, Appointed to be read in Churches* (London: Robert Barker Printer to the Kings most excellent majestie, Anno Dom, 1611).

GIBBONS, James, Cardinal, *The Faith of Our Fathers* (US: R. Washbourne, 1905).

HALLER Jr., John S., and Haller, Robin M., *The Physician and Sexuality in Victorian America*, (Illinois: University of Illinois Press, 1974)

HOWE, Florence, *Myths of Coeducation: Selected Essays, 1964-1983* (Bloomington: Indiana University Press, 1984).

JENKINS, Williams S., *Pensées sur l'esclavagisme dans le vieux sud*, titre traduit par moi-même : Jenkins, Williams S. *Pro-slavery thought in the Old South*, (Chapel Hill, North Carolina, 1935).

KAESTLE, Carl F., *Pillars of the Republic: Common Schools and American Society, 1780-1860*. (New York: Hill and Wang, 1983).

MACMANUS, " *The story of the Irish Race*" (New York: Devin-Adair Publishing Co., 1921)

MERRIL D. Peterson, *The Jefferson Image in the American Mind* (New York : Oxford University Press, 1960).

MICHEL. W. Apple, *Official Knowledge : Democratic Education in a Conservative Age*. 2^e éd. (New York, London: Routledge, 2000).

OAKES James, *The Ruling Race: A History of American Slaveholders* (Paperback, 1998)

O'DOHERTY, E.F., *Religion and Personality Problems* (Dublin: Clonmore & Reynolds, 1965).

O'LEARY, Cecilia Elizabeth, *To Die For : The Paradox of American Patriotism* (Princeton, NJ : Princeton UP, 1999).

RALPH, Earle, *Word Meanings in the New Testament* (Grand Rapids: Baker Book House, 1986).

SHAFER, Boyd C., *Faces of Nationalism : New Realities and Old Myths* (New York : Harcourt Brace Jovanovich, 1972)

SMITH, *Nationalism and Modernism*, (London & New York: Routledge, 1998) p.115 *The Oxford Dictionary of the Christian Church*, (3rd Edition by E.A.Livingston, Oxford University Press 1997 – unsigned articles).

SOLOMON, Barbara Miller, *In the Company of Educated Women: A History of Women and Higher Education in America* (New Haven, Conn : Yale University Press, 1985).

STEKEL, Wilhelm *Les États d'angoisse nerveux et leur traitement* (1923), Payot, 1930.

TYACK, David, and Elisabeth HANSOT, *Learning Together: A History of Coeducation in American Schools* (New Haven, Conn : Yale University Press, 1990).

ZELINSKY, Wilbur, *Nation into State, The Shifting Symbolic Foundations of American Nationalism*, (Chapel Hill and London University of North Carolina Press, 1988).

ANNEXES

Annexe 1 : Historique des personnages célèbres cités dans la Trilogie du Sud.

Buchanan

James Buchanan (1791 - 1868) est le quinzième président des États-Unis d'Amérique. Il est élu pour un mandat de 1857 à 1861. C'est pendant son mandat que les conditions qui amèneront la sécession des États du Sud éclatent au grand jour. Buchanan traite le problème sur le plan du droit et ne fait rien pour endiguer la crise. De nombreux historiens le rendent responsable d'avoir plutôt jeté de l'huile sur le feu entraînant ainsi l'une des crises les plus graves de l'histoire des États-Unis. (wikipédia)

Calhoun

John Caldwell Calhoun (né le 18 mars 1782 en Caroline du Sud et mort le 31 mars 1850 à Washington D.C.) est un important politicien américain durant la première moitié du XIX^e siècle. Il est le premier vice-président des États-Unis d'Amérique à être né sur le sol américain. L'ambition de Calhoun est cependant de devenir président de la République. Il présente donc sa candidature en 1824. Mais il est écarté de la course à la présidence et doit se contenter du poste de vice-président sur le même ticket que John Quincy Adams. Les divergences d'intérêt entre le Nord et le Sud sont au cœur de ses préoccupations. Calhoun pense que le Sud est étouffé par le protectionnisme des nordistes et que son agriculture est sacrifiée à l'industrie. Alors qu'il n'avait pas exprimé d'opinion pro-sudiste au moment de l'adhésion du Missouri, il n'hésite pas s'engager contre les différents tarifs douaniers votés par le congrès pour protéger les manufactures du Nord: taxes sur la laine en 1824, tarif dit des Abominations en 1828. Il remet à l'ordre du jour l'ancien débat entre les fédéralistes et les républicains. Reprenant les idéaux des républicains et de Jefferson, il affirme que l'Union est un contrat entre États où

chacun a le droit de préserver ses droits dont il peut demander le respect le plus strict. Il publie en décembre 1828 un rapport appelé *South Carolina Exposition*. Ce texte est censé refléter l'opinion générale de l'assemblée de Caroline du Sud et tout de suite considéré comme un document officiel. Il s'en prend au tarif des Abominations, jugé anticonstitutionnel qui met le Sud en situation d'esclavage économique. Calhoun rappelle que les Pères Fondateurs ont intégré à la Constitution des garanties pour préserver les droits de la minorité. Il soutient le droit des États de s'interposer à une législation qui les frappe au cœur. C'est la théorie politique de *nullification*, soutenant qu'une minorité (un État par exemple) est en droit de se protéger contre la décision d'une majorité (le pays) en annulant (*nullify*) les lois qu'il juge contraire à sa propre législation. La publication du *South Carolina Exposition* met fin aux chances de Calhoun de devenir président. Elle le place en conflit ouvert avec Andrew Jackson, devenu président et dont Calhoun est le vice-président et lui donne le statut de héros de la « nation sudiste ». En 1831, Calhoun rédige l'*Adresse à Fort Hill* où il développe une nouvelle analyse du pacte fédéral: selon lui la légitimité du gouvernement fédéral « dérive de la volonté des peuples des États, qui sont autant d'entités souveraines et indépendantes et non du peuple américain dans son ensemble. Calhoun démissionne de son poste de Vice-président. (wikipédia)

Clay

Henry Clay (12 avril 1777 en Virginie - 29 juin 1852) fut un homme politique américain, un sénateur et une des plus grandes figures politiques américaines de la première moitié du XIX^e siècle. Il fut l'auteur du célèbre *Compromis de 1820* et reste connu dans l'Histoire comme le « Grand pacificateur » (*the Great compromiser*). Il débuta au barreau; fut élu en 1803 membre de la Chambre du Kentucky, en 1806 membre du sénat de Washington; devint ensuite membre de la Chambre des représentants des États-Unis, puis enfin Speaker (président) de cette chambre. Il fit partie en 1814 de la commission envoyée à Gand pour négocier la paix avec la Grande-Bretagne; fut nommé en 1825, par le président J. Q. Adams, secrétaire d'État aux affaires étrangères; partagea en 1828 les voix pour la

présidence avec le général Jackson, se mit de nouveau sur les rangs en 1833, 1836 et 1844 sans plus de succès. Il se retira quelque temps des affaires après ces échecs successifs, mais y rentra dès 1846 comme député du Kentucky au sénat; et y resta jusqu'en 1851, exerçant la plus grande influence. D'un caractère conciliant, H. Clay réussit deux fois, en 1820 et en 1850, en faisant adopter d'heureux compromis, à prévenir un conflit imminent entre les États à esclaves et les États abolitionnistes.

Davis

Jefferson Davis (1808-1889) fut un officier et un homme politique américain, secrétaire d'état des États-Unis d'Amérique puis président des États Confédérés d'Amérique pendant la Guerre de Sécession. Né le 3 juin 1808 dans le Kentucky, fils de Samuel Davis, ancien officier de cavalerie durant la révolution américaine, Jefferson Davis suivit son instruction à West Point, l'académie militaire. Après avoir servi dans l'armée américaine entre 1828 et 1835, le colonel Davis épousa la fille de Zachary Taylor, Sarah Knox Taylor, avant de s'installer dans sa plantation de Brierfield près de Vicksburg (Mississippi). Le 10 janvier 1861, après l'élection du républicain Abraham Lincoln, Davis, après y avoir été réfractaire, se prononce sur le droit à la sécession des états et demande le retrait de la garnison US de Fort Sumter en Caroline du Sud. À la suite des sécessions de Caroline du Sud et du Mississippi, Davis démissionne du Sénat et retourne chez lui où il est nommé commandant en chef de l'armée du Mississippi. Le 18 février 1861, il est élu Président des États Confédérés (Confederate States) par le congrès sudiste à Montgomery (Alabama). Dans son discours inaugural, Davis affirme que la sécession est pour les états du sud non un choix mais une nécessité. L'attaque de Fort Sumter le 12 avril 1861 déclenche la guerre avec le nord. Le 29 avril, devant le Sénat de Montgomery, Jefferson Davis prononce des propos racistes, traitant les noirs de sauvages et qualifiant l'esclavage des noirs de mission civilisatrice et de devoir chrétien. Peu de temps après, la capitale de la confédération est établie

définitivement à Richmond, Virginie. En novembre de la même année, l'élection présidentielle de la confédération donne un mandat de 6 ans à Davis ainsi qu'à Alexandre Stephens comme vice-président. En 1862, Davis nomme le général Robert Lee à la tête de l'armée confédérée. Il tente également d'unifier les armées et les milices du sud, se heurtant souvent aux gouverneurs locaux réticents à abandonner certaines de leurs prérogatives et hostiles à toute résurgence d'un pouvoir supra-étatique fort. Aux premières victoires sudistes succèdent de plus en plus de défaites et le 2 avril 1865, Davis est obligé de quitter Richmond, assiégée par les nordistes. À la suite de la capitulation du Général Lee à Appomattox signant la défaite du Sud, Davis part pour Charlotte où il apprendra l'assassinat de Lincoln. C'est en Géorgie le 10 mai 1865 qu'il est capturé par les forces nordistes et emmené à Fort Monroe où il sera emprisonné pendant 2 ans. Le 8 mai 1866, Jefferson Davis est inculpé pour trahison. Le 13 mai 1867, il est libéré sous caution. Le gouvernement US ne veut pas en faire un martyr suite à l'accroissement de sa popularité dans le sud. Reçu avec enthousiasme à Richmond, il se rend ensuite à New York puis au Canada et en 1868, visite l'Angleterre et la France. Revenu au pays, il ne sera jamais renvoyé devant un tribunal et son cas est résolu par une loi d'amnistie. Il s'établit dorénavant dans les affaires en tant que président d'une compagnie d'assurance à Memphis, Tennessee. En 1871, à Atlanta, il réitère son soutien au principe du droit des états et de leur souveraineté. Jefferson Davis meurt à La Nouvelle-Orléans en 1889. Il est enterré à Richmond où au dessus de sa tombe flotte toujours le drapeau confédéré.

Fillmore

Millard Fillmore, (7 janvier 1800 – 8 mars 1874), est le treizième président des États-Unis d'Amérique. Il est élu vice-président de Zachary Taylor dont le mandat débute en 1849. Il lui succède après son décès en 1850 jusqu'au terme du mandat en 1853. Millard Fillmore n'est pas le genre de personne qui enthousiasme les foules et n'est pas, lui même, particulièrement fier de sa réussite. Président par

suite du décès de Zachary Taylor, il se trouve confronté aux conséquences du compromis entre esclavagistes et abolitionnistes sur l'admission de nouveaux États, un sujet majeur de débat à cette époque. Son propre parti refusera de le représenter aux élections de 1852 en raison de son soutien à ce compromis.

1850 le 10 juillet : investiture de Millard Fillmore en tant que treizième président des États-Unis à la suite du décès de Zachary Taylor en cours de mandat.

Confronté aux problèmes de l'admission de nouveaux États et de leur statut vis-à-vis de l'esclavage, Fillmore est l'artisan d'un compromis qui permet :

- d'admettre la Californie en tant qu'État libre ;
- régler le problème de la frontière entre le Texas et le Nouveau-Mexique ;
- donner le statut de Territoire au Nouveau-Mexique ;
- permettre aux territoires du Nouveau-Mexique et de l'Utah de décider de leur statut vis-à-vis de l'esclavage par référendum ;
- d'obliger les agents fédéraux à capturer les esclaves fugitifs ;
- abolir le marché aux esclaves de Washington DC.

Franklin

Benjamin Franklin (17 janvier 1706 à Boston - 17 avril 1790 à Philadelphie) est, entre autres, un écrivain, physicien et diplomate américain.

C'est un des personnages les plus illustres de l'histoire américaine. Benjamin Franklin est un philosophe « classique ». Il fut le premier ambassadeur des États-Unis à la cour du roi de France. Intellectuel complet et Franc-maçon de la tradition britannique, il est imprimeur et précurseur « encyclopédiste » avant la lettre, en imprimant et distribuant des almanachs dans les demeures les plus humbles des

colonies britanniques d'Amérique. Chaque almanach est un condensé de récits, réflexions philosophiques, rudiments des sciences et recettes techniques. Il est l'un des pères de l'Indépendance des États-Unis d'Amérique de 1776.

Jefferson

Thomas Jefferson, né le 13 avril 1743 à Shadwell et mort le 4 juillet 1826 à Monticello, a été le troisième président des États-Unis d'Amérique de 1801 à 1809. Cet homme d'État était également philosophe, agronome, inventeur, architecte et il ne cachait pas ses sympathies francophiles. Propriétaire d'une plantation en Virginie, il possédait de nombreux esclaves. Pourtant, Jefferson était attaché aux Droits de l'homme pour lesquels il lutta au niveau de son État et du pays. Il faisait partie de l'élite des Lumières et a connu les plus grands esprits de son temps. Rédacteur d'une partie de la Déclaration d'indépendance, il doubla la superficie des États-Unis par l'achat de la Louisiane.

Lee

Robert Edward Lee (Stratford, Virginie, 19 janvier 1807 - Lexington, Virginie, 12 octobre 1870) était un officier de carrière américain, qui s'illustra à la tête des armées des États confédérés au cours de la Guerre de Sécession. En 1825, il entre à l'Académie militaire de West Point, dont il sortira second en 1829, mais il est le premier (et encore le seul à ce jour) à n'avoir jamais reçu le moindre avertissement. Il entreprend une carrière d'officier du génie, puis participe à la Guerre du Mexique (1846-1848) au cours de laquelle il contribue à plusieurs victoires américaines en sachant exploiter le terrain en tant qu'officier d'état major. En 1859, à la tête d'une compagnie de Marines, il met fin à la révolte anti esclavagiste de John Brown à Harpers Ferry en Virgine. Il continue de servir avec distinction l'armée des États-Unis quand, sur ordre du président Abraham Lincoln, le

commandement de l'armée des États-Unis lui est proposé le 18 avril 1861, à la veille de la Guerre de Sécession. Lee était hostile à l'esclavage, mais refusait aussi de combattre contre son État, la Virginie. Quand, quelques jours plus tard, la Virginie fait sécession, il donne sa démission et rentre chez lui. Puis, il devient le conseiller militaire du président confédéré Jefferson Davis. Le général Joseph Eggleston Johnston ayant été blessé le 1^{er} juin 1862, Lee assure le commandement de l'Armée de Virginie du Nord. Il est vainqueur à Richmond (1862), (dite aussi la bataille de Sept Jours), mais échoue dans une première tentative d'invasion du Nord à la bataille d'Antietam ; il remporte deux brillantes victoires en 1863 (Fredericksburg et Chancellorsville) mais échoue lors de sa seconde tentative d'invasion du Nord, à la bataille de Gettysburg, il se retire alors derrière le Potomac le 4 juillet 1863. À l'arrivée du général Ulysses Grant comme commandant en chef nordiste sur ce front, il doit mener contre lui une guerre d'usure pendant toute l'année 1864, résistant de plus en plus difficilement aux coups de boutoir de son adversaire. Le 31 janvier 1865, il est nommé général en chef des armées sudistes, mais il doit évacuer ses lignes, abandonner Richmond et finalement, encerclé, capituler à Appomattox (Virginie) le 9 avril 1865. Il fut incontestablement le meilleur stratège de la Guerre de la Sécession. Il devient ensuite président du Collège de Washington, qui fut rebaptisé l'Université de Washington et Lee après sa mort.

Lincoln

Abraham Lincoln (12 février 1809 – 15 avril 1865 à Washington) est le seizième président des États-Unis d'Amérique. Il est élu pour deux mandats de quatre ans en 1860 et 1864 sans terminer ce dernier. Il est le premier président républicain de l'histoire du pays. Son nom est associé à la guerre de Sécession et à l'abolition de l'esclavage. Il meurt assassiné à la suite d'un complot émanant des confédérés au début de son second mandat. Lincoln est un petit avocat de province sans

expérience qui devient à la fois un homme politique et un chef militaire efficace au moment où les États-Unis traversent la plus grande crise de leur histoire. L'élection d'un Républicain anti-esclavagiste entraîne immédiatement la création des États confédérés d'Amérique formé de 11 États esclavagistes et, peu après, la Guerre de Sécession. Après des revers initiaux, l'armée des États-Unis sous le commandement du général Ulysses S. Grant prend le dessus. Lincoln rédige la proclamation émancipant les esclaves et signe le 13^e amendement abolissant l'esclavage. Dans son discours d'investiture au début de son second mandat, il se montre conciliant envers les États de l'ex-Confédération et lance un programme de reconstruction qui ne vit pas le jour en raison de son assassinat par un extrémiste pro-Confédéré.

1854-1861

Abraham Lincoln est élu au Congrès des États-Unis tout en exerçant la profession d'avocat. Dès cette période, ses positions anti-esclavagistes sont apparentes mais il n'est pas en faveur du droit de vote pour la population noire. Il se fait connaître en tant que défenseur des compagnies de chemin de fer, mais aussi par ses discours contre l'admission de nouveaux états esclavagistes dans l'Union en particulier lorsqu'il se présente aux élections sénatoriales de 1858. Le Kansas-Nebraska Act de 1854, qui abroge les limites de la diffusion de l'esclavage (Compromis du Missouri), remet Lincoln sur le devant de la scène politique. Le sénateur démocrate Stephen A. Douglas propose un référendum sur la question de l'esclavage dans les territoires en question. En 1858, Lincoln prononce un discours qui met en évidence le danger de désunion du pays sur le problème de l'esclavage⁵. Son éloquence le fit connaître du grand public. Lincoln fut choisi par les Républicains pour l'élection présidentielle de 1860. Il fut élu le 6 novembre 1860 et devint le 16^e président des États-Unis avec 39,9 % des voix, grâce aux divisions au sein du Parti démocrate. Il bat ainsi les autres candidats qui étaient Stephen A. Douglas (29,5 %), John C. Breckenridge (18,1 %) et John C. Bell (12,5%). Au lendemain de l'élection, alors que le nouveau président n'est pas encore investi, sept États font sécession : la Caroline du Sud, le Mississippi, la Floride,

l'Alabama, la Géorgie, la Louisiane et le Texas. Les six derniers décideront le 4 février 1861 de former les États confédérés d'Amérique, que Lincoln refusa de reconnaître. Les états du Delaware, Maryland, Virginie, Caroline du Nord, Tennessee, Kentucky, Missouri et Arkansas décident de rester dans l'Union mais avertissent Lincoln qu'ils n'accepteront pas le passage des troupes sur leur territoire. Nonobstant les nombreuses menaces de mort qu'il reçut, un complot d'extrémistes sécessionnistes pour assassiner le nouveau président avant son investiture fut déjoué dans la matinée du 23 février 1861 à Baltimore. Dès mars 1861, il affirma que l'Union ne pouvait être brisée.

Présidence

1861

4 mars : investiture d'Abraham Lincoln en tant que seizième président des États-Unis.

12 avril : début de la Guerre de Sécession avec la bataille de fort Sumter en Caroline du Sud, par les forces confédérées. Trois jours plus tard, Lincoln déclare l'état d'insurrection et prévoit la levée d'une armée de 75 000 volontaires. Les états de Virginie, Caroline du Nord, Tennessee et Arkansas font sécession.

Fin avril : Lincoln ordonne le blocus des ports des États confédérés et interdit le commerce avec eux.

1862

27 janvier : Lincoln signe l'ordre de début des opérations militaires contre les États confédérés.

20 mai : la loi du Homestead Act est signée par Abraham Lincoln. Elle permet à chaque famille pouvant justifier qu'elle occupe un terrain depuis 5 ans d'en revendiquer la propriété privée, et ce dans la limite de 160 acres (soit 65 hectares). Si la famille y vit depuis au moins 6 mois, elle peut aussi sans attendre acheter le

terrain à un prix relativement faible de 1,25 dollar par acre (soit 308 dollars pour 1 km²). Cette loi a joué un rôle éminent dans la conquête de l'Ouest américain.

19 juin : il commence à rédiger la proclamation d'émancipation des esclaves.

1^{er} juillet : il institue l'impôt sur le revenu pour financer la Guerre de sécession.

Proclamation d'émancipation des esclaves, 22 juillet 1862

2 juillet : *Morrill Land-Grant Colleges Act*.

22 septembre : il annonce qu'il publiera sa proclamation d'émancipation des esclaves dans les États en sécession. Elle sera à l'origine de deux amendements à la Constitution, le premier abolissant l'esclavage, le second garantissant les droits civils.

1863

1^{er} janvier : les esclaves sont émancipés.

20 juin : Lincoln incorpore l'Ouest de la Virginie dans l'Union, la Virginie-Occidentale devient donc le 35^e État.

3 juillet : victoire nordiste de Gettysburg, en Pennsylvanie.

3 octobre : Lincoln institue la fête nationale de Thanksgiving au dernier jeudi de novembre.

19 novembre : Lincoln fait un discours pour l'inauguration du cimetière national situé sur le champ de bataille de Gettysburg.

8 décembre : Lincoln annonce son programme pour la reconstruction des États du Sud et fait une offre d'amnistie aux déserteurs de l'armée confédérée.

1864

Abraham Lincoln avec George McClellan et ses généraux, pendant la guerre de sécession

12 mars : Lincoln nomme le général Ulysses S. Grant en tant que Commandant en chef des armées de l'Union.

7 juin : la convention nationale du Parti républicain désigne Lincoln comme son candidat pour les prochaines élections.

18 juillet : Lincoln ordonne le recrutement de 500 000 volontaires dans l'armée.

8 novembre : Lincoln est réélu pour un second mandat avec 55 % du vote populaire.

1865

3 février : Lincoln tente une dernière fois de terminer la Guerre de sécession par la négociation. Il exige la reddition des forces confédérées et le retour des États dans l'Union. Ces derniers veulent leur indépendance et la réunion se termine par un échec.

4 mars : investiture d'Abraham Lincoln pour un deuxième mandat.

9 avril : fin « officielle » de la Guerre de sécession.

14 avril : Abraham Lincoln rencontre souvent le général Grant, qui commande les troupes de l'Union, pour aborder les problèmes de la reconstruction des États sudistes. C'est au cours d'une sortie au théâtre (la pièce s'appelait *Our American cousin*), au théâtre Ford à Washington qu'il est assassiné¹ par un sympathisant sudiste. Ce dernier, John Wilkes Booth, s'introduit derrière Lincoln et lui tire une balle à bout portant derrière la tête, au niveau de la nuque. Les médecins accourent et voient tout de suite que la balle a atteint le cerveau. Ils le transportent dans une maison en face du théâtre où il passera la nuit sans reprendre connaissance. Lincoln meurt le lendemain matin, à 7 h 22.

Zachary Taylor, (24 novembre 1784 – 9 juillet 1850), est le douzième président des États-Unis d'Amérique. Il est élu pour un mandat de quatre ans à partir de 1849 mais meurt en 1850 avant de le terminer. C'est le deuxième président à mourir en cours de mandat. Zachary Taylor est un militaire de carrière typique, né en Virginie, éduqué dans le Kentucky, il possède une maison en Louisiane et une plantation dans le Mississippi, il ne s'intéresse pas à la politique au point de n'avoir jamais voté. Ses idées sont celles des Sudistes esclavagistes mais il est avant tout nationaliste et contre toute sécession de l'Union. Il devient le candidat du Parti whig à l'élection présidentielle de 1848 bien qu'il n'ait même pas voté jusque là. Ses antécédents militaires plaisent aux nordistes et les sudistes l'apprécient en tant que propriétaire d'esclaves. Il est élu le 7 novembre avec une courte majorité dans une triangulaire entre le candidat démocrate et celui d'un nouveau parti opposé à l'extension de l'esclavagisme.

Présidence

1849

5 mars : investiture de Zachary Taylor en tant que douzième président des États-Unis. La cérémonie devait normalement se tenir le 4 mais il refuse de prêter serment un dimanche.

1850

4 juillet : Zachary Taylor assiste aux cérémonies du jour de l'Indépendance et reste au soleil, sans chapeau, pendant plusieurs heures. En rentrant à la Maison Blanche il se rafraîchit en mangeant des fruits et du lait froid. Il souffre alors de crampes d'estomac et on pense aujourd'hui que c'est le traitement infligé par ses médecins qui a causé son décès le 9 juillet. Il n'a servi que 16 mois de son mandat. Le vice-président Millard Fillmore lui succède.

Toombs

Robert Augustus Toombs (Comté de Wilkes Géorgie 2 juillet 1810 – 15 décembre 1885) était un homme politique des États-Unis et un général des États confédérés d'Amérique pendant la Guerre de Sécession.

Annexe 2 : Grandes Batailles

Fort Sumter

La **bataille du fort Sumter** désigne le bombardement des 12 et 13 avril 1861 par l'armée des États confédérés qui visait à déloger la garnison fédérale qui occupait le Fort Sumter à l'entrée de la baie de Charleston en Caroline du Sud. Cette bataille qui n'a pas fait de morts déclenche la guerre de Sécession (1861-1865) aux États-Unis, conflit plus meurtrier que toutes les autres guerres américaines réunies.

Plus qu'une bataille militaire dont l'issue ne faisait aucun doute, les tractations politiques représentent le principal enjeu de la reddition du fort et de ses conditions. Pour les deux camps, il s'agit de galvaniser ses troupes et de rallier à sa cause les États encore indécis, le meilleur moyen étant de faire de l'adversaire un agresseur, en cas de guerre. Ce conflit oppose d'abord le gouverneur de Caroline du Sud, Francis W. Pickens, au président sortant, le démocrate James Buchanan ; puis à partir de mars le président Abraham Lincoln au président Jefferson Davis. L'attaque du fort par les rebelles après plusieurs mois de négociation provoque la mobilisation d'une armée par Abraham Lincoln et précipite le pays dans une guerre fratricide. (wikipédia)

Harper's Ferry

The **Battle of Harpers Ferry** was fought from September 12 to September 15, 1862, as part of the Maryland Campaign of the American Civil War. As Robert E. Lee's Confederate army invaded Maryland, a portion of his army under Maj. Gen. Thomas J. "Stonewall" Jackson surrounded and bombarded the Union garrison at Harpers Ferry, Virginia (now West Virginia), capturing its soldiers. Jackson's men then rushed to Sharpsburg, Maryland, to rejoin Lee for the Battle of Antietam.

Stone Bridge.

Stone Bridge is a bridge that crosses Bull Run in the Manassas National Battlefield Park in Manassas, Virginia. It was destroyed during the Battle of First Manassas on July 21, 1861, the first major land battle of the American Civil War. Some years later, a new bridge, apparently similar to the original design, was built on the site of the old bridge. Today, visitors to the Battlefield Park can see the structure at the eastern entrance to the park. Modern day U.S. Route 29 crosses Bull Run on a bridge built in the late 1960s downstream of this one.



March 1862 photograph of the ruins of the Stone Bridge after the Battle of First Manassas. (wikipédia)

Annexe 3 : La culture de l'époque

<i>Wide Awakes</i>

Les *Wide Awakes* fut un organisme paramilitaire associé au Parti Républicain pendant l'élection de 1860. En 1856, le nouveau Parti Républicain a organisé partout dans le nord des États-Unis, des clubs qui s'appelaient : les *Rocky Mountain Clubs*, les *Wide Awakes*, les *Freedom Clubs* et les *Bear Clubs*. Le terme « *Wide Awakes* » devint populaire lors de la campagne de 1860. À Chicago, le 3 Octobre 1860, 10 000 *Wide Awakes* marchèrent sur près de 5 kilomètres. L'histoire de cette marche occupa huit colonnes du célèbre *Chicago Tribune*. Les *Wide Awakes* étaient bien entraînés, se chargeaient d'escorter les politiciens et maintenaient l'ordre lors des meetings publics. Ils étaient célèbres pour leurs marches nocturnes aux flambeaux et l'ambiance de fête qui y régnait. Leurs membres étaient vêtus d'une longue cape, d'un chapeau noir et portaient une torche haute de 1 mètre 80. Ils manifestaient surtout la nuit dans les villes du Nord-est.

En 1860 le New York *Herald* estimait qu'il y avait plus de 400 000 *Wide Awakes* aux États-Unis. Les historiens n'ont trouvé aucune trace de violence au cours de ces manifestations. Voici un exemple de leur mission telle qu'elle était décrite à Chicago :

1. Agir telle une police politique.
2. Escorter les politiciens Républicains qui viendraient adresser le public de Chicago.
3. Être présent à chaque meeting en public et y assurer la tranquillité.
4. Veiller au bon déroulement des élections.
5. Encourager les autres Républicains de se joindre au mouvement.
6. Travailler ensemble pour faire un travail d'équipe pour assurer la bonne réputation des Républicains.

Poor White Trash

Poor White trash, littéralement « déchet blanc », est un terme très péjoratif américain désignant à l'origine la population pauvre de race blanche.

Le terme date du milieu du XIX^e siècle. Il était alors tout particulièrement utilisé pour désigner des blancs dont on jugeait - par dérision ou non - qu'ils se situaient encore plus bas que les noirs américains de l'époque sur l'échelle sociale : travailleurs non qualifiés ou agriculteurs pauvres. Le terme est proche de *redneck* - qui désigne de manière plus spécifique les habitants des campagnes - mais il est nettement plus insultant.

Dans certains cas *white trash* peut être l'équivalent de l'expression française *beauf*, bien que se limitant à désigner des blancs très pauvres et démunis.

Le *white trash* d'aujourd'hui vit souvent dans un *trailer* (caravane). La plupart du temps il survit grâce aux aides sociales, et est le plus souvent dépendant à l'alcool ou/et à une drogue forte peu onéreuse du type *crack*. (Définition Wikipédia)

National Era et Uncle Tom's Cabin

Harriet Beecher-Stowe prend publiquement position en rédigeant "*UNCLE TOM'S CABIN*", ou "*LIFE AMONG THE LOWLY*". Ce texte est présenté au Dr Bailey, le directeur de "*The National Era*", un petit hebdomadaire anti-esclavagiste de Washington. Celui-ci accepte de le publier dans les colonnes de son journal et offre même 300 \$ à son auteur. Livré en quarante feuilletons à partir du mois de juin 1851, ce roman demeure confidentiel au milieu du lectorat habituel de l'hebdomadaire. Il suscite cependant l'attention de J. P. Jewett, un éditeur de

Boston, qui en assure l'impression en deux volumes, le 10 mars 1852. La Case de l'oncle Tom connaît alors un succès prodigieux. 3.000 ouvrages sont vendus le premier jour. "UNCLE TOM'S CABIN" est un best seller aux États-Unis, en Angleterre, en Europe et en Asie, il est traduit rapidement en une soixantaine de langues, il est édité à 305.000 exemplaires aux États-Unis la première année, à plus de deux millions et demi au-delà. Le passage du "Fugitive Slave Act" en 1850, désespéra profondément Harriet et fut pour elle un facteur d'inspiration pour écrire "Uncle Tom's Cabin". Cette loi fédérale obligeait les citoyens à dénoncer et à poursuivre les esclaves fugitifs.

Si ce triomphe commercial s'appuie sur l'esprit du temps, il permet néanmoins une plus grande diffusion des thèses abolitionnistes, grâce aux Tom Shows notamment. Ces spectacles de théâtre, où sont mis en scènes des épisodes du roman de Harriet Beecher-Stowe, jouent sur la sensibilité du public en forçant le grotesque et la violence du récit. En Angleterre, des éditions populaires à six pence proposent également le texte à la lecture d'un public nombreux.

Le livre de Harriet Beecher-Stowe humanisa l'esclavage en racontant l'histoire d'individus ou de familles. Harriet décrivait les abus physiques, sexuels et émotionnels subit par les esclaves. Quand elle créa le personnage d'Eliza, la mère esclave, Harriet se servit de sa propre expérience de mère, lorsqu'elle perdit son enfant de 18 mois de choléra. En se souvenant de la mort de son fils Charley, elle savait ce qu'il y avait de terrible pour une mère de perdre son fils et pour une esclave que son fils soit vendu.



Annexe 4 : Catéchisme de l'Église Catholique

Dans le *Catéchisme de l'Église Catholique* on peut lire les explications de la doctrine catholique et un chapitre sur l'usage des **images et des symboles** :

Les saintes images

1159 L'image sacrée, l'icône liturgique, représente principalement le Christ. Elle ne peut pas représenter le Dieu invisible et incompréhensible ; c'est l'Incarnation du Fils de Dieu qui a inauguré une nouvelle " économie " des images :

Autrefois Dieu qui n'a ni corps, ni figure, ne pouvait absolument pas être représenté par une image. Mais maintenant qu'il s'est fait voir dans la chair et qu'il a vécu avec les hommes, je peux faire une image de ce que j'ai vu de Dieu ... Le visage découvert, nous contemplons la gloire du Seigneur (S. Jean Damascène, *imag.* 1, 16 : PG 96, 1245A).

1160 L'iconographie chrétienne transcrit par l'image le message évangélique que l'Écriture Sainte transmet par la parole. Image et Parole s'éclairent mutuellement :

Pour dire brièvement notre profession de foi, nous conservons toutes les traditions de l'Église écrites ou non écrites qui nous ont été transmises sans changement. L'une d'elle est la représentation picturale des images, qui s'accorde avec la prédication de l'histoire évangélique, en croyant que, vraiment et non pas en apparence, le Dieu Verbe s'est fait homme, ce qui est aussi utile et aussi profitable, car les choses qui s'éclairent mutuellement ont indubitablement une signification réciproque (Cc. Nicée II, en 787 : COD 111).

1161 Tous les signes de la célébration liturgique sont relatifs au Christ : les images sacrées de la sainte Mère de Dieu et des saints le sont aussi. Elles signifient en effet le Christ qui est glorifié en eux. Elles manifestent " la nuée de témoins " (He 12, 1) qui continuent à participer au salut du monde et auxquels nous sommes unis, surtout dans la célébration sacramentelle. À travers leurs icônes, c'est l'homme " à l'image de Dieu ", enfin transfiguré " à sa ressemblance "

(cf. Rm 8, 29 ; 1 Jn 3, 2), qui se révèle à notre foi, et même les anges, eux aussi récapitulés dans le Christ :

Suivant la doctrine divinement inspirée de nos saints Pères et la tradition de l'Église catholique, dont nous savons qu'elle est la tradition de l'Esprit Saint qui habite en elle, nous définissons en toute certitude et justesse que les vénérables et saintes images, tout comme les représentations de la Croix précieuse et vivifiante, qu'elles soient peintes, en mosaïque ou de quelque autre matière appropriée, doivent être placées dans les saintes églises de Dieu, sur les ustensiles et vêtements sacrés, sur les murs et les tableaux, dans les maisons et dans les chemins, aussi bien l'image de notre Seigneur, Dieu et Sauveur, Jésus Christ, que celle de notre Dame, la toute pure et sainte Mère de Dieu, des saints anges, de tous les saints et des justes (Cc. Nicée II : DS 600).

1162 " La beauté et la couleur des images stimulent ma prière. C'est une fête pour mes yeux, autant que le spectacle de la campagne stimule mon cœur pour rendre gloire à Dieu " (S. Jean Damascène, *imag.* 1, 27 : PG 94, 1268AB). La contemplation des icônes saintes, unie à la méditation de la Parole de Dieu et au chant des hymnes liturgiques, entre dans l'harmonie des signes de la célébration pour que le mystère célébré s'imprime dans la mémoire du cœur et s'exprime ensuite dans la vie nouvelle des fidèles⁴⁴⁵.

Nous pouvons lire dans le Catéchisme de l'église catholique sur la question du **divorce** :

2382 Le Seigneur Jésus a insisté sur l'intention originelle du Créateur qui voulait un mariage indissoluble (cf. Mt 5, 31-32 ; 19, 3-9 ; Mc 10, 9 ; Lc 16, 18 ; 1 Co 7, 10-11). Il abroge les tolérances qui s'étaient glissées dans la loi ancienne (cf. Mt 19, 7-9).

Entre baptisés, " le mariage conclu et consommé ne peut être dissout par aucune puissance humaine ni pour aucune cause, sauf par la mort " (CIC, can. 1141).

2383 La séparation des époux avec maintien du lien matrimonial peut être légitime en certains cas prévus par le Droit canonique (cf. CIC, cann. 1151-1155).

⁴⁴⁵ http://www.vatican.va/archive/FRA0013/___P33.HTM

Si le divorce civil reste la seule manière possible d'assurer certains droits légitimes, le soin des enfants ou la défense du patrimoine, il peut être toléré sans constituer une faute morale.

2384 Le divorce est une offense grave à la loi naturelle. Il prétend briser le contrat librement consenti par les époux de vivre l'un avec l'autre jusqu'à la mort. Le divorce fait injure à l'Alliance de salut dont le mariage sacramentel est le signe. Le fait de contracter une nouvelle union, fût-elle reconnue par la loi civile, ajoute à la gravité de la rupture : le conjoint remarié se trouve alors en situation d'adultère public et permanent :

Si le mari, après s'être séparé de sa femme, s'approche d'une autre femme, il est lui-même adultère, parce qu'il fait commettre un adultère à cette femme ; et la femme qui habite avec lui est adultère, parce qu'elle a attiré à elle le mari d'une autre (S. Basile, moral. règle 73 : PG 31, 849D-853B).

2385 Le divorce tient aussi son caractère immoral du désordre qu'il introduit dans la cellule familiale et dans la société. Ce désordre entraîne des préjudices graves : pour le conjoint, qui se trouve abandonné ; pour les enfants, traumatisés par la séparation des parents, et souvent tirillés entre eux ; pour son effet de contagion, qui en fait une véritable plaie sociale.

2386 Il se peut que l'un des conjoints soit la victime innocente du divorce prononcé par la loi civile ; il ne contrevient pas alors au précepte moral. Il existe une différence considérable entre le conjoint qui s'est efforcé avec sincérité d'être fidèle au sacrement du mariage et se voit injustement abandonné, et celui qui, par une faute grave de sa part, détruit un mariage canoniquement valide⁴⁴⁶ (cf. FC 84).

Divination et magie

2115 Dieu peut révéler l'avenir à ses prophètes ou à d'autres saints. Cependant l'attitude chrétienne juste consiste à s'en remettre avec confiance entre les mains de la Providence pour ce qui concerne le futur et à abandonner toute curiosité malsaine à ce propos. L'imprévoyance peut constituer un manque de responsabilité.

⁴⁴⁶ http://www.vatican.va/archive/FRA0013/___P82.HTM

2116 Toutes les formes de divination sont à rejeter : recours à Satan ou aux démons, évocation des morts ou autres pratiques supposées à tort " dévoiler " l'avenir (cf. Dt 18, 10 ; Jr 29, 8). La consultation des horoscopes, l'astrologie, la chiromancie, l'interprétation des présages et des sorts, les phénomènes de voyance, le recours aux médiums recèlent une volonté de puissance sur le temps, sur l'histoire et finalement sur les hommes en même temps qu'un désir de se concilier les puissances cachées. Elles sont en contradiction avec l'honneur et le respect, mêlé de crainte aimante, que nous devons à Dieu seul.

2117 Toutes les pratiques de magie ou de sorcellerie par lesquelles on prétend domestiquer les puissances occultes pour les mettre à son service et obtenir un pouvoir surnaturel sur le prochain, – fût-ce pour lui procurer la santé –, sont gravement contraires à la vertu de religion. Ces pratiques sont plus condamnables encore quant elles s'accompagnent d'une intention de nuire à autrui ou qu'elles recourent ou non à l'intervention des démons. Le port des amulettes est lui aussi répréhensible. Le spiritisme implique souvent des pratiques divinatoires ou magiques. Aussi l'Église avertit-elle les fidèles de s'en garder. Le recours aux médecines dites traditionnelles ne légitime ni l'invocation des puissances mauvaises, ni l'exploitation de la crédulité d'autrui.⁴⁴⁷

Chasteté et homosexualité

2357 L'homosexualité désigne les relations entre des hommes ou des femmes qui éprouvent une attirance sexuelle, exclusive ou prédominante, envers des personnes du même sexe. Elle revêt des formes très variables à travers les siècles et les cultures. Sa genèse psychique reste largement inexpliquée. S'appuyant sur la Sainte Écriture, qui les présente comme des dépravations graves (cf. Gn 19, 1-29 ; Rm 1, 24-27 ; 1 Co 6, 10 ; 1 Tm 1, 10), la Tradition a toujours déclaré que " les actes d'homosexualité sont intrinsèquement désordonnés " (CDF, décl. " Persona humana " 8). Ils sont contraires à la loi naturelle. Ils ferment l'acte sexuel au don de la vie. Ils ne procèdent pas d'une complémentarité

⁴⁴⁷ http://www.vatican.va/archive/FRA0013/_P82.HTM

affective et sexuelle véritable. Ils ne sauraient recevoir d'approbation en aucun cas.

2358 Un nombre non négligeable d'hommes et de femmes présente des tendances homosexuelles foncières. Cette propension, objectivement désordonnée, constitue pour la plupart d'entre eux une épreuve. Ils doivent être accueillis avec respect, compassion et délicatesse. On évitera à leur égard toute marque de discrimination injuste. Ces personnes sont appelées à réaliser la volonté de Dieu dans leur vie, et si elles sont chrétiennes, à unir au sacrifice de la croix du Seigneur les difficultés qu'elles peuvent rencontrer du fait de leur condition.

2359 Les personnes homosexuelles sont appelées à la chasteté. Par les vertus de maîtrise, éducatrices de la liberté intérieure, quelquefois par le soutien d'une amitié désintéressée, par la prière et la grâce sacramentelle, elles peuvent et doivent se rapprocher, graduellement et résolument, de la perfection chrétienne.

Annexe 5 : Textes originaux et traductions proposées.

Traduction 1:

For Green the mystery, which casts its shadow over all spiritual matters, consists in part of the hereditary bonds he imagines both with his ancestors and with mankind in general. He knows his ancestors, as well as those of most Protestants, were Catholics. The important aspect of this is that the Green family in England had remained Catholic until the middle of the eighteenth century. Green is quite sure that his interest in Catholicism was strengthened by mysterious ties with such family adherence to the Church⁴⁴⁸.

Pour Green, l'essence du mystère entourant toute notion de spiritualité réside en partie dans les liens héréditaires qu'il noue en imagination avec ses ancêtres, mais aussi avec l'ensemble du genre humain. Il sait pertinemment que ses ancêtres, tout comme ceux de la plupart des Protestants, étaient catholiques. Surtout, la branche anglaise de la famille Green était restée catholique jusqu'au milieu du 18^{ème} siècle. Green est persuadé que son intérêt pour le catholicisme s'est nourri de mystérieux liens entretenus avec cette tradition familiale d'appartenance à l'Église..

Traduction 2:

Professor Christopher O'Donnell :« The modern reader may not find attractive the harsh polemic of the shallow presentation of Gibbons which was certainly normal at the time. ⁴⁴⁹»

⁴⁴⁸ Stokes S., *Julian Green and the Thorn of Puritanism*, King's Crown Press, New York, 1955

⁴⁴⁹ entretien privé 23 décembre 2007, « The modern reader may not find attractive the harsh polemic of the shallow presentation of Gibbons which was certainly normal at the time. » traduit par moi-même.

D'après le professeur Christopher O'Donnell⁴⁵⁰ ce genre d'écriture était normal à l'époque de Gibbons mais il précise que le lecteur d'aujourd'hui pourrait rejeter la présentation très limitée et réductrice de Gibbons.

Traduction 3:

A movement in various Protestant bodies which began in the late 19th century and developed after the First World War 1914-1918, especially in the USA. It has roots in the Bible itself....,but it arose in the late 19th century in reaction against evolutionary theories, liberal theology, and biblical criticism⁴⁵¹.

Ce mouvement qui a agité plusieurs communautés protestantes, a débuté à la fin du 19^{ème} siècle et s'est développé après la première guerre mondiale 1914 – 1918, particulièrement aux États-Unis. Il a ses racines dans la Bible même [...] est né à la fin du 19 siècle en protestation contre des théories révolutionnaires, la théologie libérale, et la critique biblique.

Traduction 4:

The problem of the existence of God is obviously independent both of the genesis of the idea of God in the child's mind and of his emotional attitude towards him. But the child's emotional attitude to God is certainly affected by his attitude to his father and to authority generally...For if in the natural order we have come to dread the notion of father, to fear him, to regard him only as a source of frustration and repression, it is only psychologically natural to suppose that we may import something at least of these attitudes into our attitude to God. ⁴⁵²

⁴⁵⁰ auteur et professeur de théologie, au Terenure College de Dublin, Irlande

⁴⁵¹ *The Oxford Dictionary of the Christian Church*, 3rd Edition by E.A.Livingston, Oxford University Press 1997 p.150 – unsigned articles. Traduit par moi-même.

⁴⁵² O'Doherty, *Religion and Personality Problems*, Clonmore & Reynolds, Cahill, 1965, p.18, Traduit par moi-même.

Le problème de l'existence de Dieu est de toute évidence indépendante à la fois de la genèse de l'idée de Dieu dans l'esprit de l'enfant et de son attitude émotionnelle envers lui. Mais l'attitude émotionnelle de l'enfant envers Dieu est certainement affectée par son attitude envers son père et envers l'autorité en général.... Car si nous sommes naturellement amenés à détester la notion du père, à le craindre, à le voir seulement comme source de frustration et de répression, il est bien naturel de supposer que psychologiquement que nous puissions conserver quelques traces au moins de ces attitudes dans nos attitudes envers Dieu.

Traduction 5:

Emotional horror, fear, dread, anxiety, generate not an awareness of wrong-doing but guilt in the psychiatrist's sense : neurotic guilt, an unhealthy state of the emotions and by no means a salutary experience.⁴⁵³

L'horreur émotionnelle, la peur, la crainte, l'anxiété, génèrent non pas le sens du mal (de commettre le mal), mais un sentiment de culpabilité au sens psychiatrique du terme : une culpabilité névrosée, un état émotionnel inquiétant et en aucune manière salutaire.

Traduction 6:

It is important to remember that neurotic symptoms of a compulsive character may be aggravated rather than cured by having recourse to repetitive or vocal prayer.⁴⁵⁴

⁴⁵³ O'Doherty, *Religion and Personality Problems*, Clonmore & Reynolds, Cahill, 1965, p.24 Traduit par moi-même

Il est important de se souvenir que les symptômes névrosés d'une personne à caractère compulsif peuvent être aggravés plutôt que guéris par le recours à une prière vocale ou répétitive.

Traduction 7:

Américains 'it has been said, venerate Washington, love Lincoln, and remember Jefferson⁴⁵⁵ ».

Après, selon Merrill Peterson, « les Américains, dit-on, vénèrent Washington, aiment Lincoln et se souviennent de Jefferson ».

Traduction 8:

"His early formation was [...] tainted by a strong sense of exile on the geographical, linguistic, cultural and spiritual levels⁴⁵⁶."

Ses jeunes années furent marquées par un profond sentiment d'exil, aux sens géographique, linguistique, culturel et spirituel du terme.

Traduction 9:

For Green the mystery, which casts its shadow over all spiritual matters, consists in part of the hereditary bonds he imagines both with his ancestors and with mankind in

⁴⁵⁴ O'Doherty, *Religion and Personality Problems*, Clonmore & Reynolds, Cahill, 1965, p.21 Traduit par moi-même

⁴⁵⁵ Merrill D. Peterson, *The Jefferson Image in the American Mind* (New York : Oxford University Press, 1960) p.457, traduit par moi-même

⁴⁵⁶ Julien Green A Critical Study, p. 14

general. He knows his ancestors, as well as those of most Protestants, were Catholics. The important aspect of this is that the Green family in England had remained Catholic until the middle of the eighteenth century. Green is quite sure that his interest in Catholicism was strengthened by mysterious ties with such family adherence to the Church⁴⁵⁷.

Pour Green, l'essence du mystère entourant toute notion de spiritualité réside en partie dans les liens héréditaires qu'il noue en imagination avec ses ancêtres, mais aussi avec l'ensemble du genre humain. Il sait pertinemment que ses ancêtres, tout comme ceux de la plupart des Protestants, étaient catholiques. Surtout, la branche anglaise de la famille Green était restée catholique jusqu'au milieu du 18^{ème} siècle. Green est persuadé que son intérêt pour le catholicisme s'est nourri de mystérieux liens entretenus avec cette tradition familiale d'appartenance à l'Église.

Traduction 10:

Like Henry VIII and Cromwell, this royal Iconoclast affected to be moved by a zeal for purity and worship, while avarice was the real motive of his action⁴⁵⁸.

Tout comme Henry VIII et Cromwell, cet iconoclaste royal prétendait être animé d'une quête éperdue de pureté du culte, alors que l'avarice était le véritable moteur de son action.

Traduction 11:

1) religious paintings embellish the house of God. 2) Religious paintings are the catechism of the ignorant 3) By exhibiting religious paintings in our rooms we make a silent, though eloquent, profession of our faith. 4) By the aid of sacred

⁴⁵⁷ Stokes S., *Julian Green and the Thorn of Puritanism*, King's Crown Press, New York, 1955

⁴⁵⁸ Gibbons, Cardinal, *The Faith of our Fathers*, Tan Books, Illinois, 1980 (11^o édition)

pictures our devotion and love for the original are intensified, because we can concentrate our thoughts more intently on the object of our affections. 5) The portraits of the Saints stimulate us to the imitation of their virtues; and this is the principal aim which the Church has in view of encouraging the use of pious representations⁴⁵⁹.

1) les peintures religieuses embellissent la maison de Dieu. 2) les peintures religieuses sont le catéchisme des ignorants (les images expliquent aux illettrés les leçons de la Bible). 3) En exposant des peintures religieuses dans nos murs, nous effectuons une profession de foi silencieuse mais très éloquente. 4) Les icônes ont pour effet d'exacerber la dévotion et l'amour que nous portons aux sujets représentés, car nous pouvons ainsi consacrer toutes nos pensées à l'objet de notre affection. 5) Les portraits des Saints nous incitent à suivre leur exemple de vertu, et c'est l'objectif affiché de l'Église lorsqu'elle encourage la diffusion d'images pieuses.

Traduction 12:

No one in his senses would allow our laws to be interpreted, and war to be declared by sensational journals, or by any private individuals. Why not apply the same principle to the interpretation of the Bible and the government of the Church?⁴⁶⁰

Aucune personne de bon sens n'accepterait que nos lois soient interprétées, ou que la guerre soit déclarée, par les journaux à sensation ou par des individus agissant en leur nom propre. Pourquoi ne pas appliquer le même principe à l'interprétation de la Bible et à la direction de l'Église ?

⁴⁵⁹ Gibbons, Cardinal, The Faith of our Fathers, Tan Books, Illinois, 1980 (11^e édition)

⁴⁶⁰ Gibbons, Cardinal, The Faith of our Fathers, Tan Books, Illinois, 1980 (11^e édition)

Traduction 13:

A great sense of place associated with the Sud, a sense of place which is linked to a quest for roots, self-knowledge, and identity, ending in a mysterious death. The crisis is for the moment unresolved.⁴⁶¹

L'ancrage de ces nouvelles dans le Sud est associé à la quête des racines, de la connaissance de soi, de l'identité qui aboutit à une mort empreinte de mystère. La crise à cet instant ultime demeure intacte.»

Traduction 14:

As part of his quest for identity, Green is trying to exorcize the puritanical Sudiste elements in his formation.⁴⁶²

« Dans sa quête d'identité Green tente d'exorciser les aspects du puritanisme sudistes hérités de son éducation »

Traduction 15:

However spontaneous or natural it may seem nowadays, nationalism is not at all instinctive in character. Careful psychological experimentation with juveniles has disclosed the fact that "the feeling and the very idea of the homeland ... are a relatively late development in the normal child who does not appear to be drawn inevitably towards patriotic socioecentricity"ⁱ. Thus instead of being a genetically

⁴⁶¹ O'Dwyer, Michael, *Julien Green, A Critical Study*, Four Courts Press, Dublin, 1997, p. 89 (traduit par moi-même)

⁴⁶² O'Dwyer, Michael, *Julien Green, A Critical Study*, Four Courts Press, Dublin, 1997, p.91 traduit par moi-même

encoded entity, nationalism is a doctrine that must be drilled into the minds and hearts of its adherents.⁴⁶³.

Bien qu'aujourd'hui il puisse sembler spontané et naturel, le sentiment d'appartenir à une nation n'est pas du tout un trait de caractère instinctif. Des expériences psychologiques sérieuses menées sur de jeunes enfants ont révélé que « le sentiment et le concept même de patrie ne se développaient que relativement tard chez un enfant normal dont il apparaît qu'il n'est pas inévitablement conduit au patriotisme⁴⁶⁴. ». Ainsi, loin d'être une entité génétiquement déterminée, le nationalisme est une doctrine qui nécessite qu'elle soit martelée dans l'esprit et le cœur de ses partisans.

Traduction 16:

The advent of the nation and nationalism was obviously related to the social and intellectual upheavals of early modern times and perhaps most directly to the spiritual crisis brought about by the loosening grip of traditional Christianity on the hearts and minds of its parishioners.⁴⁶⁵

L'avènement de la nation et du nationalisme fut à l'évidence corrélé aux soulèvements sociaux et intellectuels qui marquèrent l'aube de l'ère moderne et peut-être, de manière plus directe, à la crise spirituelle qui suivit le relâchement de l'emprise de la tradition chrétienne sur les cœurs et les esprits.

⁴⁶³ Zelinsky Wilbur, *Nation into State, The Shifting Symbolic Foundations of American Nationalism*, (Chapel Hill and London University of North Carolina Press, 1988)p.6 (traduit par moi-même)

⁴⁶⁴ Piaget J. et Weil Anne Marie, [1951]*The Development in Children of the Idea of the Homeland and of Relations with Other Countries* » *International Social Science Bulletin* 3 : 561-78(traduit par moi-même)

⁴⁶⁵ Zelinsky Wilbur, *Nation into State, The Shifting Symbolic Foundations of American Nationalism*, (Chapel Hill and London University of North Carolina Press, 1988) (traduit par moi-même)

Traduction 17:

Clonmacnois, Co Offally, was founded in the 6th century by St Ciaran, the monastery became a great centre of learning and many famous manuscripts were written here, including the Book of Dun Cow written in the 12th century. Amongst the many remains at Clonmacnois are two complete High Crosses plus the remains of another. The most famous being, the Cross of the Scriptures, also known as King Flann's Cross. One can see soldiers guarding the tomb of Christ, the arrest of Christ, Flagellation and in the centre of the ring the crucifixion.

Le Monastère de Clonmacnois, situé dans le comté d'Offally, fut fondé au 6ème siècle par Saint Ciaran. Il devint un important centre d'érudition où furent rédigés de célèbres manuscrits, comme le *Book of Dun Cow* / (Livre de la Vache Brune), daté du 12ème siècle. Parmi les nombreuses reliques de Clonmacnois figurent deux Croix celtiques intactes et les vestiges d'une troisième. La plus célèbre est la fameuse Croix des Écritures, également connue sous le nom de *King Flann's Cross* / (Croix du Roi Flann), sur laquelle sont sculptées différentes scènes bibliques, telles la tombe du Christ gardée par des soldats, l'arrestation et la flagellation du Christ, et au centre de l'anneau, la crucifixion.

Traduction 18:

Lady Augusta Gregory was born in County Galway, Ireland, in 1859. For many years she participated, like Yeats, in various revivals of Irish lore and literature, and in the creation of a national theater and drama. Together with Yeats and other collaborators, she helped found the Irish National Theater Society, and served as manager of the Abbey Theater in Dublin. Lady Gregory is one of the most important figures in the Irish [theater of her time]: her rewriting of the ancient Irish legends -- in *Cuchulain of Muirthemne*, *Gods and Fighting Men*, and *The Book of*

Saints and Wonders -- her plays, her lecturing, her co-operation in innumerable societies for the social and political betterment of her country, entitle her to a place of honor by the side of Yeats.

Lady Augusta Gregory est née en 1859 dans le comté de Galway, en Irlande. C'est, avec Yeats, l'une des principales figures du renouveau de la littérature et des traditions irlandaises et de la création d'une dramaturgie nationale. Aux côtés de Yeats et d'autres artistes, elle contribua à la fondation de l'Irish National Theater Society, et dirigea l'Abbey Theater de Dublin. Lady Gregory fut l'une des grandes dramaturges de son époque : sa réécriture de légendes irlandaises immémoriales (*Cuchulain of Muirthemne*, *Gods and Fighting Men*, *The Book of Saints and Wonders*), ses pièces, ses conférences, sa participation à de nombreuses sociétés oeuvrant pour le développement politique et social du pays, en font avec Yeats une figure majeure du nationalisme culturel irlandais.

Traduction 19:

Éamon de Valera (14 October 1882 – 29 August 1975) was born in New York City to an Irish mother but moved to Ireland at the age of two. He was one of the dominant political figures in 20th century Ireland. Co-owner of one of the Irish Press Newspapers, he served in public office from 1917 to 1973, holding the various Irish prime ministerial and presidential offices. A significant leader of Ireland's struggle for independence from the United Kingdom of Great Britain and Ireland in the early 20th century, and the Republican anti-Treaty opposition in the ensuing Irish Civil War, de Valera is often cited as the principal author of the Constitution of Ireland. At various times a teacher of mathematics and a politician, he served three times as Irish head of government; as President of Dáil Éireann, as the second President of the Executive Council and the first Taoiseach (prime minister). He ended his political career as President of Ireland, serving two terms from 1959 until 1973. He was also the Chancellor of the National University of

Ireland from 1922 until 1975. He actually would have in common with Green the fact that on a number of occasions he seriously contemplated the religious life like his half-brother, Fr. Thomas Wheelwright. Yet he did not do so, and apparently received little encouragement from the priests whose advice he sought. Éamon de Valera was throughout his life portrayed as a deeply religious man, who in death asked to be buried in a religious habit.

Éamon de Valera (14 octobre 1882 – 29 août 1975) : né à New York de mère irlandaise, rejoint l'Irlande à l'âge de 2 ans. Personnage politique majeur de l'Irlande contemporaine. Co-propriétaire d'un journal irlandais *Irish Press*, il occupa diverses fonctions officielles de 1917 à 1973, comme chef de gouvernement et chef d'état. Leader de la lutte pour l'indépendance opposant l'Irlande au Royaume-Uni au début du 20^{ème} siècle, opposant républicain au traité anglo-irlandais dans la guerre civile déclenchée par la partition de l'Irlande, de Valera est souvent considéré comme le principal auteur de la Constitution irlandaise. Professeur de mathématiques, homme d'état, il fut à trois reprises chef du gouvernement irlandais, mais aussi président du parlement Dáil Éireann, deuxième président du Conseil exécutif, et premier Taoiseach (Premier ministre). Il termina sa carrière politique au poste de Président de la République irlandaise, accomplissant deux mandats de 1959 à 1973. Il fut également président de l'Université Nationale Irlandaise de 1922 à 1975. Tout comme Green, il envisagea à plusieurs reprises d'entrer dans les ordres, à l'instar du père Thomas Wheelwright. Mais il y renonça, n'ayant apparemment pas été encouragé en ce sens par les prêtres qu'il avait sollicités. Éamon de Valera fut toute sa vie considéré comme un fervent catholique, qui demanda à être enterré en tenue religieuse.

¹ entrée Journal, 15 mai 1974p121

Traduction 20:

In 1695 harsh penal laws were enforced, known as the 'popery code': Catholics were prohibited from buying land, bringing their children up as Catholics, and from entering the forces or the law. Catholics could no longer run for elected office, purchase land, or own property (such as horses) valued at more than 5 pounds. In the early years of the 18th century the ruling Protestants in Ireland passed these laws designed to strip the "backwards" Catholic population of remaining land, positions of influence and civil rights.

En 1695 furent adoptées les Lois pénales, ensemble de mesures très strictes également connues sous le nom de « code papiste » : il était désormais interdit aux Catholiques d'acheter de la terre, d'élever leurs enfants dans la foi catholique, d'entrer dans l'armée et les professions juridiques, de se faire élire ou de posséder des biens (tels que des chevaux) d'une valeur supérieure à 5 livres. Au début du 18^{ème} siècle, les Protestants au pouvoir en Irlande appliquèrent ces lois destinées à dépouiller la population catholique « arriérée » des terres, des pouvoirs et des droits civiques qui lui restaient.

Traduction 21:

By 1778 Irish Catholics would own a meager 5% of Irish land. Furthermore, the Catholic educational system was outlawed and priests who did not conform to the laws could be branded on the face or castrated. As a result, much of Catholic church services and education and record keeping was forced underground, to operate only under extreme secrecy. The religion and culture were kept alive by secret open-air masses and illegal outdoor schools, known as 'hedge' schools. All

Irish culture, music and education was banned. By the time of the census of 1841 the Irish were impoverished, landless and leaderless by the eve of the famine⁴⁶⁶.

En 1778, la population catholique irlandaise ne possédait plus que 5% des terres du pays. Le système éducatif catholique avait été banni, et les prêtres refusant d'obéir aux lois pouvaient être marqués au fer rouge ou castrés. Les services religieux, l'instruction et la tenue des registres sombrèrent alors largement dans la clandestinité, et ne furent maintenus que dans le plus grand secret : religion et culture ne durent leur survie qu'aux messes clandestines organisées en plein air et aux écoles à ciel ouvert (les « écoles des champs »). Toute manifestation de la culture, de la musique et de l'éducation irlandaise était frappée d'interdiction. Le recensement de 1841 révéla une population irlandaise appauvrie, sans terre et sans leader à l'aube de la Grande Famine.

⁴⁶⁶ voir: MacManus " the story of the Irish Race" New York: Devin-Adair Publishing Co., 1921

Table des matières

AVIS SUR LES CITATIONS DES ŒUVRES DU CORPUS	6
INTRODUCTION GENERALE	7
PARTIE 1.....	28
HÉRITAGE DES PÈRES.....	28
Chapitre 1 : Les origines de l’auteur	29
1.1.1. La question de l’héritage tout au long d’une vie	30
1.1.2. Devoir de mémoire de Green.....	42
1.1.3. Les origines celtes	47
Chapitre 2 : La place du Sud	63
1.2.1. Green et le Sud	64
1.2.2. Le Sud dans la Trilogie	87
1.2.3. Le problème des esclaves	99
Conclusion Partie 1.....	112
PARTIE 2.....	114
À LA RECHERCHE DE DIEU LE PÈRE	114
Chapitre 1 : Catholicisme ou Protestantisme ?.....	115
2.1.1. Dieu le Père.....	116
2.1.2. Julien Green écrivain catholique.	119
L’Église Apostolique	123
L’Église Catholique	123
Les Églises Protestantes	123
Chapitre 2 : Les Eglises dans la Trilogie	136
2.2.1. Les Églises Protestantes dans la Trilogie.....	137
2.2.2. L’Église Catholique dans la Trilogie	157
Conclusion partie 2.....	174
PARTIE 3.....	177
UNE FIGURE AMBIGUË DU PÈRE	177
3.1.1. Green et son rapport à la psychanalyse.....	178
Chapitre 1 : Pères et mères normaux	193
3.1.2. Père en psychanalyse	194
3.1.3. Portrait des personnages	202
3.1.4. Rapports avec Elizabeth	220
Chapitre 2 : Le père et l’inceste	233
3.2.1. Naissance et représentation de l’inceste chez W. Hargrove.....	234
3.2.2. Effets de ce phénomène dans la structure familiale	249
3.2.3. Châtiments de l’inceste	254
Conclusion Partie 3.....	264
CONCLUSION GÉNÉRALE.....	266
BIBLIOGRAPHIE.....	271
ANNEXES.....	307
Annexe 1 : Historique des personnages célèbres cités dans la Trilogie du Sud.....	308
Annexe 2 : Grandes Batailles.....	321
Annexe 3 : La culture de l’époque.....	323
Annexe 4 : Catéchisme de l’Église Catholique	326
Annexe 5 : Textes originaux et traductions proposées.....	331

Julien Green : Le Nom du Père dans la Trilogie du Sud : Une quête d'identité sous le signe de l'ambiguïté

La trilogie du Sud de Julien Green met en scène des personnages fictifs mais aussi quelques véritables parents de l'auteur, ainsi que les protagonistes de l'histoire des Etats-Unis. L'imaginaire côtoie la réalité. L'auteur retourne sur ses lieux d'enfance pour retrouver ses aïeux : il doit y confronter la disparité entre le réel et l'onirique. Accepter de faire le deuil d'un pays et d'une patrie qui n'existent plus, et pour ce faire, l'auteur tente, par l'écriture, de pérenniser ses souvenirs et ceux de sa mère, fille du Sud. On rencontre le père, le père être humain que nous essayons de mieux cerner par le biais de la psychanalyse. On y trouve aussi, omniprésent, le père spirituel, Dieu le Père et ses églises chrétiennes. Green est à la recherche de ses racines et de son identité, une quête à la fois captivante mais aussi périlleuse, car il se découvre à nous dans toute sa complexité. Cependant, nous sommes en 1995 à la fin de sa vie. Notre auteur, désormais serein, s'est, par l'écriture, libéré de ses angoisses, a accompli ce devoir de mémoire qu'il portait en lui et offre à la postérité une œuvre gigantesque.

Mots clés : Père, psychanalyse, héritage, identité, Eglise, Guerre de Sécession.

Julien Green : The Name of the Father in the Southern Trilogy : An Ambiguous Quest for Identity

Julien Green's southern trilogy presents fictive characters but also some of his real-life relations, as well as protagonists from the history of the United States of America. The imagination mixes with reality. The author returns to his childhood places in search of his ancestors: there, he must confront the disparity between reality and dreams. He mourns for a country and a homeland that no longer exist, and to do so the author attempts, through his writings, to make his memories and those of his mother, a woman from the South, last. We meet with the father, the human being and we try to define him with the help of psychoanalysis. We also find, the ubiquitous spiritual Father, God the Father and his Churches. Green is looking for his roots and his identity, a quest which is both captivating and perilous as he reveals the complexity of his personality. However, it is 1995, we are nearing the end of Green's life. The author, now mellowed, has through his writings, relieved himself of his anxiety, fulfilling his obligations and has offered his masterpiece to posterity.

Key words: Father, psychoanalysis, heritage, identity, Church, Civil war.
